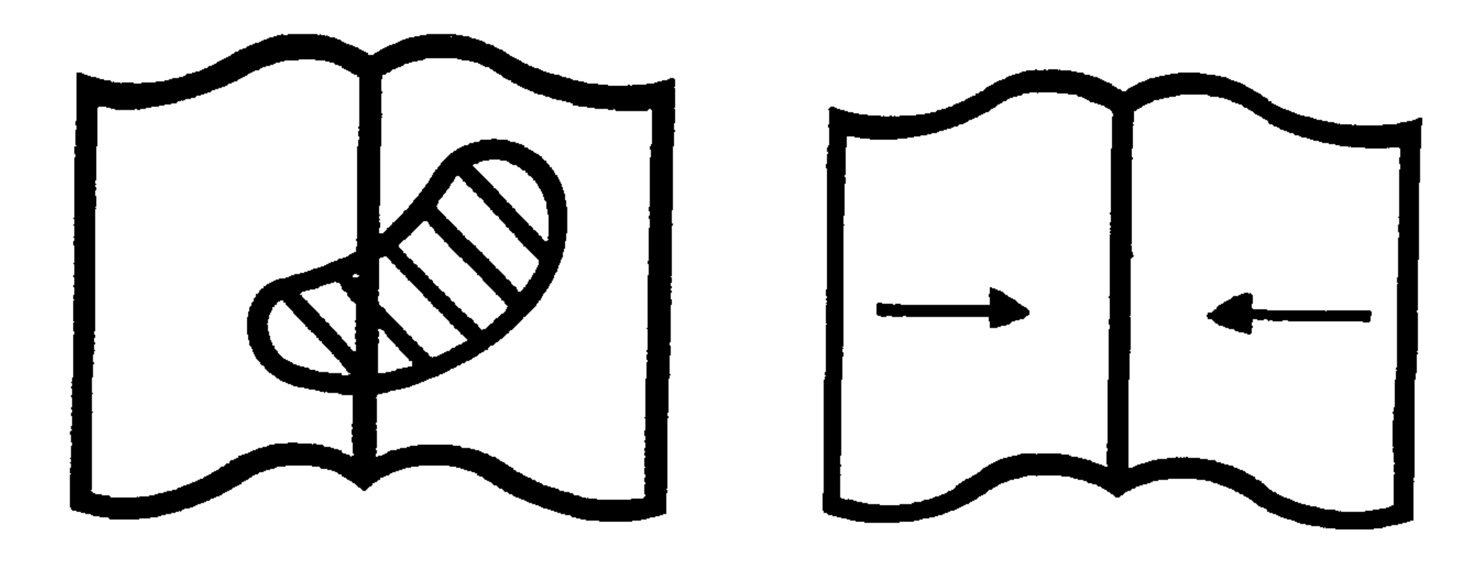
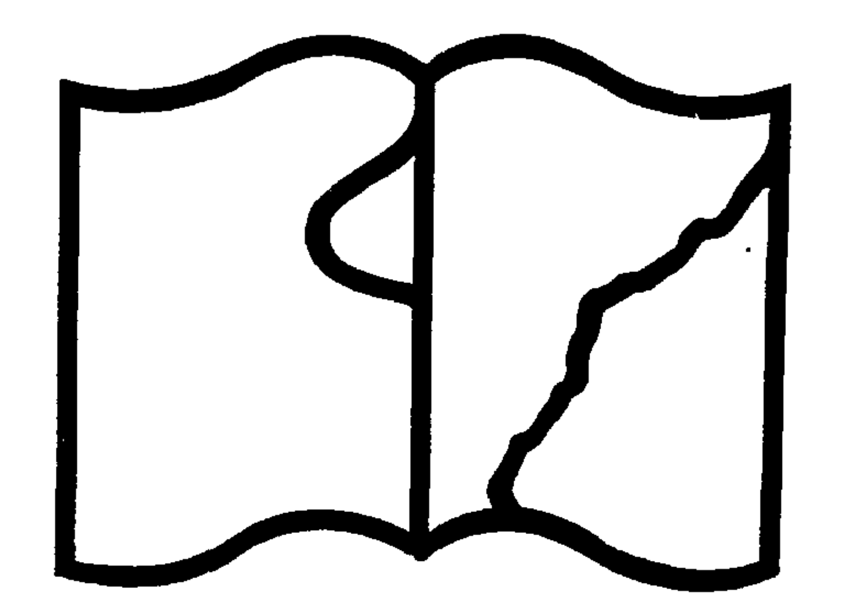
Archives marocaines. Publication de la Mission scientifique du Maroc ["puis" de la Direction ["puis" générale] des [...]



Original illisible

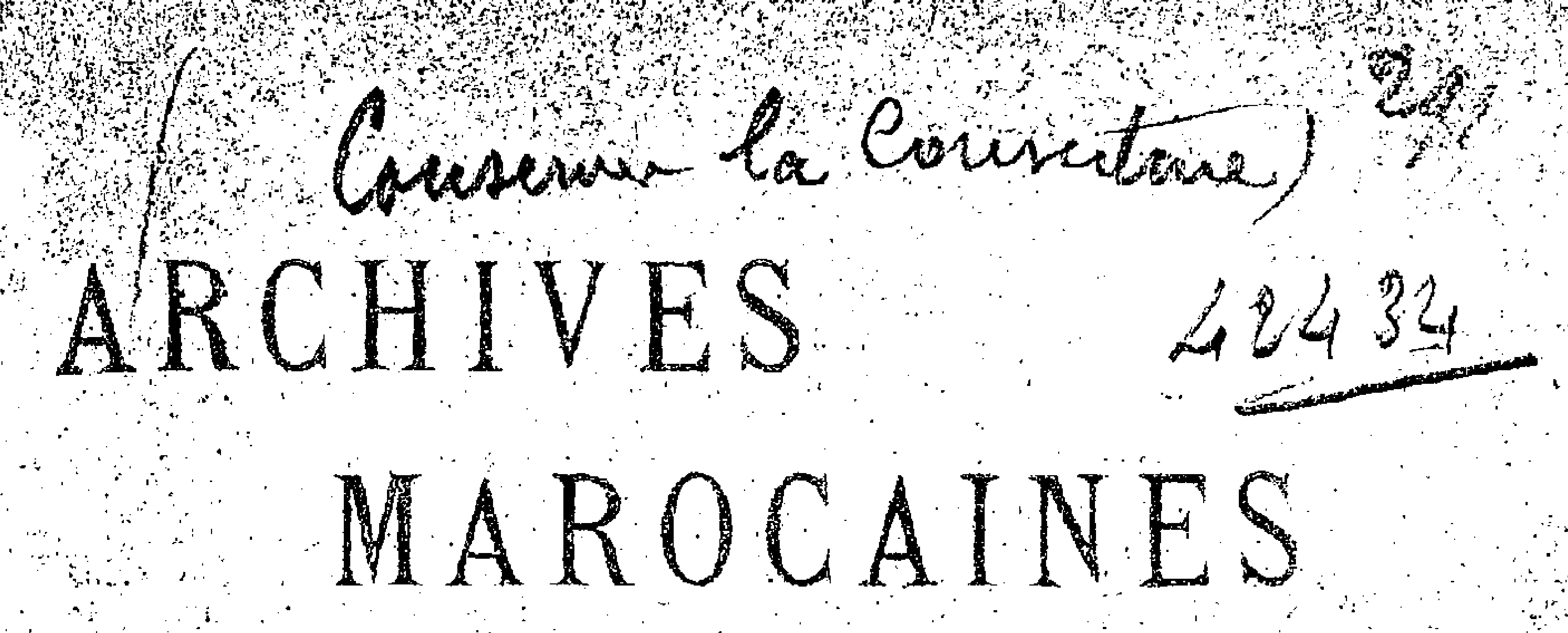
NF Z 43-120-10



Texte détérioré — reliure défectueuse

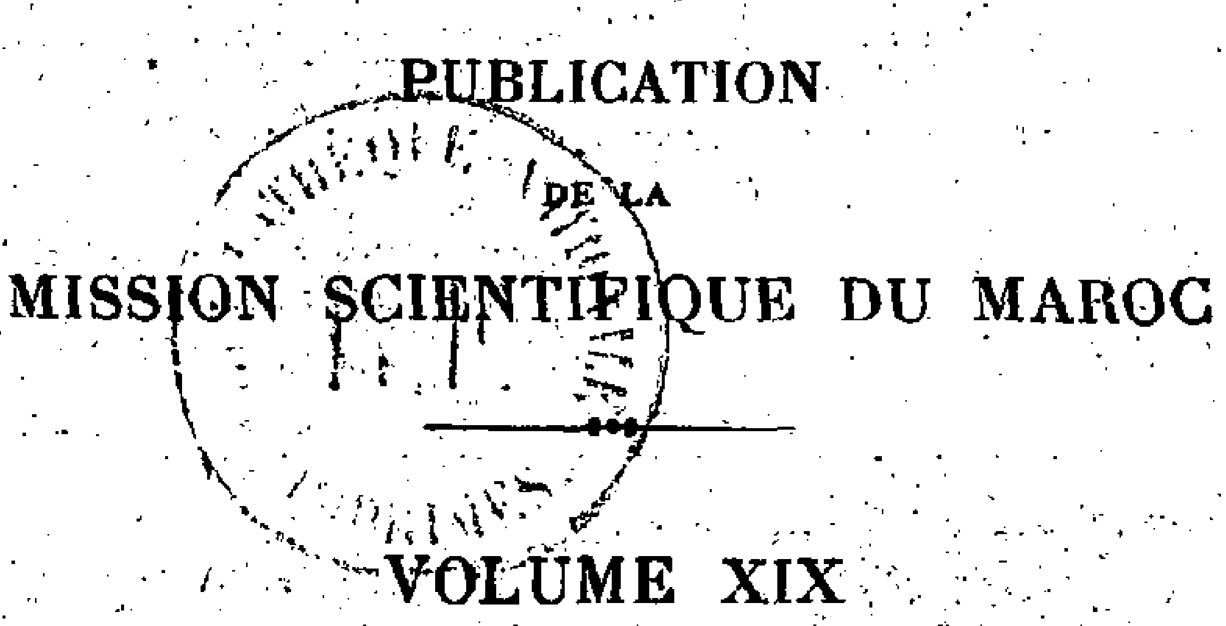
NF Z 43-120-11

"VALABLE POUR TOUT OU PARTIE
DU DOCUMENT REPRODUIT".



ARCHIVES MAROCAINES

PUBLICATION



DE LA

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

VOLUME XIX

LA « DAOUHAT AN-NÂCHIR »

DE IBN 'ASKAR

SUR LES VERTUS ÉMINENTES DES CHAIKHS DU MAGHRIB
AU DIXIÈME SIÈCLE

APPENDICE

TRADUCTION
DE

A. GRAULLE
Membre de la Mission Scientifique du Maroc.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

1913

Tome XIV. In-8. . . . . 12 fr.

Hébræo-Phéniciens et Judéo-Berbères. Introduction à l'histoire des Juifs et du Judaïsme en Afrique, par Nahum Slouschz.

Tome XV. In-8, en 2 fascicules . . . . 12 fr.

Description d'une collection de manuscrits musulmans, par M. Blochet. — *Touhfat al-Qouddât bi bad Masa'il ar-Rouât* (Recueil des questions relatives aux bergers et décisions prises sur ces questions par un grand nombre de jurisconsultes), par le Faqih Al-Malouy. Texte arabe et traduction par Michaux-Bellaire, Martin et Paquignon.

Tome XVI. In-8 . . . . 12 fr.

Al-Fakhri. Histoire des dynasties musulmanes, depuis la mort de Mahomet jusqu'à la chute du Khalifat abbâside de Baghdâdz (11-656 de l'Hégire = 632-1258 de J.-C.), par Ibn at-Tiqtaqâ. Traduit de l'arabe et annoté par Emile Amar.

Tome XVII. In-8. . . . . 12 fr.

Quelques tribus de montagnes de la région du Habt, par E. Michaux-Bellaire.

Tome XVIII. In-8. 12 fr.

Le Raïs El-Khadir Ghaïlan, par M. A. Péretié. — L'Industrie à Tétouan, par M. A. Joly (suite et fin). — Les Medrasas de Fès, par M. A. Péretié. — Recherches archéologiques au Maroc, par MM. S. Biarnay et Péretié.

Tome XIX. In-8. . . . . 12 fr.

La *Daouhat an-Nâchir*, sur les vertus éminentes des chaiks du Maghrib au dixieme siècle, par Ibn 'Askar, traduite par A. Graulle.

REVUE DU MONDE MUSULMAN

publiée mensuellement par numéros d'environ 150 pages, in-8.

Abonnement : Paris, 25 fr. — Départements et colonies, 28 fr.

Étranger, 30 fr.

Années I à V, prises ensemble . . . . 100 fr.

ARCHIVES MAROCAINES

VOLUME XIX

ARCHIVES MAROCAINES

PUBLICATION

DE LA

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

VOLUME XIX

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI°

1913



Tombeau de Sayyidî ʿIsà ben Al-Hasan ben ʿIsâ Al-Miçbâhî Az-Zanati, à Ad-Daʿdâʿa, dans le Gharb.

LA « DAOUHAT AN-NÂCHIR » DE IBN 'ASKAR

PRÉFACE

Dès le premier siècle de l'Islâm les doctrines panthéistes mystiques commencèrent à y pénétrer, mais ce n'est que vers l'an 200 (J.-C. 815) qu'elles prirent corps sous le nom de Çoufisme avec Aboû Sa'îd Ibn Abîl-Khaïr[1]. *Plus tard, à la fin du troisième siècle, l'école çoufiste se partagea en deux branches : l'une franchement panthéiste avec Al-Boustâmî, l'autre également panthéiste mais plus conforme à la dogmatique musulmane avec Aboul-Qâsim ben Mouhammad Zadjdjâdj Al-Djounaïd. Au sixième siècle de l'hégire, avec Maoulay 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî, les préceptes de Djounaïd donnaient naissance à la* Tarîqat Al-Qâdiriya. *Ces mêmes préceptes étaient répandus au Maroc, soit par l'Andalousie avec Ahmad Al-'Arifî enterré à Marrâkech, Maoulay 'Alî ben Ghâlib (Boûghâlib), enterré à Al-Qçar, Sayyidî Aboû Madian, enterré à Al-'Abbâd près de Tlemcen et bien d'autres, soit rapporté directement d'Orient à Fès entre autres par Çâlih Ibn Hirzihim qui avait été l'élève de l'imâm Al-Ghazâlî, et*

1. R. Dozy, *Essai sur l'histoire de l'Islamisme*, p. 320.

par son neveu 'Alî qui avait été disciple de Aboû Bakr ben Al-'Arabî.

Au sixième siècle un charîf Idrîsî de la descendance de Sayyidî Al-Mizwâr et qui habitait le Djabal 'Alem en Banoû 'Aroûs, Maoulay 'Abd As-Salâm ben Machîch, adopta les doctrines du Çoufisme qui lui avaient été enseignées par Sayyidî Aboû Madiân et par Sayyidî 'Alî bel-Hirzihim : il devint le Pôle d'Occident du Çoufisme dont Maoulay 'Abd Al-Qâdir restait le Pôle d'Orient.

Maoulay 'Abd As-Salâm donna l'enseignement de sa doctrine à son disciple Aboûl-Hasan 'Alî Ach-Châdhilî, d'où le Çoufisme d'Occident prit le nom de Châdhilisme, Tarîqat Ach-Châdhiliya.

Mais ce n'est qu'à la fin du neuvième siècle de l'hégire (quinzième siècle de J.-C.) que le Chadhilisme fut répandu au Maroc par l'imâm Mouhammad ben Soulaïmân Al-Djazoûlî[1]*. Toutes les confréries et toutes les zâwiyas marocaines ont ce chaikh pour point de départ et c'est à lui que remonte l'enseignement de tous les çoufistes marocains.*

De nombreux ouvrages arabes rapportent les biographies de personnages illustres du çoufisme qui ont vécu au Maroc depuis le dixième siècle de l'hégire, et l'étude de cette sorte de « Vie de saints » peut permettre, par l'histoire des zâwiyas, de reconstituer en grande partie l'histoire intérieure du Maroc pendant les quatre derniers siècles.

Afin d'éviter des répétitions causées par les emprunts fréquents que les auteurs marocains se font les uns aux autres, nous avons limité notre travail à la traduction des trois ouvrages suivants embrassant les 10e, 11e, 12e, 13e, 16e, 17e, 18e et 19e siècles de l'hégire

1° Daouhat An-Nâchir, *par Ibn'Askar.*

1. Voir *Supplément.*

2° Nachr Al-Mathânî, *par Mouhammad Al-Qâdirî.*

3° Ghourb Al-Mouhtadhar, *par Dja'far Al-Kîttânî.*

L'imâm Al-Djazoûlî auquel remonte l'enseignement de presque tous les personnages dont il est parlé dans ces ouvrages, est mort lui-même à la fin du neuvième siècle de l'hégire (870 hég., 1465 J.-C.). L'histoire de sa vie n'est donc pas comprise dans les ouvrages que nous traduisons et nous l'avons empruntée au Moumatti Al-Asmâ' *d'Al-Mahdî ben Ahmad ben 'Alî ben Abîl-Mahâsin Yoûsouf Al-Fâsî. Nous avons cru devoir la faire suivre de la biographie d'Ach-Châdhilî, et de celle d'Al-Djounaïd (Voir Supplément).*

Nous profitons de la publication de cette contribution historique à l'étude du Çoufisme, pour faire passer sous les yeux du lecteur quelques maximes de çoufis. On les trouvera au bas des pages, correspondant à leur texte.

IBN 'ASKAR ET SON ŒUVRE

Nous savons peu de choses de la vie d'Ibn 'Askar. Les nombreux écrivains qui ont parlé de la Daouhat An-Nâchir *semblent avoir formé contre son auteur la conspiration du silence : le* Moumatti' Al-Asmâ', *la* Salwat Al-Anfâs... *reproduisent de nombreux extraits de l'œuvre d'Ibn 'Askar, mais ce serait en vain qu'on y chercherait des renseignements sur Ibn 'Askar lui-même ; seule, la* Nouzhat Al-Hâdî *donne quelques détails sur notre personnage, mais c'est tout juste pour annoncer sa mort.*

C'est dans la Daouhat An-Nâchir *elle-même que nous allons puiser la plupart des renseignements qui vont suivre.*

Le chaikh, l'imâm, le docteur çoufi, le théologien, celui qui possède toutes les sciences de la religion, Aboû 'Abd Allah Sayyidî Mouhammad ben 'Alî ben 'Oumar ben Al-Housaïn ben Miçbâh Ach-Charîf Al-Hasanî, connu sous le nom d'Ibn 'Askar, naquit, selon toutes vraisemblances, à Chafchawân, à une date qu'il est difficile de fixer.

La précision des dates n'existe pas dans l'œuvre d'Ibn 'Askar et cette négligence de l'auteur rend les recherches difficiles. Il n'est cependant pas impossible de fixer approximativement la date de cette naissance.

Le père d'Ibn 'Askar était en vie en 928 (1521) : c'est lui qui a fait à notre personnage le récit de la mort du chaikh

'Atiyat Allah; l'auteur de la Daouhat *n'était donc pas à cette époque dans sa toute première enfance. C'est de plus en l'année 955 (1548) qu'Ibn 'Askar a commencé à fréquenter les cours de son premier professeur, Aboûl-Hadj-djâdj Yoûsouf ben Mahdî 'Isâ Ach-Charîf Al-Figuîguî : il n'était sans doute pas encore dans un âge bien avancé. Ibn 'Askar se trouvait au nombre des combattants du Wâdî Makhâzin en l'année 986 (1578), et il est permis de supposer qu'il n'était pas alors un vieillard impotent. De la comparaison de ces trois dates il est rationnel de déduire que la naissance d'Ibn 'Askar eut lieu aux alentours de l'année 920 (1514).*

Si nous connaissons d'une façon aussi peu précise la date de sa naissance, nous n'avons pas sur le cours de sa vie des renseignements plus certains. Il est probable que la majeure partie de son existence s'écoula dans la compagnie des chaikhs de son époque; son ouvrage contient la nomenclature d'environ cent soixante personnages, qu'il dit avoir à peu près tous fréquentés et de la plupart desquels il a suivi l'enseignement.

Ibn 'Askar fut, à une date qu'il néglige encore de donner, revêtu des fonctions de qâdhî et de mouftî à Al-Qçar par le sultan Al-Ghâlib Billah Aboû Mouhammad 'Abd Allah, fils du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh Ach-Charîf. Il eut à cette occasion des démêlés avec le qaîd Mouhammad ben Râchid, qui persécuta sa mère 'Aïcha et la contraignit à aller le rejoindre à Al-Qçar.

Au retour de cette ville il vint s'installer au village de Zahdjouka, de la tribu de Sarîf. Mais il devait bientôt se trouver en butte à la persécution du Qaïd Moûsâ ben Makhloûf Al-Djazoûlî, deux ans après l'arrivée de celui-ci au pouvoir (978) 1570. Ibn 'Askar dut quitter son pays : il partit pour Fès en l'année 980 (1572), avec toute sa fa-

mille, non sans avoir, en cours de route, lancé contre son oppresseur les foudres de sa malédiction.

Une tache devait ternir la fin de sa vie : il suivit le sultan l'Écorché dans sa fuite vers le Portugal, et son orgueil ne se révolta pas à la pensée de lui servir de courtisan ; les scrupules de sa conscience de charîf *musulman ne purent l'empêcher de venir combattre ses propres coreligionnaires.*

Il mourut, selon toutes vraisemblances, à la bataille du Wâdî Makhâzin, en l'année 986 (1578). « L'auteur de la Daouhat An-Nâchir, *lisons-nous dans l'*Istiqçâ (*t. III, p. 38*), *fut trouvé sur le champ de bataille au nombre des morts. » On retrouva son cadavre au milieu des infidèles, couché sur le côté gauche et tournant le dos à la Qibla. Un poète a dit :*

« Parmi eux (les infidèles) figurait le chaikh dont la valeur ne saurait être méconnue, Mouhammad Askar, qui eut un sort funeste.

« S'il avait commis une faute manifeste, son cœur cependant était pur de tout scepticisme.

« Je l'ai vu en songe, il avait le visage radieux et le corps éclatant de beauté. » (Nouzhat Al-Hâdî, *traduction O. Houdas, p. 136.*)

La Daouhat An-Nâchir *s'arrête en l'année 985 (1577), année qui précède immédiatement la bataille du Wâdî Makhâzin : il y est fait mention de Sayyidî Ahmad Walad Sayidî 'Abd Allah, mort en 985 (1577), de Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân, l'Homme sans Peur, encore vivant au milieu de la neuvième dizaine (985) ; aucune date postérieure ne s'y trouve.*

Nous renvoyons à la préface de l'auteur lui-même pour tous les renseignements relatifs à son œuvre, pour le plan qu'il y a suivi et pour le but qu'il s'y est proposé.

Ibn 'Askar est connu surtout par sa Daouhat An-Nâchir ;

nous avons dit plus haut que nombreux sont les écrivains qui ont puisé à cette source : Mouhammad Al-Qâdirî, Al-Oufranî (Al-Yafarnî), Mouhammad Al-Kattânî, Mouhammad Al-Mahdî Al-Fâsî, Ahmad ben Khâlid As-Salawî. Ce n'est pas là cependant qu'il a borné les productions de son esprit. Il déclare dans sa préface qu'il a composé plusieurs poèmes, dans lesquels il relate la façon dont l'enseignement s'est perpétué jusqu'à lui depuis les origines les plus reculées.

Ibn 'Askar mérite-t-il les titres de « grand », de « théologien », dont on pare son nom au début de ce livre ? Il nous apprend lui-même qu'il fut un çoufiste, mais sonda-t-il jamais les profondeurs de la philosophie mystique ? Il a une foi profonde dans les miracles et ne résiste pas au plaisir de narrer ceux dont le récit lui est parvenu ou auxquels il prétend même avoir assisté. Rien dans la Daouhat An-Nâchir *ne nous autorise à affirmer qu'il fut un investigateur profond, un historien circonspect et précis.*

L'auteur de la Daouhat *s'était proposé l'étude complète des personnages du dixième siècle (seizième de notre ère), mais la mort l'empêcha d'atteindre son but. Désireux de combler cette lacune, le traducteur a puisé quelques biographies en d'autres ouvrages (la* Djadhwa, *le* Moumatti 'Al-Asmâ', *le* Naïl)*; elles se sont jointes à la* Daouhat *et on les trouvera à la fin de ce livre (cf. Supplément). De plus, nous avons joint à ce travail quelques pages d'Ach-Châdhilî empruntées au* Djâmi' Al-Ouçoûl fil-Aouliyâ, *d'Ahmad Al-Koumouchkhânawî An-Naqchabandî, et d'Al-Djounaïd, empruntées aux* Tabaqât-al-Koubrâ *de 'Abd Al-Wathâb Ach-Chou'rânî (cf. Appendice I).*

A. GRAULLE.

DAOUHAT AN-NÂCHIR

Sur les vertus éminentes des Chaikhs du Maghrib au dixième siècle.

Par le Chaikh, l'imâm, le docteur çoufi, le théologien, celui qui possède toutes les sciences de la religion, Aboû 'Abd Allah Sayyidi Mouhammad ben 'Alî ben 'Oumar ben Al-Housaïn ben Miçbâh, Charîf Hasanî, connu sous le nom d'IBN 'ASKAR. Que Dieu lui fasse miséricorde et soit satisfait de lui ! Amîn.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux! Que Dieu glorifie notre Seigneur Mouhammad, sa famille et ses serviteurs, et qu'Il leur accorde le salut!

DOXOLOGIE

Louange à Dieu qui a fait de la science la plus noble des voies pour le satisfaire, qui l'a protégée de toute erreur par ceux mêmes qui la pratiquent et qui ont foi dans son élévation; qui a donné aux créatures l'ordre de la rechercher si elles sont dans l'ignorance des prescriptions des versets (du Qorân)!

Que Dieu glorifie celui qui a indiqué la vraie voie, qui a mis les hommes en garde contre la tentation de suivre le mauvais chemin, la plus belle des créatures sur la terre et dans les cieux, notre Prophète, notre Intercesseur auprès de Dieu, Mouhammad ben 'Abd Allah! Qu'Il glorifie ses parents, ornements de Son trône et dont Il connaît le nombre! Que Dieu soit favorable aux saints, leurs successeurs, qui, par leurs paroles et leurs actes, ont transmis les principes de la religion et qui, par l'exactitude de leur transmission, les ont préservés de tout changement, eux

dont la science, transmise de génération en génération, est un guide sûr, sans que personne ait jamais pu dire qu'ils y aient rien ajouté ni rien retranché, et qui ont consigné dans des livres cette science qu'ils portaient en eux-mêmes !

INTRODUCTION

(*P. 2*)[1].

L'esclave de son Maître, celui qui, par sa confiance dans le Seigneur généreux, obtient ce qu'il désire, Mouhammad ben 'Alî ben 'Oumar Al-Housaïn ben Miçbâh Al-Hasanî (que Dieu lui pardonne ses péchés, dissimule ses imperfections et lui accorde son appui !), a dit :

Ce livre est la nomenclature de tous les chaikhs que j'ai rencontrés au Maghrib, avec lesquels j'ai étudié les textes, dont j'ai suivi les leçons et dont j'ai obtenu la bénédiction depuis ma naissance jusqu'à la date de cet ouvrage. J'y ai ajouté les chaikhs du dixième siècle célèbres au Maghrib, que je n'ai pas rencontrés, mais dont je parle d'après des renseignements certains sur leur science et leurs vertus, transmis par des personnes dignes de foi. Peut-être parlerai-je de plusieurs chaikhs çoufis, affirmant leur sainteté, ou la mettant en doute selon les renseignements que j'ai recueillis et dont j'indiquerai les sources et la valeur ; je montrerai, au commencement de sa biographie, le degré de sainteté de chacun.

Que Dieu nous montre la bonne voie ! Il est notre protecteur et notre meilleur défenseur.

J'ai appelé cet ouvrage : *Daouhat An-Nachîr li-Mahâsin Man Kâna bil-Maghrib min Machâïkh il-Qarn il-'âchir*[2]. J'y traite uniquement des chaikhs du Maghrib, parce que

1. Les pages du texte sont indiquées ainsi chacune à l'endroit de la traduction qui en marque le commencement.
2. Voir p. 1.

j'habite ce pays, que j'y ai passé ma jeunesse et que je l'aime comme on aime sa patrie.

Considérez avec attention la supériorité des gens du Maghrib et reportez-vous aux paroles de Mouslim dans son *Çahîh* et à celles d'autres auteurs : Le Prophète (sur lui la bénédiction et le salut !) a dit : « Il restera au Maghrib une confrérie de mon peuple qui conservera la vérité jusqu'à ce que l'Heure arrive. » Si ceux qui dirigent n'appartenaient pas à cette confrérie, et étant donné qu'ils ont la réputation de conserver mieux que les gens des autres pays les principes de la Charî'a, qui pourraient-ils être ?

Je commencerai par l'étude des 'Oulamâ et des saints personnages des pays des Ghoumara et du Habt, après avoir, en premier lieu, parlé de mon chaikh Aboûl-Hadjdjâdj. Comment pourrait-on nier la supériorité de cette région sur tous les autres pays du Maghrib ? C'est une vérité qui s'impose, car c'est la région qui a donné naissance aux deux illustres précurseurs que tout le monde affirme être *chourafâ* et *qoutabâ* : Aboûl-Hasan Ach-Châdhilî et Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm ben Machîch.

Au nombre des 'Oulamâ de ces deux pays nous trouvons : Aboûl-Hasan Aç-Çaghîr, connu en Orient sous le nom d'Al-Maghribî, commentateur de la *Moudawwana;* le chaikh oul-Islâm 'Iyâdh ben Moûsâ ; Aboûl-'Abbâs ben Al-'Ârif ; le chaikh Al-Mawâhib Aboûl-'Âbbas Aç-Çabtî ; At-Tandjî ; Aç-Çarçarî, commentateur de la *Moudawwana ;* Aboû'dh-Dhiyâ Miçbâh Al-Aghçawî ; l'ami de Dieu Aboû'l-Hasan ben Maïmoûn ; le faqîh Ibn Al-'Ouqda.

C'est dans cette région également que se sont fait connaître le chaikh Aboû Mouhammad ('Abd Allah) Al-Ghazwânî, Abou Mouhammad Al-Habtî et d'autres savants illustres.

J'ai commencé par l'étude de mon chaikh Aboûl-Hadjdjâdj, parce qu'il est le premier de ceux avec qui je me suis rencontré et dont j'ai reçu l'enseignement.

Le hâfith Aboû Hâmid ben Minhal Al-Bouzî rapporte, d'après le *Masnad Al-Firdaous*, ces paroles du Prophète (sur lui la bénédiction et le salut!) : « Prononcer le nom des saints efface les péchés. » Soufiân ben 'Ouyaïna a dit : « En prononçant le nom des saints, on provoque la miséricorde de Dieu. » O Dieu! Par l'influence des saints auprès de Vous, pardonnez-nous nos péchés et accordez-nous Votre miséricorde; soyez avec nous et pour nous partout où nous serons et partout où nous irons; ne nous livrez ni à nous-mêmes ni à aucune de Vos créatures; soyez bienveillant pour nous; arrachez-nous aux impuretés du présent et de l'avenir; délivrez-nous des tourments de l'autre monde. Vous êtes le Maître, tout est en Votre puissance, Vous qui accordez Votre miséricorde aux pitoyables.

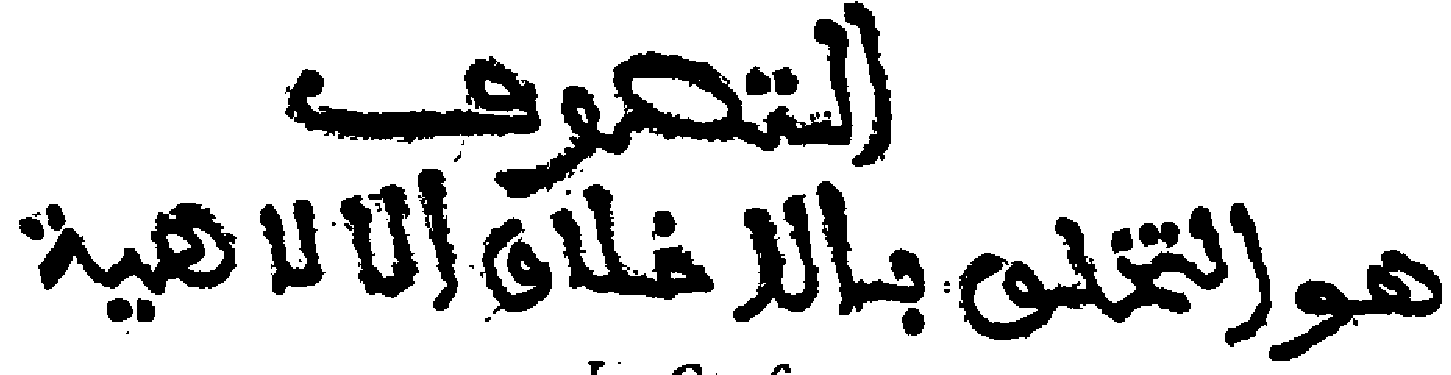
Au moment de commencer mon ouvrage, je demande à Dieu Son appui pour la réussite et l'approbation de mon travail.

Le Chaikh, le saint aux propos fleuris et aux miracles évidents, Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf ben Mahdî 'Isâ Ach-Charîf Al-Figuîguî.

(P. 3.)

J'ai rencontré ce personnage en l'an 955 (1548); je suis resté longtemps avec lui et ai tiré profit de son amitié. Je l'ai vu accomplir de nombreux miracles. Très docte sur les divers états de la vie intérieure et sur les relations avec le

---



Le Çoufisme.

Le Çoufisme consiste à régler sa vie sur le modèle divin.

monde extérieur, il possédait encore à un degré inconnu le secret des invocations spéciales. Il vivait le plus souvent retiré du monde. Il resta en pèlerinage à la Mecque (que Dieu Très Haut l'anoblisse !) pendant seize ans.

Il reçut l'enseignement de chaikhs illustres : d'Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî, du chaikh Ibn 'Isâ Al-Fahdî, du chaikh Al-Hattâb à la Mecque et d'autres.

Étant allé en Orient en l'année 957 (1550), à l'âge de plus de quatre-vingts ans, il visita la Mecque et Médine (que la bénédiction et le salut soient sur le Prophète qui l'habite !). Tels sont les derniers renseignements que j'ai sur lui. Je ne connais pas la date de sa mort ; que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

C'est lui qui m'a initié aux règles çoufiques et qui m'a fait prendre l'engagement de m'y conformer. Il était l'élixir de la science et l'aimant qui attire les âmes. Ses paroles dirigeaient dans la voie de Dieu, et quiconque l'écoutait seulement pendant une heure sentait son esprit s'élever. Il m'a révélé la chaîne de ses chaikhs et m'a donné un diplôme (*idjâza*), où il indiquait comment leur enseignement successif était parvenu jusqu'à lui. « J'ai été initié à cette « Tarîqa », m'a-t-il dit, par mon professeur Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Isâ Al-Fahdî Al-Miknâsî, et c'est devant lui que j'ai pris l'engagement de m'y conformer ; il l'avait lui-même reçue de son professeur Aboûl-'Abbâs Al-Hârithî, qui la tenait de son chaikh le Pôle, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Soulaïmân Al-Djazoûlî.

« J'ai en outre reçu l'enseignement du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî (que Dieu soit satisfait de lui !) ; Sayyidî Aboû Mouhammad le tenait lui-même de son professeur Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ' connu sous le nom du *Harrâr*[1] ; celui-ci avait été le disciple

1. L'ouvrier en soie.

d'Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Djazoûlî, dont nous avons cité le nom; le chaikh Aboû Abdallah Al-Djazoûlî avait suivi les cours de son chaikh Aboû 'Abd Allah Ach-Charîf des Banoû Amghâr, disciple lui-même d'Aboû 'Outhmân Sa'îd Al-Hartananî, disciple d'Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân Ar-Ragraguî connu communément sous les noms d'Aboû Zaïd fils d'Iliâs, qui demeura vingt ans environ à la Mecque[1] et dont le tombeau se trouve au bord du Wâdî Chichawa près de Marrâkech; il parvint au rang de Pôle; il reçut l'enseignement d'Aboûl-Fadhl Al-Hindî, disciple de Annous Al-Badawî le conducteur de chameaux, disciple d'Aboûl-'Abbâs Al-Qarafî, disciple d'Aboû 'Abd Allah Al-Maghribî, disciple du très grand imâm Aboûl-Hasan Ach-Châdhilî, disciple du chaikh, le Pôle évident, Aboû Mouhammad Maoulay 'Abd as-Salâm Al-Idrîsî, disciple d'Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân Al-Madanî connu sous le nom d'Az-Ziyât; si nous remontons ainsi de chaikh en chaikh, nous arrivons à Al-Hasan fils de 'Alî (que Dieu lui soit favorable!); Al-Hasan reçut cet enseignement du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut!).

« Telle est la succession reconnue exacte de l'enseignement jusqu'à nous. »

Le Chaikh Aboûl-Hadjdjâdj m'a dit encore que le chaikh Al-Qarafî, dont nous avons cité le nom, a été le disciple d'Aboûl-'Abbâs Al-Moursî, disciple d'Ach-Châdhilî (que Dieu soit satisfait d'eux tous!).

J'ai reçu confirmation de l'exactitude de cette chaîne, en l'année 968 (1560), par le faqîh instruit sur la transmission de l'enseignement Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Ach-Chaikh

1. Le texte dit : Aboû Zaïd *ou* Iliâs; étant donné que les Ragraga sont Berbères et que le mot *ou* est employé, en langue berbère, pour exprimer l'idée de filiation : Mohammed *ou* Hammoû, Al Hoseïn *ou* Hâchim, etc., il faut évidemment traduire Aboû Zaïd fils d'Iliâs.

Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Al-'Abbâdî At-Tilimsânî, grâce à un document relatif à cela que son père lui avait donné. Il m'a renseigné lui-même sur la façon dont l'enseignement s'était transmis depuis son père jusqu'au chaikh Aboû 'Abd Allah Mohammad ben Soulaïmân Al-Djazoûlî.

La transmission suivie s'arrête généralement au chaikh 'Abd Ar-Rahmân Al-Madanî.

Si j'en crois le chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Abd Ar-Rahmân Ach-Charîf et d'autres personnages, le faqîh, le prédicateur Aboû 'Alî Harzouz Al-Miknâsî a communiqué par écrit cette chaîne au chaikh Aboû 'Outhmân Sa'îd Aboû Bakr Ar-Ragraguî, d'après un ouvrage de la bibliothèque du sultan Aboûl-'Abbâs Al-Wattâsî, qui lui avait été envoyé en cadeau du Caire. On trouve dans cet ouvrage que le chaikh 'Abd Ar-Rahmân Al-Madanî était disciple du chaikh Taqî Ad-Dîn Aç-Çoûfî, connu sous le nom d'Al-Foûta, c'est-à-dire le Petit Pauvre ; c'était un surnom qu'il s'était lui-même donné par humilité. Taqî Ad-Dîn était disciple de Fakhr Ad-Dîn, disciple d'Aboûl-Hasan 'Alî, disciple de Tâdj Ad-Dîn Mouhammad, disciple de Chams Ad-Dîn, disciple de Zaïd Ad-Dîn Mouhammad Al-Qarwanî, disciple d'Ibrâhîm Al-Baçrî, disciple d'Aboûl-Qâsim Al-Marwanî, disciple de Sa'd, disciple de Foutoûh As-Saoudî, disciple d'Aboû 'Outhmân Sa'îd Al-Qarwanî, disciple d'Aboû Mouhammad Djâbir, disciple du petit-fils du Prophète, Al-Hasan ben 'Alî ben Abî Tâlib (que Dieu soit satisfait de tous !). Quant à Hasan ben 'Alî, il fut le disciple du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !).

C'est ainsi qu'Aboûl-'Abbâs Al-Moursî (que Dieu soit satisfait de lui !) a pu dire : « De Pôle en Pôle notre enseignement provient de l'Envoyé de Dieu (que sur lui soient la paix et le salut !). »

J'ai rédigé cette chaîne dans plusieurs poèmes. Comme

ce livre n'est qu'un résumé succinct, ceux qui voudront la retrouver pourront se reporter à d'autres ouvrages. Louange à Dieu! Il nous donnera la grâce qui nous conduira dans la bonne voie.

Le Chaikh, le saint instruit sur toutes les sciences qui se rattachent à Dieu et sur Ses commandements, Aboûl-Baqâ 'Abd Al-Wârith ben 'Abd Allah Al-Yaçloutî.

(*P.* 5.)

Il appartient aux Banoû Yaçlout des tribus des Ghoumara, près de Chafchawân. On raconte que l'ancêtre de ce Yaçlout s'appelait Yaçlout ben 'Abd Allah ben 'Iban ben 'Outhmân ben 'Affân ; que Dieu soit satisfait de lui !

C'est sous la direction d'Al-Yaçloutî que j'ai étudié la *Risâla* d'Aboû Zaïd sur la jurisprudence, le *Radjaz* d'Ibn Sînâ (Avicenne) sur la médecine, les *Mabâhith Al-Açliya* sur le Çoufisme, la *Raiya* d'Ach-Charîchî sur le même sujet. Je trouvai en sa compagnie de nombreux avantages. C'est également avec lui que j'ai étudié les *Mou'âmalât.*

Homme de haute condition et doué de nombreuses connaissances, il composa plusieurs écrits sur la « Voie du Çoufisme » et fit des *Mabâhith Al-Açliya* un commentaire d'une rare valeur.

Il suivit les cours d'un certain nombre de chaikhs; son *Tarîq Al-Fath* est inspiré du chaikh Aboû Mouhammad Sayyidi 'Abd Allah Al-Ghazwânî dont il avait été le disciple et l'un des principaux amis. Il eut des entretiens avec le chaikh de la Djama', Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ghâzî, le fils de ce dernier Aboû Mouhammad Abd Al-Wâhid, Aboû Mahdî 'Isâ, Al-Mawasî, le qâdhî Al-Miknâsî,

Ibn Al-Habbâk. Ce furent ces personnages qui l'initièrent aux sciences juridiques et autres.

D'une très grande culture d'esprit, il forma (que Dieu le prenne en miséricorde !) des disciples qui devaient plus tard devenir célèbres.

J'ai connu un de ses amis à qui il avait défendu la parole et ordonné de se taire ; celui-ci garda le silence jusqu'à sa mort. Cet incident inspira entre autres le vers suivant à Al-Yaçloutî (que Dieu Très-Haut le prenne en miséricorde !) :

« Celui qui livre son secret à l'entière discrétion de son disciple, on ne saurait l'abandonner pour un autre. »

Il fit de nombreux miracles. Il n'aimait pas à sortir de sa maison ; en l'année 56 de ce siècle (956 = 1549) le sultan lui avait fait dire de venir s'entretenir avec lui, comme le faisaient les autres fouqahâ et les autres fouqarâ. Al-Yaçloutî fit la sourde oreille et ne se présenta pas avec ceux-ci. Il jugeait que la compagnie des princes était plutôt une école de dépravation qu'une école de bien, et c'est pour cela qu'il persista à les fuir, ne portant devant eux rien de ce qui concernait ses affaires ni celles d'autrui ; il en fut ainsi jusqu'à sa mort. Que Dieu le prenne en miséricorde !

Lors de son voyage à Fès et à son arrivée dans la ville, il chercha une retraite dans la maison des fouqarâ ses amis, et, aussitôt réglé ce qui avait motivé ce voyage, il repartit pour son pays.

Il récitait souvent des vers :

« Je ne serai pas un infidèle en affirmant qu'il n'y a pas eu d'autre vrai empire que celui d'Aboû Hafç.

« Les tyrans ont succédé aux tyrans et nous n'avons jamais plus été que dans l'oppression. »

Il mourut (que Dieu le prenne en miséricorde !) vers l'année 970 (1562), à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans. Son tombeau est célèbre à l'endroit appelé *Banoû Darkoul*

ou Fâr, de la tribu des Akhmâs, près de la rivière de l'Ouergha.

سبب تسمية الصوفي
عن انس بن مالك انه قال كان رسول
الله صلى الله عليه وسلم يجيب دعوة العبد
ويركب الحمار ويلبس الصوف فسمى هذا
الوجه الى انهم سموا صوفية نسبة
لهم الى ظاهر اللبسة لانهم قد اختاروا
لبس الصوف لكونه ارفق ولكونه لباس
الانبياء عليهم السلام

Origine de l'appellation de çoufi.

Anas ben Mâlik a dit : « Le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) répondait aux appels des fidèles ; il allait monté sur un âne et portait des ***vêtements de laine*** (çoûf) et c'est de là que vient l'appellation de çoufistes : elle est empruntée à la qualité de leurs vêtements, car ils avaient choisi le vêtement de laine en raison de son bon marché et parce que c'est celui qui est adopté par les prophètes. »

L'unique de son époque, le prodige de son temps, l'imâm qui possède la connaissance de la divinité et de ses attributs, le docte chaikh, l'ascète, le « vérificateur », le Djounaïdî de son siècle, le pôle de la sphère de son époque, le mont solide, l'argument qui anéantit et efface, le véritable ami de Dieu, Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben Mouhammed Al-Habtî. Que Dieu lui fasse miséricorde !

(*P. 6.*)

Il est originaire des Çinhâdja de Tanger, de la tribu d'Imathnah. D'une haute valeur et occupant un rang très élevé sur le terrain de la connaissance, il n'eut pas de concurrents dans l'arène de la science de Dieu Très-Haut ; la vitesse de ses ailes les laissait tous en arrière.

Il eut de nombreux professeurs, tels que : le chaikh éminent Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Qastallî Al-Andalousî, sous la direction duquel il étudia le Qorân et les sciences relatives aux Commentaires et à la vie future ; le chaikh, l'imâm, le moufti, l'ascète Aboûl-'Abbâs Ahmad Az-Zaqqâq, qui l'initia à la jurisprudence et aux dogmes de la religion. Ces mêmes sciences, il les étudia encore avec le chaikh, le faqîh, le docte Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Al-'Abbâdî At-Tilimsânî Al-Akbar, qui, en outre, lui enseigna la métaphysique. Il fut aussi en jurisprudence le disciple du faqih Al-Hâdjdj Zarroûq Az-Ziyâtî, commentateur du *Rouq'î;* ce savant lui fit étudier la *Risâla.* Il eut des entretiens avec le docte chaikh aux connaissances diverses, l'amoureux passionné, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Yahbach At-Tâzî, dont il resta le disciple.

Dans le Çoufisme, les voies qui mènent à Dieu et l'éducation prophétique, il s'appuya sur Ar-Rabbânî Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî, son professeur dans

le *Tarîq Al-Fath* (les voies qui ouvrent le Paradis). Il émit par l'influence de ce personnage des thèses merveilleuses, dont la reproduction nécessiterait plusieurs volumes. Sayyidi 'Abd Allah Al-Ghazwânî en appelait souvent au témoignage de son disciple, à ses vers et à sa prose. Ce dernier possédait en effet une science solide et une grande clarté dans ses explications. « Toute la science que Dieu Très-Haut m'a accordée, disait-il néanmoins, je la dois à la baraka de Sayyidî Abou Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî. »

Il fut un prodige de dévotion que Dieu envoya sur la terre. Plein d'obéissance pour la Sounna, pratiquant assidûment l'ascétisme, le détachement des choses de ce monde et l'enseignement de la science, prescrivant les bonnes actions et prohibant les mauvaises, il imposait encore une mortification constante à ses fils, à ses amis et à ses serviteurs.

Il avait rompu avec le monde : nul, ni homme ni femme, ne le vit jamais dans sa zâwiya qu'il ne récitât le livre de Dieu, ne mentionnât Ses noms sacrés, ne se perfectionnât dans Sa science. Cela dura jusqu'au jour où il eut à répondre de ses actes devant Dieu.

Il menait une vie frugale, et le soin de sa nourriture le préoccupait peu ; il était sans recherche dans son vêtement ; il allait toujours à pied. Ce qui dominait en lui, c'était, à l'instar d'Ibn Al-Fâridh, un ardent désir de la sainteté ; il admirait les propos de cet auteur et surtout sa belle poésie avec assonances en *tâ* qui était son genre habituel de versification.

Il a composé de nombreux ouvrages, tant en vers qu'en prose, et a atteint un rang inaccessible dans la science de la « Vision ». Chose étonnante ! Que ce fût dans les sciences apparentes ou cachées, ou surtout dans celles du

Çoufisme et de l'éducation prophétique, il était toujours l'imâm dont on s'inspirait.

Il se fit en cela une célébrité telle que le chaikh Aboûl-'Abbâs Al-'Abbâdî Al-Akbar put dire : « Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Habtî fut le Djounaïd de ce siècle », et il ne prononça ces paroles que parce qu'Al-Habtî avait tout d'abord méconnu entièrement les fouqarâ et la « Méthode çoufiste ». Ce n'est que lorsque Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî, qui devint plus tard son professeur, l'eût rencontré à Fès et lui eût démontré la supériorité de la « Méthode çoufiste », qu'Al-Habtî le regarda comme son chaikh et son modèle en cela, de même qu'Al-Ghazwânî lui-même avait été son disciple pour l'étude des sam'iyât et des naqliyât.

J'ai détaché les fragments suivants d'une lettre du chaikh Aboûl-Hasan Al-Aghçâwî, connu sous le nom d'Al-Hâdj[1], en réponse à une question : « Abou Zaïd Abd Ar-Rahmân ben Charîf a dit : « Au début de chaque « siècle, Dieu (que son nom soit béni et exalté !) envoie un « homme à ce peuple (au peuple marocain) pour restau- « rer sa religion. Je ne suis pas loin de croire que le chaikh « Sayyidî Abou Mouhammad 'Abd Allah Al-Habtî ait été « l'un de ceux-là. »

Nombre de grands hommes ont prononcé de semblables paroles ; « il est, disait le chaikh Aboul-Qâsim ben 'Alî ben Khadjdjoû, celui qui a été choisi pour cette époque et que Dieu a envoyé à nous et à tous les musulmans. »

Nous ne pouvons pas énumérer toutes les hautes qualités de ce personnage : elles sont trop nombreuses ; ses talents sont trop grands pour que nous puissions les analyser.

1. Sayyidî Al-Hâdjdj Ibn Al-Baqqâl.

Lorsque le sultan, commandeur des croyants, se fut emparé du royaume du Maghrib et fut monté sur le trône de la ville de Fès, il fit demander aux chaikhs de venir s'entretenir avec lui des choses de la religion et de la situation de l'État. Al-Habtî arriva à Fès; le sultan honora son mérite et écouta ses conseils.

A cette époque parut un opuscule émanant du docte chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Kharroubî As-Sfaqsî, habitant Alger; il était intitulé: *Risâla dhât Al-Ifiâs ilâ Khawâçç Madinat Fâs* et traitait des cinq principes fondamentaux de l'Islâm. On y disait sur le premier de ces principes: « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu: il « ne faut pas en prononçant la négation que l'idée de néga- « tion s'applique à autre chose qu'à ce que prétendent les « polythéistes sur la pluralité de la divinité; il faut qu'on « ait, à ce même moment, le sentiment de l'existence de « Dieu Très-Haut. C'est dans ce sens que plusieurs 'ou- « lamâ ont fait leurs commentaires: la négation, disent- « ils, implique l'existence d'Allah et l'affirmation implique « la non-existence de la pluralité. »

Certaines gens reprochèrent à cette interprétation d'être mensongère. Le chaikh Al-Habtî constata sa fausseté et fit écrire par son secrétaire une lettre à l'auteur de l'ouvrage; la lettre était rédigée en termes bienveillants: elle signalait l'erreur à Al-Kharroûbî comme étant peut-être une erreur de plume et lui demandait de vouloir bien la rectifier.

La lettre achevée, le secrétaire la porta au faqîh Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Yassitnî, moufti de la ville à cette époque. Al-Yassitnî la lut et écrivit en marge quelques mots à l'adresse du chaikh Al-Kharroûbî, le blâmant sévèrement et insistant sur l'erreur commise: « La négation, disait-il, porte injustement, et par la forme et par le fond, sur la Divinité, alors que l'existence de cette Divinité est établie et par la forme et par le fond. »

Le secrétaire rapporta la lettre à Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî ; le chaikh prit connaissance des notes ajoutées par le moufti : « Vraiment ! dit-il, il a voulu accuser Al-Kharroubî d'erreur et il est tombé lui-même dans une erreur plus grande que la sienne. C'est d'un homme comme lui que vient ce faux pas ! Comment un être intelligent peut-il concevoir qu'une même chose puisse être établie d'un côté et rejetée de l'autre ? Il y a là réunion de deux contraires. Ce qui est juste, c'est la négation de toute forme de divinité et de tout ce qui pourrait être en dehors de Dieu ; juste encore l'existence d'Allah (que son nom soit béni et exalté !) »

Al-Habtî recommanda à son secrétaire de faire revenir le moufti sur son erreur ; mais Al-Yassitnî s'obstina. De retour dans son pays, le chaikh rouvrit la discussion avec ce dernier en ces termes : « Cette question est claire pour tout homme intelligent : les enfants de l'école la comprennent » ; et il le renvoya à ces paroles du chaikh des vérificateurs, Aboû 'Abd Allah As-Sanoûsî : « Il n'est pas vrai que la négation des choses adorées soit établie par l'obligation d'envisager la multiplicité des choses injustement adorées. »

Al-Habtî avait pris à cœur cette question par crainte de la corruption qu'elle pouvait apporter dans le dogme de la foi et parce que l'erreur provenait d'un moufti.

Al-Yassitnî n'abandonna pas la discussion ; il rédigea et adressa au chaikh un cahier où, sans apporter de preuves, il se contentait de citer ces paroles d'As-Sanoûsî : « Celui qui recherche la science doit proclamer que cette obligation ne s'ensuit pas nécessairement. » Il apporta en témoignage les ornements faux et sans valeur de la logique. Il termina son œuvre en demandant au chaikh sa bénédiction : « Je confesse néanmoins, disait-il, votre mérite éminent et votre justice. »

La nouvelle de cette aventure parvint aux oreilles du

sultan ; il voulut faire jaillir la vérité de cette affaire et manda au chaikh d'avoir à se présenter devant lui.

En apprenant cela, Al-Yassitnî, infatué de son rang de chef, poussé par son désir de la gloire et des honneurs et par son iniquité, se mit en rapports avec Ibn Râchid, qaïd de Chafchawân à cette époque ; celui-ci nourrissait contre Al-Habtî une animosité profonde, car nombreux étaient les actes que ce dernier désapprouvait en lui. La haine est parfois une bonne conseillère et il cherchait à en tirer parti. Ils trouvèrent tous deux un complice dans la personne du secrétaire Ibn 'Isâ. Ils allèrent alors en toute hâte trouver le sultan, devant lequel ils calomnièrent le chaikh en ces termes : « Craignez que cet homme ne veuille s'emparer du trône ! »

A son arrivée à Fès, Al-Habtî s'était installé à la zâwiya du chaikh Aboû'Abd Allah connu sous le nom d'At-Tâlib. Ibn Râchid, Ibn'Isâ et le moufti allèrent trouver les chaikhs des fouqahâ et leur dirent : « Le sultan veut perdre cet homme ; n'approuvez pas ce qu'il invoquera (pour sa défense) ; ne lui venez pas en aide. » Et pour le diminuer à ses yeux, s'adressant au sultan, ils lui tinrent ces propos : « Les amis de cet homme disent au peuple : C'est le chaikh qui est le sultan. »

Al-Habtî comparut donc devant le sultan ; Al-Yassitnî et sa suite se présentèrent à leur tour. Mais les chaikhs des fouqahâ s'abstinrent de venir ; de leur nombre étaient : le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wahhâb Az-Zaqqâq, le chaikh Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Ibrâhîm, le frère de celui-ci Balqâsim...

Al-Yassitnî se leva, vint se placer devant le sultan et lui dit : « O mon maître, tu peux verser le sang de ce novateur. Tue-le ! Je prends la responsabilité de son meurtre. » Le sultan demanda : « Qu'avez-vous à ajouter ? » « Il n'a rien à dire », répliqua Al-Yassitnî.

Le chaikh, presque privé de sentiment, se taisait; quand il se fut ressaisi, il leva les bras en disant : « Récitons la fâtiha ! Dieu fera peut-être ressortir la vérité. » Puis il s'en alla à la mosquée qui se trouve au Mechouar.

Al-Yassitnî et ses complices s'entretinrent de l'affaire entre eux et avec le sultan. Mais le sultan les interrompit : « Il suffit, dit-il ; il ne veut pas discuter avec vous. » Ibn Râchid ajouta alors : « Rédigeons une pièce constatant qu'il reconnaît ce dont on l'accuse et sur laquelle il apposera sa signature. » L'acte fut dressé, Ibn Râchid le communiqua au chaikh dans la mosquée en disant : « Le sultan t'envoie cette pièce ; je te demande par le Dieu Très Haut et par Son noble Prophète d'y apposer ta signature. — Donne ! » répondit Al-Habtî ; et il y écrivit ces mots : « Je rejette la responsabilité de cela sur la conscience du sultan et d'Al-Yassitnî ! » Ibn Râchid rapporta la pièce au sultan, qui, l'ayant parcourue, déclara : « Le chaikh ne reconnaît pas ce dont vous l'accusez. Il n'est responsable de rien, mais laissez cette affaire. »

Le sultan se leva ; il alla trouver le chaikh, lui prit la main et le fit entrer dans son palais ; il lui présenta des excuses, lui parla avec bienveillance, cherchant à se le concilier et à se justifier de ce qu'avait fait Al-Yassitnî. Le chaikh prit congé de lui et s'en alla.

Sorti du palais, il éclata en imprécations contre son accusateur et demanda à Dieu de lui susciter à lui-même un malheur qui l'empêchât d'aller trouver les rois. Ses prières furent exaucées.

Al-Yassitnî mourut un mois après et descendit dans la tombe. Le chaikh éminent Aboû 'Abdallah Mouhammad ben 'Alî, connu sous le nom d'At-Tâlib, m'a raconté l'anecdote suivante : « Le septième jour à partir de cette « affaire, j'entrai à la mosquée des Andalous pour y faire « la prière du 'açr. Quand, la prière terminée, je voulus « partir, j'aperçus le faqih Al-Yassitnî. Je le saluai ; il avait

« le dos voûté et on voyait sur sa figure la trace de la pous-
« sière. — J'ai besoin de toi, me dit-il ; et, me prenant par
« la main, il me mena à un angle de la mosquée. Nous
« nous assîmes. Il se mit à pleurer ; je lui demandai alors :
« — Pourquoi pleurez-vous ? — Un cancer me ronge le
« dos, répondit-il ; il va me déchirer le dos et le ventre.
« C'est ton ami Sayyidî Aboû 'Abd Allah qui est cause de
« mon mal. Écris-lui, je te le demande par Dieu, je t'en
« supplie par l'amour que j'ai de lui ; par mon amour
« des saints de Dieu, écris-lui de me délivrer du sort qu'il
« a jeté sur moi et de faire des vœux en ma faveur ; je
« suis sous le coup de sa malédiction.

« Je lui promis de le faire et m'éloignai ; je ne devais le
« revoir que mort. »

Je racontai cette anecdote au sayyid éminent Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ach-Chaikh Al-Walî Aboû Zakariyâ Yahyâ ben Bakkâr (que Dieu le comble de sa miséricorde !).

« Moi aussi, me dit-il, je vais te raconter ce que je sais.
« Sur ces entrefaites, le sultan partit pour Tâza à la tête de
« son armée. Al-Yassitnî, d'après ses ordres et suivant la
« coutume, dut partir avec lui. Je les accompagnai. Al-
« Yassitnî se tenait à côté de moi ; il était atteint de la
« maladie dont tu viens de parler. Une nuit, à mi-chemin,
« son état s'aggrava et ses souffrances augmentèrent. Au
« lever de l'aurore il me fit dire d'aller le voir. — Veuille
« bien aller trouver cet homme (c'est-à-dire le sultan), me
« dit-il ; parle-lui de l'état où je me trouve, dis-lui de me
« laisser revenir à ma maison, afin que je meure au milieu
« de mes enfants : je suis un homme irrémédiablement
« perdu.

« Je me rendis donc auprès du sultan, que je trouvai
« assis ; il venait de faire la prière du matin et avait devant
« lui un réchaud allumé. — Quel est, me demanda-t-il, le
« motif qui vous amène de si grand matin ? Lorsqu'il

« eut appris la chose, il dit : Louange à Dieu ! et souriant « il ajouta : Qu'il se lève, afin que l'on n'aille pas dire « que les fouqarâ sont inquiets de son sort ! — Mais, dis- « je alors, sa maladie est plus grave que vous ne le « pensez. — Dis-lui donc de partir ; nul ne peut entraver « les desseins de Dieu.

« Les amis d'Al-Yassitnî l'emmenèrent ; il mourut dès « son arrivée chez lui.

« Tout cela eut lieu le même mois. Les fils du moufti « moururent ; il ne lui resta pas de postérité et sa race fut « détruite. Dieu est puissant dans ses œuvres. »

Je parlai un jour de cette histoire au faqîh, le moufti, l'imâm Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wahhâb Az-Zaqqâq, qui me dit : « L'obstination d'Al-Yassitnî lui fut fatale, de « même que son mépris du droit et son entêtement dans « la discussion. Tel était son caractère : s'il avait déclaré « que le soleil se lève à l'ouest, alors que tout le monde « prétend qu'il se lève à l'est, il ne serait jamais revenu sur « ses paroles. Il n'y a de puissance et de force qu'en « Dieu ! »

Lorsqu'Al-Habtî (que Dieu lui fasse miséricorde !) fut arrivé à sa zâwiya et qu'il y fut resté le temps que Dieu voulut, il tomba malade ; la maladie cessa mais en lui laissant une paralysie des jambes ; il ne put désormais ni marcher, ni monter à cheval. « C'est un bienfait, disait-il, que je dois à la grâce infinie du Dieu tout-puissant. » Et de sa vie il ne fréquenta plus les rois. Que Dieu soit satisfait de lui !

Al-Habtî était un des plus zélés partisans de l'instruction des serviteurs de Dieu. A tous ceux qu'il rencontrait il ordonnait d'instruire le peuple, les enfants, les serviteurs, les domestiques et les négresses, se conformant en cela aux paroles du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) : « Conduire par la grâce de

Dieu une seule créature dans le droit chemin vaut mieux pour toi que tous les bienfaits. »

Il exhortait à la compréhension du sens exact des deux parties de la profession de foi ; il avait pris cela comme habitude à la vue de l'ignorance qui s'étendait sur les créatures.

Il a composé sur la divinité de nombreux et forts volumes. Cette œuvre très utile s'intitule : *Kitâb al-Ichâda bi Ma'rifat Madloûl Kalimat Ach-Chahâda.*

Il passait sa vie à dire la louange à Dieu, à convier les autres à le faire et à répandre généreusement le bon conseil. Sa Tarîqa[1] intime consistait, au milieu de quelques amis, dans l'étude de la « Vision » et dans celle de la religion.

Al-Habtî (que Dieu soit satisfait de lui !) se trouvait un jour en compagnie du faqîh qui suit la voie de Dieu, Aboû 'Imrân Moûsâ ben 'Alî Al-Wazânî, l'un de ses meilleurs amis ; du disciple illuminé Aboû 'Alî Al-Hasan ben 'Alî ; du faqîh, l'ascète qui a renoncé aux biens de ce monde, Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Ghazawî. J'étais dans une salle où se trouvait une bibliothèque et je faisais des recherches sur une question de droit. Pendant que j'étais ainsi occupé, Aboû 'Alî Al-Hasan ben 'Alî, qui jour et nuit priait pour le Prophète (sur lui la paix et le salut !) vint me trouver : « Donne une réponse au chaikh ! » me dit-il. Je répondis : « Volontiers ! » Il revint à moi une seconde fois et me dit, de la part du chaikh : « Laisse les livres et viens déchirer les voiles (qui cachent la Vision). »

J'accourus chez lui et le trouvai au milieu de ses amis. Il parla sur le secret de la beauté (de l'âme) avec une clarté que nous ne saurions reproduire.

1. La Tarîqa est la conduite privée de ceux qui cherchent à progresser dans le sentier de Dieu. C'est un mot technique employé par les çoufistes.

C'est avec bonheur qu'il soutenait ceux qui croyaient à la réalité des obligations qui nous sont imposées.

Le chaikh Aboûl-Baqâ 'Abd Al-Wârith ben 'Abd Allah disait : « Sayyidî 'Abd Allah Al-Habtî s'est élevé jusqu'aux « limites les plus lointaines de la sainteté. Il est arrivé à la « connaissance parfaite des sciences divines et lorsqu'il a « voulu en faire part aux hommes, il n'a trouvé personne « pour les comprendre ; il a dû leur expliquer les sciences « qui étaient à la portée de leur intelligence et on a cru « qu'elles étaient la limite de son savoir. »

Si nous en croyons les 'oulamâ çoufistes, « le chaikh par- « fait est le pôle où repose le pivot autour duquel gravitent « toutes les sciences ; c'est celui qui, demeuré seul vivant « de tous les 'oulamâ, suppléerait par son savoir à tous les « livres de la science disparus, ferait revivre la Chari'a « toute entière et remettrait les sciences en l'état où elles « étaient auparavant. » Or tout ce qui est dit dans cette définition pouvait s'appliquer à Al-Habtî. Que Dieu lui accorde sa satisfaction !

« Le moindre des avantages que celui qui me fréquente puisse tirer de ma compagnie, disait-il lui-même, si rien n'est vrai à ses yeux, c'est la distinction du vrai d'avec le faux. » A quel haut degré serait-il parvenu dans cette science, celui-là à qui Dieu aurait prêté Son secours !

Je l'ai fréquenté (que Dieu soit satisfait de lui !) pendant assez longtemps et j'ai tiré de sa compagnie les plus grands avantages, tant au point de vue des sciences apparentes que des sciences cachées. Grâces en soient rendues à Dieu ! J'ai tiré de ce chaikh un très grand profit, et il disait lui-même qu'il était profitable.

J'ai été son disciple en de nombreuses sciences, telles que la « théologie dogmatique », les « relations avec le monde » et les diverses branches du Çoufisme. Ce fut lui qui reçut ma promesse de me conformer à elles, de même que son

chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghâzwanî avait reçu la sienne.

C'est de lui que m'est venue la chaîne des chaikhs, par l'intermédiaire de son professeur que nous venons de citer. J'ai fait de lui, à cause de son mérite, mon imâm et mon modèle à suivre pour m'attirer les grâces de mon Créateur. Je l'ai connu et c'est d'après lui que je parle.

Il mourut (que Dieu lui accorde sa satisfaction!) en l'an 963 (1555), à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Il fut enterré devant sa zâwiya dans un endroit aujourd'hui connu sous le nom de « Mawâhib » (les donations) ; le nom de cet endroit était auparavant « Maâtib » (les contestations), et son nom avait été changé par le chaikh. Cet endroit se trouve au « Djabal al-Achhab » (la Montagne grise) dans le pays des Banoû Zadjal, près de la ville de Chafchawân, dans les Ghoumara, à trois milles au sud-est de cette ville. Le tombeau d'Al-Habtî y est célèbre.

Si je n'avais pas l'esprit obsédé par les troubles de nos jours, je consacrerais un livre tout entier à ce grand homme, et je raconterais ses miracles et les merveilleux effets que Dieu Très-Haut leur a accordés.

Le très docte et très intelligent faqîh, le savant, le gardien de la science, le soutien de la tradition, et le destructeur de l'hérésie, l'homme qui suit la voie de Dieu, le chaikh Aboûl-Qâsim ben 'Alî ben Khadjdjoû Al-Hasanî.

(P. 13.)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde!) un savant faqîh aux connaissances diverses, un pieux gardien de la science. Il prescrivit le bien et interdit le mal avec une opiniâtreté

inflexible. Aimant la justice, il ne donnait de consultations que sur les sciences qu'il possédait.

Il fit ses études de jurisprudence à Fès, où il fut le disciple des principaux chaikhs : l'imâm Ibn Ghâzî, Sayyidî Ahmad Az-Zaqqâq, le chaikh Aboûl-Hasan ben Hâroûn, Al-Habbâk Al-Oustadh Al-Habtî...

Il étudia le Çoufisme sous la direction de son professeur Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Habtî. Celui-ci le tenait en grande estime; il connaissait sa science, sa religion, son talent de vérificateur et suivait avec soin les déductions juridiques des *fatâwî* qu'il rendait. Quand, de son côté, notre personnage trouvait une question douteuse, il se hâtait de la lui soumettre.

Le chaikh Aboul-Qâsim a composé les ouvrages suivants : la *Ghanîmat As-Salmanî*, le *Dhiyâ an-Nahâr* et les *Naçâïh fî mâ yahroumou min Al-Ankihat wadh-Dhabâïh.*

J'ai fréquenté ce personnage (que Dieu lui fasse miséricorde !) ; j'allais le voir dans sa maison de Sa'ada, endroit situé au sommet de la montagne des Banoû Hasan, sur le territoire des Ghoumara. Il m'initia à plusieurs sciences bénies et me donna sa bénédiction. Il me fit, pendant mon jeune âge, subir une épreuve sur une question scientifique ; à cette occasion il dit à son entourage : « Ce jeune homme a une intelligence forte ; il ne se contentera pas d'imiter les autres dans les choses de sa religion. »

Il plantait des ceps de vigne de sa propre main et en abandonnait les grappes en manière d'aumône à tous ceux qui passaient.

Lorsque le sultan Aboû 'Abd Allah Ach-Chaikh Ach-Charîf se fut emparé du trône du Maghrib, il fit venir tous les fouqahâ en sa présence. Notre personnage fut également mandé auprès de lui ; il obéit et emporta son linceul ; il

avait demandé à Dieu de le faire mourir à Fès. Or il avait vu en songe quelqu'un qui lui avait dit : « Ta prière sera exaucée. » A son arrivée à Fès, il s'attendit à la mort.

Le sultan s'entretint avec lui et fut émerveillé de son savoir : « Je n'ai jamais vu, dit-il, un homme supérieur à celui-ci en science et en vertu ! » Et il lui demanda de rester quelques jours à Fès afin qu'il pût lui-même jouir de ses connaissances. Le faqîh obtempéra à son désir.

La mort l'emporta (que Dieu lui fasse miséricorde !) en l'an 65 (1557) de ce siècle. Le sultan et tous les habitants de Fès assistèrent à ses funérailles. Le peuple brisa le brancard sur lequel on le portait et en emporta les fragments pour obtenir par eux la bénédiction du saint. Al-Hasanî fut enterré près de la Raoudha du chaikh Ibn 'Abbâd à l'intérieur de Bâb Al-Foutoûh[1] de la ville de Fès.

Que Dieu le prenne en miséricorde !

Le chaikh, le grand voyageur, le savant aux connaissances variées et parfaites, l'ami de Dieu Très Haut, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Alî ben Ahmad ben Mouhammad ben Al-Hasan Al-Andalousî, connu sous le nom d'Al-Hâdjdj Ach-Choutaïbî.

(*P. 14.*)

Il habitait Tazghadra chez les Banoû Razwân, près de l'Ouergha. Il fut un des savants versés dans la connaissance de Dieu (qu'Il soit glorifié et exalté !). Ayant fait un voyage en Orient et parcouru ce pays pendant de nombreuses années, il y fréquenta plusieurs chaikhs, dont

1. La Porte des Victoires.

l'un, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Yoûsouf Al-Miliânî, l'initia aux méthodes çoufistes.

Vivant le plus souvent séparé des créatures, il fut un homme de bien, un ascète au milieu du monde et de ses habitants. Le sultan le manda plus d'une fois auprès de lui, mais notre personnage ne répondit pas à ses demandes : « Je ne suis qu'un homme modeste, disait-il ; le sultan n a pas besoin de moi. »

Une personne qui possède ma confiance m'a rapporté les paroles suivantes à lui adressées par Ach-Choutaïbî : « Lors de mon retour de l'Orient, je m'étais promis de « passer auprès du tombeau du saint et docte chaikh, le « chaikh de ses propres chaikhs, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben « 'Isâ Al-Bournousî Al-Fâsî, connu sous le nom de Zar« roûq. Je m'étais engagé à ne partir qu'avec la permis« sion de Dieu. Je séjournai trois ans au lieu du tombeau ; « or le chaikh m'apparut en songe et m'ordonna de partir « pour le Maghrib. Nous ne prêtâmes pas d'attention à « cette vision apparue pendant mon sommeil. Mais, alors « que j'étais réveillé, le chaikh m'apparut de nouveau « accompagné du Prophète (sur lui la paix et le salut !) : « Mouhammad ! me dit-il, le Prophète (sur lui la paix et le « salut !) t'ordonne de partir pour le Maghrib. Si tu n'obéis « pas, tu seras dépossédé de ton mérite ». Je répondis « alors : « J'obéirai ! » A mon départ, le chaikh me dit : « Nous conserverons ton souvenir, ô Mouhammad ! »

Ach-Choutaïbî a écrit sur de nombreuses sciences. Voici quelques-uns des ouvrages qu'il a composés : le *Kitâb Al-Loubâb 'alâ Ayat Al-Kitâb*[1] ; le commentaire des *Al-Mabâhith Al-açliya*, œuvre d'Ibn Bannâ As-Sarqastî. Il a écrit encore sur la divination par l'écriture, sur l'alchimie, etc.

1. Le *Kitâb Al-Loubâb* sur les versets du Qorân.

Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde!) vers l'année 960 (1552).

Les renseignements que j'ai donnés sur ce personnage m'ont été fournis par son grand disciple Aboû 'Alî Mançoûr Al-Bidjâî et par Aboû Hafç 'Oumar Al-Wourialî.

Ach-Choutaïbî parlait un jour de ses nombreuses visions du Prophète (sur lui la paix et le salut!) : « Celui qui prétend, disait-il, que Mouhammad (sur lui la paix et le salut!) est mort est un imposteur. » Les fouqahâ se hâtèrent de combattre cette opinion. Le plus ardent de tous fut Aboû Hafç 'Oumar ben 'Isa ben 'Abd Al-Wahhâb, charîf 'alamî; il écrivit même à l'auteur en ces termes : « Celui qui prétend que Mouhammad (sur lui la paix et le salut!) n'est pas mort est un imposteur. »

« Ce que j'ai dit, répliqua le chaikh, se trouve dans un ouvrage de la bibliothèque de la mosquée de Damas; c'est du moins ce que j'ai compris. Mais je n'ai pas voulu dire la mort interprétée dans le sens de séparation. »

Aboû Hafç persista néanmoins à le combattre: le chaikh garda le silence et ne répondit pas.

Le chaikh Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf ben Al-Hasan Al-Talîdî, disciple du chaikh Abou Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî.

(*P. 15.*)

Il jouissait d'une grande réputation. Il occupait une zâwiya à l'endroit où se trouve actuellement son tombeau, chez les Banoû Talîd, tribu des Ghoumara, à une demi-journée de marche de la ville de Chafchawân, du côté du Gharb. Cette zâwiya était un but de visite pour des milliers de pèlerins et de disciples; il les nourrissait chaque nuit,

leur donnant tout ce qu'ils voulaient. Il était de la part de tous l'objet d'une très grande affection.

Je le vis à Chafchawân un jour qu'il était sorti suivi de beaucoup de monde : on remarquait autour de lui le vizir Aboû Sâlim Ibrâhîm ben Râchid, le qâdhî Ibn Al-Hâdjdj et d'autres grands personnages. Il allait à pied au milieu d'eux et récitait la louange à Dieu alternativement avec ses élèves, suivant la coutume des faqîrs. Par respect pour le chaikh et pour ses disciples, le qâdhî, le vizir et tous les autres allaient nu-pieds et la tête découverte, soupirant et sanglotant.

Les gens des tribus, hommes et femmes, venaient le trouver. Il adressait aux habitants des pays voisins des mandements, où il prescrivait la pénitence ; il les excitait à se rendre compte des miracles et leur montrait le moyen de s'élever au rang des plus grands saints.

Le chaikh Aboû Mouhammad Al-Habtî désapprouvait ses idées et les combattait ; il jeta sa malédiction contre lui. La langue de notre personnage devint muette et sa main impuissante à écrire. Il resta ainsi jusqu'à sa mort (que Dieu lui fasse miséricorde !). Aboû Mouhammad interdisait cependant de dire du mal de lui.

At-Talîdi, que j'avais connu dans mon jeune âge, m'avait donné sa bénédiction. Il savait par cœur le livre de Dieu (qu'Il soit glorifié et exalté !), il s'avança très loin dans la voie du Çoufisme. Il fut l'auteur de nombreux miracles, dont j'ai entendu raconter plusieurs de la bouche de quelques-uns de ses plus grands disciples : Aboû 'Alî Al-Hâdjdj Mançoûr, Aboûl-Hasan 'Alî-Ach-Chabli As-Sarîfî, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-Housaïn Al-Fazankarî, Abou 'Abd Allah, connu sous le nom d'Al-Bouhdja Al-Andalousî.

Il fut de ceux qui sont aimés sur la terre. Il mourut vers l'année 950 (1543), sans laisser de descendance, et fut

enterré dans sa zâwiya. Il laissa des milliers de disciples; il avait avant sa mort constitué ses biens habous en faveur des pauvres et des faqîrs.

Les deux très illustres chaikhs Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân et Aboûl-Hasan, fils de Aboû Mahdî-Isâ, charîf 'alamî, et petits-fils du chaikh, le Pôle du Maghrib, Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm ben Machîch (que Dieu soit satisfait de lui !).

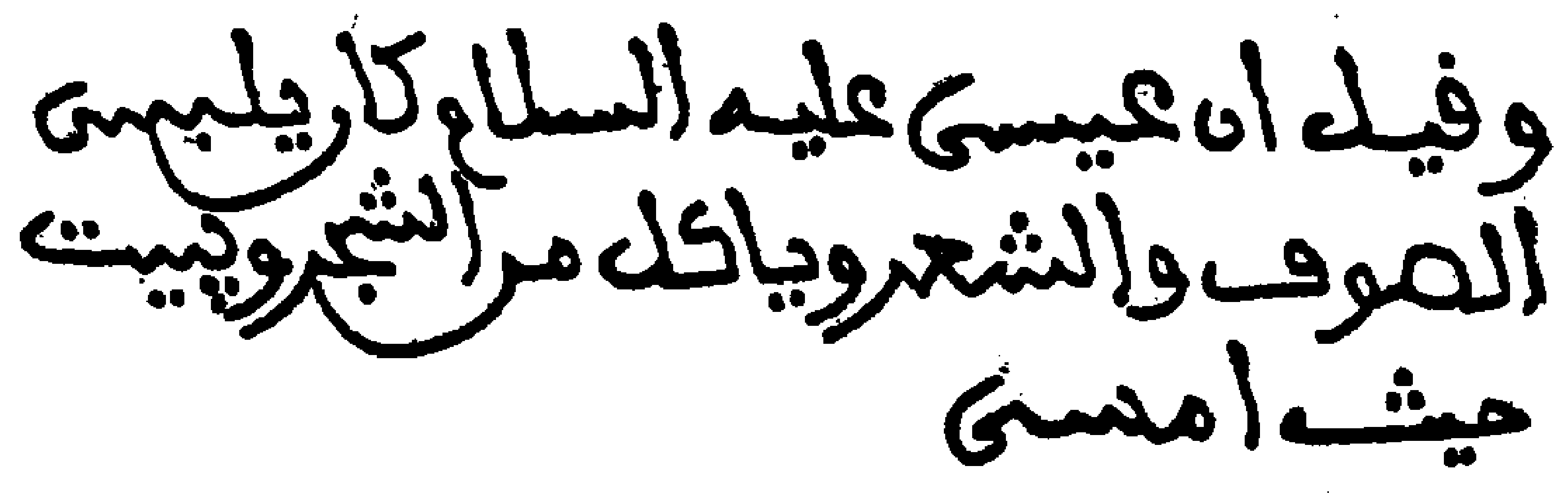
(*P. 16.*)

Aboû Zaïd. — Il fut un ascète, un homme pieux et docte. Les vertus qui dominaient en lui étaient le renoncement au monde et l'abandon complet au culte de Dieu. Il fut l'auteur de nombreux miracles. Les chefs des Banoû Râchid venaient lui offrir leurs filles en mariage, sans aucune obligation de sa part.

Il ne recevait rien de personne; il laissait tout le monde pénétrer dans la cour de sa maison où il abandonnait ses effets, ne s'opposant ni à ce qu'on y en ajoutât ni à ce qu'on en emportât.

Sa Tarîqa reposait sur les vertus des divers noms de la Divinité. Sans doute l'examen de ces vertus le conduisit-il à rechercher la solitude. Son aversion pour les créatures

---



وقيل ان عيسى عليه السلام كان يلبس
الصوف والشعر وياكل من الشجر ويبيت
حيث امسى

On raconte que Jésus (sur lui la paix !) portait des vêtements de laine et de poils; il tirait sa nourriture des arbres et passait la nuit où il se trouvait.

était telle que les étrangers ni ses parents ne le voyaient jamais et que la porte de sa chambre était toujours fermée. Sa couche consistait en un morceau de liège.

J'ai vu ce personnage durant ma jeunesse et en ai reçu la bénédiction. Il était l'ami de mon père.

Personne ne s'aperçut de sa mort. Une nuit, en plein été, le vent se leva, les ténèbres s'épaissirent, le tonnerre se mit à gronder, les éclairs sillonnèrent le ciel, la foudre éclata. Les habitants de Tazrout se réfugièrent, pleins d'effroi, à la mosquée. « Allons chercher le chaikh, dit quelqu'un ; il lui est peut-être arrivé un malheur ! » On se dirigea vers sa demeure : elle était fermée ; on appela le chaikh : personne ne répondit. On voulut ouvrir la porte : elle ne céda pas et on dut l'enfoncer. On trouva le chaikh couché sur le côté droit, mort ; il était tourné vers la qibla et semblait dormir. Que Dieu lui fasse miséricorde ! Alors le vent s'apaisa et le tonnerre se tut.

Sa mort eut lieu vers l'année 950 (1543) ; il fut enterré au cimetière de Tazrout, du côté de la montagne de 'Alam, à la porte des Ghoumara.

Le chaikh Aboûl-Hasan. — Il se livrait au commerce, achetant et vendant dans les marchés, pendant la vie de son frère. A la mort de celui-ci, il renonça au monde, s'adonna au culte de Dieu et parvint au rang des saints personnages. Il fut un sayyid éminent ; animé des meilleures intentions, il se montrait plein de douceur et de générosité envers les créatures. Tous ses moments étaient consacrés aux mentions obligatoires du Qorân : sa langue ne se lassait pas un seul instant de réciter le Livre sacré et de dire la louange à Dieu.

Quelque temps après son entrée dans la ville capitale de Fès en 960 (1552), le sultan Aboû Hassoûn[1] Al-Ma-

1. Le texte dit par erreur *Aboûl-Hasan*. Cf. *Nouzhat Al-Hâdi*, trad. Houdas, p. 58.

rînî fit arrêter le qaïd Mouhammad ben Râchid l'Idrisite.

Le chaikh Aboûl-Hasan, irrité de voir un charîf emprisonné, alla intercéder en sa faveur auprès du sultan ; Abou Hassoûn n'accueillit pas sa demande. Il se rendit alors à la mosquée de Qarawiyîn et, se découvrant la tête, il dit : « Par Dieu ! Aboû Hassoûn ne demeurera pas sultan et, par la bénédiction des charîfs, Ibn Râchid sortira de prison sain et sauf ! »

Ce qu'il avait prédit arriva : Aboû Hassoûn mourait un mois après ; Ibn Râchid était délivré et reprenait sa charge de qaïd.

Aboûl-Hassan mourut vers l'an 964 (1556), à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et fut enterré à côté de son frère. Que Dieu lui fasse miséricorde !

J'avais été longtemps son ami ; c'est lui qui m'enseigna la science du Çoufisme ; sa compagnie me fut profitable. Que Dieu le prenne en miséricorde !

Le chaikh Aboûl-Qâsim ben 'Abd Allah, charîf Hasanî, imam de la mosquée de Tazrout.

(*P. 17.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un vertueux serviteur de Dieu. Je me trouvai plusieurs fois en sa compagnie et elle me fut profitable, grâces en soient rendues à Dieu !

Il me donna en cadeau le livre d'Al-Ghazâlî intitulé : *Al-Arba'în*, de même qu'une copie de la *Risâla* d'Ibn Abî Zaïd. « Les premières choses, me dit-il, que l'homme doit donner à ses fils ce sont les livres de la science. » Il possédait une grande beauté de caractère et était d'une dévotion incomparable.

Il mourut vers l'an 960 (1552) et fut enterré à Tazrout. Que Dieu le prenne en miséricorde !

مبنى التصوف

فإذا سئلت عن اي شيء بني الطريق
فالجواب على ستة اشياء
التوبة والعزلة والزهد والتقوى والقنا
عة والتسليم واذا سئلت عن اركان الطر
يق فالجواب ستة العلم والحلم والصبر
والرضا والاخلاص والاخلاق الحسنة في
الصبر واذا سئلت عن احكام الطريق
فالجواب ستة المعرفة واليقين والسخاء
والصدق والشكر والتفكر في مصنوعاته
تعالى واذا سئلت عن واجب الطريق
فالجواب ستة ذكر رب العالمين وترك
الهوى في الدنيا واتباع الدين والاحسان
الى المخلوقات وفعل الخيرات

Fondements du Çoufisme.

Si on te demande sur quels fondements repose la Tarîqa des çoufis, tu répondras qu'elle est basée sur six vertus : le repentir, l'amour de la solitude, l'ascétisme, la crainte de Dieu, le contentement et la résignation.

Si on te demande les soutiens de la Tarîqa çoufique tu répondras qu'ils sont au nombre de six : la science, la longanimité, la patience, la satisfaction, la pureté de sentiment et dans l'attente la beauté de caractère.

Les préceptes de cette même Tarîqa sont au nombre de six : la connaissance de la divinité, la fermeté de la foi, la générosité, la sincérité, la reconnaissance et la méditation sur l'œuvre du Créateur. Les devoirs qu'elle impose sont encore au nombre de six : la mention fréquente des noms du Maître des deux mondes, le renoncement aux passions du monde, l'obéissance à la religion, la diffusion des bienfaits sur les créatures et la bienfaisance.

Le Chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad Ach-Châ'ir Al-Yadjamî, originaire des Banoû Yadjam, dans les environs de Tétouan.

(*P. 17.*)

Il fut (que Dieu le prenne en miséricorde !) un faqîh versé dans la connaissance du Très-Haut, un homme continent et très pieux, un grand ascète. Il était passionné pour l'étude de l'histoire, qu'il savait parfaitement et qu'il étudiait à fond; sa méthode consistait dans l'observation et dans le raisonnement basé sur des exemples.

Tous les vendredis, il partait de sa maison de Boû-Khallat et se rendait à pied à Tétouan, distante de douze milles, pour y faire la prière.

Plein de confiance en la générosité de Dieu, il n'exerçait aucun métier. Devant sa maison se trouvait un petit enclos, qu'il travaillait de sa main et où il jetait quelques semences. Ce qu'il y récoltait le faisait vivre, lui et sa famille ; il donnait même à manger à tous les passants, à tous ceux qui venaient à la mosquée bâtie devant sa maison. Tous ceux qui voyaient cet enclos déclaraient qu'il ne pouvait même pas suffire pour une seule personne. Il n'acceptait rien de qui que ce fût; quand il s'en allait à Tétouan, il remplissait de provisions un panier qu'il portait à la main gauche, tellement lourd que l'anse lui laissait des traces dans la main. Si quelqu'un de ceux qui l'accompagnaient voulait porter le panier, il s'en défendait en fronçant le sourcil.

Al-Yadjamî m'a initié à la science de l'histoire et à l'observation (des faits). Je fus son élève durant plusieurs années; il ne me parlait que de l'histoire et des anciens 'oulamâ, souverains et personnages vertueux. Lorsqu'il avait fini de parler: « Dieu est éternel, disait-il. Toutes

choses ne retourneront-elles pas à Dieu[1] ? Tout périra, excepté la face de Dieu[2]. » Puis il pâlissait et tombait en extase ; il revenait ensuite à son état normal.

Il fut l'auteur de nombreux miracles. Tous ceux de son pays sont unanimes à reconnaître sa vertu et sa sainteté. Il mourut vers l'année 965 (1557) et fut enterré devant sa mosquée. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le qâdhî Aboû 'Abd Allah Al-Karasî Al-Andalousî.

(*P. 17.*)

Il fut un poète à l'esprit cultivé. Investi de la charge de qâdhî à Tétouan, il occupa cette fonction jusqu'à la fin de

1. Cf. Qorân, ch. XLII, v. 53. Trad. Kasimirski.
2. Cf. Qorân, ch. XXVIII, v. 88. Trad. Kasimirski.

ماهية التصوف
رواية انس بن مالك عن النبي صلى
الله عليه وسلم انه قال
لكل شيء مفتاح ومفتاح الجنة
حب المساكين والفقراء

Caractère du Çoufisme.

Anas ben Mâlik parlant du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) rapporte de lui ces paroles : « A toute chose il est une clef ; la clef du paradis est l'amour des pauvres et des malheureux. »

sa vie; il mourut vers l'année 964 (1556), à l'âge de quatre-vingt-dix-ans, et fut enterré près de « Bâb Ar-Rabdh », endroit connu de nos jours sous le nom de « Bab Al-Maqâbir », à Tétouan.

Il suivit pendant son jeune âge l'enseignement des chaikhs de Grenade : Al-Mawwâq, Ibn Djaqouala et autres. Il fut le disciple d'Aboûl-Hasan Al-Baiyadhî, qui lui délivra un diplôme sur le *Kitâb as-Sounan* et sur le *Kitâb At-Tâdj wal-Iklîl*, œuvres d'Aboû'Abd Allah Al-Mawwâq. Ce dernier personnage avait, sur ces mêmes œuvres, donné un diplôme à Al-Baiyadhî, qui à son tour m'en délivra à moi-même un semblable.

Il assista aux conférences des chaikhs de Fès : Al-Wancharîsî, Ibn Ghâzî, Ibn Az-Zaqqâq, Ibn Hâroûn... et eut des entretiens avec Aboûl-'Abbâs Ahmad Zarroûq, le savant qui possédait la connaissance de Dieu.

Je tiens de ce qâdhî l'anecdote suivante : « Au retour de « l'Orient de Sayyidî Ahmad Zarroûq et à son approche de « Fès, les fouqahâ de la ville se portèrent à sa rencontre; « j'étais de leur nombre. Je le saluai et nous nous assîmes. « Il demanda aux fouqahâ leurs moyens d'existence. « Nous « vivons surtout, répondirent-ils, des habous institués sur « les tombes des morts. » Le chaikh Zarroûq s'exclama : « Que Dieu est grand ! Il a décrété que vous vivriez des « habous institués sur les tombes des morts ! — « Louange « à Dieu ! dit Ad-Daqqoûn au milieu du silence des « autres. C'est Lui qui a décrété que nous vivrions des « morts : les animaux morts ont été par la loi déclarés « licites au moment de la nécessité. Louange à Lui qui « n'a pas décrété que nous vivrions des animaux vivants, « alors qu'aucune loi ne nous autorise à le faire ! » (Cf. Qo- « rân, chap. v, v. 4 et 5.)

« Le chaikh poussa un cri et s'évanouit. Nous nous « éloignâmes, le laissant en cet état. »

Le saint, le vertueux, l'humble devant Dieu, le faqîh Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Haddâd.

(*P. 18.*)

Il était imâm à la mosquée d'Ach-Charafât dans la fraction des Banoû Falwât de la tribu des Akhmâs. Il exerçait le métier de forgeron. Ascète, pieux, il priait souvent la nuit et se montrait plein de prévenances pour les créatures.

J'entrai un jour dans sa demeure en l'année 955 (1548), en compagnie de notre vénéré chaikh Aboûl-Hadjdjâdj et d'un groupe de hauts personnages. Il nous accorda la bienvenue et apporta devant nous toutes sortes de mets, nous servant lui-même. Nous voulûmes aller à la mosquée; il nous précéda à la porte de la maison : « J'ai pris devant Dieu Très Haut, nous dit-il, l'engagement de ne laisser sortir aucun des gens de bien qui sont entrés chez moi sans qu'ils aient posé le pied sur ma joue. » Et comme, à notre grande surprise, il voulait accomplir cet acte avec nous, le chaikh Aboûl-Hadjdjâdj nous dit : « Condescendez à son désir, car son but est seulement de s'humilier devant Dieu Très Haut. »

Alors l'imâm plaça la tête contre terre, et l'un après l'autre, nous lui posâmes le pied sur la joue.

Nous nous rendîmes ensuite à la mosquée d'Ach-Charafât, que l'on dit avoir été construite par Târiq ben Ziyâd, lors de la première conquête du Maghrib. Un homme nous présenta de la nourriture préparée à l'ail. Il s'excusa de ne pas manger avec nous, prétextant qu'il ne mangeait pas d'ail. Comme, après être entrés à la mosquée, nous le questionnions à ce sujet, il nous répondit : « J'étais venu ici « un soir, à minuit; j'étais entré par la porte du sud, à « gauche de l'oratoire. J'avais mangé de l'ail. J'aperçus à

« l'intérieur deux hommes, deux saints, qui priaient et « dont la lumière emplissait la mosquée. Leur prière finie, « ils se levèrent et sortirent par cette porte de l'est. Je les « suivis; ils s'en aperçurent et s'arrêtèrent (à l'endroit qu'il « nous désigna de la main). J'allai vers eux, leur baisai la « main et leur demandai la bénédiction : « Celui qui veut « aller au-devant des saints et entrer dans la mosquée, me « dit l'un d'eux, ne doit pas manger d'ail. » Je répondis « alors : « Je demande pardon à Dieu et je m'engage à ne « jamais manger d'ail. » Ils me saluèrent et disparurent. « Depuis lors je n'ai plus mangé d'ail et je ne le ferai « jamais. »

Je m'entretenais un jour avec celui dont j'écris la biographie; nous parlions du Çoufisme et de la « Voie de la Grâce ». Comme j'avais une très bonne mémoire et que je disais : « Le chaikh X... a dit d'après le chaikh X... », il m'interrompit en ces termes : « Jusques à quand diras-tu : X... a dit, je raconte d'après X... ? Que dirons-nous donc, toi et moi ? » Je répondis alors : « Donne-moi ta bénédiction ! » — « Dieu, poursuivit-il, nous a gratifiés tous deux de ma compréhension. Il nous a appris la science utile. » Ce jour-là Dieu ouvrit en moi la porte de l'intelligence ; je compris que la bénédiction de l'imâm avait produit son effet : elle devait porter ses fruits.

Al-Haddâd fut l'auteur de nombreux miracles ; ses prières étaient exaucées. Il fut le disciple du chaikh Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî et du chaikh Aboû Mouhammad Al-Habtî. Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !) vers l'an 962 (1554) et fut enterré à la mosquée d'Ach-Charafât, chez les Banoû Falwât.

L'amie de Dieu Très Haut, la Sayyida de haute condition, ma mère, Oumm Ahmad 'Aïcha bint Ahmad ben 'Abd Allah ben 'Alî ben Mouhammad ben Ahmad ben 'Imrân ben 'Abd Allah ben Çâlih ben 'Alî ben 'Isâ ben Biyân ben Mouchtar ben Mizwâr ben Haïdara ben Khayyât ben Sallâm ben Mouhammad ben Idrîs ben Idrîs ben 'Abd Allah ben Hasan ben Al-Housaïn ben 'Alî ben Abî Tâlib. Que Dieu soit satisfait de tous[1] *!*

(*P. 19.*)

Elle fut une sainte servante de Dieu. Elle pratiquait le jeûne avec assiduité, ne l'interrompant que quelques jours d'entre les jours de Dieu; elle se livrait à la prière durant la nuit et à la louange constante du Très-Haut; elle avait la plus grande confiance en Lui et ses vœux étaient exaucés.

Elle fut disciple du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî. Elle assista également à quelques conférences des chaikhs dont les noms suivent : Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Habtî, le chaikh Aboûl-Baqâ Abd Al-Hârith ben 'Abd Allah, le chaikh Aboûl-Hasan 'Outhmân Ach-Chawî, Aboul-Hasan 'Alî ben 'Isâ le charîf et son frère Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân, Aboûl-Hasan Al-Hâdjdj Al-Aghzawî, Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf ben Al-Hasan At-Talîdî, Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf ben 'Isâ Ach-Charîf Al-Figuîguî, Aboul-Qâsim ben Khadjdjoû et autres.

Le chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî demandait souvent de ses nouvelles aux fouqahâ qui venaient le voir à Marrâkech, ville du Gharb, et leur recommandait

1. Cette généalogie n'est pas conforme aux filiations que l'on trouve dans tous les auteurs ; à partir de Haïdara il faudrait dire : ben Mouhammad ben Idrîs ben Idrîs ben Abdallah ben Al-Hasan Al-Mouthannâ ben Al-Hasan As-Sibt ben 'Alî.

d'aller lui faire des visites. Alors qu'elle était encore toute jeune, le père de Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî, un saint appelé 'Oudjal, se plaisait à lui poser la main sur la tête en disant : « Cette jeune fille occupera un rang élevé. »

Elle avait (que Dieu lui fasse miséricorde !) une grande beauté de caractère ; on invoquait Dieu en son nom et par ses propres paroles. Dieu se servit d'elle pour mener de nombreuses créatures dans le droit chemin. On cherchait auprès d'elle un refuge contre toute poursuite, car son intercession était efficace : on savait la baraka qui était en elle et la vérité de ses relations avec le Très-Haut.

Mon père Aboûl-Hasan (que Dieu le prenne en miséricorde !) m'a raconté l'aventure suivante : « Lors de notre « captivité, un ami et moi, chez les infidèles de Tanger, le « commandant de la ville nous avait jetés dans un cachot ; « toute vaste qu'elle est, la terre était devenue étroite pour « nous[1]. Cela dura dix jours. Un soir, à minuit, une « voix se fit tout à coup entendre à la porte du cachot : « 'Alî ! 'Alî ! — Me voici ! » répondis-je.

« Je ne dormais pas et j'avais toute ma lucidité d'esprit. « J'entendis la voix de ta mère 'Aïcha et celle de Raïsoûn, « la mère des deux chaikhs charîfs Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rah- « mân et Aboûl-Hasan. « Tout va bien, dirent-elles ; l'heure « est venue de ta délivrance et de celle de ton ami. » Je fis « part de la nouvelle à mon compagnon en lui disant : « Dieu va nous délivrer. — Comment est-ce possible ? » « s'exclama-t-il.

« A peine achevait-il ces mots que la porte du cachot « s'ouvrit et que le geôlier cria : « Çoubi, ya moro ! » c'est-à- « dire : « Monte, ô musulman[2] ! » Et nous montâmes, « mon ami et moi. Or voici que, porteurs de bougies allu-

1. Réminiscence du Qorân. Cf. chap. IX, v. 119.
2. Le geôlier s'exprime en langue espagnole (*sube, ya moro* !), de même que, plus loin, le commandant.

« mées, des chrétiens s'approchèrent de nous, nous enle-
« vèrent nos chaînes et nous conduisirent au comman-
« dant. Aussitôt que nous fûmes devant lui, celui-ci s'écria :
« Allez-vous en dans votre pays ! sortez sur-le-champ ! »
« Et comme nous partions, il ajouta dans son langage :
« Andar ! » c'est-à-dire : « Partez au plus vite[1] ! » A ces
« mots nous sortîmes.

« Il était minuit : « Le lion va nous dévorer ! » me dit
« mon ami quand nous fûmes dans le Fahç. Je le rassu-
« rai : « La bénédiction des saints de Dieu nous accom-
« pagne; nous n'avons rien à craindre. » Au matin nous
« nous trouvâmes en pays musulman chez les Banoû Har-
« chan, de la tribu des Banoû M'sawar. »

Je racontai cette aventure à la Sayyida ma mère (que Dieu la prenne en miséricorde !). Elle fit à mes questions la réponse suivante : « O mon fils, la nouvelle de la captivité de
« ton père me causa une profonde tristesse. Trois jours
« après ce malheur, je vis en songe le chaikh Sayyidî Aboû
« Mouhammad Al-Ghazwânî, accompagné de ma mère
« Raïsoun : « Pars avec ta mère, me dit-il ; va tirer ton époux
« de la prison ! » Je me réveillai, et, de l'oratoire même,
« j'appelai mon époux. » Dieu devait écouter son appel.

Je veux raconter encore un des miracles de la Sayyida (que Dieu soit satisfait d'elle !). C'était pendant la nuit du Maoulid prophétique de l'an 957 (1550). Ma mère célébrait dignement cette fête : elle avait fait égorger des moutons et des bœufs et, par amour pour le Prophète (sur lui la paix et le salut !), elle donnait à manger à ceux qui l'entouraient, selon la coutume des Maghrébins. Elle se trouvait au milieu de la cour où l'on distribuait la nourriture aux femmes et aux enfants, quand tout à coup deux brigands pris de boisson et armés de coutelas à la façon des bandits vinrent à passer par le chemin dominant la zâwiya de Chafchawân. Ils entendirent les cris de la louange à Dieu monter de l'intérieur de la zâwiya et lancèrent deux pierres dans la direction de

cette dernière. Tout le monde tressaillit; ma mère, comme je viens de le dire, se trouvait au milieu de la zâwiya : « Ne craignez rien, dit-elle, calmez-vous ! Dieu va couper la main qui a lancé ces pierres ! »

A peine eut-elle achevé ces paroles que les deux hommes recontrèrent un passant appelé 'Abd As-Salâm Al-'Ildj (le Renégat), qu'ils voulurent dépouiller. Mais celui-ci était la plus fière des créatures de Dieu. Il tira un sabre qu'il portait, pour repousser ses agresseurs. L'un d'eux, 'Outhmân ben 'Outhmân, s'approcha courageusement de lui et voulut le frapper de son coutelas. 'Abd As-Salâm leva son sabre pour parer le coup. Or l'arme rencontra le bras du bandit, le trancha au coude et fit voler la main.

Le brigand saisit 'Abd As-Salâm de l'autre main et dit à son camarade : « Frappe-le ! » puis, s'adressant à son adversaire, il ajouta : « Que Dieu maudisse ton père ! » L'autre voulut frapper 'Abd As-Salâm ; celui-ci leva de nouveau son sabre; l'arme rencontra la main du second bandit et la trancha.

La nouvelle de ce miracle se répandit de tous les côtés; j'en ai été témoin, je l'ai vu de mes propres yeux.

Au nombre des miracles de la Sayyida, il en est un relatif à l'épouse d'Ibn Idrîs, connue sous le nom de Zohra bint 'Oûd An-Nawar. Cette femme était au service de Yetto, fille du qaïd Mouhammad Al-'Aroûsî et épouse du vizir Aboû Sâlim Ibrâhîm ben Râchid. Elle habitait devant la zâwiya; méchante créature, elle causait à ses voisins toutes sortes de préjudices.

Elle demanda un jour à sa maîtresse le cheval de son fils Aboûl-Hasan ; elle l'attacha auprès d'elle et s'en servit pour tuer les poules des voisins. Ceux-ci allèrent se plaindre à la Sayyida; elle fit des remontrances à la servante : « Ramène le cheval là où il était, lui dit-elle, et d'où il est venu ! » La servante se dit en elle-même : « Que m'importe cela ? » et elle raconta la chose à sa maîtresse, qui répon-

dit simplement : « Si tu as besoin d'un second cheval, va l'attacher avec l'autre ; tu ne connais personne que moi. » La Sayyida sut la chose : « Dieu va punir le cheval et sa propriétaire, dit-elle, car celle-ci s'est fiée à sa haute situation et a désobéi au Très-Haut. »

Le lendemain le cheval devenait enragé ; il se mordait les chairs, rompait ses liens et se jetait sur tous ceux qu'il aperçevait. On l'aspergea d'eau et il mourut sur-le-champ.

Quand la femme du vizir apprit cette nouvelle, elle dit : « Celui qui a fait mourir mon cheval devra m'en rembourser la valeur. » Quelque temps après, elle devint folle : elle déchirait ses vêtements, se mettait toute nue et se mordait les chairs. Les remèdes de toutes sortes qu'on lui appliqua, restèrent sans effet et le mal empira. La Sayyida, chez qui on l'avait transportée, se contenta de dire : « La volonté de Dieu s'est accomplie ! Nul ne peut s'opposer à elle ! » Le mal de la femme du vizir la prenait par crises ; il se calmait ensuite et elle remettait ses vêtements. Elle restait quelques jours dans cet état de calme, puis les crises la reprenaient. Tel fut son sort jusqu'à la fin de ses jours.

Voici encore un miracle de la Sayyida (que Dieu soit satisfait d'elle !) ; il se rapporte à une aventure avec le qaïd Mouhammad ben Râchid.

Mon départ de Chafchawân avait refroidi nos rapports entre le qaïd et moi-même : le sultan Al-Ghâlib Billah Aboû Mouhammad 'Abd Allah, fils du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh Ach-Charîf, m'avait confié la charge de qâdhî et celle de mouftî à la ville de Qaçr Koutâma (Al-Qçar Al-Kabîr) avec juridiction sur les villes-frontières du Habt. Je m'étais rendu au siège de mes fonctions et j'avais laissé ma mère dans sa zâwiya de Chafchawân. Le qâïd soupçonnait des menées secrètes de la part du sultan. Quand je faisais partir quelqu'un chez la Sayyida, il craignait

qu'il ne rapportât sur son compte des nouvelles, que l'on portait ensuite à la connaissance du sultan.

Il crut que le départ de Chafchawân de la Sayyida pouvait seul le délivrer de ses craintes. Il fit dire à ma mère : « Cesse ces relations continuelles avec ton fils ! Fais en sorte que personne ne te vienne de sa part, ou va le rejoindre ! — Aller à l'encontre de ce que Dieu a décrété devoir arriver, répondit-elle, je ne le ferai pas. Mais mon départ, c'est Dieu qui l'a ordonné ; je dois partir. »

Lors donc qu'elle eut décidé son départ, voici que le qaïd lui envoya quelqu'un pour l'amadouer et l'engager à rester. Elle répondit à l'envoyé : « Dites à votre maître qu'il faut que je parte, mais qu'il devra partir lui aussi ; je m'en vais du moins après avoir fait mes préparatifs, tandis qu'il s'enfuira en toute hâte avant le jour, pendant la nuit. »

Elle partit pour Al-Qçar. A son arrivée dans cette ville, le qaïd lui envoya quelqu'un implorer sa bienveillance et lui demander son retour. Elle refusa. A cette nouvelle le qaïd prononça ces mots : « Que la volonté de Dieu soit faite ! Nous avons commis une faute qui se retourne contre nous ; nous demandons à Dieu qu'elle se change en bien. — Que Dieu soit bienveillant pour nous et pour lui ! » dit la Sayyida en apprenant ces paroles du qaïd ; et elle jeta sa malédiction sur le fils de celui-ci, Mouhammad [1].

On sait ce qu'il advint d'Ibn Râchid : écrasé par l'armée du sultan envoyée contre lui, il quitta Chafchawân de nuit, dépossédé de tout, et fut chassé vers l'Orient où il mourut [2]. Il fut dispersé avec tout ce qu'il avait [3].

Quant à son fils Mouhammad, il mourut assassiné en

1. Il est intéressant de constater que cela est contraire aux prescriptions du Qorân (chap. XVII, v. 16). « Quiconque s'égare, s'égare à son détriment. Toute âme chargée d'un fardeau ne portera pas celui d'un autre. » (Trad. Kasimirski.)

2. Cf. l'*Istiqsâ*, t. III, p. 19.

3. Réminiscence du Qorân : « Nous les (les habitants de Saba) rendîmes la fable des nations, et nous les dispersâmes de tous côtés. » Chap. XXXIV, v. 18, trad. Kasimirski.

Égypte; son corps fut coupé en morceaux et jeté dans le puits d'un juif. Nous demandons à Dieu de nous préserver des actions contraires à celles des saints.

Il y aurait beaucoup à dire sur la Sayyida; nous avons abrégé. Toutes les fois qu'un malheur l'affectait, elle invoquait son sixième ancêtre, le célèbre saint Sayyidî Aboû Moûsâ 'Imrân ben 'Abd Allah Al-Hasanî, enterré à Amzar, c'est-à-dire Izadjan, de la tribu de Maçmoûda[1] ; c'était un personnage dont les invocations étaient promptement exaucées, à tel point qu'on l'appelait Sayyidî 'Imrân le Boucher.

« C'est lui, m'a raconté ma mère (que Dieu lui fasse misé-« ricorde!), c'est lui qui m'a annoncé sept mois à l'avance « la bonne nouvelle de ta naissance et qui t'a appelé Mou-« hammad. Il me réveillait quand j'étais plongée dans le « dhikr et me disait de placer la main sur le ventre où tu « étais déjà: « Tu me donneras naissance à un enfant, me « disait-il, et tu occuperas toi-même un rang élevé. »

Lorsqu'elle déposait sa salive sur un mal, il guérissait aussitôt; lorsqu'elle étendait sa main bénie sur un malade, Dieu le guérissait par l'effet de Sa puissance. Nous avons été le témoin oculaire de ses miracles et nous avons (louange à Dieu!) tiré profit de sa bénédiction.

Elle mourut (que la miséricorde de Dieu soit sur elle!) le mercredi 12 dhoûl-qa'da de l'année 969 (1561). Elle fut enterrée à l'extérieur de Bab Sabta, l'une des portes d'Al-Qçar; son tombeau est célèbre, et certaines gens en emportent la terre parce qu'elle est efficace dans la guérison des maladies.

1. On trouve aujourd'hui à Azdjen ou Izadjan en Maçmoûda le tombeau d'un *'Imrân*, mais qui est considéré comme un marabout juif, où les juifs du Nord marocain vont en pèlerinage en automne.

Le docte chaikh, l'ascète, le pieux imâm Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Qaçlallî.

(P. 23.)

Nous avons plus haut cité ce personnage au nombre des professeurs de 'Abd Allah Al-Habtî. Il était apparenté avec mon père du côté maternel. On venait de tous les côtés en foule autour de lui l'écouter dans les sciences du tafsîr et des bases de la religion. Il eut des entretiens avec les chaikhs des deux rives[1] et fut leur disciple.

Vers la fin de sa vie, il se fixa chez les Banoû Chaddâd de la tribu des Ghoumara. C'est là qu'il mourut entre les années 911 et 920 (1505-1514) ; Dieu en sait davantage.

Il jouissait, à juste titre, auprès du chaikh Aboû Mouhammad Al-Habtî d'une haute considération, en raison de sa science et de sa vertu. Son tombeau se trouve dans un village d'An-Nabout, où il est célèbre.

Que Dieu soit satisfait de ce personnage !

Le Chaikh illustre, le prince des savants, le modèle à suivre, celui dont les siècles n'ont jamais produit le pareil, de la noblesse prophétique, le saint Aboûl-Hasan 'Alî ben Maïmoûn, charîf hasanî.

(P. 23.)

Il est originaire des Banoû Aboû Zara, l'une des tribus des Ghoumara Nazgha. Il exerça les fonctions de qadhi à Chafchawân, sous le règne de l'émir Aboûl-Hasan 'Alî ben Râchid Al-Akbar.

1. Fès Al-Djadîd et Fès Al-Bâlî, séparés par l'Oued Fès.

Un jour qu'il siégeait en compagnie de ce dernier, un juif s'approcha, qui prit la main de l'émir et l'embrassa. « Nous appartenons à Dieu, dit alors Ibn Maïmoûṇ, et c'est à Dieu que nous reviendrons[1]. Nous embrassons une main que baisent les juifs ! » Cela le tourmenta d'une préoccupation divine de ce fait au point de le faire partir pour Fès.

C'est dans cette ville d'ailleurs qu'il avait été le disciple des 'oulamâ de cette époque, avait assisté aux conférences de ses professeurs et s'était créé une grande renommée dans plusieurs branches de la science : la jurisprudence, la philologie, la langue arabe, etc. Il nous l'a expliqué lui-même dans la *Risâla* qu'il fit parvenir aux fils des 'oulamâ de Fès qui avaient été ses professeurs. Du nombre de ces derniers se trouvaient Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid ben Ahmad Al-Wancharîsî, Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wahhâb Az-Zaqqâq... La *Risâla* est une œuvre connue dans le monde des savants.

Il voulut mener une vie solitaire; il s'était retiré à cet effet à la mosquée des Qarawiyîn, résolu à n'en sortir que lorsqu'il pourrait être considéré comme un saint devant Dieu Très Haut.

Un jour, accroupi au pied d'un pilier de la mosquée, il récitait le Qorân de sa belle voix. C'était avant midi; les musulmans étaient sortis de la mosquée et les portes étaient fermées. Il restait seul. Tandis qu'il récitait le Qorân, il entendit derrière lui des pleurs et des soupirs. Il se retourna; c'était un homme aveugle[2]. Notre personnage comprit qu'il avait devant lui un saint; il s'approcha de lui et le salua : l'homme lui rendit le salut. « Je te le demande, par Dieu ! lui dit le chaikh, connais-tu un saint ? — Lève-toi ! répondit l'aveugle, et regarde s'il y a quelqu'un dans la

1. Qorân, chap. II, v. 151.
2. L'auteur arabe se sert du mot « baçîr », qui signifie au contraire : « à la vue perçante ». C'est le terme employé dans le langage courant au Maroc pour désigner un aveugle.

mosquée! Dis-moi le nombre des personnes présentes à la mosquée! »

Aboûl-Hasan regarda autour de lui et ne vit personne. Se tournant vers l'aveugle, il lui dit : « Nous sommes seuls. — Eh bien! repartit l'aveugle, les seuls saints qu'il y ait dans la ville, c'est toi et moi. — Par Dieu! je te demande de me dire où est maintenant le chaikh des confréries. — Il se trouve dans le pays de Djarîd. Si tu veux le voir, c'est là que tu dois aller. »

Aboûl-Hasan raconte lui-même : « Je partis et m'in-« formai; j'entendais parler de la renommée d'un homme « à une distance de marche d'un ou deux mois. Arrivé « auprès de lui, je ne trouvais rien. Enfin j'arrivai chez le « chaikh des confréries: sa renommée ne dépassait pas le « seuil de sa porte. »

Aboûl-Hasan resta quatre mois chez le chaikh des confréries, puis partit en Orient. Le bruit de sa science couvrit la surface de ces contrées.

J'ai entendu le chaikh Aboûl-Baqâ, son professeur, raconter qu'étant allé un jour chez notre personnage, il le trouva tenant à la main et lisant la *Risâla* d'Al-Qouchaïrî. « Jette ton livre, lui dit-il, et creuse dans ta propre terre : il en jaillira une source d'eau pure. Sinon, éloigne-toi de moi. » Aboûl-Hasan jeta son livre, rentra en lui-même et suivit la voie de la méditation ; cette méthode l'éleva au rang qu'il devait atteindre plus tard.

A son arrivée en Orient, accompagné d'une grande renommée, il enseigna la vérité aux créatures. Par lui Dieu mena dans la bonne voie ceux de ses serviteurs sur qui Sa providence s'était déjà étendue.

Il laissa après lui de célèbres disciples. L'ancienne « Voie » fut effacée par sa « Tarîqa ». La « Tarîqa Maïmoûniya » en Orient est comme la « Tarîqa Châdhiliya » en Occident.

Ibn Maïmoûn a composé de nombreux ouvrages, tous

utiles. Défenseur de la « Sounna », il combattit les Orientaux qui créaient des hérésies et ruinaient la tradition ; il composa à cette occasion un livre qu'il intitule : *Bayân Ghourbat Al-Islâm bi-wâsitataï Çanfaïn min Al-Moutafaqqihât wal-Moutafaqqirât min Ahli Miçr wach-Châm wamâ yalîhimâ min Bilâd Al-'Adjâm*[1]. Il y consacra, en dévoilant les actes des écrivains novateurs, le triomphe de la tradition et la ruine de l'hérésie. Il donna l'explication des confréries prophétiques. Il composa sur la *Djarroumiya* un admirable commentaire intitulé : *At-Taouhîd Al-Khâçç*.

Ibn Maïmoûn (que Dieu soit satisfait de lui !) a été l'auteur de nombreux miracles. L'un des plus grands a été son influence en Orient comme en Occident et l'accord unanime des plus célèbres 'oulamâ et les plus illustres chaikhs de ces deux pays sur sa science et son autorité. Il a été l'un de ceux par qui Dieu a fait revivre le rite hanéfite.

Il mourut (que Dieu soit satisfait de lui !) en Orient, au commencement de ce siècle, entre 911 et 920 (1505-1514) ; Dieu en sait davantage ; je n'ai pas pu vérifier la date de sa mort. Son tombeau fait l'objet d'un pèlerinage.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le très grand et très docte faqîh, l'incomparable savant qui atteignit peut-être en son époque au degré de l'idjtihâd[2], *Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Wariaglî.*

(*P. 25.*)

Il fut (que Dieu soit satisfait de lui !) un de ces 'oulamâ de génie vers lesquels on accourt en foule de tous les côtés. Il fut le disciple de l'imâm Al-Qaourî et d'Al-'Abdousî.

1. « Exposé de l'isolement de l'Islâm du double fait des fouqahâ et des fouqarâ de l'Égypte, de la Syrie et des pays plus lointains de la Perse. »

2. L'idjtihâd est une opinion personnelle fondée sur le raisonnement et

Désireux de suivre l'enseignement de l'imâm Ibn Marzoûq connu sous le nom de « l'homme aux deux barbes », commentateur du *Moukhtaçar* de Khalil et de la *Bourda*, il alla à Tlemcen. A son arrivée dans cette ville, il assista un matin au cours de ce personnage. Personne ne le reconnut ; il soumit à Ibn Marzoûq des questions auxquelles celui-ci ne sut que répondre. L'imâm se hâta d'achever sa leçon et de renvoyer ses élèves ; il descendit de sa chaire, vint saluer notre savant, s'assit à côté de lui et lui demanda d'où il était et d'où il venait. L'autre se fit connaître, et comme il lui annonçait qu'il était venu suivre son enseignement : « Un savant comme toi, répondit Ibn Marzoûq, n'a rien à apprendre de moi. — Ne dis pas cela ! répliqua Al-Wariaglî ; tu ne saurais me détourner de mon désir : il faut absolument que je le réalise, si Dieu le veut. — A une condition ! — Quelle est-elle ? — Tu recevras mon enseignement et je recevrai le tien. »

Al-Wariaglî demeura quelque temps avec l'imâm. Il s'informa ensuite si dans l'Orient il n'y avait pas quelque savant qui fût le point de mire des voyageurs. « On ne saurait trouver un plus savant que toi », lui répondit-on.

Il repartit alors pour son pays. Mais les chrétiens (que Dieu les détruise !) ayant débarqué à Tanger et à Arzîla, il s'arrêta dans les villes-frontières du Habt dans le but de menacer l'ennemi et de faire la guerre sainte, et aussi pour répandre la science.

Je demandai un jour des renseignements à notre vénéré chaikh, le très docte faqîh Sayyidî Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Ibrâhîm Al-Fâsî, prédicateur à la mosquée des Qarawiyîn. Il m'indiqua celui de ses propres ouvrages où je pourrais les trouver. Je lui demandai une seconde fois ces

relative aux choses de la religion qui ne se trouvent expliquées ni dans le Qorân, ni dans la tradition, ni chez les 'oulamâ. Elle est déduite de la comparaison du Qorân et de la tradition.

mêmes renseignements, en rapportant les paroles à ce sujet de Sayyidi Aboû 'Abd Allah Al-Wariaglî. Il me raconta alors ce qui suit :

« Sayyidî 'Abd Allah le Savant — c'est ainsi qu'on l'appelait à cause de l'étendue de ses connaissances — m'a raconté une aventure du chaikh Al-Wariaglî ; il la tenait du faqîh, le qâdhî Aboûl-Hasan 'Alî ben Al-Faqîh Al-Qâdhî Mouhammad 'Abd Al-Wâhid ben Hassoûn Al-Yaçloutî, qui l'avait apprise d'Al-Djanafî, qui l'avait entendue raconter par Wâdhih, un des amis du chaikh : « Sayyidî 'Abd Allah « Al-Wariaglî exerçait son enseignement à Qaçr Koutâma « (Al-Qçar Al-Kabîr). Il était investi de la charge de qâdhî « et de celle de moufti de cette ville avec juridiction sur les « autres villes du Habt.

« Il s'occupait de son enseignement durant le printemps « et l'hiver, et passait les deux autres saisons à combattre « sur les frontières des tribus du Habt.

« Lors du retour d'une de ces expéditions, au commence- « ment de l'hiver, après avoir passé la nuit à la madrasa « d'Al-Qçar, il s'était rendu à la chaire où il professait au « côté ouest de la mosquée : il n'y trouva personne que le « lecteur. Il lui demanda où étaient les tolbâ et les audi- « teurs. « O mon maître, répondit-il, ils sont tous partis, « tolbâ et auditeurs, pour se rendre auprès d'un homme à « la maqçoûra de la mosquée. Cet homme est venu en ton « absence. Il faisait des invocations et prétendait être Jésus, « fils de Marie. Il accomplissait des actes insolites et impres- « sionnants ; des tables chargées de mets descendaient « devant lui, dont nul ne savait la provenance. — Conduis- « mois vers cet homme ! » dit le chaikh.

« Arrivé auprès de lui, il aperçut à ses côtés des milliers « de spectateurs. Il s'assit et lui dit : « Dis-moi ce qui est « obligatoire, ce qui est licite et ce qui est interdit au sujet « de la vérité de Dieu et de celle de Ses envoyés (sur eux la « prière et le salut !). »

« L'homme ne répondit rien. Le chaikh lui demanda qui « il était. « Je suis Jésus, fils de Marie», répondit-il (il s'ap- « pelait Barzîz). Ce minaret en donnera le témoignage. » Et « le minaret se mit à pousser des you! you! et à crier : « Oui, c'est la vérité! »

« Le chaikh se leva : « Je demande à Dieu Son secours « contre Satan le Maudit! » dit-il; et il souffleta Barzîz; « puis il le saisit par les cheveux, le fit frapper par ses dis- « ciples, et il le traîna jusqu'à ce qu'on le crût mort : on le « jeta sur un tas de fumier.

« Tout le monde se dispersa alors, non sans penser aux « malheurs que cet acte du chaikh pouvait lui attirer.

« Par ordre du chaikh, Barzîz fut porté en prison. Il y resta « quatre mois. Au bout de ce laps de temps il lui fit dire « qu'il se repentait devant Dieu et lui demandait la liberté. « Le chaikh, accédant à sa demande, ordonna de le relâ- « cher. On ne le revit plus de deux ans à Al-Qçar.

« Un jour, Al-Wariaglî, se promenant avec ses disciples « sur les bords du gouffre de la « Bourma[1] » à l'extérieur « de Bâb Al-Wâdî, vit venir à lui un homme qui le salua « et embrassa le sabot de son cheval; il portait un sac d'éco- « lier et tenait sur l'épaule la tablette de lecture. « Qui es-tu, « ô mon frère? demanda le chaikh. — Je suis Barzîz, « répondit l'homme. — Raconte-moi ton affaire! — « J'étais possédé du démon; il m'avait imposé un pacte en « vertu duquel nous devions, moi invoquer la qualité de « prophète, et lui m'apporter en retour tout ce que je vou- « drais. Pour me convaincre, il pénétrait dans la profondeur « des murs et adressait la parole aux passants; ceux-ci « s'imaginaient que les corps parlaient. Depuis le jour que « tu m'as frappé, je n'ai plus revu ce démon; il n'est jamais « revenu à moi. Je me suis attaché à apprendre les sciences « de la religion; j'ai demandé pardon à Dieu et je suis venu

1. Dans l'Oued Lekkoûs.

« te demander de m'instruire puisque c'est toi que Dieu a « désigné pour me donner la foi. » Barzîz suivit le chaikh « et progressa dans la vertu; il devint un de ses meilleurs « disciples. »

J'ai puisé des renseignements sur Al-Wariaglî auprès du saint auteur de nombreux miracles, Aboû Mouhammad 'Abd Allah Ach-Charîf, du village des Banoû Falwât; celui-ci était un personnage au caractère noble, un faqîh généreux et plein de mérite; il était le contemporain du chaikh et l'ami de mon père. J'ai eu de fréquents entretiens avec lui dans sa maison en l'année 954 (1547); il était souvent en compagnie de notre vénéré chaikh Aboûl-Hadjdjâdj Ach-Charîf. Il m'a raconté ce qui suit: « Sayyidî 'Abd Allah Al-Wariaglî « étudiait les quatre rites et surtout celui de Mâlik. On « aurait pu en cela le comparer à Al-Mazarî dans ses *Ta-* « *baqât;* quiconque étudie avec soin les décisions qu'il ren- « dait ne peut douter de l'exactitude de cette comparaison : « il ne mentionnait pas de grandes contradictions entre les « rites. »

Il fut le maître incontesté de la science à Fès, où il demeura jusqu'à sa mort. C'est à lui qu'on soumettait les questions les plus difficiles et les plus graves. Il mourut entre 901 et 910 (1495-1504); Dieu en sait davantage.

L'anecdote suivante montre la grandeur de son équité et l'étendue de ses connaissances; elle m'a été rapportée par le juste faqîh Abou Zaïd 'Abd Ar-Rahmân Al-Qaçrî, connu sous le nom d'Al-Harrâr: « Mon père était son lecteur, dit-il; c'est « lui qui m'a appris ce que je vais vous raconter : un jour que « le chaikh faisait son cours, un étudiant s'approcha et le « salua; le chaikh rendit le salut et lui demanda d'où il ve- « nait. Sur sa réponse qu'il venait de Tlemcen, le chaikh le « questionna sur les fouqahâ et les 'oulamâ de cette ville. L'étu- « diant parla surtout, et avec éloges, du chaikh Aboû 'Abd « Allah Mouhammad As-Sanoûsî ; puis, tirant de sa poche

« un cahier contenant la *ʿAqîdat aç-Çoughrâ* de ce dernier, « il le présenta au chaikh, qui s'exclama : « Vraiment ! « Mouhammad As-Sanoûsî serait-il déjà en mesure de com- « poser des livres ? Je l'ai laissé hier à l'école ! » Le chaikh « examina l'ouvrage avec soin depuis le commencement « jusqu'à la fin : « Par Dieu ! fit-il, cela ne peut venir que « de l'intelligence d'un « illuminé ». Je n'aurai garde de « laisser échapper un livre semblable » ; et il le mit dans « sa poche. Ce fut une des causes qui portèrent les gens de « sciences à étudier cette œuvre et à l'apprendre par « cœur. »

Que Dieu soit satisfait du chaikh !

رواية انس بن مالك عن النبي صلى
الله عليه وسلم انه قال
يا بني ان قدرت ان تصبح وتمسي وليس
في قلبك غش لاحد فافعل ثم قال
يا بني وذلك من سنتي ومن احيا سنتي فقد
احياني ومن احياني كان معي في الجنة

Anas ben Mâlik parlant du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) rapporte de lui ces paroles : « O mon fils, si tu peux faire en sorte que le matin et le soir ton cœur soit exempt de duplicité à l'égard de quelqu'un, fais-le ! O mon fils, ce précepte fait partie de ma Sounna ; quiconque vivifie ma Sounna me fait revivre moi-même et celui qui m'aura fait revivre sur la terre sera avec moi au paradis. »

Le faqîh, le narrateur, le très docte savant Aboû 'Imrân Moûsâ ben Al-'Ouqda Al-Aghçâwî.

(*P. 27.*)

Noble et savant faqîh, connaisseur profond, il fut le disciple des grands chaikhs Al-Qaourî, Al-'Abdousî, Al-Mawasî... On l'appelait le roi de la *Moudawwana :* il était en effet le faqîh de cette œuvre.

Il ne perdait jamais le rite de vue.

Il mourut au commencement du siècle ; je n'ai pas pu préciser la date de sa mort, mais j'ai connu beaucoup de ceux qui l'avaient fréquenté. Il fut contemporain du chaikh Al-Wariaglî et d'Ibn Bartâl.

Que la miséricorde de Dieu s'étende sur eux tous !

Le docte faqîh, le mouftî, le connaisseur profond, le gardien de la science, Aboû 'Abd Allah Mouhammad An-Nâlî, connu sous le nom d'Al-Misfar.

(*P. 28.*)

Il fut un grand savant (que Dieu lui fasse miséricorde !). On venait le consulter de pays lointains, et il donnait des réponses d'une haute valeur. Plusieurs de ses décisions ont été rapportées par l'imâm Aboûl-'Abbâs Al-Wancharîsî, dans le *Mi'yâr al-Mou'rib*, et par le qâdhî Ar-Razînî, dans les *Nawâzil*, qu'il composa d'après les fouqahâ de l'époque.

« Al-Misfar est l'un des rois des 'oulamâ », a dit notre vénéré chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Habtî. Celui-ci a cité de lui les paroles suivantes : « La formule

dont se servent les Berbères dans les fêtes comme dans les combats est une injure à Dieu Très Haut. »

Al-Misfar (que Dieu lui fasse miséricorde !) mourut entre 911 et 920 (1505-1514); Dieu en sait davantage. Il fut enterré dans son pays, chez les Banoû Nâl, de la région des Ghoumara. Il avait fréquenté plusieurs chaikhs, dont l'enseignement lui avait été profitable ; d'autres, à leur tour, tirèrent parti de sa science.

Que Dieu soit satisfait de lui !

Le saint et célèbre chaikh, le détenteur de mystérieux secrets; celui qui possède la science des divers noms de la Divinité, qui est assisté par Celui à qui il suffit de dire : « Sois ! » pour « Qu'il soit », Aboûl-Hasan 'Alî ben 'Outhmân Ach-Châwî.

(*P. 28.*)

Il demeurait chez les Banoû Yaroutan. Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un saint dont le pouvoir accomplit force prodiges et miracles. Disciple du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî (puisse-t-il attirer sur nous les bienfaits de Dieu !), il en était appelé le « Soleil d'avant midi ». Qu'il récitât le Qorân ou dît la louange au Très Haut, sa voix était si harmonieuse que nul ne pouvait s'empêcher de l'écouter.

Il périt vers 940 (1533) (que Dieu soit satisfait de lui !), martyr de la cause divine, dans le combat d'Al-Hadmar entre les chrétiens et le Qaïd 'Abd Al-Wâhid ben Talha Al-'Aroûsî, non loin d'Arzîla. Plusieurs témoins dignes de foi, qui assistèrent à cet événement et dont les témoignages se confirment les uns les autres, m'ont raconté ce qui suit : « Après la déroute des musulmans, le chaikh Aboûl-Hasan marcha au-devant

des chrétiens sabre au clair, en récitant la *Bourda* de l'imâm Al-Boûçîrî. Ce fut le dernier jour de sa vie. Quand, le lendemain, on vint ramasser les morts, on ne trouva pas trace de lui ; on découvrit seulement, dans le camp des chrétiens, un lambeau de ses vêtements percé d'un coup de lance à l'endroit de la poitrine. »

La conduite à l'égard d'Ach-Châwî de son élève Aboûl-Hasan As-Sarîfî donna lieu à un miracle de la part du premier. As-Sarîfî avait été son disciple pendant quelques années ; puis, devenu célèbre et voyant sa renommée s'accroître et le nombre de ses élèves augmenter, il alla créer un cours à l'endroit appelé Aboû Bîn ; il fit des merveilles innombrables et sa renommée s'étendit dans le Maghrib. Enfin se croyant supérieur à son chaikh, il ne voulut plus se dire son disciple ; il se rendit à Marrâkech avec ses élèves pour y suivre l'enseignement de son professeur Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî.

Au retour d'As-Sarîfî dans son pays, le chaikh Aboûl-Hasan s'attendit à sa visite ; ce fut en vain. Quelque temps après, il dit à ses élèves : « Partons ! allons faire un pèlerinage au tombeau du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm ben Machîch à la montagne de 'Alam ; nous passerons par le village de notre disciple Aboûl-Hasan 'Alî.

Ce qui fut dit fut fait. Ach-Châwî passa devant la demeure de ce dernier ; il descendit à la grande mosquée du village et le fit informer de son arrivée. L'autre ne vint pas et se contenta de lui envoyer de la nourriture : « Levons-nous et partons ! dit alors le chaikh ; ne touchons pas à cela ! Nous ne sommes venus ici que pour recevoir la bénédiction d'As-Sarîfî ; nous l'obtiendrons malgré lui. » Et ils s'en allèrent. Or As-Sarîfî vit en songe une lune sortir de sa poitrine et monter vers le ciel ; c'était son prestige qui s'envolait : il ne devait plus avoir que deux élèves jusqu'à la fin de sa vie.

A l'annonce de cette nouvelle, le chaikh Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî dit simplement ces mots : « Telle est la récompense de ceux qui renient les bienfaits de leur maître. »

Le saint chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Djâbirî.

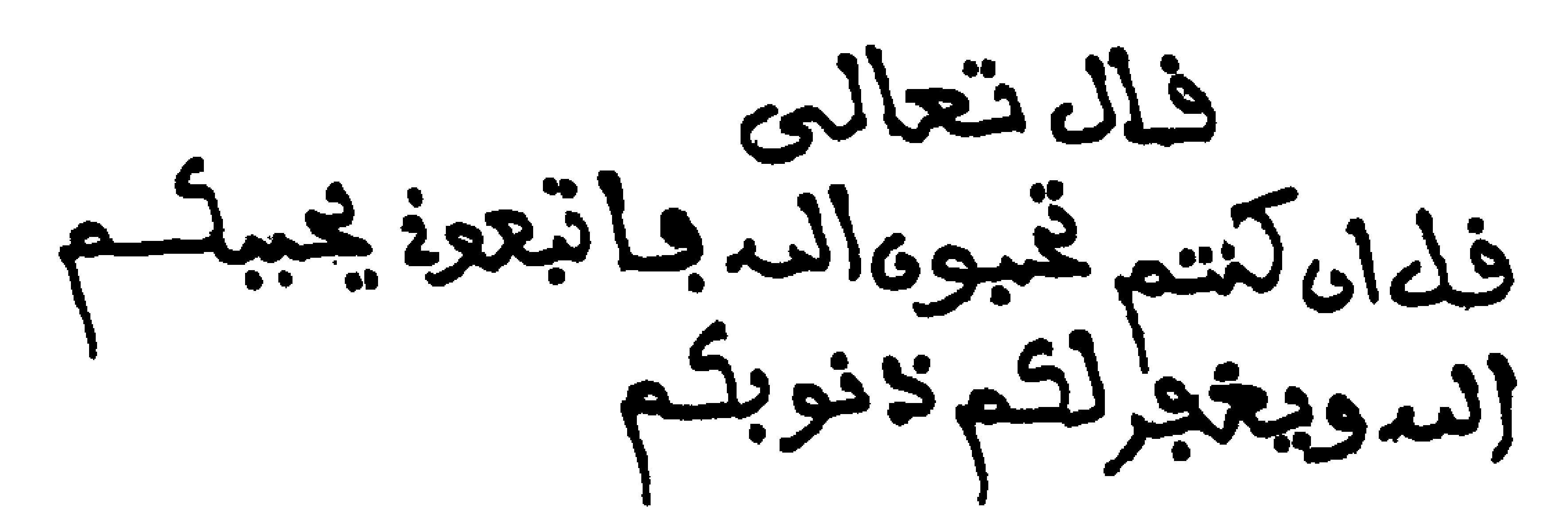
(*P. 29.*)

Il habitait la tribu de Rahoûna, où il resta jusqu'à sa mort entre 921 et 930 (1515-1524). (Dieu en sait davantage); c'est là que se trouvent sa zâwiya et son tombeau.

Ce personnage fut un prodige étrange des siècles. Vêtu exclusivement de vêtements de laine, il allait nu-pieds, un bâton à la main. Tout ce qu'il entreprenait arrivait à sa fin, par l'effet de la puissance divine. On parle partout de ses miracles. Quand la guerre éclatait entre deux tribus, il allait prêcher la paix ; si l'un des adversaires refusait d'écouter sa voix, on voyait la puissance divine se manifester aussitôt en lui et ses entreprises rester vaines.

Le bruit de ces miracles s'étant répandu, tout le monde obéit au chaikh. Personne ne put aller à l'encontre de sa volonté, nul ne put se soustraire à son « intercession » : ses

---



Dieu Très Haut a dit : « Si vous aimez Dieu suivez-moi ; il vous pardonnera vos péchés. »
(Qorân, chap. III, v. 29. Traduction Kasimirski.)

vœux se réalisaient aussi sûrement que la venue de l'aurore.

Humble et pieux ascète, il vécut dans la pauvreté et la mortification ; plein de confiance en Dieu dans toutes les circonstances de la vie, il vécut à l'abri de tout reproche. Il fut un rare prodige.

Plusieurs fouqarâ et fouqahâ m'ont raconté de lui des faits merveilleux et des miracles innombrables.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le saint qui possède la connaissance de la Divinité, Aboûl-'Abbâs Ahmad, connu sous le nom d'Ach-Chouwaïkh.

(*P. 29.*)

Il était de l'endroit appelé Zahdjouka, de la tribu de Sarîf, où se trouve actuellement son tombeau [1].

Il était nègre. C'était un personnage (que Dieu lui fasse miséricorde !) dont les vœux étaient toujours exaucés. Il fut l'auteur de très grands miracles !

« J'étais allé un jour à Soûq Sebt, chez les Banoû Zak-
« kâr, raconte Aboûl-Fadhl Qâsim. Une fois achevé tout ce
« que j'avais à faire, je repartis pour ma demeure. Je menais
« une jument portant une charge de fruits. Comme je passais
« au sommet de la montagne de Çiyâd, ma jument tomba
« sur le versant et se mit à rouler tantôt sur le dos, tantôt
« sur le côté et tantôt sur le ventre. Désespéré, dans la nuit
« devenue sombre, je pensai à Ahmad Ach-Chouwaïkh :

1. Il y a deux Zahdjouka, l'un dit Zahdjouka Al-'Arab qui est dans la tribu du Tlîq, l'autre où est le tombeau de Sîdî Ahmad Achî-Chouwaïkh et qui fait aujourd'hui partie de la tribu des Rahoûna.

« Je t'implore, dis-je; j'ai recours à Dieu et à toi ! » Je me « prosternai la face contre terre, les forces brisées.

« Tout à coup, je perçus derrière moi un léger bruit : « c'était quelqu'un qui ramenait ma jument. « Voilà ta « jument saine et sauve », me dit-il; puis il s'en alla et dis- « parut à mes yeux. J'arrivai à ma demeure cette nuit « même.

« Le lendemain je recontrai le chaikh qui me demanda : « O fils de mon maître! le petit nègre t'a-t-il secouru ou « non ? — Je répondis : « Oui, ô sayyidî ! Que Dieu vous « donne la récompense de ce que vous avez fait pour moi! « — Ne raconte cela à personne, fit-il alors. »

Lors des rigueurs exercées sur la tribu de Sarîf par le qaïd Talha Al-'Aroûsî, on vint demander au chaikh de jeter sa malédiction sur cet oppresseur. « J'avais pensé à le faire, répondit-il; mais j'en ai été dissuadé : il est le redresseur des tyrans. »

En résumé les miracles de ce personnage (que Dieu soit satisfait de lui!) sont innombrables et le souvenir s'en est perpétué jusqu'à nous. J'ai été moi-même le témoin de

---

حديث مرفوع الى الرسول عليه السلام
عن جبريل عن رب العزة انه قال
الاخلاص هو سر من سري استودعته قلب
من احببت من عبادي

(Hadîth rapporté du Prophète (sur lui le salut !) à qui le Tout-Puissant l'avait révélé par l'intermédiaire de l'ange Gabriel.)

« La pureté des sentiments est un de Mes secrets confié à celui-là seul de Mes serviteurs que Ma volonté a choisi. »

quelques-uns de ces faits merveilleux, mais le désir de ne pas allonger mon livre m'empêche de les raconter ici.

Ach-Chouwaïkh mourut entre 911 et 920 (1505-1514). (Que Dieu lui fasse miséricorde!) On cherchait contre les maux, dans la terre de sa tombe, un remède que la grâce et la générosité de Dieu Très Haut rendaient efficace.

Le chaikh vertueux et saint, l'auteur de très grands miracles et de faits que seul peut accomplir celui qui possède la grâce de Dieu, Aboû Bakr[1], *habitant le village d'Al-Djaïza*[2] *de la tribu de Sarîf.*

(*P. 30.*)

C'était un étranger, dont on ne connaît pas l'origine. On sait qu'il gardait un troupeau de moutons. Il se livrait au culte de Dieu dans une caverne et c'était un chacal qui faisait paître ses moutons, sans jamais se jeter sur eux. Le vendredi il se rendait à Al-Qçar pour y faire la prière de ce jour, laissant son troupeau à la garde du chacal. S'il faut en croire des narrateurs dignes de foi qui me l'ont transmis d'après des témoins oculaires, le chacal veillait à ce que les moutons n'allassent pas paître les blés des champs voisins; il passait entre ceux-ci et ceux-là, menant son troupeau là où l'herbe était abondante; il s'asseyait ensuite à l'endroit le plus élevé et attendait l'arrivée du chaikh.

Quand le bruit de cela se répandit, on apprit en même temps la mort du chaikh; il fut enterré à cet endroit même. Sur sa tombe les plus grands miracles n'ont jamais cessé de s'accomplir; on y vient en foule de l'Orient et de l'Occident pour profiter de la bénédiction qui y est attachée. Infirmes,

1. Vulgairement Boû Beker.
2. Ce village est aujourd'hui connu sous le nom d'El-Gaïza.

possédés du démon... viennent à sa tombe et ne repartent que lorsque Dieu Très Haut leur a accordé la guérison. Hommes, femmes et enfants y vont chaque jour en pèlerinage.

Au nombre des miracles dont j'ai été moi-même le témoin est celui que je vais raconter : j'habitais Zahdjouka, de la tribu de Sarîf. Le qâïd Moûsâ ben Makhloûf Al-Djazoûlî avait été chargé du gouvernement d'Al-Qçar et de tout le pays du Habt par le sultan Al-Ghâlib Billah Aboû Mouhammad 'Abd Allah, fils du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh Ach-Charîf. Il exerça ses fonctions dans cette contrée. Deux ans après, croyant à la tension de ses rapports avec le sultan, il pensa à la fuite. Il n'eut pas de préoccupation plus forte que celle de nous chasser du pays; il pensait en effet ne pouvoir trouver que par notre départ le champ libre à l'exécution de ses desseins. Il nous envoya un émissaire pour nous signifier sa volonté; je lui dis : « Comment peut-on m'obliger sans motif à quitter ma maison et mon pays? — Le pays m'appartient, répondit l'autre; deux têtes ne peuvent tenir dans la même chachia. — Je suis un faqîh et toi un émir, répliquai-je; il n'y a rien de commun entre nous deux. » Il me donna un ordre formel; je me soumis en disant : « Que la volonté de Dieu soit faite! »

Je fis partir ma famille et mes enfants, je quittai ma maison et tout ce qu'elle contenait; je m'éloignai, me dirigeant sur Fès; nous fîmes, quelques membres de ma famille et moi, une visite au tombeau du chaikh As-Sarîfî. Le pèlerinage terminé, je formulai une malédiction contre Moûsâ ben Makhloûf tandis qu'une femme de ma famille répondait : « Amen ! » « O mon maître Aboû Bakr, dis-je, porte ma demande auprès de Dieu Très Haut! Moûsâ ben Makhloûf, par injustice et tyrannie, m'a fait sortir de ma demeure; j'ai dû abandonner tout mon bien et m'en aller vers les pays des musulmans. Que Dieu le fasse sortir en hâte de sa maison et partir vers les pays des chrétiens! Que tout

ce qu'il possède soit dispersé ! Qu'il ne lui reste rien ici ! »

Nous nous fixâmes à Fès. Par Dieu ! trois mois s'étaient à peine écoulés que la situation de Moûsâ ben Makhloûf se gâta et que « la terre se resserra sur lui dans toute son étendue[1] ». Il s'enfuit de nuit avec ses enfants ; il voulut s'en aller en pays musulman, mais il ne put le faire. (Il y a ici une lacune dans le texte que nous avons entre les mains.) Il resta cinq ans au pouvoir des chrétiens ; il y est encore à l'heure actuelle.

Ainsi se réalisa, aussi sûrement que la venue de l'aurore, la malédiction que j'avais prononcée contre lui.

Je n'ai pas pu préciser la date de la mort d'Aboû Bakr ; elle est survenue vers cette fin de siècle.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

1. *Imitation du Qorân*, chap. IX, v. 25 et 119.

اخلاق الصوفية

الصوفية اوفر الناس حظا في الاقتداء
برسول الله صلى الله عليه وسلم واحقهم
باحياء سنته والتخلق باخلاقه عليه
السلام من حسن الاقتداء

Qualités morales des çoufistes.

Les çoufis sont ceux des êtres humains dont la conduite se rapproche le plus de celle du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) et qui sont les plus dignes de vivifier la tradition et de marcher sans défaillance sur les traces de l'envoyé du Seigneur (sur lui la paix et le salut !).

Le grand et remarquable faqîh, le moufti, le professeur, le chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Ibrâhîm Al-Djourfatî[1].

(*P. 31.*)

Personnage exempt des faiblesses humaines, grave et respecté, il enseignait la jurisprudence, la tradition et le commentaire. J'ai assisté plusieurs fois à son cours. Il s'occupait spécialement de rendre des fatâwî à Al-Qçar Al-Kabîr. Très considéré des chefs des Banoû 'Aroûs, il était par eux comparé à son avantage aux chaikhs de Fès.

Il mourut vers 953 (1546) et fut enterré au sanctuaire du chaikh Aboûl-Hasan ben Ghâlib Al-Qourchî, à l'extérieur Bab Sabta. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, le faqîh Aboûl-Hasan 'Ali ben Abî Chaikh Al-Lakhmî Al-Qourrî.

(*P. 31.*)

Il fut chargé de donner l'enseignement et de rendre les fatâwî à Al-Qçar, après la mort d'Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Ibrâhîm que nous avons cité plus haut. Faqîh instruit, il fut en théologie dogmatique l'élève d'Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Abî Djida, disciple d'Aboû 'Abd Allah As-Sanoûsî ; il étudia la jurisprudence à Fès.

J'ai fréquenté ce personnage durant quelques années ; nous avons étudié ensemble de nombreuses questions de science.

1. Prononciation au Maroc : El-Gorfti.

Il mourut entre 961 et 970 (1553-1562) et fut enterré au cimetière du chaikh Aboû Yahyâ ben Bilam.

Que Dieu lui fasse miséricorde!

Le chaikh, le faqîh éloquent et à l'esprit cultivé, Aboûl-Hasan 'Alî, connu sous le nom d'Al-Hâdjdj Ibn Al-Baqqâl Al-Aghçâwî.

(P. 32.)

Ce personnage suivit les cours des chaikhs d'Orient, pays où il s'était rendu et qu'il avait parcouru pendant seize ans. A son retour au Maghrîb, il devint le disciple des chaikhs Aboû Mouhammad Al-Habtî et Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Kharroubî As-Sfaqsî, dont il suivit la Tarîqa. Il fit preuve, dès le début, d'un zèle ardent dans l'étude de la science.

Écrivain éloquent, rhétoricien disert, il jouit d'une grande considération; détaché du monde, jeûneur assidu, il se levait la nuit pour prier et avait le pouvoir de faire des miracles. Sa renommée s'étendit au loin et son influence fut considérable auprès des grands personnages et des rois; on venait à lui de tous les côtés.

Il vint deux fois au palais du sultan Al-Ghâlib. Celui-ci, qui le tenait en grande estime, alla à sa rencontre à l'extérieur de Fès; il fit de lui son intermédiaire entre le peuple et lui-même et agréa toujours ses demandes. Al-Aghçâwî eut de nombreux disciples; les portes du monde lui furent ouvertes de tous les côtés[1]. Il s'éleva peu à peu au rang des émirs; comme eux il commandait, défendait et faisait exécuter ses volontés; il devint si infatué de lui-même qu'il en oublia la justice.

1. C'est-à-dire : les ressources avec la considération lui vinrent de tous côtés.

J'ai rencontré deux fois ce personnage. Dans une discussion qui s'éleva entre nous à propos de la prière du vendredi dans les villages de la campagne, il tint un langage étrange sur lequel il ne revint pas. Sayyidî Mouhammad Al-Habtî, à qui la chose était parvenue, m'ordonna d'éviter tout entretien avec lui : « Nous l'avons admis dans notre société, me dit-il, tel qu'il est, avec son caractère. »

Al-Aghçâwî eut également une discussion avec notre ami le chaikh Aboû 'Imrân Moûsâ ben 'Alî Al-Wazânî; celui-ci avait composé un ouvrage sur la question de l'ennemi et de la fuite en temps de peste[1]. Al-Aghçâwî le critiqua.

Un fonctionnaire du sultan affirmait que ce chaikh lui avait écrit, pour lui annoncer la mort de ce sultan, trois mois avant qu'elle ne se produisît.

Al-Aghçâwî mourut à la fin de l'année 981 (1573); il fut enterré dans sa zâwiya, au pays des Ghaçawa.

Le faqîh vertueux, le gardien de la science, l'observateur profond, le vérificateur plein d'équité Aboû 'Imrân Moûsâ ben Alî Al-Wazânî.

(*P. 32*).

Il fut le disciple du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî. Homme de bien, faqîh docte, éminent et versé dans toutes les branches de la science, il transcrivit plusieurs ouvrages de sa propre main; ses transcriptions portent sur un ensemble de plus de trois cents recueils.

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde!) un écrivain de talent et aux connaissances étendues. Il est l'auteur de divers recueils et d'un ouvrage en un seul volume, où il réunit

1. La tradition rapporte qu'en cas d'épidémie, ou de menace d'invasion de la part d'un ennemi, les Musulmans ne doivent pas quitter le territoire.

les fatâwî des fouqahâ de son siècle. Il combattit le faqîh Al-Yassitnî sur la question de la profession de foi [1] et soutint une discussion contre Aboûl-Hasan Al-Aghçâwî, qu'il réfuta également [2]. Il a composé de nombreux ouvrages, tant en vers qu'en prose. « Les fouqahâ bédouins du Maghrib, disait Aboul-Qâsim ben 'Ali ben Khadjdjoû, arrivent à peine à la cheville du pied d'Al-Wazânî. » Très versé dans les questions de principes, il était souvent imité par Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî.

Je fus critiqué par lui dans plusieurs de ses ouvrages et le combattis à mon tour ; cela dura jusqu'à ce qu'il eût quitté la terre et que le temps nous eût séparés.

A l'instar d'Al-Habtî, il désirait ardemment le triomphe de la religion et se montrait plein de zèle pour elle. Ascète, il s'était retiré des hommes et avait rompu avec leur amitié.

Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !) entre 960 et 970 [3] (1553-1562).

1. Voir plus haut, pages 25 et suivantes.
2. Voir la biographie du personnage qui précède immédiatement.
3. Littéralement : à la fin de la septième dizaine.

سئلت عائشة رضي الله عنها عن خلق
رسول الله صلى الله عليه وسلم فقالت كان
خلقه القرآن

'Aïcha (puise-t-elle être agréée de Dieu !) fut questionnée un jour sur la manière de vivre habituelle du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) « Il avait pris comme règle la récitation du Qorân », répondit-elle.

Le vrai ami de Dieu, le chaikh 'Atiyat Allah.

(*P. 33.*)

C'était un serviteur de Dieu, de couleur noire, d'origine inconnue, venu à la ville de Chafchawân entre 921 et 930 (1515-1523) et qui fut l'auteur d'étonnants miracles. Il atteignit un rang inaccessible dans les sciences de la révélation et de l'extase; c'est au nom de sa sainteté qu'on invoquait Dieu et en ses propres paroles.

Le récit de sa mort m'a été rapporté par mon père Aboûl-Hasan et ma mère Sayyida Oumm Ahmad (que sur eux s'étende la miséricorde de Dieu !). Sur le point de mourir, au moment de la prière du 'Açr, le chaikh 'Atiyat Allah voulut faire ses adieux à ses amis : « Le moment du départ est venu, leur dit-il ; je vais vous quitter aujourd'hui même. » — « Nous lui répondîmes alors — c'est mon père qui parle : « Nous espérons qu'il n'y aura pas de mal sur « toi. La toute-puissance de Dieu va te guérir; ne t'afflige « pas ! » Il se mit à nous parler et à nous recommander à la « puissance souveraine de Dieu; nous ne doutions pas « qu'il n'allât recouvrer la santé. « A quel moment du jour « sommes-nous ? » demanda-t-il. Sur notre réponse que « c'était le moment de la prière du 'açr, il s'assit et se « frappa la cuisse de la main en disant : « O mon âme! « j'ai hâte de faire le voyage, car je distrais inutilement « ces hommes de leurs occupations. » A ces mots l'âme se « sépara de son corps. Il semblait qu'il était mort depuis « la veille; nous étions dans le plus grand étonnement : « les circonstances de cette mort nous paraissaient miraculeuses. »

'Atiyat Allah mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !) en l'an 928 (1521) ; il fut enterré à la partie sud du sanctuaire d'Aboûl-Hasan 'Alî ben Râchid. Son tombeau fait l'objet

d'un pèlerinage ; on croit que la poussière qu'on en emporte est un remède efficace contre les maux ; elle a du moins une bénédiction évidente.

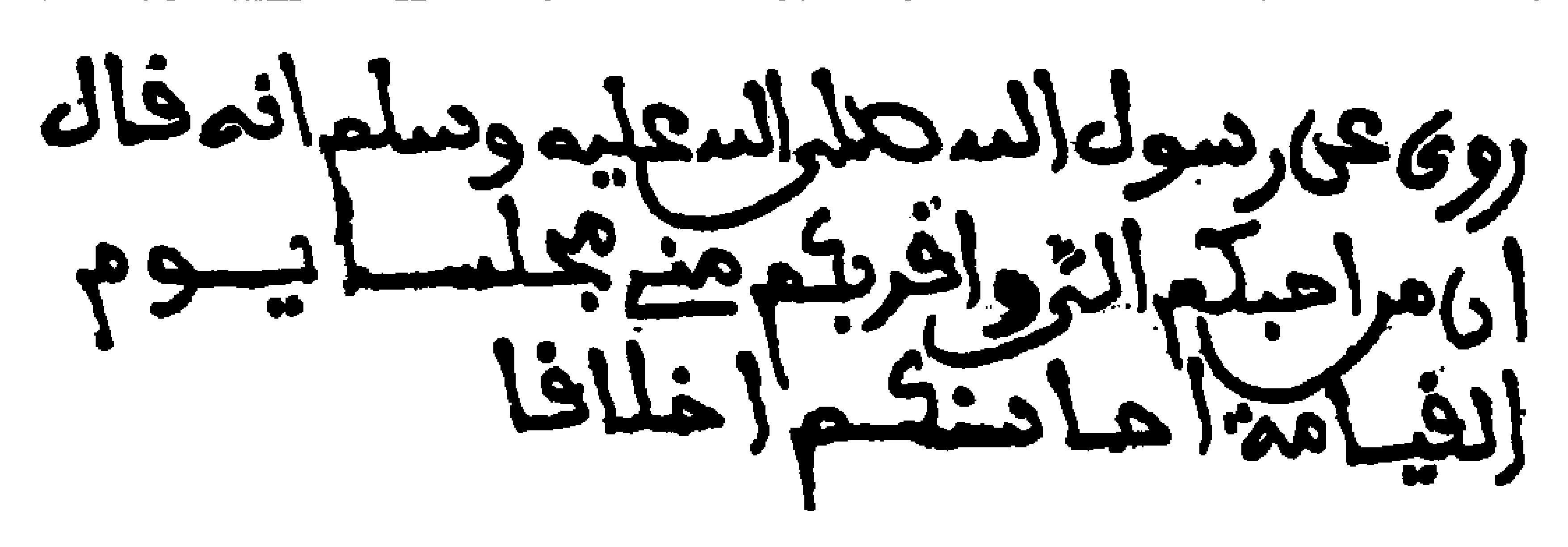
Le chaikh Aboûl-Hasan 'Alî, connu sous le nom d'Al-Fahl [1].

(P. 33.)

Il fut un de ces personnages qui désapprouvent le mal lorsqu'ils le voient commettre et rappellent au souvenir de Dieu. Noyé dans la mer des textes, plongé dans le culte du Dieu vivant, il ne voyait dans l'existence que le Très-Haut à la louange de Qui sa langue ne tarissait jamais. Il avait une grande beauté de caractère. La lumière scintillait sur son visage ; suivant la voie des extatiques, il avait des moments de sublime extase. Il parlait, sans le vouloir, des choses les plus profondes et elles étaient conformes à ce qu'il disait.

Il se tenait le plus souvent sur les tombes des morts. Toutes les fois que je le rencontrais, je lui embrassais la main : « Allah ! Allah ! me disait-il ; dis : Allah ! Puis laisse-les (les infidèles) se divertir par leurs frivoles dis-

1. Prononciation courante : El-Fhal.



Le Prophète a dit : « Celui qui est l'objet de mon affection et qui au jour de la résurrection se trouvera près de moi, c'est celui qui montre ou aura montré de la beauté de caractère. »

cours[1]. » Et il me quittait. Il passait la nuit à dire ces paroles.

Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !) lors de l'épidémie de 964 (1556), à Tétouan. Son tombeau se trouve à l'extérieur d'Ar-Rabt.

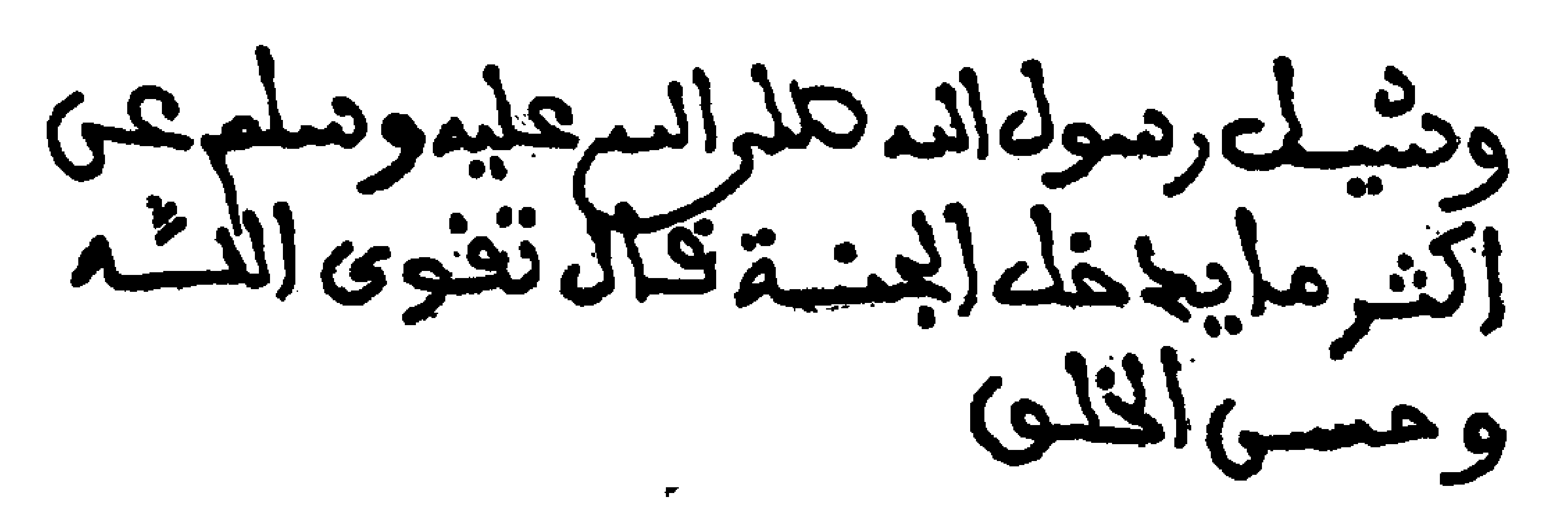
Un personnage ignoré, appelé Al-Djâsoûs (l'Espion).

(P. 34.)

Il demeurait à Tétouan et suivait la « Tarîqat Al-Malâmatiya ». La cause de son appellation de Djâsoûs (l'Espion) est la suivante : un parti de musulmans était en marche pour une incursion contre les chrétiens qui occupaient Ceuta. Ils trouvèrent cet homme à l'ouest de la ville, sur le bord de la mer, et le prirent pour un espion au service des infidèles. On l'interrogea : il répondit en un langage inintelligible ; on se saisit de lui et on l'emmena à Tétouan.

Cela se passait sous le gouvernement de ʿAlî ben Râchid, vers l'année 950 (1543).

1. Qorân, chap. VI, v. 91. Traduction Kasimirski.


وسئل رسول الله صلى الله عليه وسلم عن
أكثر ما يدخل الجنة قال تقوى الله
وحسن الخلق

On demanda un jour au Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) que seront surtout les fidèles qui entreront au paradis : « Celui qui craint Dieu, répondit-il, et celui qui possède la beauté de caractère. »

Ni les liens, ni les coups ne purent arracher à notre homme une seule parole; il fut jeté en prison. Rendu à la liberté après une longue détention, il se retira dans une maisonnette constituée en habous au bénéfice des étudiants et située au-dessus des latrines de la mosquée.

Il avait l'habitude de s'adresser aux enfants qu'il rencontrait et qui ne parlaient pas encore, leur tenant un langage en majeure partie berbère ; mais lorsque l'un d'eux, devenu grand, s'avisait de lui parler, il le quittait sans dire un mot.

Il n'acceptait rien de personne, sauf d'un ou de deux hommes dont il connaissait la piété, et il le faisait en silence. Encore n'acceptait-il que des aliments: de l'argent et de l'or il n'en recevait jamais, se refusant même à les toucher de la main. Lorsque l'un de ces deux hommes le voyait passer sur le chemin du marché, il le suivait et allait vers lui, portant du pain. Arrivé à sa hauteur, il introduisait sans parler le pain dans le capuchon de son burnous. Notre personnage ne toléra jamais cela que de ceux dont nous venons de parler.

Il procédait à ses prières d'une façon irrégulière; quand il se savait observé, qu'il en fût à la première prosternation ou à la troisième, il s'en allait en fuyant.

Les vêtements lui étaient fournis par le vertueux Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Bouhdja Al-Andạlousî, ami du chaikh Aboûl-Ḥasan. Au commencement de chaque année, celui-ci lui achetait une chachia, une djellaba et un burnous; posté devant la mosquée, il guettait la venue de notre personnage; il se levait alors et le revêtait de ces effets; il distribuait ensuite en aumône les vêtements usagés. L'autre n'eut jamais une parole de refus.

S'il faut en croire les témoignages d'un groupe d'étudiants, qui d'ailleurs se confirment l'un l'autre, Al-Djâsoûs avait, à côté de la maisonnette en question, une demeure où personne

n'osait l'approcher. Au milieu du silence de la nuit, quand les yeux des mortels étaient fermés, il se levait, serrait sa ceinture, se ceignait d'un sabre, prenait sa lance et partait; les portes étaient fermées : personne ne savait ni où il allait ni par où il sortait. Le lendemain matin, à l'ouverture des portes, les portiers le voyaient au dehors; les vêtements et les pieds couverts de rosée, il semblait revenir d'un voyage. Telle était son habitude.

« Je le suivis une fois pour savoir où il allait, m'a ra-
« conté un homme de bien connu pour sa religion, et je
« jurai de ne jamais recommencer. Il sortit par la porte
« d'Ar-Rabt et prit la direction du cimetière d'Al-Mandharî.
« Il se dirigea d'abord vers le point le plus élevé du cime-
« tière; je le suivis. Il escalada la montagne qui domine
« le cimetière; je le suivis encore. Or je marchais dans une
« terre inconnue; je me retournai, jetai les regards vers la
« montagne que nous connaissons et n'en distinguai rien.
« Étonné, je regardai à droite et à gauche et ne vis qu'une
« terre désolée et déserte.

« L'homme m'aperçut derrière lui; il vint à moi et, d'un ton de reproche : « Quel est le motif qui t'amène ? me dit-
« il. — O mon maître ! répondis-je, je t'ai suivi par amour
« pour le Dieu Très Haut. — Par Dieu ! si ce n'était la
« crainte de Dieu, je te laisserais mourir de faim et de soif.
« Repens-toi ! — Je demande pardon à Dieu ! — Repars ! »
« me dit-il alors.

« Je repartis, apeuré et plein d'effroi. Mais à peine eus-
« je fait quatre pas que je me trouvai sur la montagne
« dominant le cimetière. Je rentrai pensif et l'esprit plein
« de cette aventure. »

Lorsque le bruit se répandit qu'Al-Djâsoûs faisait des miracles, les visiteurs vinrent en foule se presser autour de lui. Il s'enfuit alors et s'en alla à Dieu Très Haut. Il mourut entre 961 et 970 (1553-1562). Que Dieu lui fasse miséricorde !

تفصيل الاخلاق الحميدة
فهو الحلم والعلم والتواضع والرافة واللين
والبشاشة والعذوبة في الصحبة والعفو
والاحسان سيما لمن ظلمه والوصلة سيما
لمن قطعه والرحمة سيما على الضعفاء وتوفير
المشايخ والاخوان سيما الصلحاء والعقايد
الصحيحة والتوبة والاعراض عن المعصية
والندم على فعلها والحياء من الله والطاعة
والصبر والورع والزهد والقناعة والرضى
والشكر والثناء وصدق الحديث والوفاء واداء
الامانة وترك الخيانة وحفظ حق الجيران
واطعام الطعام وبذل السلام وحسن الكلام
والعمل وحب الاخرة وبغض الدنيا والجزع
من الحساب وخفض الجناح وكف الاذى
واحتمال البلاء ومراقبة الحق والاعراض عن
الخلق وطمانينة القلب وكسر النفس

Énumération des qualités louables des çoufis.

Ce sont : la longanimité, la science, l'humilité, la compassion, la douceur, l'affabilité, l'amabilité avec les amis, le pardon, la bienfai-

Je rencontrai ce personnage un soir, à l'heure de la dernière prière, à la porte de la mosquée qui se trouve à l'est de Tétouan. Je le retins par la main en disant : « Par le Dieu grand qui ne repousse pas celui qui le sollicite, je te demande de me bénir ! — Laisse tranquille le chaikh Mouhammad ! me répondit-il ; laisse-moi, que j'aille trouver le chaikh Aboû Ya'za et, tous deux, nous te donnerons notre bénédiction. » A ces mots je le laissai. Le surlendemain, dans la nuit, le chaikh Mouhammad me retrouva au même endroit, à la même heure : « J'ai fait ce que je t'ai promis, me dit-il ; nous avons, le chaikh Aboû Ya'za et moi, invoqué Dieu en ta faveur : il n'y aura en toi que du bien. » Je voulus lui parler, il s'enfuit sans ajouter un mot.

Que Dieu nous comble de bienfaits par lui et par les saints qui lui ressemblent ! Qu'il lui fasse miséricorde !

---

sance à l'égard surtout de l'oppresseur, la continuation des bons rapports avec celui surtout qui a rompu avec votre compagnie, la pitié surtout à l'égard des faibles, le respect du maître, des musulmans et particulièrement des personnages de vertu, la possession des préceptes justes, le repentir, la répulsion pour le péché et la contrition pour cet acte de désobéissance, la crainte respectueuse de Dieu, l'obéissance, la patience, la piété, l'abstinence, le contentement, la satisfaction, la reconnaissance, la louange, la sincérité de langage, l'accomplissement des promesses, la restitution du dépôt qui vous a été confié, la haine de la perfidie, la préservation des droits du voisin, l'entretien des pauvres, l'échange des salutations, la beauté du langage et des actes, l'amour des musulmans, la haine du monde, la crainte des comptes à rendre, l'humilité ; la répulsion pour le mal, l'endurance à l'épreuve, le détachement, la quiétude du cœur ; le çoufiste doit enfin avoir toujours devant lui l'image de Dieu et dompter son esprit.

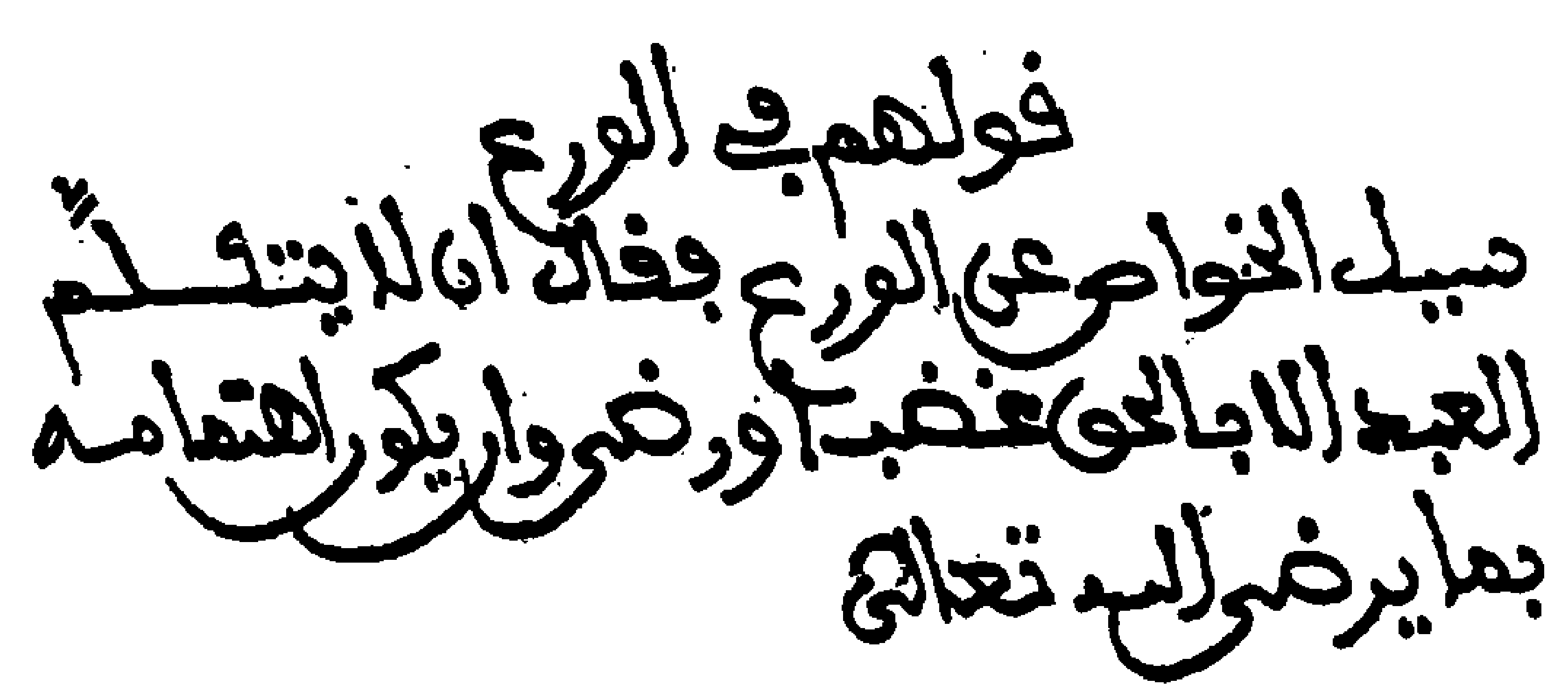
Le chaikh pieux et qui possède la connaissance de la Divinité, Aboû 'Alî Al-Housaïn Al-Maçmoudî, des Maçâmida.

(*P. 36.*)

Il établit sa demeure à Al-Qçar Al-Kabîr ; c'est là qu'il mourut, entre les années 941 et 950 (1534-1543). Dieu en sait davantage. Il fut, en même temps qu'un homme de bien et de vertu, un savant versé dans la théologie dogmatique, la science des divers noms de la Divinité, la divination par les lettres et l'astrologie.

Il fut initié à la théologie dogmatique par le chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Djîda, disciple de l'imâm As-Sanoûsî ; il fréquenta également le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî, le chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî et divers autres personnages de Fès.

Les disciples du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî vinrent passer quelque temps dans la



Paroles sur la piété.

Al-Khawwâç interrogé sur cette vertu a dit : « Le serviteur ne parlera jamais que le langage de la vérité, au milieu du courroux comme au sein de la joie. Ses pensées seront à cela seul qui pourra satisfaire le Très-Haut. »

demeure de notre personnage ; il donna l'ordre à sa femme de se retirer dans sa famille et les fit entrer dans la maison ; il leur montra tout ce qui s'y trouvait : blé, orge, beurre salé, viande salée... « La maison vous appartient, leur dit-il ; prenez-y tout ce que vous voudrez » ; et il s'en alla lui-même à la mosquée. Les disciples restèrent quelques jours dans la demeure, y mangeant et y agissant à leur gré, en vrais maîtres du logis ; il en fut ainsi jusqu'à leur départ.

Al-Maçmoûdî (que Dieu lui fasse miséricorde !) était assidu dans la pratique du culte. Il jouissait d'une haute considération auprès du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh, qui honorait beaucoup son mérite.

Le chaikh, le narrateur, le savant, le chaikh et le mouftî de la djamâ'a Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad ben Ghâzî Al-Miknâsî Al-'Outhmânî.

(*P. 36.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un savant célèbre et pratiquant le culte, un imâm qui menait les créatures dans la bonne voie. Reconnu le maître de la science à Fès, il y fut chargé de rendre les décisions juridiques et investi de la dignité d'imâm de la mosquée des Qarawiyîn. Il possédait (que Dieu soit satisfait de lui !) de nombreuses sciences et était le détenteur de plusieurs riwâyât.

Disciple d'un certain nombre de chaikhs, comme le très docte imâm Aboû 'Abd Allah Al-Qaourî et autres, il composa des ouvrages d'une haute valeur : le *Chifâ Al-Ghalîl* sur la solution des difficultés qui se trouvent dans Khalîl ; le *Raoudh Al-Hatoûn* pour faire connaître Miknâsat Az-Zaïtoûn ; il écrivit ce dernier ouvrage dans le but de faire connaître son pays et de donner des renseignements sur les habitants et les chaikhs qui s'y trouvaient.

Il composa également une fihrisa (table des matières) intitulée : *At-Ta'lîl bil-Isnâd Tabaddoul Djabal Sâkin wan-Nâd;* il y indiqua les sources où il avait puisé ses riwâyât et tous les chaikhs dont il avait suivi l'enseignement.

C'était un savant universel et faisant autorité; les chaikhs de Fès se montraient tous ses disciples et parlaient avec éloges des connaissances qu'il possédait.

Il mourut entre 911 et 920 (1505-1514) [1] (Dieu en sait davantage !). Son tombeau se trouve à Fès, où il est célèbre.

Al-'Outhmânî, m'a raconté un personnage de confiance, avait accompagné le sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh Al-Wattâsî dans une expédition contre les infidèles, qui à cette époque occupaient Arzîla ; il tomba malade. Sur ces entrefaites, le saint chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî, arrêté à Tagnaout par ordre du sultan et dirigé sur Fès, était ramené vers cette ville chargé de chaînes.

Ibn Ghâzî [2], malade, était également ramené à Fès ; on le transportait à sa demeure quand, arrivé à la 'Aqabat al-Masâdjin (la Montée des Prisonniers), tout près de Fès, sa maladie s'aggrava. Il ordonna à ses amis de s'arrêter et de le laisser reprendre haleine.

A ce même moment passa devant lui, enchaîné et escorté de soldats, le chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî. Celui-ci l'aperçut : il demanda aux soldats de son escorte de le faire passer auprès du malade et, son désir étant écouté, il se présenta devant lui. Ibn Ghâzî lui demanda sa bénédiction ; l'autre la lui donna, puis repartit et disparut bientôt aux regards. Ibn Ghâzî dit alors à ses compagnons : « Recueillez mes dernières paroles : je vais vous

1. Littéralement : à la fin de la deuxième dizaine.
2. Celui dont on écrit la biographie.

quitter sans aucun doute, pour m'en aller auprès de Dieu Très Haut. — O notre maître, lui répondirent-ils, il n'y a en toi que du bien, il n'y a pas de mal en toi. — Dieu, poursuivit le chaikh, m'a donné la promesse de me rappeler à Lui après m'avoir laissé voir un de ses saints. Il vient de m'accorder cette grâce, et c'est là mon arrêt de mort. » On le porta aussitôt à sa demeure. Ce fut le dernier de ses jours.

Ibn Ghâzî est un imâm dont la conduite est à imiter et dont l'œuvre est admiré chez les peuples les plus lointains de l'Orient comme de l'Occident. Le rang qu'il occupe est inaccessible, ses hautes qualités sont innombrables et sa science trop vaste pour qu'on puisse l'embrasser.

J'ai été le disciple de ce personnage par l'intermédiaire d'un de ses disciples directs.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, le très docte imâm, l'auteur parfait, le très grand faqîh, l'océan qui déborde, l'astre éblouissant, l'orgueil des Maghrébins et leur argument contre les habitants des contrées étrangères, celui que ne méconnaissent ni le savant ni l'ignorant, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Yahyâ Al-Wancharîsî.

(*P. 37.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un grand savant aux connaissances solides, un imâm « vérificateur ». Il a composé un ouvrage en sept volumes, le *Mi'yâr al-Mou'rib*, sur les fatâwî des 'oulamâ de l'Ifriqiya, de l'Andalousie et du Maghrib ; il y a surpassé les écrivains les plus anciens comme les plus récents. Il a été également l'auteur du *Idhâh al-Masâlik* sur les préceptes du rite de Mâlik.

J'ai vu ce personnage à la mosquée des Qarawiyîn un jour qu'il était venu auprès du chaikh Ibn Ghâzî. Celui-ci s'adressa à tous les fouqahâ qui l'entouraient et leur dit : « Quiconque jurerait, de par le divorce avec son épouse, qu'Aboûl-'Abbâs Al-Wancharîsî possède entièrement le rite de Mâlik, dans ses principes comme dans les conséquences qui en découlent, ferait un serment juste et n'aurait pas à divorcer d'avec sa femme. Car Aboûl-'Abbâs a des préceptes de ce docteur une connaissance ferme, entière et parfaite. » Tous ceux qui étudient avec soin les œuvres d'Al-Wancharîsî et les diverses réponses qu'il a faites ne pourront que se prononcer ainsi.

Il pratiquait le culte de Dieu avec une rigueur inflexible, défiant en cela le blâme de la critique. Sa piété austère le dissuada de fréquenter les émirs de son époque.

Tous ses livres étaient en feuillets, à en croire de nombreux conteurs ; aucun n'était relié. Notre personnage possédait un petit enclos où il se rendait tous les jours, faisant porter sur un âne deux ou trois feuillets de chaque livre. Arrivé à cet endroit il ôtait ses vêtements, ne gardant que sa qchâba[1] ; il la serrait avec une ceinture de cuir, puis se découvrait la tête, qui était chauve. Il disposait les feuillets en ordre et en deux rangées. Le qalam d'une main, le papier de l'autre et l'encrier fixé à la ceinture, il allait entre les deux rangées et prenait des extraits de chaque page ; ce travail de sélection terminé, il écrivait sur les questions qu'il traitait, admettant ou rejetant à sa guise. Telle était sa manière de faire habituelle.

Nul ne saurait dire le degré de sa gloire de savant ni d'homme de mérite. Il mourut à Fès (que Dieu lui fasse miséricorde !) entre 901 et 910[2] (1495-1504) ; Dieu en sait davantage.

1. La qchâba est une camisole de laine sans manches ni capuchon.
2. Littéralement : à la fin de la première dizaine.

Le docte chaikh, le vérificateur, le çoufiste, le saint qui possède la connaissance de la Divinité et de ses attributs, le détenteur des grâces divines et des bienfaits divins, l'auteur d'œuvres nombreuses et d'écrits utiles et brillants, l'héritier du rang prophétique[1], *le vivificateur de la Charî'a et de la tradition, l'imâm de la Tarîqa qui déploie les étendards de la sainteté sur la voie de la justice, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Isâ Al-Bournoûsî Al-Fâsî, connu sous le nom de Zarroûq.*

(*P. 38.*)

Il assista aux conférences des chaikhs de son époque, s'adonna à l'étude de la jurisprudence et fréquenta les chaikhs çoufistes, dont il fut le disciple.

Si nous en croyons notre vénéré chaikh Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf ben 'Isâ et plusieurs autres personnages qui me l'ont raconté, Aboûl-'Abbâs fréquenta le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad Az-Zaïtoûnî, un aveugle qui avait le don des miracles. Il pénétra fort avant dans l'amitié de ce personnage, amitié dont il disait qu'elle était le facteur principal de sa marche en avant dans la science.

Il fut un jour mis par lui à l'épreuve : étant venu le voir, il frappa à la porte de sa maison et entendit une voix qui lui disait d'entrer ; il pénétra à l'intérieur de la demeure et ne trouva personne. Il monta dans une salle au plus haut de la maison ; il y aperçut le chaikh assis au milieu et ayant à sa droite et à sa gauche une femme toute parée : il se tournait tantôt vers l'une et tantôt vers l'autre, l'embrassant et la couvant du regard [2].

« Cet homme est un manichéen », dit Aboûl-'Abbâs, et il

1. Plus exactement : celui qui, dans la science, pourrait tenir la place du Prophète.
2. Az-Zaïtoûnî était cependant aveugle. Cf. plus haut.

voulut repartir. Mais Az-Zaïtounî l'appela : « O Ahmad le menteur! reviens! » lui cria-t-il. Le chaikh revint sur ses pas : il le trouva seul; il comprit alors qu'il venait d'être soumis à une épreuve. « *Ce que* tu as vu à ma droite, c'était l'autre monde, lui dit Az-Zaïtoûnî; et *ce que* tu as vu à ma gauche, c'était le monde d'ici-bas. Tu as menti en me traitant de manichéen: tu ne resteras pas un seul instant au Maghrib. »

Le chaikh Aboûl-'Abbâs sortit aussitôt et partit pour l'Orient; l'esprit plein de ce qui lui était arrivé, il plaignait son sort. Il arriva en pays égyptien; il rencontra, qui l'attendaient sur les bords du Nil, les disciples du chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Al-'Ouqba Al-Hadhramî; celui-ci les avait, en effet, informés de son arrivée et leur avait ordonné de se porter à sa rencontre. Ils le saluèrent, lui souhaitèrent la bienvenue et l'emmenèrent à la demeure du chaikh

Arrivé auprès de lui, Aboûl-'Abbâs le salua. « Ahmad! ô mon fils! lui dit le chaikh, que s'est-il passé entre la vipère aveugle et toi ? Je plains ton sort et je crains pour toi » ; et, le conduisant dans une chambre, il lui ordonna de répéter sans cesse les noms de la Divinité.

Trois jours après, comme Ibn Al-'Ouqba se trouvait au milieu de ses disciples, un tremblement immense se produisit, accompagné d'un grand fracas. «Allah! » s'écria le chaikh en levant la main; et il ajouta : « Levons-nous! » La chambre qu'occupait Aboul-'Abbâs était réduite en miettes. « Creusez, dit le chaikh, pour retrouver votre ami! » On le fit; on trouva enfin Aboûl-'Abbâs dans un coin de la chambre : les poutres étaient tombées sur lui; il avait écarté les décombres et s'était délivré. A sa vue, Ibn Al-'Ouqba : « Louange à Dieu qui t'a préservé (de la mort), s'écria-t-il. « Ahmad! c'est la fin du châtiment qu'Az-Zaïtoûnî t'inflige : il t'a porté un coup depuis le fond du Maghrib; je l'ai paré de ma main, et elle en a été en effet

broyée. » Le chaikh tira la main de dessous le vêtement : elle était brisée.

Aboûl-'Abbâs s'attacha au chaikh jusqu'au moment de son départ ; avant de se séparer de lui, il lui dit ces mots : « Fais-moi tes recommandations, ô mon maître ! » L'autre lui récita ces vers :

« Que Dieu lui fasse miséricorde et nous accorde par lui ses bienfaits.
Réponds à mon salut ! Suis le temps tel qu'il a été décrété par Dieu !
Suis le souffle du destin et tourne là où il a tourné ! »

Je tiens du faqîh, le qâdhî Aboû 'Abd Allah Al-Karâsî Al-Andalousî, l'anecdocte suivante : « Au retour de l'Orient du chaikh Ahmad Zarroûq et à son approche de Fès, les fouqahâ de la ville sortirent à sa rencontre ; j'étais de leur nombre. Nous le saluâmes et nous assîmes sous sa tente. Il demanda aux fouqahâ leurs moyens d'existence : « Nous « vivons surtout, répondit l'un d'eux, des habous institués « sur les tombes des morts. » Le chaikh s'exclama : « Que la « volonté de Dieu soit faite ! Vous vivez de la chair des « morts[1] ! — O notre maître ! ajouta le faqîh Ibn Al-« Habbâk, louange à Dieu qui a décrété que nous vivrions « de la chair des morts : elle est licite au moment de la « nécessité. Louange à Lui qui n'a pas décrété que nous « vivrions de la chair des vivants ! » Le chaikh poussa un cri et s'évanouit. Nous nous éloignâmes, le laissant en cet état. »

Zarroûq a traité de nombreuses branches de la science ; toutes ses œuvres sont précieuses et d'une haute valeur. Dieu combla par lui de bienfaits ceux qui furent l'objet de son affection [2], comme aussi ceux qui recherchèrent la vie future.

1. Il faut entendre par ces mots les produits des habous institués sur les zâwiyas des saints. Cf. page 45 de la traduction.
2. C'est-à-dire ses disciples.

Je dois les renseignements qui vont suivre à notre vénéré chaikh Aboû Mouhammad Al-Habtî (que Dieu soit satisfait de lui !). Zarroûq a écrit dix-huit commentaires, tant succincts que développés sur les *Hikam* d'Ibn 'Atâ Allah, connu sous le nom de Tâdj Ad-Dîn. Il a composé encore un commentaire merveilleux de la *Risâla* d'Ibn Abî Zaïd. Il a écrit sur le *Hizb Al-Bahr* du chaikh Ach-Châdhilî. Il a commenté les noms divers et sublimes de la Divinité, à deux reprises il a fait le commentaire de la *Ourdjoûza* d'Al-Qourtoubî [1]. Il est l'auteur de la *Naçîhat Al-Kâfiya li-man Khallaçah Allah bil-'Afiya*. Ses livres et ses écrits sur le Çoufisme sont trop nombreux pour être énumérés ; ils sont tous d'une haute et noble valeur.

Voici une aventure étrange se rapportant à Zarroûq. Le chaikh Ibn Ghâzî lui demanda un jour de venir s'entretenir avec lui dans sa demeure; il le pria d'emmener ses disciples et lui demanda la permission de préparer une nourriture abondante. Zarroûq accepta en disant : « Attendons le moment de la prière du soir. »

A l'heure convenue, le chaikh Ibn Ghâzî se trouva à la porte de la maison, attendant ses invités. Zarroûq vint seul. « O mon maître, lui dit le chaikh, où sont tes disciples ? Nous avons préparé une nourriture abondante, nous craignons qu'elle ne se corrompe. — Elle restera bonne, s'il plaît à Dieu ! elle ne se corrompra pas », répondit l'autre, puis il ajouta : « Apporte tout ce que tu as préparé ! » Le chaikh donna des ordres et l'on apporta la viande. « Éloigne ces domestiques, dit alors Aboûl-'Abbâs (Zarroûq), que nous restions seuls ici, toi et moi ! » Quand les domestiques furent sortis, il retroussa ses manches; puis, plongeant à maintes reprises ses deux mains dans le plat, il en retirait chaque fois une poignée de viande qu'il mettait ensuite derrière lui. Ibn Ghâzî entendit alors un vacarme derrière

1. L'homme de Cordoue.

Aboûl-'Abbâs; il regarda : or, il aperçut dans une vaste cour une foule nombreuse, malheureux, femmes et enfants, qui tous tendaient les mains en disant : « Seigneur, donne-nous à manger! » et Zarroûq leur distribua toute la nourriture. « Eh bien! dit-il au chaikh, reste-t-il quelque chose? — Non, ô mon maître! » Aboûl-'Abbâs se lava les mains et dit la louange au Très-Haut.

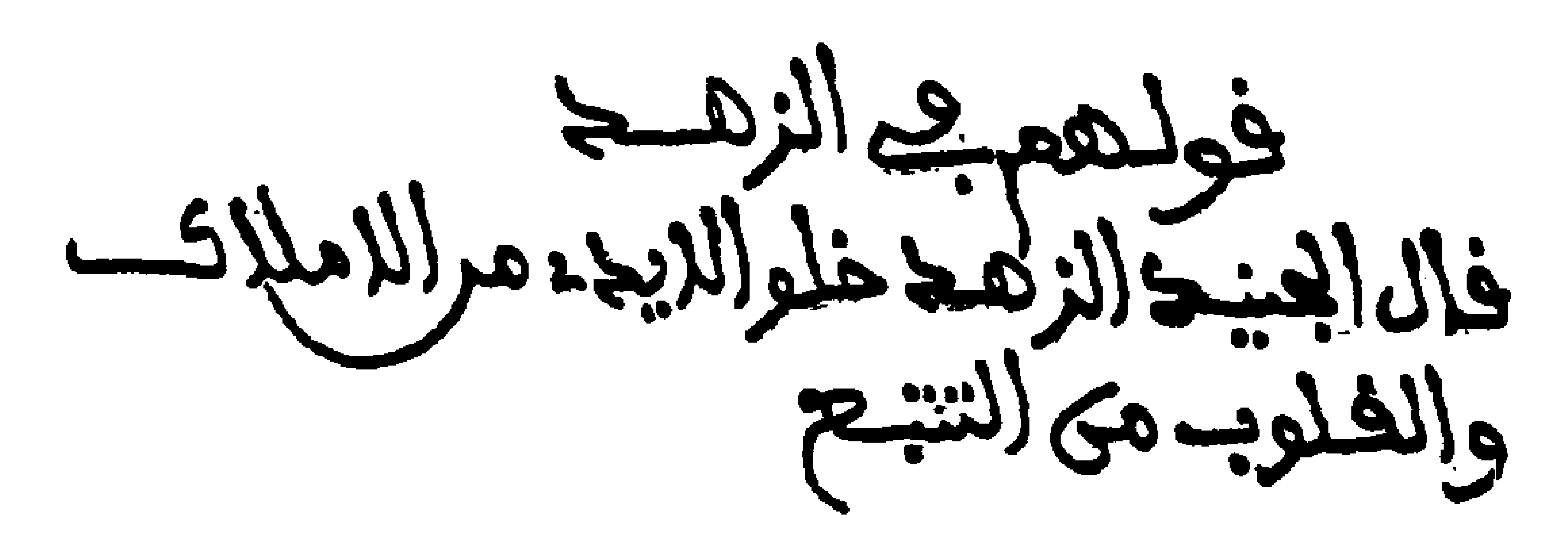
Ibn Ghâzî était dans l'étonnement : « O mon maître, s'exclama-t-il, c'est là un miracle d'entre les miracles des saints! — Louange à Dieu qui te l'a fait voir! — Je te le demande par Dieu, ô mon maître, quelle est cette foule? Quelle est cette cour? — Cette foule, ce sont les malheureux de la ville de Tunis que le besoin a atteints; cette cour c'est celle de la mosquée d'Az-Zaïtoûna. »

Le récit de cette aventure m'a été fait par le chaikh Ibn Ghâzî lui-même. Que Dieu fasse miséricorde à ces deux personnages!

Aboûl-'Abbâs Zarroûq est mort dans l'Ifriqiya entre 921 et 930 (1515-1524) (Dieu en sait davantage); son tombeau y est célèbre; c'est un lieu de pèlerinage très fréquenté.

En un mot, ce personnage fut l'imâm de la bonne voie, un argument de Dieu et l'un de Ses prodiges.

Que Dieu lui fasse miséricorde!



Sur l'abstinence.

Al-Djounaïd a dit : « L'abstinence consiste à avoir les mains vides de tout bien périssable et le cœur épuré de toute convoitise. »

Le chaikh, le faqîh, le conteur Aboûl-Hasan 'Alî ben Hâroûn Al-Fâsî.

(*P. 40.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde!) un de ces savants qui font autorité, un des plus grands hommes. Il fut initié à la jurisprudence par le chaikh Ibn Ghâzî. Il eut plusieurs maîtres. Chargé de rendre les consultations juridiques et de donner l'enseignement à Fès, il fut reconnu le premier savant de son époque.

J'ai rencontré ce personnage à Chafchawân et l'ai entendu rendre des consultations juridiques sur le caractère licite de la moughârasa[1].

Il mourut entre 941 et 950 (1534-1543)[2]. Le sultan Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Al-Wattâsî assista à ses funérailles. On accourut de toutes parts à la solennité, et pour obtenir la bénédiction du chaikh, on emporta les bois du brancard sur lequel on avait transporté son corps.

Il fut en son époque le chaikh de la djamâ'a ; on venait le voir en foule de tous les côtés. Que Dieu lui fasse miséricorde!

Le faqîh, le mouftî, le çoufiste, la baraka, Aboûl-'Abbâs Ahmad Az-Zaqqâq.

(*P. 41.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde!) un homme de science éminent. J'ai été son disciple par l'intermédiaire

1. Bail à complant.
2. Plus exactement : à la fin de la cinquième dizaine.

du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Habtî. Il avait du penchant pour le Çoufisme, assistait à Fès aux auditions musicales licites et éduquait les créatures de Dieu.

Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde!) entre 921 et 930 (1515-1524) (Dieu en sait davantage) et fut enterré à Fès.

Que Dieu lui fasse miséricorde!

Le docte et très grand faqîh, le savant au talent élevé, à la plume éloquente et à la parole pure, l'océan (de science), l'unique de son époque, le prodige de son temps, Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid, fils du chaikh Ahmad ben Yahyâ Al-Wancharîsî, dont le nom a été cité plus haut.

(*P. 41.*)

Il parvint au rang de maître de la science. Il cumula les fonctions de mouftî et de qâdhî et fut chargé, en outre, de donner l'enseignement. Il fut un de ceux qui, en Dieu, n'offrent aucune prise à la critique.

Un jour de fête, il s'était rendu au mouçallâ [1] pour y faire avec les assistants la prière solennelle de ce jour; il attendit la venue du sultan Aboûl-'Abbâs Ahmad le Mérinide. Celui-ci tarda à venir : le moment de la prière passa. A l'arrivée du sultan, le chaikh 'Abd Al-Wâhid observa l'heure; il s'aperçut que le moment de la prière était passé. Il monta en chaire et dit : « Assemblée des musulmans! Que la prière de ce jour de fête agrandisse votre récompense auprès de Dieu [2] ! C'est maintenant le

1. Lieu de prière qui se trouve ordinairement à la mosquée.
2. C'est là de l'ironie : la prière solennelle n'a pas été faite.

moment de la prière (ordinaire) de midi. » Et il donna un ordre au mouadhdhin, qui lança son appel. Il fit lever les fidèles et l'on récita la prière de midi. Puis le chaikh s'en alla, sans prendre garde à la colère du sultan ni à l'affront qu'il lui faisait.

Le chambellan de ce même souverain m'a raconté l'anecdote suivante : un des fonctionnaires de l'État, l'Islâmî [1] connu sous le nom d'Al-Mandjoûr, était accusé de prévarication. Quarante 'oudoûl attestèrent l'exactitude du fait. Le sultan fit mettre à mort le prévaricateur et confisquer ses biens au profit du trésor public des musulmans. Mais les fils d'Al-Mandjoûr, voulant faire disparaître la preuve de la prévarication et rentrer en possession de leurs biens, offrirent au souverain une somme de vingt mille dinars. « Va trouver le chaikh 'Abd Al-Wâhid, dit ce dernier au chambellan de qui nous tenons ce récit ; consulte-le là-dessus! Dis-lui que j'ai besoin de cet argent en raison de l'expédition actuelle ! »

« J'allai donc trouver le chaikh, raconte le chambellan ; « je lui rapportai les paroles de mon maître et m'entretins « un moment avec lui ; je le priai de souscrire à l'intention « du souverain d'accepter l'argent. — Par Dieu ! s'exclama le « chaikh, comment pourrais-je, sous le seul prétexte de la « volonté du sultan, infirmer le témoignage de quarante « hommes, de quarante 'oudoûl ! Va dire au sultan que je « n'approuve ni son intention, ni sa volonté ! »

« Je rapportai ces paroles à mon maître ; il écouta l'avis « du chaikh et renonça à son projet. »

Lors de la réunion des fouqahâ du Maghrib et des personnages éminents des deux puissances [2] en vue de la conclusion de la paix entre le sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh Ach-Charîf et le sultan Aboûl-'Abbâs

1. Juif converti à l'Islam.
2. Marrâkech où régnait Aboû 'Abd Allah Mouhammed Ach-Chaikh Ach-Charîf et Fès où régnait le sultan Aboûl-'Abbâs Al-Marînî.

Al-Marînî, antérieurement à la domination sur le Maghrib du premier de ces deux souverains, je me trouvai présent à la séance. On apporta un encrier et du papier. Or, lorsqu'on voulut procéder à la rédaction du traité, il ne se trouva, parmi les fouqahâ, les hauts personnages ou les écrivains réunis, personne qui osât l'entreprendre ; ils se renvoyaient l'encrier de l'un à l'autre : aussitôt qu'il était posé devant l'un, celui-ci se hâtait de le passer à son voisin.

A la fin, le chaikh Aboûl-Hasan ben Hâroûn se leva, prit l'encrier et le papier et les posa devant le chaikh 'Abd Al-Wâhid : « Écris, ô fils du Chaikh, lui dit-il ; en ta présence il ne convient à aucun autre de le faire ! » Le chaikh rédigea l'acte aussitôt, à l'impromptu et avec calme. Il étonna tout le monde par l'éloquence et la clarté de son texte ; il fit valoir les droits de chaque sultan ; à chaque partie il traça ses obligations et son lot. Ibn Hâroûn se leva et alla l'embrasser entre les yeux, en disant : « Les générations succèdent aux générations. Que Dieu te récompense en bien pour ce que tu viens de faire ! »

Quand le sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh Ach-Charîf étendit sa domination sur le Maghrib et qu'il mit le siège devant Fès, une hostilité acharnée se déchaîna contre lui. « On ne te prêtera le serment d'obéissance, lui dit-on, que lorsque Ibn Al-Wancharîsî te l'aura prêté. » Il dépêcha un émissaire au chaikh pour solliciter son adhésion. Mais ce dernier, celui dont nous écrivons la biographie, fit la réponse suivante : « Je porte à mon cou le serment d'obéissance à l'homme assiégé (c'est-à-dire le sultan mérinide) ; une cause légale seule pourra me faire dénouer le nœud de ce lacet : elle n'existe pas encore. »

Le sultan Aboû 'Abd Allah eut recours à un groupe de brigands de Fès ; il leur ordonna d'amener le chaikh prisonnier devant lui, au milieu de son armée. Aboû 'Abd Allah se trouvait alors lui-même à l'extérieur de la ville,

occupé à faire le siège. Les brigands partirent à la recherche du chaikh ; ils le trouvèrent à l'intérieur et au côté est de la mosquée des Qarawiyîn, quelque temps après le coucher du soleil, enseignant à ses disciples le *Djâmi' aç-Çahîh* de Boukharî. Ils réussirent à disperser les tolba et les assistants, en semant l'effroi devant eux. S'étant alors saisis du chaikh, ils le firent descendre de sa chaire et sortir de la mosquée. « Tu vas venir avec nous auprès du sultan », lui dirent-ils. « Je n'irai auprès de personne ! » répondit le chaikh. On le tua : il tomba martyr ; que Dieu lui fasse miséricorde !

La nouvelle de son meurtre plongea le sultan dans l'affliction. Chose étonnante ! tous ceux qui participèrent à ce crime moururent, de par la volonté de Dieu, de mort violente, de la mort la plus inique ; il n'en survécut qu'un seul, encore vivant à l'heure actuelle, mais à qui je ne sais ce que Dieu réserve.

Le chaikh Aboûl-Qâsim ben Mançoûr Al-Ghamrî, à ce qu'il m'a raconté lui-même, vit notre personnage en songe et lui demanda : « Que t'a fait Dieu, ô Sayyidî 'Abd Al-Wâhid ? — Dieu, répondit-il, m'a gratifié de beaucoup de bonheur et de bien. Il m'a accordé Son pardon et m'a comblé de bienfaits. » Al-Ghamrî se mit ensuite à me réciter des vers, que je n'ai pas présents à la mémoire en ce moment où j'écris.

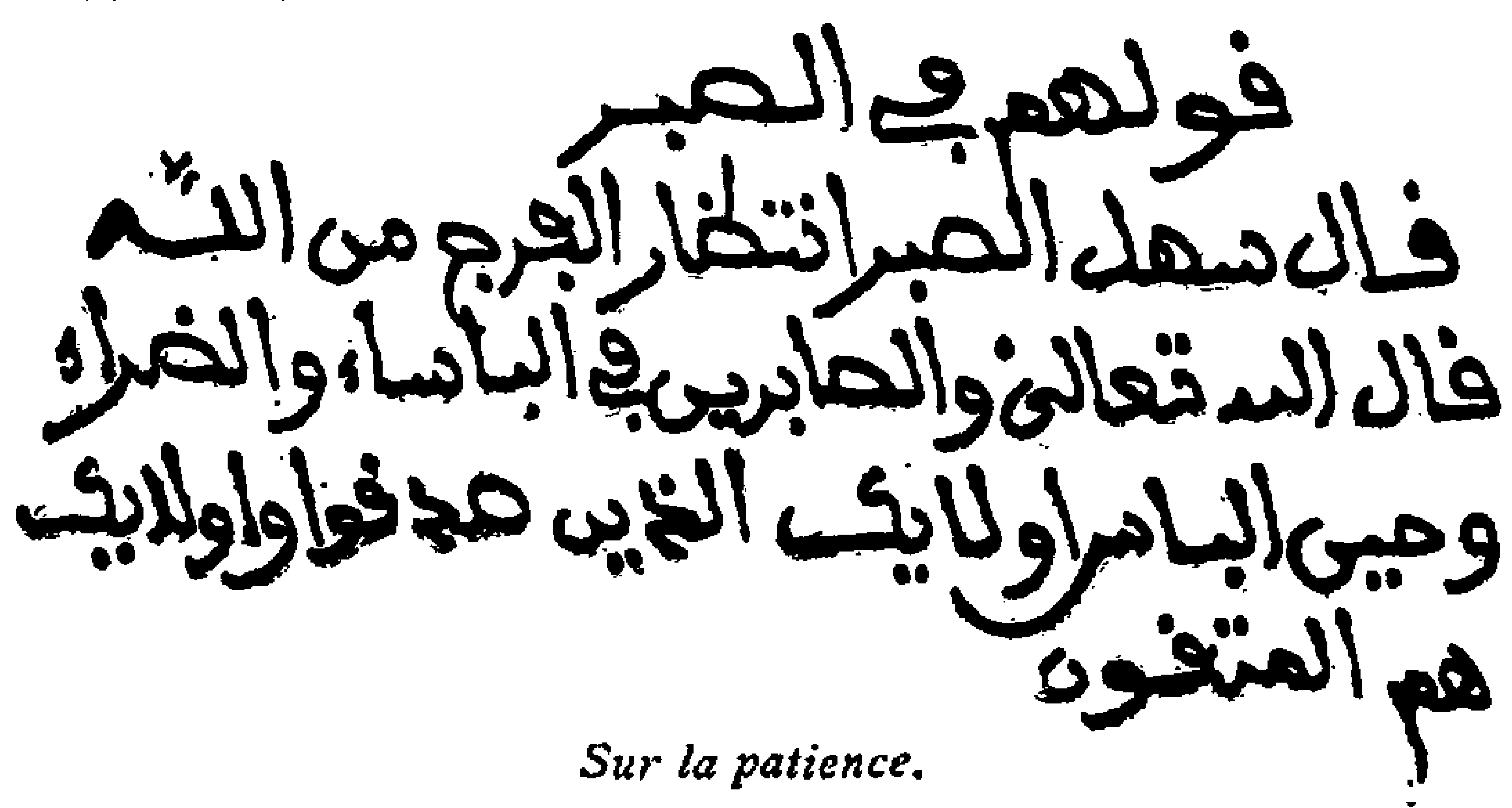
J'ai entendu également le récit qui va suivre, de la bouche de personnes dignes de confiance : « Un jour que, durant le cours d'Ibn Al-Wancharîsî, il était question des miracles des saints, le chaikh prononça ces paroles : « L'hérétique seul peut douter des miracles des saints. J'ai, à Taghia, invoqué Dieu sur la tombe du chaikh Aboû Ya'zâ ; « j'ai demandé trois choses au nom du chaikh ; il m'en a « été accordé deux ; j'attends encore la troisième, avec la « certitude que ma demande sera entièrement exaucée. — « Quelles sont ces trois choses ? lui demandèrent ses dis-

« ciples. — La première, répondit-il, c'est la science, et la « deuxième le bien-être matériel, tel qu'il apparaît à vos « yeux ; quant à la troisième, que j'espère, c'est de mourir « en prononçant la profession de foi. » Cette dernière grâce lui fut accordée, comme il l'avait prédit. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Il mourut à la fin de l'an 955.

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un faqîh très docte en matière de conséquences et de principes. Versé dans plusieurs branches de la science, excellent poète, lexicographe, il n'eut pas d'adversaires ; nul n'osa aller à son encontre. Il avait un madjlis privé auquel ne venaient que les grands fouqahâ : Ibn Az-Zaqqâq, l'imâm Al-Yastathnî...

Il est l'auteur du *Noûr Al-Mouqtabas min Qawâ'id Madhhab Mâlik ben Anas*. Il composa cet ouvrage à l'exemple de son père dans le *Idhâh Al-Masâlik ;* il continua cette œuvre ; elle est, en son genre, une merveille de composition.


قولهم في الصبر
قال سهل الصبر انتظار الفرج من الله
قال الله تعالى والصابرين في البأساء والضراء
وحين البأس أولئك الذين صدقوا وأولئك
هم المتقون

Sur la patience.

Sahl a dit : « La patience consiste dans l'attente du bonheur de la part de Dieu. »

Le Seigneur a dit : « Ceux qui montrent de la patience au milieu de l'adversité, dans les temps durs et dans les temps de violences, ce sont ceux-là qui craignent Dieu. » (Qorân, chap. II, v. 172, traduction Kasimirski.)

Le chaikh Aboûl-Hasan 'Alî ben Qâsim Az-Zaqqâq.

(*P. 43.*)

Il fut un des plus grands savants. Il est le grand-père de Sayyidî 'Abd Al-Wahhâb Az-Zaqqâq. Il a composé en vers admirables un ouvrage sur les préceptes et les origines du rite; les érudits sont impuissants à égaler la merveille de son style ; les talents les plus habiles ne peuvent atteindre à la hauteur de ses pensées. Cet ouvrage est intitulé... (Ainsi se termine le texte que j'ai entre les mains.)

Az-Zaqqâq mourut entre 911 et 920 (1505-1514). Dieu en sait davantage.

Le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wahhâb Az-Zaqqâq, petit-fils du chaikh Aboûl-Hasan, dont il a été parlé plus haut.

(*P. 43.*)

Ce personnage fut une immense bibliothèque de la science. Il occupa un rang inaccessible. Homme distingué et d'une rare science, il fut à Fès, à la mort du chaikh 'Abd Al-Wâhid Al-Wancharîsî, investi de la charge de qâdhî et chargé de rendre les consultations juridiques, sous le règne du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh Ach-Charîf As-Soûsî. Destitué à la suite d'un différend avec ce souverain, il fut rappelé à l'exercice de ses fonctions par le sultan Aboû Hassoûn, au retour de celui-ci au pouvoir.

Mais le sultan Ach-Chaikh Ach-Charîf revint à Fès. Aboû Hassoûn trouva la mort à la suite des événements qui se

déroulèrent en dhoûl-qa'da 960 (1552)[1]. Le chaikh 'Abd Al-Wahhâb, soupçonné de pencher vers lui, fut tué par ordre du sultan : il mourut martyr (que Dieu lui fasse miséricorde !). Il ne prononça pas un seul mot au moment de sa mort. Cela se passa au mois de dhoûl-hidjdja de l'année susdite.

J'ai eu de fréquents entretiens avec ce personnage (que Dieu lui fasse miséricorde !). J'ai assisté à son cours. C'est lui qui m'a initié à la jurisprudence ; je me suis entretenu avec lui sur de nombreuses questions. Il parlait avec éloges du chaikh Sayyidî 'Abd Allah Al-Habtî. Il disait : « O Dieu ! quelle chose étonnante ! quel homme étrange que le chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Yastathnî !..... S'il avait déclaré que le soleil se lève à l'ouest alors que tout le monde s'accorde à dire qu'il se lève à l'est, il se serait obstiné dans ses paroles et aurait nié l'évidence.

Le chaikh Sayyidî 'Al-Wahhâb obéissait rigoureusement à ses principes et ne craignait pas en Dieu le blâme de la critique ; ce fut la cause de l'animosité du sultan à son égard et celle de sa mort.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, le très docte imâm, le vérificateur, l'ami de Dieu Très Haut, Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Ibrâhîm Ad-Doukkâlî Al-Fâsî, imâm de la mosquée et prédicateur de la chaire des Qarawiyîn.

(*P. 44*).

Il réunit la bonté morale à la science. On l'appelait l'Homme à la *Risâla ;* il faut entendre par ce dernier mot

1. L'auteur veut parler ici du siège d'Aboû Hassoûn dans Fès par Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh et de la bataille de Mosellema dans laquelle Aboû Hassoûn trouva la mort. Ces événements se passèrent, suivant la *Nouzhat Al-Hâdî*, en 961 (1554). Cf. *Nouzhat Al-Hâdî*, p. 58, traduction O. Houdas.

la *Risâla* d'Ibn Abî Zaïd An-Nafzî. Ad-Doukkâlî était en effet celui des savants qui se retrouvait le plus facilement au milieu des obscurités et des complications de cet ouvrage. Il s'en servait pour commenter la *Moudawwana* et les autres livres du rite.

C'est lui qui m'a initié à la jurisprudence; j'ai suivi son cours avec assiduité et me suis entretenu avec lui de nombreuses questions. Sa compagnie m'a été profitable. Il fut l'un des fouqahâ vérificateurs, dont il faut imiter la conduite et étudier la science. Son enseignement a été un bienfait de Dieu sur une foule de créatures.

J'allai voir Ad-Doukkâlî un jour que j'avais l'intention de me présenter devant le sultan : il m'enseigna toutes sortes de manières de politesses; il me fit même la recommandation suivante : « Si le sultan vante quelque chose auprès de toi, hâte-toi de la lui donner avant qu'il ne te l'arrache de force : cet éloge ne sera qu'une insinuation indirecte. »

Ad-Doukkâlî mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !) en 962 (1554) ou 963 (1555). Le peuple assista avec empressement à ses funérailles et, pour obtenir la baraka, mit en morceaux le brancard sur lequel on le portait.

Le chaikh, l'ascète qui a rompu avec le monde et ses habitants, Aboû Châma, fils du chaikh Aboû Zaïd dont il a été question plus haut.

(*P. 44.*)

On vint à lui de tous les côtés à la mort de son père, mais il s'opposa aux marques de vénération qu'on lui témoignait et résista à toutes les instances[1].

Il demeurait à la maqçoûra de la mosquée; jeûnant le

1. Il y a ici un blanc dans le texte.

jour, se levant la nuit (pour prier), il ne se relâchait pas un seul instant des actes de dévotion. Quand le sommeil s'emparait de lui, il s'endormait dans ses vêtements, couché de côté sur le sol avec des pierres sous la tête. Il ne prêtait d'attention ni au monde ni aux créatures; il n'acceptait rien de personne.

Il en fut ainsi jusqu'à sa mort, survenue une année environ après celle de son père. Le peuple se pressa en foule à ses funérailles, pour obtenir la baraka, et, suivant l'habitude en pareilles circonstances, on brisa le brancard sur lequel on le portait.

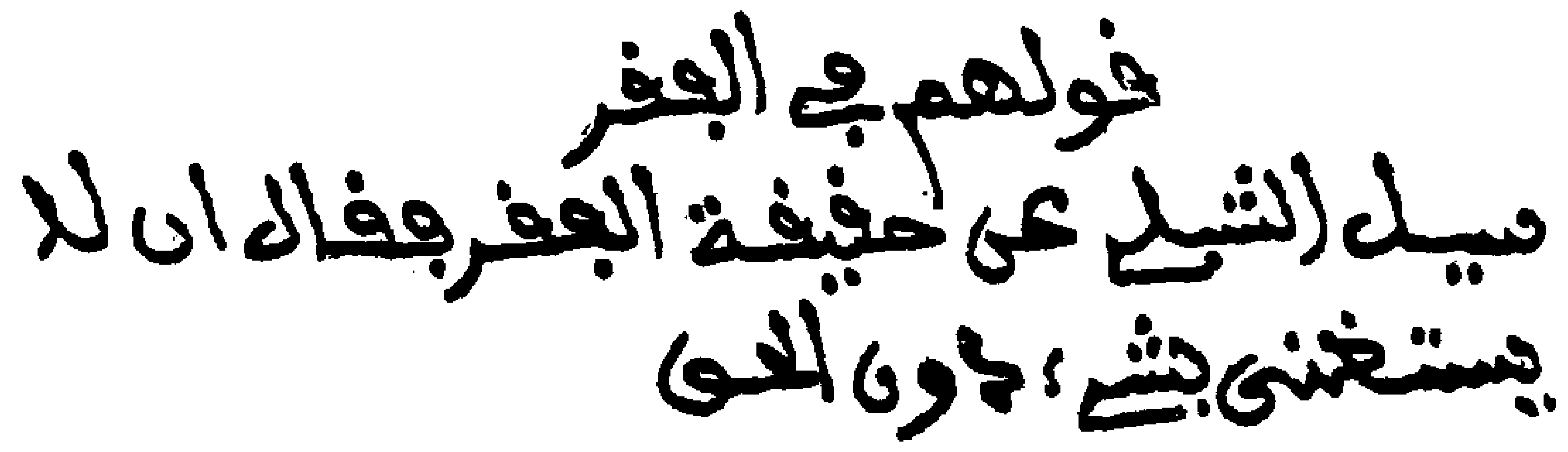
Versant des larmes abondantes, plein de la crainte de Dieu, plongé dans de longues méditations, ce personnage fut un vertueux serviteur du Très-Haut.

Que Dieu lui fasse miséricorde!

Le chaikh, le gardien de la science, le très docte, le scrutateur, le grammairien, le maître Aboûl-Qâsim ben Ibrâhîm Ad-Doukkâlî, frère d'Aboû Zaïd, dont il a été question plus haut.

(*P. 45.*)

Il fut le chaikh et le roi du *Commentaire;* il savait par cœur le *Kachchâf* d'Az-Zamakhcharî et citait dans son



Sur la pauvreté.

Ach-Chiblî répondit à une question sur la signification exacte de cette vertu : « Elle consiste à n'être riche que du Dieu juste. »

cours le *Tafsîr* d'Al-Fakhr. Il vérifiait les dires des commentateurs, les acceptant ou les rejetant à sa volonté.

En un mot, il fut à son époque le roi des savants et le chaikh du *Commentaire*. Vers la fin de sa vie, à cause de son grand âge, les forces l'abandonnèrent; peut-être sa raison se troublait-elle. Il mourut à Fès entre 961 et 970[1] (1553-1562).

Que Dieu lui fasse miséricorde!

Le chaikh, le maître, le professeur Aboûl-Fadhl Midjbâr Al-Fâsî, l'un de ceux que l'on pourrait comparer au chaikh Aboûl-Qâsim ben Ibrâhîm.

(*P. 45.*)

Il occupa la première place dans les sciences grammaticales et l'art de l'enseignement. Ses disciples retirèrent de sa compagnie de nombreux avantages. Il ne reste plus aujourd'hui dans le Maghrib, pour l'art et l'exactitude de la « transmission », que des disciples de ce personnage.

Aboûl-Fadhl Midjbâr Al-Fâsî est mort en 935 (1528), à l'âge de près de cent ans. Vers la fin de sa vie, à cause de son grand âge, il fut atteint des mêmes infirmités qui avaient frappé le chaikh Aboûl-Qâsim. Dieu est Celui qui agit à sa volonté!

Le faqîh, le voyageur, le traditionniste, le roi des conteurs de hadiths au Maghrib, Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân Souqqaïn.

(*P. 45.*)

Il fit un voyage dans le Hidjâz et parcourut l'Orient. Il

1. Plus exactement : au milieu de la septième dizaine.

fréquenta les chaikhs de ces contrées et écouta leurs récits. De retour à Fès, il fut chargé de rendre les consultations juridiques; il délivra des diplômes sur les sciences qu'il possédait ; il était versé surtout dans la connaissance des hadiths.

Il mourut entre 951 et 960 (1544-1553).

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le faqîh Aboû 'Abd Allah Al-Yastathnî, dont il a été parlé dans la biographie du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Habtî.

(*P. 45.*)

Docte faqîh, il occupa la première place en théologie dogmatique; mais, comme il a été dit, il resta éloigné de la justice. Il fut nommé mouftî de Fès après le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid Al-Wancharîsî. Sa mort eut lieu vers la fin de la cinquième décade.

On a raconté plus haut le récit de son aventure (avec Al-Habtî). Mais quel est donc le caractère que l'on puisse admirer sans restriction !

Il laissa au nombre de ses disciples le chaikh Sayyidî Ahmad ben 'Alî Al-Mandjoûr, demeurant à Fès. Docte et versé dans toutes les parties de la science, il avait reçu de Dieu le don de l'explication claire et belle. Il donna son enseignement à Fès et à Marrâkech.

Al-Yastathnî a écrit des ouvrages sur la théologie dogmatique; il a combattu le *Charh Al-Qaçîda* de l'imâm Ibn Zakrî : il a composé deux commentaires de cette même qaçîda, dont l'un est plus succinct que l'autre.

Dieu conduit qui Il veut dans le sentier droit.

Le vertueux chaikh çoufiste, le combattant pour la guerre sainte, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Yahyâ Al-Bahloûlî.

(*P. 45.*)

Il consacra tous ses efforts à la guerre sainte, qui lui ouvrit la porte de la sainteté. Il composa sur elle des vers, de nobles poésies, etc. Ses écrits sur la guerre lui valurent l'aide entière du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ach-Chaikh Al-Wattâsî, connu sous le nom d'Al-Portougalî, dont il était le contemporain.

A la mort de celui-ci, l'empire revint à son fils, le sultan Ahmad. La révolte des chourafâ du Soûs, en préoccupant l'esprit du sultan, lui fit hâter la conclusion d'un armistice avec les chrétiens, qui se trouvaient dans les pays du Habt occupés alors par le roi de Portugal.

A cette nouvelle, le chaikh Aboû 'Abd Allah jura en lui-même de ne plus fréquenter le sultan Ahmad, de ne plus aller à lui et de refuser les subsides provenant de la capitation sur les sujets des musulmans, que le Portougalî lui avait affectés à titre de pension. Cela dura jusqu'au moment de sa mort ; pendant son agonie, un de ses amis qui l'entouraient lui dit ces mots : « O mon maître, je t'apprends que le sultan a ordonné et fait publier la guerre ; le peuple a écouté sa voix [1], les Musulmans sont pleins de zèle, le sultan est parti. » En entendant ces paroles, le chaikh ouvrit les yeux et son visage resplendit de joie ; il loua et remercia Dieu; et, tout plein de ce bonheur, son âme s'échappa.

Al-Bahloûlî a composé des *zadjliyât* et des *mouqatta'ât* [2]

1. Littéralement : a répondu *Amen !*

2. Les *zadjliyât* sont des poésies chantées, courtes, dont les vers sont rimés mais n'ont pas de mètre uniforme. Les *mouqatta'ât* sont des poésies

d'une grande beauté sur l'exhortation à la guerre sainte. De ce nombre sont les célèbres poésies avec rimes en *lâm* qu'il récita au sultan Aboû 'Abd Allah Al-Portougalî, mentionné plus haut, et qui commencent ainsi : « Dis à l'émir Mouhammad : O lever de la nouvelle lune ! une courte nuit (de combat) sur le rivage est préférable aux plus belles nuits.» On peut citer encore la poésie commençant par ces vers :

« J'aime les nuages de poussière et les bataillons, ô nobles gens,
« Je me suis consacré à la guerre sainte. Et à la grâce de Dieu ! »

Et cette autre encore :

« Lève-toi pour elle, ceint du sabre, et que Dieu te protège ! Si je pouvais garder mes armes la nuit, je le ferais. »

Il a composé bien d'autres poésies, mais il serait trop long de les donner dans cet ouvrage.

Le juste faqîh Aboûl-'Abbâs Ahmad Ad-Daghmoûrî Al-Qaçrî m'a cité les paroles suivantes du chaikh Aboû 'Abd Allah : « Nous n'avons jamais fait d'expédition que je n'y aie vu le Prophète (sur lui la paix et le salut !) et qu'il ne m'ait annoncé ce qui allait nous arriver à mes compagnons et à moi. »

Curieuse anecdote relative à Al-Bahloûlî.

(*P. 46.*)

Au retour au milieu de ses compagnons d'une de ses expéditions sur les frontières du Habt, Al-Bahloûlî apprit

dont les vers n'ont pas de mètre uniforme mais riment cependant entre eux, et qui diffèrent des précédentes en ce qu'elles sont récitées sans musique. Un type de mouqatta'ât sont les *Gnomes* de Sayyidî Abd Ar-Rahmân Al-Madjdhoûb.

que sa femme, fille du saint chaikh Aboû Zakariyâ Yahyâ ben Bakkâr, était morte : on faisait la prière pour elle à la mosquée des Qarawiyîn; l'imâm qui célébrait la cérémonie était le chaikh Ghâzî ben Ach-Chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ghâzî.

Aboû 'Abd Allah arriva au moment où, sur le bord de la tombe, on se préparait à recouvrir de terre le corps de sa femme. « Patience ! » dit-il; et, s'avançant, il recommença avec ses amis la prière des morts. On s'approcha de lui pour le blâmer de refaire une seconde fois en public la prière funèbre. « Votre première prière n'est pas valable, répondit-il; elle a été faite sans imâm ! — Comment cela, ô maître? — Une des conditions que doit remplir un imâm est qu'il soit mâle ; or, cette qualité n'existe pas en votre personnage. Celui qui ne s'est jamais ceint ni n'a jamais frappé du sabre pour la cause de Dieu, qui ne sait rien des choses de la guerre, qui ne s'est pas fatigué à suivre les traces du Prophète (sur lui la paix et le salut), comment saurait-il être un imâm mâle? Bien plus, par Dieu ! votre imâm est une femme ! »

Al-Bahloûlî mourut à Fès entre 921 et 930 (1515-1524); Dieu en sait davantage.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh qui possède la connaissance de la Divinité sublime, Aboû 'Abd Allah Mouhammad, connu sous le nom d'At-Tâlib, ami du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî et l'un de ses plus grands disciples.

(*P. 47.*)

Il était (que Dieu lui fasse miséricorde !) un vertueux serviteur de Dieu ; il était doué d'un beau caractère et avait de nobles préoccupations. Parlant constamment des grâces

divines, il prétendait voir le Très-Haut de ses yeux, mais cette vision il l'obtenait, disait-il, comme une vision effective et réelle du regard. Cela lui valut des discussions avec Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Habtî.

Au départ pour la ville de Marrâkech de Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî, At-Tâlib s'installa à sa place à Fès dans la zâwiya de Bâb Al-Foutoûh ; il y demeura jusqu'à sa mort en 964, et c'est là qu'il fut enterré.

Il laissa de nombreux disciples, qui suivirent ses traces et l'imitèrent dans la règle de vie qu'il avait lui-même reçue de ses professeurs. Ces disciples ont témoigné de leur maître qu'il avait fait plusieurs miracles.

J'ai beaucoup fréquenté ce personnage et j'ai tiré profit de sa compagnie et de sa science ; il suivait toujours la voie droite. J'arrivai à Fès l'année de sa mort. Nous allâmes le voir, quelques fouqahâ et moi, alors qu'il était atteint de la maladie qui devait l'emporter. Quand, sur le point de partir, nous nous levâmes : « Asseyez-vous, dit-il en se tournant vers moi, que je vous fasse mes recommandations ! Voici peut-être les derniers jours que je passe avec vous. » Nous nous assîmes en disant : « Tu vas recouvrer la santé, nous l'espérons. — Laissez-moi, fit-il, car je sens que je vais vous quitter. » Nous lui demandâmes sa bénédiction, il nous la donna, et nous partîmes.

Trois jours après à peine, nous apprenions sa mort.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh éminent, le vertueux et saint Aboûl-Hasan 'Alî, connu sous le nom d'Ahmâmoûch.

(*P. 47.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un personnage ayant le don des miracles. Son pouvoir accomplit des

faits merveilleux. On recourait à lui contre les démons, et ceux-ci obéissaient à ses ordres. Il enseignait, dit-on, le Qorân à une troupe de génies.

Histoire merveilleuse.

(*P. 47.*)

Un témoin digne de confiance m'a raconté qu'un homme avait une fille possédée du démon et que ce démon l'avait emportée ; personne ne savait où elle était partie. L'homme resta perplexe, ne sachant que faire. On lui conseilla d'aller trouver le chaikh ; il le fit et lui raconta ce qui lui était arrivé. « Dieu peut te ramener ta fille, lui répondit le chaikh. Va cette nuit à l'extérieur de Bâb Al-Foutoûh (la Porte des Victoires) ; tu t'asseyeras et tu attendras que la première moitié de la nuit soit écoulée. Les rois des génies ont besoin de toi ; ils passeront en sept cortèges. Quand le septième cortège passera devant tes yeux, avance-toi vers le roi (et il le lui décrivit) ; dis-lui : « Un tel m'a envoyé personnellement pour te saluer ; il t'ordonne de me rendre ma fille. »

L'homme fit ce que le chaikh lui avait ordonné. Génies majestueux et en nombre incalculable, ce qu'il vit épouvante l'imagination. Arrivé devant le roi, il lui communiqua l'objet de sa venue. Le roi s'arrêta avec tout son cortège : « Qu'on m'amène, dit-il, le génie X... et l'être humain qu'il possède chez lui ! » Une demi-heure après, ils comparurent tous les deux. « Prends ta fille, dit alors le roi, et transmets mon salut au chaikh ; dis-lui que j'obtempère à ses ordres. » Puis, se tournant vers le génie, il lui demanda : « Qu'est-ce qui t'a porté à faire ce que tu as fait ? » L'autre ne répondit pas. Le roi ordonna de le mettre à mort et de le crucifier sur place.

L'homme emmena sa fille; il vint trouver le chaikh et lui raconta ce qui s'était passé : « Va en paix ! lui dit le chaikh ; ne raconte cela à personne, tant que je serai en vie. » L'homme en question raconte lui-même : « Je partis. Je passai devant l'endroit où le génie avait été crucifié : je trouvai comme un scarabée suspendu à un morceau de bois. »

A mon arrivée à Fès en l'année 980 (1572) avec ma famille et mes enfants, j'étais descendu à la maison affectée au chaikh, à la Tal'a de cette ville. Ceux qui habitaient la demeure m'informèrent qu'ils n'avaient jamais cessé d'entendre réciter le Qorân, au milieu de la nuit, dans la chambre particulière que le chaikh avait occupée de son vivant ; or, il ne s'y trouvait personne, nul ne pouvait l'habiter. Il y avait dans cette chambre un fouet, une flûte et une natte. Tous ceux qui demeuraient dans la maison ne manquaient jamais le jour de passer devant la porte pour obtenir la baraka. Je restai là quelque temps. Mais une femme de ma famille entendit de jour par la suite ces bruits de récitation ; le cœur hanté d'une crainte respectueuse, elle me pressa de quitter cette demeure et de me transporter ailleurs ; je condescendis à son désir.

Ahmâmoûch mourut entre 921 et 930 (1515-1524). Il fut enterré à Fès, à l'extérieur de Bâb al-Hamrâ. Son tombeau y est célèbre et se trouve à l'intérieur de sa zâwiya.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le savant faqîh Aboû Zakariyâ Yahyâ Al-Hâdjdj Al-Wâmoûdî, des Banoû Wâmoûd.

(*P. 48.*)

Docte faqîh (que Dieu lui fasse miséricorde !), il mit une opiniâtreté inflexible à prescrire les bonnes œuvres et à

défendre les mauvaises. Lorsque parurent au grand jour les iniquités de son temps, il vendit ses biens et émigra avec toute sa famille vers la ville sacrée de Dieu Très Haut. Il alla se fixer à Médine l'anoblie ; il jura de ne jamais la quitter, c'est là qu'il voulait mourir et là qu'il voulait avoir son tombeau. Il en fut ainsi ; il mourut entre 951 et 960 (1544-1553) (1) et fut enterré à Médine.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le cousin de notre personnage, qui se trouvait avec lui à Médine, m'a raconté ce qui suit : « Notre séjour à Médine « se prolongea : nos pensées se tournèrent alors vers la « patrie, car c'est ainsi que Dieu a façonné notre nature ; « nous parlions de Fès et de ses campagnes. Mon oncle en- « tendait nos soupirs ; il en était attristé, mais il n'en per- « sistait pas moins dans sa volonté de rester à Médine. Il « nous exhortait à apprendre par cœur une qaçida en vers « d'un poète du Yémen. » Le conteur me récita cette poésie ; elle était très belle et chantait la louange du Prophète qui habite la ville sacrée. Al-Wâmoûdî aurait voulu que tout croyant portât tous les membres de sa famille à l'apprendre par cœur par amour pour le Prophète (sur lui la paix et le salut !) et pour sa noble famille. Elle est en ce moment sortie de ma mémoire. « Nous ne cessâmes pas néanmoins « de montrer, jusqu'à la mort du chaikh, un désir ardent « du retour dans notre patrie. Nous vendîmes alors notre « maison et notre jardin et revînmes dans le Gharb.

« Nous avons, depuis, déploré sans cesse notre retour. « Nous demandons à Dieu, par le caractère sacré de Ses « prophètes et de Ses élus, qu'il ne nous défende pas de « revenir à Médine pour y jouir des nobles spectacles qu'elle nous offre. »

Tous ceux dont nous parlons dans ce livre sont des amis de Dieu.

1 Plus exactement : au commencement de la sixième décade.

Le chaikh vertueux et de haute condition, le pieux ascète, l'auteur de belles et nobles actions, Aboû Zakariyâ Yahyâ ben Bakkâr, de l'endroit appelé Al-Ghamd, sur la montagne de Wiblân, à une journée de marche de Fès.

(*P. 49.*)

La généalogie de ce personnage et celle de tous ses ancêtres sont la généalogie de la vertu, depuis l'époque d'Aboû Madiân jusqu'à nos jours.

Le chaikh éminent Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ach-Chaikh Aboû 'Abd Allah, dont le nom a été cité et qui est connu sous le nom d'Al-Açghar, m'a fourni les renseignements suivants : « Notre grand-père est Bakkâr qui habitait du côté de Tâza en compagnie de quelques Arabes, avec sa mère, vieille femme âgée. Il était célibataire et ne devait se marier qu'à un âge avancé. Pour tout bien il possédait une vache.

« Lors de son voyage à Tlemcen, le chaikh Aboû Madiân (que par sa bénédiction et celle de ses semblables Dieu nous accorde Ses bienfaits !) passa, un soir, la nuit au village où se trouvait Bakkâr. Il demanda l'hospitalité aux habitants de l'endroit : on lui conseilla par dérision de « descendre » à la tente de Bakkâr. Le chaikh se dirigea de ce côté et s'arrêta à la porte. La mère de Bakkâr vint lui souhaiter la bienvenue et le fit asseoir dans la tente. Bakkâr était absent : à son retour chez lui il y trouva le chaikh ; sa mère lui raconta ce qui s'était passé dans leur tente et les mauvais propos qu'avaient tenus les habitants du village. « Tu as bien fait, ô ma mère ! dit Bakkâr, mais comment pourrons-nous donner l'hospitalité à cet homme ? Nous n'avons qu'une vache ! » Il se leva, alla égorger l'animal et fit apprêter toute la viande. Puis il invita tous les habitants

du village, les importunant jusqu'à ce qu'ils fussent venus manger dans sa demeure, par honneur et considération pour son hôte. Trois jours durant il retint le chaikh auprès de lui.

« Au moment du départ, celui-ci l'appela. Bakkâr accourut. Le chaikh lui posa la main sur la tête en disant : « Que Dieu te bénisse, ô Bakkâr, et bénisse ta postérité jusqu'à la fin des siècles ! » Puis il ajouta : « Quitte ces gens-là et va demeurer sur la montagne de Wiblân : ce sera ta demeure et plus tard celle de tes enfants. » On sait ce qui est advenu de Bakkâr et de ses descendants depuis cette époque jusqu'à nos jours. »

Le chaikh Aboû Zakariyâ fut un des saints les plus grands en jurisprudence et en connaissances diverses, en ascétisme et en humilité devant Dieu et devant Ses serviteurs. Il avait un amour passionné pour la famille du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !), ne regardant avec eux ni à son argent ni à son bien. Il faisait parvenir aux habitants des frontières des chevaux, des équipements et des armes ; il se dévouait pour le salut de la nation.

Par son pouvoir des miracles éclatants se produisirent ; il jouit de la vénération de tous, tant des créatures d'élite que de celles du commun. Ses vœux étaient exaucés. Il ne revendiquait néanmoins aucune supériorité sur le plus modeste des croyants. On venait de tous les pays lui apporter des aumônes ; il les distribuait de sa main en œuvres de bienfaisance, les dépensant surtout pour la guerre sainte dans le sentier de Dieu et pour le rachat des captifs musulmans : il ne gardait rien pour lui-même.

En un mot ses mérites sont trop nombreux pour être énumérés, la grandeur de ses actes est trop élevée pour qu'on puisse l'atteindre.

Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !) entre 951 et

960 (1544-1553)[1] et fut enterré à côté de ses ancêtres dans sa zâwiya d'Al-Mou'ra.

Que la satisfaction de Dieu s'étende sur eux tous !

1. Plus exactement : au commencement de la sixième dizaine.

قال بعضهم الفقر وقوف الحاجة في القلب
ومحوها عما سوى الرب

وسئل ابن الجلاء عن الفقر فسكت حتى
صلى ثم ذهب ورجع ثم قال لما سكت
الا لدرهم كان عندي فذهبت بها فاخرجته
واستحييت من الله تعالى ان اتكلم في الفقر
وعندي ذالك ثم جلس وتكلم

La pauvreté est une vertu dont on a dit qu'elle consiste dans l'apparition de tout besoin que l'on a, en dehors du Seigneur.

Ibn Al-Djallâ fut interrogé un jour sur la pauvreté : il demeura silencieux, fit une prière et s'en alla ; il revint ensuite : « Je me suis tu, fit-il alors, parce que je portais sur moi une drachme ; je suis parti pour m'en débarrasser, car devant le Très-Haut j'ai eu honte de parler de la pauvreté tandis que j'avais cette drachme. » Alors il s'assit et parla sur cette vertu.

Le chaikh Aboû Zakariyâ Yahyâ ben Bakkâr, connu sous le nom d'Al-Kabîr.

(*P. 50.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un pieux faqîh, un humble ascète. Pratiquant la mortification, détaché du monde et de ses habitants, il imita la conduite de son père.

Il vint voir le sultan Al-Ghâlib Aboû Mouhammad 'Abd Allah, fils du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh Ach-Charîf, qui, à ce moment-là, se trouvait à Dar'at Al-'Adil Al-Mahmoûdî. Celui-ci alla à sa rencontre ;

قولهم في الخوف

قال رسول الله صلى الله عليه وسلم راس الحكمة
مخافة الله وروى عنه عليه السلام انه قال
كان داوود النبي عليه السلام يعوده الناس
يظنون به مرضا وما به مرض الا خوف الله
تعالى والحياء منه

Sur la crainte du Seigneur.

L'envoyé de Dieu (sur lui soient la paix et le salut !) a dit : « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. » Il a dit encore (sur lui soit la paix !) : « On venait visiter le prophète David (sur lui le salut !) parce qu'on le croyait malade : il n'avait point d'autre maladie que la crainte respectueuse du Très-Haut. »

ils se joignirent au village de Khaoulân ; c'est de là-même que devait revenir notre personnage. Al-Ghâlib l'écouta avec bienveillance et recueillit toutes ses demandes. Le chaikh lui recommanda la dévotion à Dieu et la garde des fidèles; il lui fit des recommandations utiles de même qu'à ceux qui l'accompagnaient.

Ibn Bakkâr Al-Kabîr éprouvait les plus vives jouissances de l'âme à suivre rigoureusement la conduite de son père. Il mourut en l'année 963 (1555).

Que Dieu lui fasse miséricorde!

Le chaikh éminent, au brillant caractère, à la conduite irréprochable dans la vie religieuse comme dans la vie profane, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ach-Chaikh Aboû Zakariyâ, connu sous le nom d'Al-Açghar.

(*P. 50.*)

Par son mérite et sa grandeur il fut (que Dieu lui fasse miséricorde!) le prodige et l'argument de son époque, l'étendard et le frontispice de son temps, l'asile et l'abreuvoir des nobles vertus. Toujours gai, il ne connaissait point les emportements de la colère; d'un caractère large et d'une douceur évidente, c'était au grand jour qu'il produisait ses actes : sa conduite était irréprochable.

Il exerça sur tout le monde la grandeur de son caractère; les rois de son époque lui obéirent. Il s'empara de tous les cœurs par une douceur et une conduite admirables. Intermédiaire entre les rois et les sujets dans les affaires graves, tant religieuses que profanes, il s'acquitta de cette charge d'une manière manifestement merveilleuse.

Il avait ceci de particulier qu'il ne se laissait pas aller à la colère; il imitait en cela l'Envoyé de Dieu (sur lui la

paix et le salut!). A un homme qui lui disait: « Fais-moi tes recommandations et sois court! » le Prophète répondit en effet: « Ne te fâche pas! » Je demandai un jour au chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî (que Dieu lui fasse miséricorde!) la cause de cette particularité. « Il a le cœur tourné vers le dos, me répondit-il. C'est pour cela que la colère est éloignée de lui. C'est pour cela aussi que la religion s'est élevée en lui solide. »

Doué d'une intelligence vive qui n'excluait pas une compréhension profonde, il occupa dans la science et la connaissance une place inébranlable. Il y avait entre nous deux une affection ferme, une amitié parfaite; sa compagnie m'a été profitable.

Il[1] était avare. Sa disparition et sa mort m'ont causé une longue surprise. (Que ce temps-là fut laid!) Il avait un caractère de colère et de mal. Si jamais il faisait une belle action, il revenait aussitôt et malgré lui à ses emportements premiers. Telle était sa nature.

1. L'auteur veut sans doute parler ici du sultan Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghâlib Billah; mais il ne le nomme pas et laisse la place en blanc dans le texte.

قال سهل كمال الايمان بالعلم وكمال
العلم بالخوف وقال ذو النون لا يسقى المحب
كاس المحبة الا من بعد ان ينضج الخوف في
قلبه

Sahl a dit: « On atteint la perfection de la foi par la connaissance de la Divinité et la perfection de cette connaissance par la crainte du Seigneur. »

Dhoûn-Noûn a dit: « Celui qui aime ne se désaltérera à la coupe de l'amour qu'après que son cœur aura mûri dans la crainte. »

Le réfuter est une chose laide, le contredire en le blâmant est une chose vilaine[1]. Les hommes de son époque et ceux de la nôtre ont voulu le critiquer ; mais il n'a fait aucun cas de ces blâmes et a persévéré dans sa conduite et sa manière d'agir, sans aucun prétexte ni motif. C'est à Dieu, l'Élevé, le Grand, que nous nous plaignons ; que Sa volonté soit faite !

Le chaikh Aboû Abd 'Allah Mouhammad ben Yahyâ Al-Açghar est mort en 975 (1567) et a été enterré à Fès. On dit qu'il a été empoisonné.

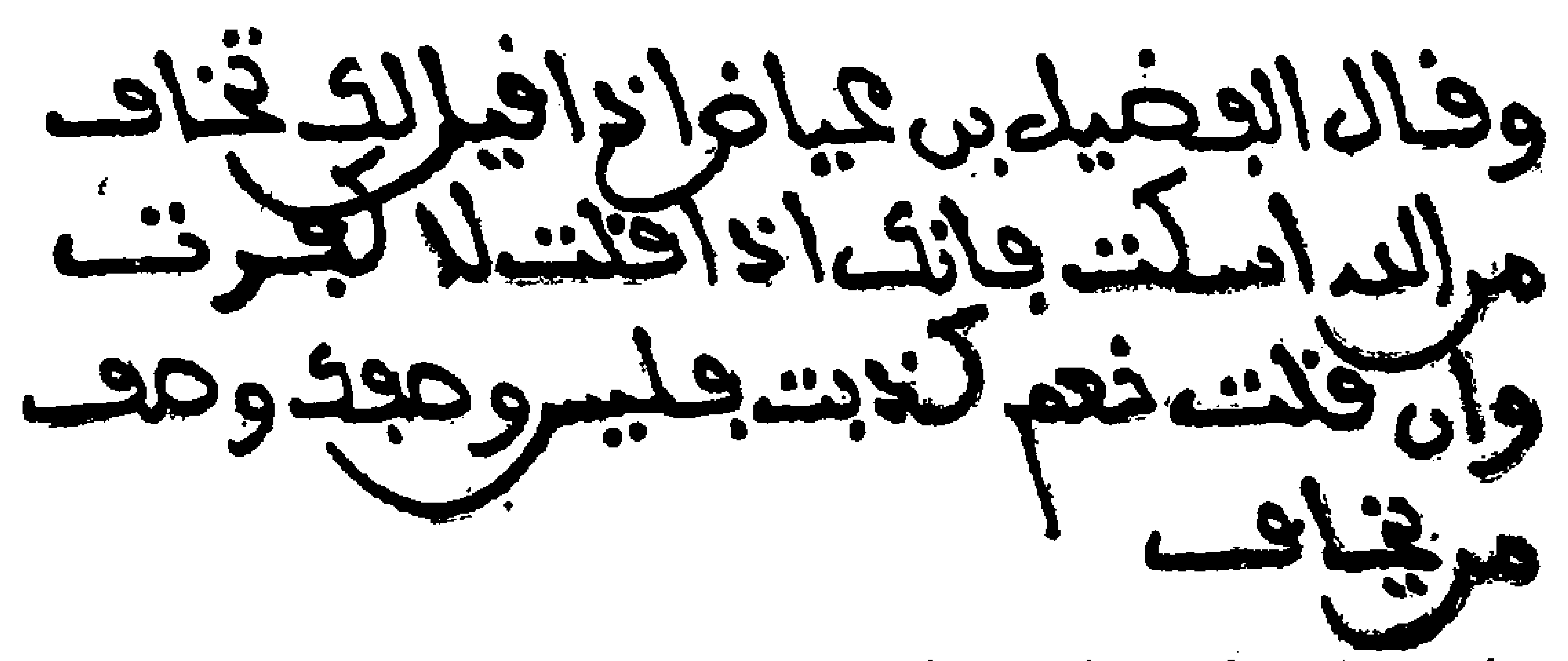
Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, le vertueux faqîh Aboûl-Qâsim ben Mançoûr Al-Ghamrî, de la tribu de Ghamra.

(*P. 51.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un docte faqîh, un personnage de bien éminent, un homme de religion, de science et de sainteté. Il organisa lui-même dans sa zâwiya

1. Autre blanc dans le texte.



Al-Foudhaïl ben 'Iyâdh a dit : « Lorsqu'on te demandera si tu crains le Seigneur, tu te tairas : tu blasphémerais en répondant non et tu mentirais en répondant oui, car tu n'es pas le vrai craignant Dieu. »

les moyens d'existence des étudiants et des professeurs, et montra un zèle ardent à redresser les pratiques de la religion.

J'ai rencontré ce personnage en l'année 970 (1562); il s'établit entre nous deux une amitié solide; sa compagnie m'a été profitable, car il était un homme de science et de mérite, doué d'un caractère admirable et qui s'avançait très loin dans la science et la pratique de la religion.

Il mourut entre 961 et 970 (1553-1562)[1].

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh versé dans les diverses parties de la science, le fin, distingué, docte et habile savant, l'investigateur profond, le çoufiste ardent et qui s'est avancé fort loin dans la contemplation de la beauté, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd Al-Karîm ben Yahbach At-Tâzî.

(*P. 51.*)

Sayyid éminent, esprit docte et versé dans les diverses parties de la science, poète glorieux et plein de verve, chaikh çoufiste, il occupa un rang inaccessible. Voici ce que m'a raconté à son sujet Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî (que Dieu lui fasse miséricorde !) : « J'allai un jour, dans sa demeure de Tâzâ, trouver le chaikh Aboû 'Abd Allah ben Yahbach At-Tâzî ; il était couché sur le lit et paraissait malade : « Quel est le vrai sens de l'*Union ?* lui demandai-je. — L'Union... » fit-il, et, prolongeant indéfiniment la dernière syllabe, il tomba enfin évanoui. Je sortis et le laissai en cet état. »

Selon le témoignage d'un notable de son pays, « le chaikh (que Dieu lui fasse miséricorde !) était un amoureux passionné[2] et sur ses lèvres le chant des psalmodies sacrées

1. Littéralement : vers la fin de la septième dizaine.
2. De Dieu et du Prophète.

ne cessait jamais ». Ibn Yahbach est l'auteur de nombreuses poésies :

« Nous sommes partis un matin pour contempler une luxuriante prairie.
« Et écouter les oiseaux témoigner de l'unité de Dieu en la criant vers Lui. »

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un de ceux qui fréquentèrent la compagnie du prince des saints, Aboû Ishâq Ibrâhîm At-Tâzî Al-Wihrânî dont il resta le disciple. Contemporain du vivificateur de la foi, le soutien victorieux de la tradition, le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Yoûsouf As-Sanoûsî, il composa un commentaire de la *'Aqidat Aç-Çoughra* de ce personnage ; le commentaire achevé, il l'envoya au chaikh en y joignant ces vers :

« Nous devons cette œuvre à l'imâm incomparable et agréé de Dieu, l'océan et la gloire de la science, le destructeur de l'hérésie,
« Le descendant de la noblesse, Mouhammad ben Ach-Chaikh Yoûsouf, la créature de mérite et la mine de bénédictions,
« Le charîf à l'origine pure et qui a su plaire à Dieu, le saint aux vœux exaucés.
« Voici des perles plus éclatantes que les plus belles, trésor des jours de malheur.
« Beauté incomparable, cette œuvre est une des plus nobles, un refuge pour les humains.
« Elle conduit le disciple au terme de ses espérances : l'ouverture des portes de la lumière, le débordement des grâces divines,
« L'arrivée en des lieux sûrs, où la crainte s'évanouit et la fin du doute, destructeur des bonnes actions.
« De fragments épars elle a formé un tout, réuni par des preuves irréfutables.
« Elle éblouit l'imagination de ceux qui savent et qui possèdent la bonne direction, et qui conduit à la science des choses cachées.
« Elle démontre la perfection d'un esprit grave, la limite extrême de la connaissance de la Divinité et la solidité de la conviction,
« La pureté du cœur et la pénétration du regard. Mieux que tous les autres, ô mon ami, tu as su dépeindre les attributs de la Divinité.
« Que Dieu te garde ! Qu'il te fasse parvenir à ton but ! Qu'il t'élèv au plus haut de la gloire !

« Qu'il te conserve au milieu de tes parents, de tes frères, de tes deux fils, de toute ta famille!

« L'humble serviteur demande à la pureté de ta perfection la grâce de tes prières les plus favorables.

« Peut-être arrivera-t-il aux termes de ses vœux : le regret des fautes passées et les grâces qui lui procureront le salut.

« Seigneur, réalise mes espérances et dans ce monde et dans l'autre !

« Pardonne leurs péchés à Tes fidèles serviteurs, ou trépassés ou vivants !

« Envoie-nous les grâces que tu accordes à ceux qui Te craignent ! Préserve-nous de tout faux pas!

« Bénis le Prophète Mouhammad, la meilleure des créatures, que Ta clémence a envoyé sur la terre !

« Agrée sa famille, ses compagnons, ceux qui l'ont écouté et ceux qui le suivront jusqu'à la fin des temps ! »

A cette poésie s'ajoutait un appendice : « O bon et admirable sayyid! Que Dieu vous accorde à vous et à tous les musulmans la plus belle des récompenses dont Il gratifie les saints qui Le craignent. Vous avez dépensé tout votre zèle à donner aux musulmans le bon conseil et à leur montrer les ombres qui séparent les anciens des modernes. Les perles qui étaient dispersées vous les avez réunies. Vous avez fait paraître au grand jour ce qui était caché dans les ténèbres de l'erreur. Et dans ce commentaire où je n'ai fait que suivre la voie qui m'était tracée, la vérité est jaillie solide et pleine d'éclat; le faux savant qui n'en connaît pas la valeur y trouvera des difficultés sans en découvrir le vrai sens. Là apparaissent le rang de l'auteur et la perfection admirable de son œuvre. Le poète a dit :

« Les maîtres de la science ont déparé mon intention, alors que ma pensée s'adresse à une intelligence d'enfant. »

Ibn Yahbach At-Tâzi composa encore le commentaire d'une autre *Aqîda*. Il le fit parvenir au Sanoûsî en y joignant ces autres vers suivants :

« Quelle merveille que celle du docte imâm agréé du Très-Haut, le savant glorieux et plein de la crainte du Seigneur.

« Le descendant des grands et nobles Vertueux, le charîf Mouhammad à l'origine pure,

« L'océan de science, la mine des mystères cachés, l'homme le plus distingué de son époque, le guide des âmes !

« Si jamais tes yeux ont contemplé une belle « 'Aqîda », elle est le joyau de cet imâm incomparable.

« Tu as contemplé ce qui fait la joie des cœurs et leur donne la lumière de l'étoile du Farqad [1].

« Ton devoir est de l'étudier, ô mon cher ami : elle te procurera des avantages que tu ne saurais trouver ailleurs.

« Le commentaire de cette œuvre a mis en relief la science prodigieuse de l'auteur : Va ! Étanche ta soif à ce noble abreuvoir.

« Repose-toi sur l'œuvre de l'imâm : tu n'auras point à chercher d'autres maîtres et tu seras bienheureux.

« C'est une œuvre du cœur; le cœur ne rejettera point les paroles du maître.

« Que Dieu le comble de bienfaits, lui et tous ceux qui aimeront le joyau de ses mains ! Qu'Il vienne à son aide !

« Qu'Il lui accorde une récompense éternelle et sublime et l'admette au séjour du Prophète Mouhammad !

« Qu'à Son Envoyé le Très-Haut accorde éternellement Ses bénédictions au plus haut des demeures céleste !

« Qu'Il agrée sa famille et ses compagnons, ses fidèles et ceux qui le suivent ! »

Voici un passage de l'œuvre du chaikh At-Tâzî transcrit par un de ses disciples : « Un obstacle m'a durant quelques jours empêché d'aller voir un ami ; celui-ci m'a blâmé, croyant à un abandon. Pareille pensée ne m'est jamais venue à l'esprit. Mes sentiments pour lui n'ont pas changé, ils n'ont en rien perdu de leur force ; mais les siens à mon égard me semblent attiédis. Mes lèvres ont laissé sortir ce qui était caché dans le jardin de mon cœur et c'est ce que je dis dans ces vers :

« Ce n'est point un abandon ni une rupture qui m'a tenu éloigné de vous : les vrais motifs oppressent la poitrine.

1. Étoile très brillante de la Petite Ourse.

« Tu crains d'être blâmé en les énonçant, diras-tu, et si je ne trouve aucun prétexte tu me demanderas quelle est mon excuse.

« Mon excuse tu sauras qu'elle a un motif; ce motif est puissant et c'est lui qui fait mon excuse elle-même.

« Que celui-là soit à l'honneur qui nourrit de bonnes pensées et conserve les amitiés anciennes.

« C'est à celui-là qui, en l'absence de son ami, accourt à son aide et lui aplanit toutes les difficultés, que Dieu accorde Son secours.

« Le vrai ami ne dévoile point nos secrets, en notre absence; il nous prête son appui et s'incline devant ce qu'il croit être un ordre.

« Il s'accorde avec nous en toute occasion; il sait montrer le chemin de la justice et de la piété.

« Plût à Dieu que je le rencontrasse : je lui donnerais la moitié de ma récompense (céleste), si elle pouvait être partagée.

« La rencontre d'un pareil ami est rare de nos jours, plus rare que le Phénix, ô grand savant ! »

Bref Ibn Yahbach At-Tâzî fut un des plus grands hommes et des plus généreux. Son époque se reposa sur lui comme sur un somptueux oreiller. Il m'est tombé un jour entre les mains un de ses ouvrages dans lequel il prêchait la guerre sainte pour la cause du Très-Haut; c'est là un livre qu'il faudrait toujours avoir devant soi, et qui mériterait d'être écrit non point avec de l'encre, mais en caractères d'argent; la poésie y alterne avec la prose.

Ce personnage a composé des qacîdas, des vers à rimes doubles, des poésies de mètre brisé; toutes ces œuvres sont d'une beauté limpide. Il a écrit encore un takhmîs admirable sur la *Bourda* de l'imâm Al-Bouçîrî. On lui doit sur le Çoufisme, soit en vers, soit en prose, des études de toute beauté.

J'ai été son disciple par l'intermédiaire du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî et du qâdhî Aboûl-Hasan 'Alî ben 'Abd Al-Wâhid Al-Yaçloûtî.

Il est mort à la fin de la deuxième décade (1514); Dieu en sait davantage.

قولهم في التوكل

قال ذو النون التوكل ترك تدبير النفس
والانخلاع من الحول والقوة والله تعالى
جعل التوكل مقرونا بالايمان فقال
وعلى الله فتوكلوا ان كنتم مومنين
وقال وعلى الله فليتوكل المومنون
وقال لنبيه وتوكل على الحي الذي لا يموت
وقال حمدون القصار التوكل هو الاعتصام
بالله وقال التقوى واليقين مثل كفتي
الميزان والتوكل لسانه به تعرف الزيادة
والنقصان

Sur la confiance (en Dieu).

Dhoûn-Noûn a dit : « La confiance consiste dans l'abandon de toute préoccupation de soi-même et dans le renoncement à sa puissance et à sa force personnelles. Dieu a décrété que la confiance est unie à la foi. » *Mettez votre confiance en Dieu si vous êtes fidèles*[1] !... *Que les croyants mettent leur confiance en Lui*[2] ! Dieu a dit à ton Prophète : « Mets donc ta confiance dans le vivant qui ne meurt pas[3] ! »

Hamdoûn Al-Qaççâr a dit : « La confiance consiste dans le fait de chercher refuge en Dieu. La crainte de Dieu et la foi profonde sont comme les deux plateaux d'une balance dont la confiance serait la languette par laquelle on reconnaît l'excédent et le manque. »

1. Qorân, chap. v, v. 25, traduction Kasimirski.
2. Qorân, chap. iii, v. 118, traduction Kasimirski.
3. Qorân, chap. xv, v. 60, traduction Kasimirski.

Le chaikh, le grand voyageur, le saint badîl[1], *l'auteur de miracles qui dépassent l'esprit, Aboû 'Abd Allah Mouhammad Az-Zaïtoûnî.*

(*P.* 54.)

Il fut un des professeurs du chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad Zarroûq, dont la biographie a été racontée plus haut. C'était un homme aveugle, de couleur noire et dont les invocations étaient exaucées. La promptitude avec laquelle se réalisaient les vœux qu'il formait lui valut, de la part des çoufistes possédant le don des miracles, le surnom de vipère aveugle contre la morsure de laquelle les remèdes sont impuissants.

Il organisait, à destination de la demeure sacrée de Dieu, des caravanes de pèlerins qui partaient du Maghrib et allaient visiter (le tombeau) du Prophète Mouhammad (sur lui le salut!). Les Arabes de l'Angâd, du Zâb et de l'Ifriqiya n'osaient, malgré leur audace et leur bravoure, s'attaquer à ces caravanes; ils avaient constaté les prodiges qu'il opérait par un pouvoir qu'il avait reçu de Dieu (louange à Lui!).

L'anecdote suivante m'a été racontée par un homme de mérite, qui avait une fois accompagné Az-Zaïtoûnî dans l'un de ses voyages : « Nous étions en route pour le pèlerinage ; nous avions campé dans un endroit du Zâb. Des Arabes montés sur des chevaux arrivèrent sur nous de tous les côtés pour assaillir et piller la caravane. Nous nous réfugiâmes auprès du chaikh et lui annonçâmes la chose. « De quel côté sont-il venus ? demanda-t-il. — De tous les côtés ! »

« Alors, prenant une poignée de terre, il la jeta à droite; il fit de même en avant et encore en arrière. De cette

1. « Badil », pl. Abdâl. Les abdâl dans la hiérarchie çoufique viennent immédiatement après le Pôle (Qotb).

poussière des essaims d'abeilles sortirent, qui effarouchèrent les chevaux des Arabes et les firent disparaître à nos yeux. Tout le monde fut témoin du prodige.

« A la fin de la journée, les Arabes vinrent à pied poussant devant eux vaches et moutons, accompagnés de tout leur monde et précédés de leurs enfants ; ils venaient demander la bénédiction au chaikh, implorer sa bienveillance et lui dire la terreur immense que les abeilles leur avaient causée.

« Il occupait (que Dieu lui fasse miséricorde !) une place considérable parmi ceux qui étaient parvenus au rang de *Noûh*[1].

« Les Arabes pillards venaient attaquer la caravane où se trouvait le chaikh, racontaient-ils eux-mêmes : ils la trouvaient entourée d'un mur infranchissable. »

1. Le *Noûh* est un des rangs de la hiérarchie çoufique.
2. « Fath » signifie ouverture d'une porte... ; ici l'ouverture des portes de la bienveillance divine.

الفتح

هو كل ما يفتح على العبد من الله تعالى بعدما كان مغلقا عليه من النعم الظاهرة والباطنة والارزاق والعبادة والعلوم والمعارف والمكاشفات وغير ذلك

Le « Fath[2] ».

Il consiste dans les dons de toutes sortes que le Très-Haut répand sur le serviteur après avoir tout d'abord fermé sur lui les portes de la bienveillance : grâces apparentes et cachées, bienfaits, piété, sciences, dons surnaturels, pénétration des mystères, etc.

Une pratique utile.

(*P. 55.*)

L'élève de notre personnage, Zarroûq (que Dieu lui fasse miséricorde!), m'a raconté ce qui suit et que je rapporte fidèlement : le chef d'une caravane ou d'un pèlerinage réunit tout son monde ; il se tourne vers Dieu et cherche en Lui un refuge contre Satan le Maudit. Faisant ensuite le tour de la caravane, il récite la sourate du Destin, et cela jusqu'à ce qu'il ait fait le tour complet et soit revenu à son point de départ. Cette sourate est une sauvegarde contre les entreprises des voleurs et des brigands ; Dieu entoure la caravane d'un mur que le voleur ne peut ni escalader ni percer. C'est là une vérité indubitable : on l'a constaté à maintes reprises et de tout temps.

Le chaikh Az-Zaïtounî est mort au commencement de ce siècle.

Que Dieu lui accorde Sa miséricorde et Sa satisfaction !

Le chaikh vertueux et à la baraka, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Soulaïmân Al-Baqqoûï, des environs de la bourgade de Bâdis, dans la tribu des Baqqouya.

(*P. 55.*)

Il fut un homme vertueux et pieux, dont les invocations étaient exaucées et qui fut l'auteur de miracles éclatants. Tendre, doux, aimant la pauvreté, il se refusait à admettre sa qualité de chaikh. Il était disciple du chaikh Aboûl-Hadjdjâdj At-Talîdî.

Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !) à la fin de la sixième décade ou au commencement de la septième (1552-1553). Son tombeau se trouve dans sa zâwiya et fait l'objet d'un pèlerinage.

Que la miséricorde de Dieu Très Haut s'étende sur lui !

Le chaikh qui possède la connaissance de la Divinité, le saint Aboû 'Outhmân Sa'îd ben As-Sâïh Al-Mâliki, Arabe des Banoû Mâlik.

(*P. 55.*)

Il fut un savant versé dans la connaissance du Très-Haut. Il fréquenta la compagnie des chaikhs Aboû Fâris Abd Al-'Azîz At-Tabbâ', Aboû 'Abd Allah Mouhammad Aç-Çaghîr, Aboûl-'Abbâs Al-Hârithî. Anéanti dans l'amour (de Dieu et du Prophète), il occupa en cela un rang si élevé que ses ailes auraient laissé loin derrière lui tous ceux qui auraient tenté de l'atteindre.

« Je fis un jour une visite au chaikh Sayyîdî Sa'îd, m'a raconté mon père (que Dieu lui fasse miséricorde!). Après la prière du matin, alors que nous étions assis auprès de lui, un homme vint le trouver, qui lui dit : « Maître, hier, pendant que j'étais avec toi dans cette zâwiya, le lion s'est jeté sur l'unique vache que je possède, sur les bords de la rivière qui est devant nous, et l'a dévorée. — Dieu, répondit le chaikh, rendra le lion impuissant contre celui qui a recours à Lui. Va là où était ta vache : tu la trouveras, s'il plaît à Dieu, et elle sera sous la garde du lion. » L'homme partit, mais à peine s'était-il éloigné qu'il revint : il avait retrouvé la vache auprès de la rivière; elle paissait, et le lion était accroupi devant elle. A la vue de l'homme, la bête féroce disparut, laissant la vache.

« Cette aventure nous plongea dans l'étonnement. Depuis lors, à en croire les villageois de ce pays, le lion n'osa jamais s'attaquer au bétail, nombreux cependant dans ces parages. »

Notre vénéré chaikh Aboûl-Hadjdjâdj Al-Hasanî, dont il a été parlé au début de ce livre, nous racontait des mira-

cles merveilleux de notre personnage et disait de lui qu'il était un saint versé dans la connaissance du Très-Haut.

Aboû 'Outhmân Sa'îd mourut (que Dieu lui fasse miséricorde!) entre 931 et 940 (1524-1533)[1]; il fut enterré à l'endroit appelé Al-Mardjoûma. Son tombeau est un lieu de pèlerinage célèbre.

Le vertueux chaikh, le saint à la bénédiction et aux miracles éclatants, Aboû Ychchoû Mâlik ben Khoudda Aç-Çoubaïhî, Arabe Çoubaïh.

(*P. 56.*)

Sayyîd pieux, docte et éminent, il fut un des plus grands chaikhs; ses grands prodiges et ses actions d'éclat sont inscrits sur les pages de la gloire.

Notre vénéré chaikh Aboûl-Hadjdjâdj parlait de lui avec éloges; un des élèves de Malik, racontait-il, appelé le sayyîd Hamdân, assistait à son cours : il parlait des merveilles des cieux, des mystères de l'invisible et de la grandeur de la divination.

Il fréquenta la compagnie des chaikhs çoufistes, dont il se montra le disciple. En un mot, il fut un savant que son mérite et sa vertu rendirent célèbre et qu'on range au nombre des grands hommes. Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde!) entre 921 et 930 (1515-1524) et fut enterré au bord de la rivière du Seboû, à une journée de marche de Fès. Son tombeau fait l'objet d'un pèlerinage.

1. Exactement: au commencement de la quatrième décade.

Le saint chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Mançoûr Al-Miçbâhî, enterré à Al-Basâbis.

(*P. 56.*)

Contemporain d'Aboû Ychchoû et d'Aboû 'Outhmân et disciple de leurs professeurs, on peut le comparer à ces deux personnages. Il fut un homme d'une haute condition. A en croire des témoins dignes de confiance, il fut l'auteur de divers miracles.

« Sayyîdî Mouhammad ben Mançoûr fut un prodige de Dieu Très Haut. Personne ne douta de son mérite ni de sa sainteté. » Telles sont les paroles que j'ai entendues de la bouche du faqîh Aboû 'Abd Allah Az-Za'mourî.

Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !) entre 921 et 930 (1515-1524). Dieu en sait davantage. Son tombeau est célèbre et se trouve à Djazîrat Al-Basâbis, dans le pays des Aoulâd Djalloûn.

Le grand et célèbre chaikh, le saint Aboûl-Abbâs Ahmad Al-Hârithî, habitant Mèkinès.

(*P. 56.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un de ces grands hommes à qui Dieu a accordé le don des miracles. Ami et disciple du chaikh, le Pôle, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Soulaïmân Al-Djazoûlî, il conduisit avec la grâce de Dieu une foule immense dans le droit chemin. Il jouissait de la plus haute considération auprès des chaikhs çoufistes ; ceux-ci faisaient de lui le plus grand éloge et racontaient de merveilleux miracles qu'il avait accomplis.

« Aboûl-'Abbâs Al-Hârithî a été le chaikh de notre pro-

fesseur, raconte notre vénéré maître Aboûl-Hadjdjâdj ben 'Isâ. Sa langue ne se relâchait pas un seul instant de la louange à Dieu. Il s'occupait de la confection de paniers et de disques en 'azef. Chaque fois que l'aiguille pénétrait ou sortait, il n'omettait pas de prononcer le nom de « Allah! »

Le même personnage ajoute encore en ces termes, que j'ai entendus moi-même : « Le chaikh Aboûl-'Abbâs était une fois venu en pèlerinage (au tombeau) du Pôle Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm ben Machîch Al-Hasanî, à la montagne de 'Alam. A son retour, accompagné de ses disciples, des principaux personnages de Mékinès... il passa par la localité d'Izadjan ; les notables de cet endroit se portèrent au-devant de lui pour lui offrir l'hospitalité. Une femme pauvre se présenta à lui, qui l'adjura, au nom de Dieu Très Haut, d'accepter l'hospitalité de sa demeure. Le chaikh était disposé à écouter sa demande ; mais ceux de l'endroit l'en détournèrent, en disant : « O Sayyidî, c'est une pauvresse, elle ne peut pas donner l'hospitalité à des fouqahâ. » Les compagnons du chaikh partageaient le même avis : « Maître, dirent-ils, nous ne pouvons pas délaisser pour cette malheureuse les principaux notables de l'endroit. » Le chaikh se laissa convaincre.

Le lendemain, les pèlerins se remirent en route et allèrent camper sur les bords de la rivière de l'Ouergha, distante d'une journée de marche. Ils y passèrent la nuit. Le lendemain, au lever du jour, le chaikh fut pris d'un trouble violent : « Il faut, dit-il, il faut revenir à Izadjan. — Pourquoi, o maître? — Dieu Très-Haut, reprit-il, a fermé sur vous les portes du bonheur; vous devez craindre même pour votre foi : la femme que nous avons vue hier vous a suppliés par l'amour de Dieu de descendre chez elle et vous avez préféré à la science l'hospitalité des riches. » Ils repartirent pour Izadjan; à la fin de la journée ils aperçurent la femme au milieu du chemin attendant le chaikh. A la vue de celui-ci, elle embrassa la terre et se

couvrit le visage de poussière. « O Dieu ! ô mon Maître ! dit-elle, je te remercie, ô Toi qui as exaucé ma prière et agréé ma demande ! » Le chaikh resta chez elle avec ses disciples pendant trois jours. A son départ il leur annonça qu'elle était une sainte.

Aboûl-'Abbâs Al-Hârithi est mort entre 901 et 910 (1495-1504).

Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

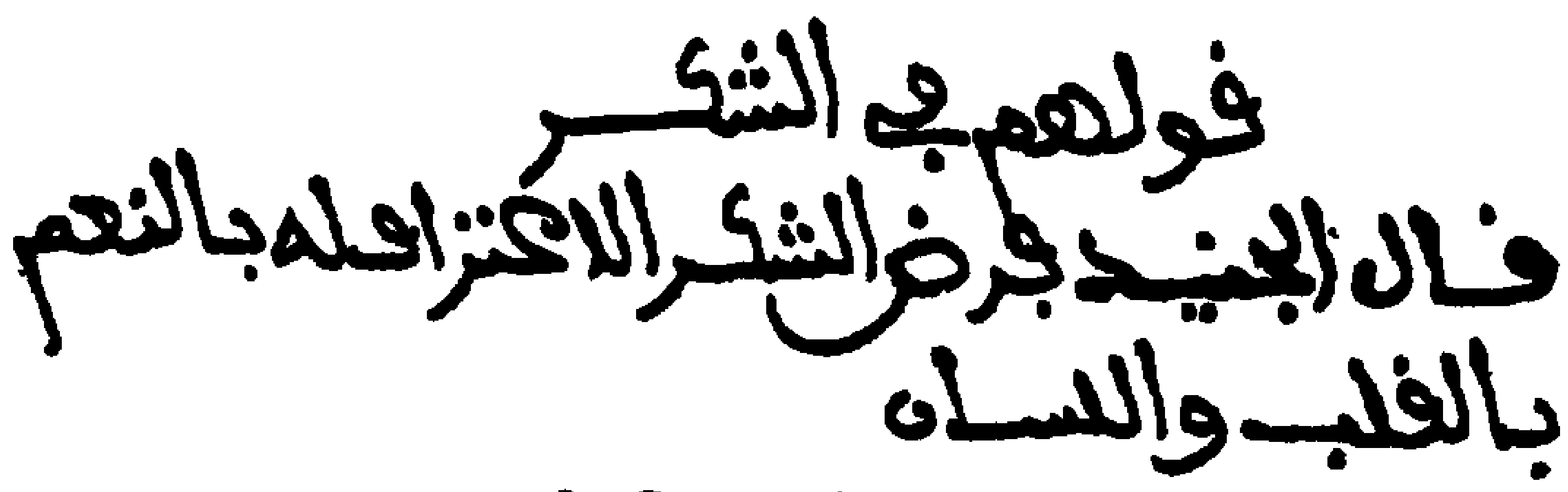
Son célèbre tombeau fait l'objet d'un pèlerinage; il se trouve à Mékinès; au-dessus de lui s'élève une mosquée, où les fidèles et les ascètes viennent se livrer aux pratiques du culte.

Le chaikh des confréries, le savant qui possède la connaissance de la Divinité, l'abreuvoir des disciples, la demeure du profitable pour ceux qui recherchent la bonne voie, l'illustre et fameux Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Isâ Al-Miknâsî Al-Fahrî.

(*P.* 57.)

Disciple du chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Hârithî, il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) l'un des princes de ces chaikhs qui entraînent les créatures vers la majesté du Dieu de

---



La Reconnaissance.

Al-Djounaïd a dit : « Être reconnaissant c'est avouer devant Dieu et par la parole et par l'esprit les bienfaits qu'il nous a accordés. »

justice et de vérité. Les habitants de Mékinès m'ont souvent, durant mon voyage en ce pays, raconté de ce personnage de nombreux miracles.

« Sayyîdî ben 'Isâ est la pierre philosophale qui n'a point sa pareille. » Son élève, notre vénéré chaikh Aboûl-Hadjdjâdj Ibn Mahdî, de qui je tiens ces paroles, m'a raconté l'anecdote suivante : « Un jour que je me trouvais chez lui, son disciple, le chaikh Aboûr-Rawâyin, se présenta, qui lui dit : « Maître, je mets les rênes de mon âme entre tes mains; je suis épris d'amour pour les femmes. Si tu n'as pas un pouvoir divin, ton disciple, c'est lui qui le dit, va désobéir à Dieu Très Haut cette nuit même ; et par Dieu ! je le ferai ! — Va, fais ce que tu voudras ! lui répondit le chaikh ; Dieu peut t'arrêter. Par le pouvoir de Dieu (louange à Lui !) ta volonté restera impuissante. »

« Le lendemain, Aboûr-Rawâyin se présenta une seconde fois devant nous : il était d'une faiblesse extrême et avait le visage pâle. « Qu'as-tu donc? lui demandâmes-nous. — J'ai vu hier, répondit-il, une chose étonnante. — Qu'est-ce ? — Je suis allé trouver une femme arabe ; je lui ai parlé et, selon le serment que j'avais fait la veille, lui ai demandé de venir passer la nuit chez moi. Elle y a consenti. Quand, tout près d'elle, j'ai voulu la charger, je me suis trouvé, tel un paralytique, impuissant à remuer un seul membre. Je suis resté couché sur le dos semblable à un mort et incapable ni de parler, ni de faire un mouvement. Au lever de l'aurore j'ai entendu la voix du chaikh : « Vas-tu te repentir à Dieu », disait-elle, ô Aboûr-Rawâyin ? J'ai répondu d'une voix voilée : « Je me repens à Dieu ! — Lève-toi pour faire la prière du matin » ! Alors je me suis dressé sur mon séant et je me suis trouvé dispos et comme libre de toute entrave. Je suis allé auprès du chaikh et il m'a demandé ce que j'avais fait. « O mon maître, ai-je répondu, quand on se trouve sous la protection d'un homme comme toi, on n'a pas à craindre de s'égarer. — Louange à Dieu pour le

secours et la miséricorde qu'il t'a accordés ! a-t-il dit alors ».

«Aboûr-Rawâyin ajouta : « C'est rester dans le péril que de ne pas se confier à un chaikh comme lui. » Cette aventure nous jeta au comble de l'étonnement. »

« Trois personnages au Maghrib n'ont jamais eu leurs pareils, a dit le chaikh Al-Baçrî, dont j'ai moi-même entendu les paroles ; ce sont : Sayyidî Ibn 'Isâ, Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî et Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî. »

En un mot, Sayyidî Ibn 'Isâ Al-Miknâsî Al-Fahrî fut l'un des chaikhs qui sont à la fois un modèle et un guide. Il mourut (que sur lui s'étende la miséricorde de Dieu !) au commencement de la quatrième décade (1524). Son tombeau se trouve à l'extérieur et à l'ouest de Mékinès ; c'est un lieu de pèlerinage très connu.

Le chaikh, le saint à la baraka manifeste et aux merveilles éclatantes, Aboû 'Outhmân Sa'îd ben Abî Bakr Al-Mouchtaraï, habitant Mékinès.

(*P. 58.*)

Il fut un vertueux serviteur de Dieu, un humble et pieux saint, un ascète plein de la crainte du Seigneur et pratiquant la mortification ; il ne se relâchait pas un seul instant de la louange au Très-Haut. Il nourrissait les faibles et les orphelins et préparait lui-même la nourriture. Ses vêtements étaient rudes et rapetassés et il portait une toque de laine analogue. Aimant le silence et la méditation, il se retirait dans un endroit privé de sa zâwiya, où il s'asseyait ; on ne le vit jamais debout que pour la prière. Il n'avait apparemment ni moyens de subsistance ni endroit cultivé ; mais les visiteurs venaient en foule à sa zâwiya, jour et nuit, et sur eux tous s'étendait à profusion la générosité divine.

Voici ce que m'a raconté un de ses meilleurs amis qui

s'occupait de l'entretien de la zâwiya : « Le chaikh recom-
« mandait au maître de ses celliers comme au gardien de « ses troupeaux de ne dresser aucun compte ni au dedans « ni au dehors. Tout venait de la générosité du Dieu qui « répand les bienfaits à Sa volonté. Il nous arrivait par- « fois d'entrer dans les celliers aux grains et de n'y rien « trouver ; l'intendant venait annoncer la chose au chaikh. « Retourne aux celliers, lui répondait-il : cherche et re- « garde bien ! Peut-être reste-t-il des grains à tel endroit. » « L'intendant revenait dans les celliers et y trouvait les « grains. Il en était de même pour le gardien des troupeaux ; « quand il n'avait plus d'animaux il venait l'annoncer au « chaikh et Dieu les lui restituait le jour même. »

Notre personnage possédait une baraka qui se manifestait dans toutes les circonstances de la vie ; à ses disciples, à tous il découvrait leurs actes de chaque instant.

Au nombre de ses miracles célèbres et fameux, il en est un relatif à une aventure avec le vizir Aboû 'Abd Allah Mouhammad, fils du sultan mérinide Aboûl-'Abbâs Ahmad. Nommé par son père vizir à Marrâkech, le prince s'était rendu au siège de ses fonctions. Or, à la suite d'un désaccord avec lui, l'un de ses conseillers s'était réfugié à la zâwiya du chaikh ; le vizir fit signifier au chaikh d'avoir à lui renvoyer le fugitif en lui promettant la sécurité à lui-même. Le chaikh s'adressa à son hôte : « Tu peux, lui dit-il, revenir chez ton maître, si tu le veux ! — O Sayyidî, je crains qu'il ne me tue ! — S'il te tue, Dieu le tuera », répliqua le chaikh.

Le conseiller revint chez le vizir : il passa deux nuits dans son palais ; la troisième il fut mis à mort et il ne resta plus trace de lui.

Sa mère vint trouver le chaikh et lui dit : « O maître, le vizir a tué mon fils. — C'était le destin que Dieu lui avait réservé, répondit le chaikh ; mais l'autre (c'est-à-dire le vizir) va le rejoindre à l'instant. » La nuit d'après, le vizir tomba dans un état de prostration extrême : la gan-

grène envahit son corps : ses chairs se séparèrent et se détachèrent morceau par morceau : son corps fut mis en pièces et la mort survint quelques jours après.

Ce miracle fut un sujet de réflexion pour le sultan et pour le peuple. Depuis lors les princes et autres mortels montrèrent plus de vénération pour le caractère sacré de la zâwiya du chaikh ; le criminel qui, après le plus grand des forfaits, se réfugiait dans l'enceinte de la zâwiya n'y était pas poursuivi. La limite du refuge était, du côté du pays, la rigole où coule de l'eau et qui se trouve plus rapprochée de la ville que de la zâwiya.

J'ai vu les émissaires de la justice poursuivre des criminels et abandonner leurs poursuites dès que ceux-ci étaient parvenus à la rigole : ils avaient, en effet, constaté par de maintes épreuves qu'on ne pouvait la franchir sans éprouver à l'instant quelque mal. Il n'est point dans le Maghrib ni zâwiya ni sanctuaire de saint présentant un refuge aussi sacré que celui de la zâwiya du chaikh. Les émirs, par crainte du mal qui pouvait les frapper aussitôt, se gardaient bien d'en violer l'accès.

Aboû 'Outhmân Sa'îd ben Abî Bakr Al-Mouchtaraï est mort entre 951 et 960 (1544-1553), mais plutôt vers la fin de cette décade. Il a été enterré dans sa zâwiya.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

L'ami de Dieu, celui qui connaît les voies de la bonne direction et qui, dans le cours de sa vie, au commencement comme à la fin, a eu le secours de l'assistance divine, le chaikh Aboû 'Outhmân Sa'îd Ar-Râ'î Ad-Daghoûghî.

(*P. 60.*)

Cet homme occupa un rang élevé et fut un flambeau de lumière. Il fut l'auteur de miracles innombrables et de mer-

veilles que l'intelligence ne peut concevoir. Il fut le disciple du Pôle Aboû 'Abd Allah Al-Djazoûlî.

Il est mort au commencement de ce siècle, à une journée de marche de Fès.

Que Dieu lui accorde Sa miséricorde et Sa satisfaction !

Le chaikh éminent Aboûl-Fâdhil-Faradj Al-Andalousî, habitant Mékinès, chaikh Malâmatî[1].

(P. 60.)

Contemporain du chaikh 'Outhmân ben Abî Bakr, il fut lui-même un grand chaikh. Toujours cloué sur un lit, il accomplit de nombreuses divinations. Selon le caractère des Andalous, la bonne foi dominait en lui et il ne pouvait cacher à personne ses écarts de langage.

Il avait quelquefois des moments d'extase : « Donnez-moi à manger ! » disait-il alors ; et on lui apportait tout ce qu'on trouvait ! il l'avalait gloutonnement et sans mas-

1. Les Malâmatiya sont une confrérie çoufiste dont les membres font intentionnellement des actes innocents d'apparence coupable. Cf. *les Confréries musulmanes du Hedjaz*, par A. Le Chatelier, p. 153.

قال الله تعالى في وصف اهل الجنة ونزعنا
ما في صدورهم من غل اخوانا على سرر
متقابلين

Le Très-Haut a dit de ceux qui habitent la demeure céleste : « Nous ôterons de leurs cœurs toute fausseté ; vivant comme frères ils prendront leur repos sur des lits, se regardant face à face. »

(Qorân, chap. xxv v. 47, traduction Kasimirski.

tiquer. Souvent il avalait la nourriture de cent personnes; personne ne savait où elle se logeait, il n'en paraissait pas trace sur son ventre. Revenu à lui, il ne mangeait pas la centième partie de cela. Il distribuait, disait-on, cette nourriture aux pauvres dans un autre pays.

Il prédisait à l'avance les événements à ses disciples. Parfois il assistait à des expéditions guerrières, dans les rangs mêmes des soldats, et il annonçait les nouvelles à ses compagnons plusieurs jours avant qu'elles ne fussent connues.

A l'approche de la mort, il confia secrètement à l'un de ses disciples qu'il périrait de la mort du martyr; et, lui découvrant son corps, il lui montra des blessures récentes d'où le sang découlait et qu'il avait reçues dans une contrée lointaine, au cours d'une bataille entre les musulmans et les chrétiens. Il tomba mort à ce même instant; tout le monde constata les blessures qu'il portait: ce sont elles qui causèrent sa mort.

Il fut enterré à l'endroit où il avait demeuré de son vivant, près de la zâwiya d'Aboû 'Outhmân, à la fin de la quatrième décade (entre 931 et 940) (1524-1533).

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, le saint au pouvoir surnaturel Aboû Abd Allah Mouhammad, connu sous le nom d'Aboûr-Rawâyin dont il a été fait mention dans la biographie du chaikh Ibn 'Isâ.

(P. 60.)

Ce chaikh fut un prodige de son époque; il suivait la voie des Malâmatiya et tenait un langage ignominieux. Riche le matin, le soir il était pauvre. Il ne s'attachait à rien et donnait aux indigents et aux faibles tout ce qui lui venait dans les mains. Il avait des extases continuelles. Rencon-

trait-il un émir, un riche, il lui disait : « Achète-moi ta sainteté pour tant. » Et si l'autre le faisait : « Tout ira bien pour toi ! » lui disait-il. Mais en cas de refus il lui annonçait : « Tu seras destitué ! » Et, par la puissance du Très-Haut, ce qu'il avait prédit arrivait.

Après la prise de Mékinès, le sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh voulut s'emparer de Fès. Le chaikh Aboûr-Rawâyin vint lui dire : « Achète-moi Fès pour cinq mille dinars ! — Dieu ne t'a pas encore donné pareil pouvoir, répondit le sultan ; c'est là une chose que la Charî'a ne comporte point. — Par Dieu ! répliqua le chaikh, tu n'entreras pas cette année dans la ville ». Des mois se passèrent. Le sultan rencontra un résistance opiniâtre ; son fils, l'émir Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir, lui dit : « Écoute le chaikh Aboûr-Rawâyin et fais ce qu'il t'a dit ; c'est un saint béni de Dieu ». Il lui répéta souvent ces paroles et finit par obtenir la permission de parler au chaikh. L'émir 'Abd Al-Qâdir alla donc trouver Aboûr-Rawâyin : « Donne l'argent ! » dit celui-ci ; l'émir le lui donna : « A la fin de l'année, dit alors le chaikh, le Très-Haut accomplira vos desseins ; ce que je vous dis est un ordre de Dieu (louange à Lui !). » Il distribua aussitôt, sans garder la moindre chose pour lui-même, l'argent qu'il venait de recevoir.

Depuis ce jour le sultan ne cessa de monter en puissance et en gloire ; à la fin de l'année, il entra dans Fès comme le chaikh l'avait prédit.

Plus d'un faqîh d'Al-Qçar Koutâma m'a raconté l'aventure suivante. Al-Qçar était gouverné par le qâïd 'Abd Al-Wâhid ben Mouhammad Al-'Aroûsî. Le chaikh Aboûr-Rawâyin vint dans cette ville, monta sur le minaret de la mosquée et cria de sa voix la plus forte : « O descendant de 'Abd Al-Hamîd, achetez-moi Al-Qçar, sinon vous quitterez la ville cette année même ! » Or, le qaïd était alors avec un groupe de parents, fils de 'Abd Al-Hamîd. Entendant ces

mots il déclara : « Si Al-Qçar lui appartenait ou était en son pouvoir, il pourrait nous l'enlever. Faut-il que nous prêtions attention aux paroles d'un fou ! » Le lendemain le chaikh repartit en disant : « Le qâïd 'Abd Al-Wâhid sortira d'Al-Qçar avec toute sa famille pour n'y revenir jamais ! » Et la chose arriva par la puissance de Dieu Très Haut.

Notre personnage fit dire un jour au faqîh, le prédicateur Aboû 'Alî Harzoûz : « Achète-moi ta vie ! » On ne prêta point d'attention à ces paroles ; il dit à l'envoyé : « Reviens vers ton maître et dis-lui que bientôt il va périr égorgé avec son fils et qu'ils seront tous deux pendus à la porte de leur maison. » A cette nouvelle le faqîh Aboû 'Alî partit en hâte trouver le chaikh Aboûr-Rawâyin : « O Sayyidî, demanda-t-il, que m'as-tu dit là ? — Une faute a été commise qu'une volonté a précédée. — O Sayyidî, nous ferons tout ce que tu nous diras. — Il n'arrivera que ce qui a été écrit (sur le livre du destin). » Trois mois s'écoulèrent ; les événements se produisent tels que le chaikh les avait prédits et comme nous l'expliquerons, si Dieu le veut, dans la biographie d'Aboû 'Alî [1].

Nombreuses sont les anecdotes relatives à Aboûr-Rawâyin et à sa science de la prophétie.

Selon des témoignages sûrs et émanant de plus d'un personnage éminent et vertueux de Mékinès, on vint une fois, durant une période de sécheresse, demander la pluie au chaikh. « Attendez mon retour ! » répondit celui-ci ; et, s'en allant dans sa demeure, il distribua en aumônes tout ce qu'il y trouva ainsi que tout son bien et celui de ses enfants. Il ne laissa dans la maison ni une seule bouchée de pain ni un seul grain de blé. Il revêtit une étoffe grossière et revint vers ceux qui l'attendaient. « Levons-nous maintenant ! leur dit-il ; la demande est urgente et la prière sera exaucée. » Or, la pluie se mit à tomber ; les ondées du ciel

1. Cf. pages 144 et 145 de la traduction.

se répandirent sur eux pareilles au jet qui s'échappe de la bouche des outres.

Les miracles d'Aboûr-Rawâyin sont innombrables. Il mourut à la fin de la sixième décade (J.-C. 1552) et fut enterré à la porte de la raoudha de son chaikh, Ibn 'Isâ.

Que Dieu lui fasse miséricorde ! Qu'Il soit satisfait de lui !

Le célèbre saint Aboûl-Hasan 'Alî ben Ahmad Aç-Çinhâdji, connu sous le nom d'Ad-Dawwâr.

(*P. 62.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un vertueux serviteur de Dieu ; les habitants de Fès croyaient à sa sainteté, aussi sûre, disaient-ils, que la venue de l'Aurore Extatique ; entraîné sur la voie des Malâmtiya, ses états d'extase le prenaient à chaque instant. Il n'avait ni famille ni demeure fixe. Il parlait des choses cachées, les révélant à tous ceux qu'il rencontrait. La louange comme le blâme le laissaient indifférent. Il avait accès aux palais des Mérinides. Les femmes et les enfants venaient lui embrasser les mains et les pieds, mais lui ne s'arrêtait à personne. De somptueux vêtements, des objets précieux lui étaient apportés en cadeau et le sultan lui-même le revêtait de ses plus beaux habits ; mais il distribuait tout cela en aumônes. Il passait devant les boutiques des vendeurs d'huile ; il plongeait (dans les bocaux) les manches de son vêtement et les tachait d'huile et de beurre ; il ne cessait ensuite de tourner dans certains endroits en criant la majesté de Dieu [1]. Personne

1. Allah ! Allah ! Lâ ilah illâ Allah ! (Dieu ! Dieu ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu !). Cris que poussent dans les rues des villes les mendiants, les faqîrs...

ne lui connaissait de demeure. Ses troublants miracles lui valurent à Fès une considération immense.

A sa mort survenue entre 941 et 950 (1534-1543), le peuple se pressa en foule aux funérailles et se partagea les bois du brancard sur lequel on le portait, sa natte et ses vêtements. Il fut enterré en dehors de Bâb Al-Foutoûh. Le sultan, les fouqahâ... assistèrent à ses funérailles.

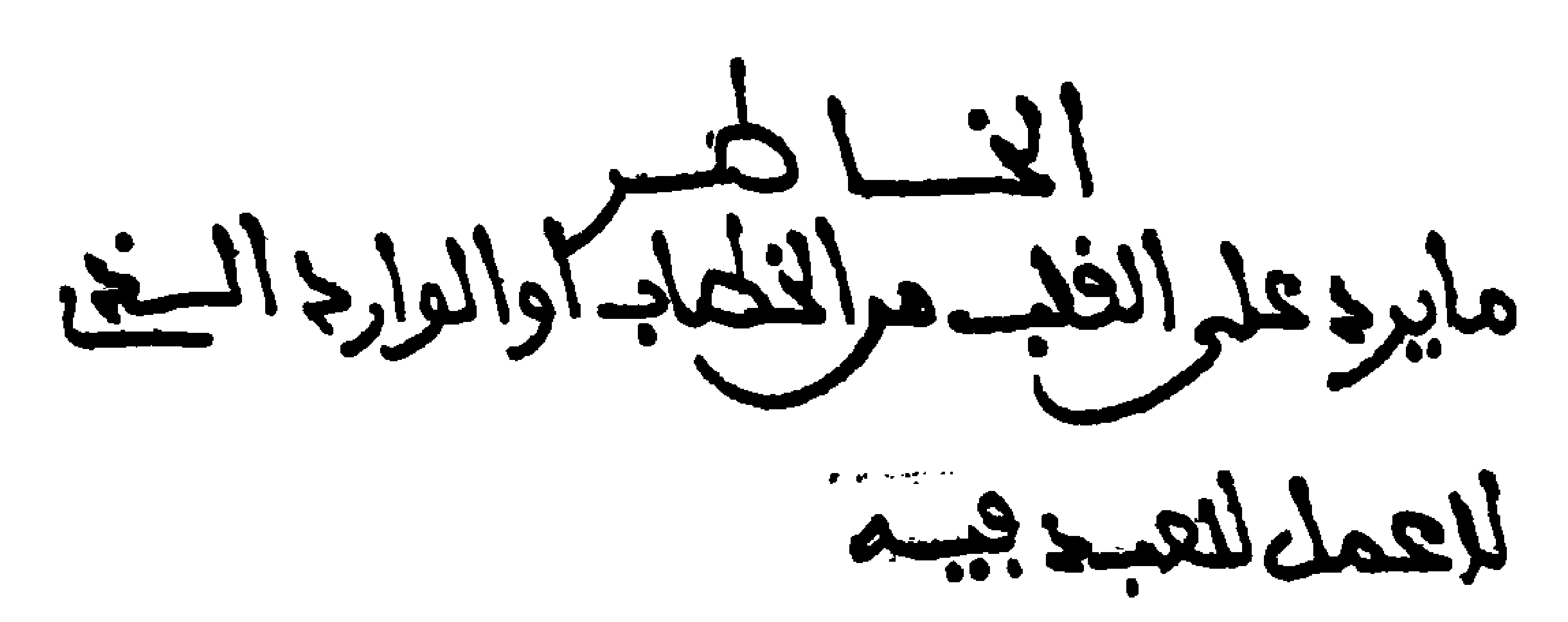
Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

Le chaikh, le saint Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf, enterré au quartier des Lépreux, à l'extérieur de Fès Al-Bâlî.

(*P. 62.*)

Il était lépreux ; il obtint de Dieu la guérison, mais des morceaux de chair s'étaient détachés de ses mains et de ses pieds.

Auteur de très grands miracles, possédant une perspicacité sûre, personne ne pouvait entrer chez lui qu'il ne devinât ses intentions et ne lui fît savoir ce qu'il avait dans le cœur. Il avait des principes austères, et l'aiguillon de sa



La Pensée.

Elle est constituée par les paroles qui surviennent au fond du cœur ; c'est encore une inspiration subite et qui surgit indépendamment de nous.

puissance se faisait sentir à l'instant. Détenteur des mystères divins et des dons spirituels, sa sainteté ne faisait l'objet d'aucun doute ; on raconte partout ses miracles.

Il mourut entre 941 et 950 (1534-1543) et fut enterré dans le quartier nommé plus haut.

Le très docte faqîh, le traditionniste, le fin prédicateur, le savant et très intelligent Aboû 'Alî Harzoûz Al-Miknâsî, fils du chaikh Aboû 'Alî Mançoûr.

(*P. 62.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un faqîh lettré, un écrivain abondant et clair ; on ne vit jamais prédicateur plus éloquent dans le Maghrib ; il ne refit jamais deux fois le même prône.

Ayant fait un voyage en Orient, il rencontra les chaikhs de cette contrée et se montra leur disciple. Il raconta les traditions tirées des livres de la djamâ'a des faqîhs et il lui fut délivré des diplômes ; il atteignit au plus haut degré de l'estime et de la considération auprès des rois de son époque. Plein d'une foi profonde dans la Voie çoufique, il fut un faqîh des plus grands et des plus nobles.

J'ai fréquenté ce personnage et l'ai entendu parler.

Il mourut (que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !) en dhoûl-qa'da de l'année 960 (1552). Certains de ses propos parvenus à la connaissance du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh, lui valurent la haine du souverain et furent cause de sa mort. Il fut arrêté avec son fils à la porte même de sa maison ; le fils fut renversé le premier : « Courage, ô mon fils ! lui dit le père. Par Dieu ! nous mourons chez vous de la mort du Martyr. » (Il rappelait ici le souvenir de 'Outhmân ben 'Affân, que Dieu soit satisfait de lui !) Ils périrent tous les deux en martyrs ;

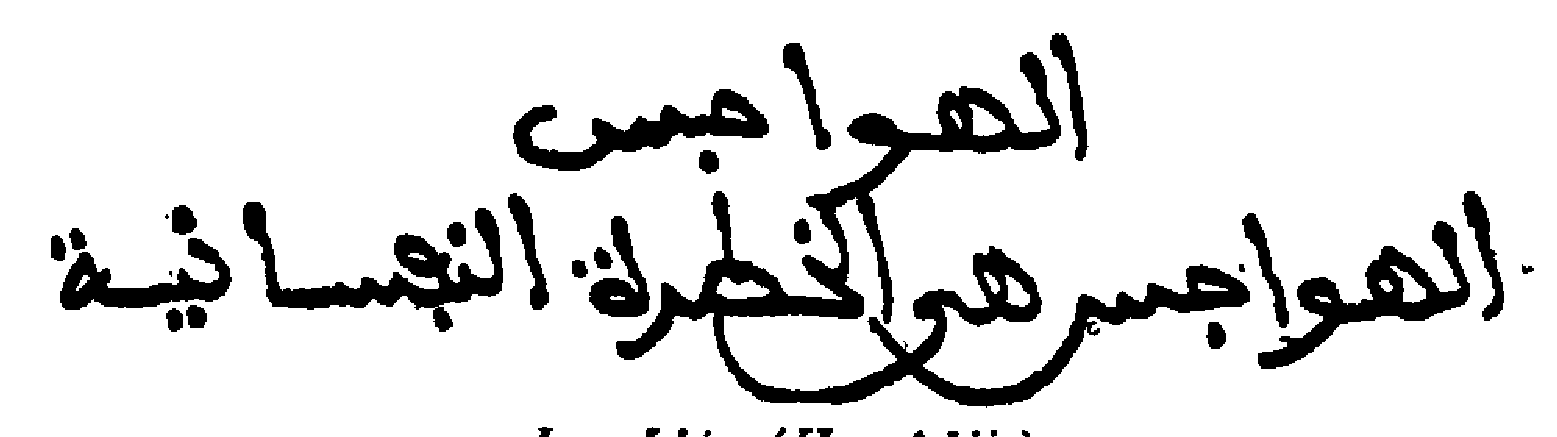
leurs corps furent pendus à la porte de leur maison, ainsi que l'avait prédit Aboûr-Rawâyin ; que la miséricorde de Dieu s'étende sur eux tous ! Cet événement se passa en dhoûl-qa'da 960 (1552).

Le chaikh qui possède la connaissance de la Divinité, l'ami du Très-Haut, Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Khayyât, habitant sur la montagne de Zarhoûn.

(*P. 63.*)

Disciple du grand maître Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Miliânî, il fut un çoufiste, un chaikh de l'éducation prophétique. Il avait des extases sublimes et était l'auteur de prodiges agréables à Dieu. On le voyait accomplir les miracles des saints et suivre la voie droite. Il eut des disciples

---



Les Idées (Hawâdjis).

Les idées sont les suggestions de l'esprit.

الزاجر

واعظ الله في قلب المومن وهو النور

المقذوف فيه الداعي له الى الحق

La Conscience.

C'est une voix intérieure que Dieu a créée au fond de notre cœur, une lumière répandue en nous ; c'est elle qui nous pousse vers le Dieu de vérité.

qui, à leur tour, devinrent des « vertueux ». Nombreuses sont les personnes qui m'ont rapporté de lui plusieurs miracles.

Il mourut empoisonné entre les années 921 et 930 (1515-1524) ; Dieu en sait davantage. Il fut enterré dans sa zâwiya de la montagne de Zarhoûn.

Que Dieu lui accorde Sa miséricorde et Sa satisfaction !

Le vertueux chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Oumar Al-Moukhtârî, originaire des environs de Mékinès.

(*P. 63.*)

Il fut un vertueux ; les moments d'extase dominaient en lui et il révélait les choses cachées. Il aimait les plaisirs de la chasse, objet pour lui d'une ardente passion.

« Par Dieu ! m'a raconté le qâïd Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Ghadhîfa, je n'ai jamais vu un homme comme Sayyidî Mouhammad ben 'Oumar ; il m'a révélé des secrets que ne peut connaître nul autre que Dieu (louange à Lui !). J'avais commis une action inconnue et des hommes et des esprits; je vins trouver le chaikh en me disant en moi-même : « S'il est vraiment un saint, il découvrira ce que j'ai fait. » Arrivé auprès de lui il me prit par la main et, m'emmenant dans un endroit solitaire et retiré : « O mon frère, me dit-il, il faut te repentir et écouter le bon conseil ; mais tu ne m'écouteras pas : tu as accompli telle et telle chose ! » Et il me raconta toute l'histoire comme s'il y avait assisté avec moi. « Je demande pardon à Dieu, louange à Lui ! » fis-je alors. « Cache ce que tu viens d'entendre, me dit-il ; garde-toi de le raconter à personne ! »

J'ai rencontré deux fois ce personnage : l'une à Tamasna dans les rangs de l'armée d'Al-Ghâlib, fils du sultan Aboû

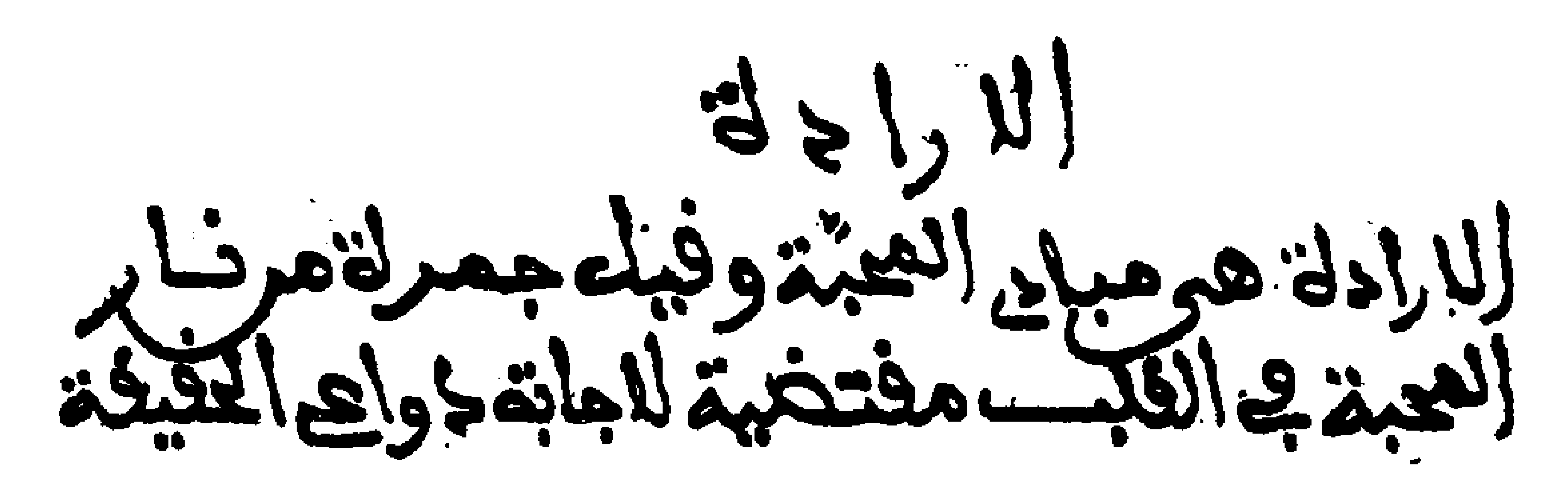
'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh, l'autre à Fès en l'année 970 (1562) ; j'ai fréquenté sa compagnie pendant un mois à la mosquée des Qarawiyîn, où je me rendais toutes les nuits et où je retrouvais, assistant à ses entretiens, le chaikh Aboûl-Qâsim ben Mançoûr Al-Ghamrî. Qu'il était éminent ! qu'il était docte ! C'était un chaikh qui à la beauté de caractère joignait l'étendue des connaissances, l'immensité de la foi, une finesse et une modestie extrêmes.

Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Oumar Al-Moukhtârî a été l'auteur de nombreux miracles qu'ont rapporté ceux de ses disciples qui furent des mourâbitoûn [1] et d'autres encore.

Il est mort entre 961 et 970 (1553-1562) et a été enterré à Agouraï, endroit situé près du Wâdî al-Goûl, à une journée de marche de Mékinès.

Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

1. Les Mourâbitoûn sont des sortes de « chevaliers de Malte » : champions de la foi, ils restent constamment sous les armes pour repousser l'ennemi qui violerait leur territoire et le combattre jusqu'à la mort.



La Volonté.

La volonté est le principe de l'amour. On a dit qu'elle est un charbon ardent du feu de l'amour qui est dans notre cœur ; c'est elle qui fait répondre à l'appel à la vérité.

Le chaikh, le faqîh, le prédicateur, le vertueux Baçrî Al-Miknâsî.

(*P.* 64.)

Çoufiste, docte faqîh, il faisait le prône à la mosquée cathédrale de Mékinès. Il jouissait, dans cette ville, du respect et de la vénération de tous, tant du peuple que des personnages éminents. On racontait de lui diverses sortes de miracles. Mais il prétendait avoir été initié au Çoufisme par une femme de l'endroit, à qui il attribuait des miracles et la connaissance de certains secrets ; Dieu sait là-dessus toute la vérité.

Ce personnage est encore en vie à l'époque actuelle, en l'année 935 (1528) [1].

Le vertueux chaikh Aboû 'Imrân Moûsâ ben 'Alî Az-Zarhoûnî, disciple du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Khayyât.

(*P.* 64.)

Il fut un homme vertueux, un saint. Toutes les fois qu'il passait devant un gros roc ou un rocher immense, il épuisait ses forces à l'arracher, à le retourner et à le faire rouler ; lorsqu'il était parvenu à ses fins, il se livrait à la méditation. Telle était sa manière de faire. On le voyait accomplir des miracles.

J'ai rencontré ce personnage ; d'un caractère doux, d'une conduite irréprochable, il portait sur la figure l'image du bien et de la vertu.

1. Erreur de date probable : il faut vraisemblablement lire 985 (1577) au lieu de 935.

Il est mort (que Dieu lui fasse miséricorde !) vers le milieu de la neuvième décade (J.-C. 1577) ; Dieu en sait davantage. Il a été enterré à l'endroit même qu'il avait occupé de son vivant à Zarhoûn.

Le saint chaikh Aboû Hafç ʿOumar Al-Khattâb, habitant Zarhoûn.

(*P. 64.*)

Homme pieux et vertueux, il fréquenta les chaikhs et se montra leur disciple. Il fut, dit-on, l'auteur de nombreux miracles ; ses desseins étaient nobles et ses pensées pures. Il jouissait de la considération des émirs et des autres grands personnages. Ses disciples, tout en racontant de lui des merveilles, ont déclaré qu'il n'avait pas de connaissances scientifiques sérieuses. Dieu connaît là-dessus toute la vérité ; mais c'est la pratique du culte qu'il faut surtout considérer.

Que Dieu soit satisfait de lui !

Le chaikh, le saint, le vertueux Aboû ʿAlî Al-Hasan ben ʿIsâ Al-Miçbâhî, habitant le pays d'Al-Baroûzî, dans le pays de Talîq.

(*P. 64.*)

Il fut un vertueux serviteur de Dieu ; ses invocations étaient exaucées. Il fut l'auteur de divers miracles, que ne purent cacher son humilité ni sa modestie dans les services qu'on lui demandait, ni sa vie retirée du monde et des créatures.

Lors de l'inquisition sur les zâwiyas du Maghrib par

Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh on vint dire à notre personnage: «Tu ne crains rien de la part du sultan? — Je ne crains que Dieu, répondit-il. Il n'est au pouvoir de personne de me supprimer l'eau et la qibla; le reste je l'abandonne à qui voudra le prendre. » Personne n'osa aucune entreprise contre lui.

J'ai rencontré plus d'une fois ce personnage; c'était un ascète et un homme de vertu.

Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !)entre 961 et 970 (1553-1562) et fut enterré à Ed-Da'adâa', endroit dans le pays d'Al-Baroûzî. Il laissa un fils vertueux du nom de 'Isâ, qui mourut martyr aux environs de Tanger, dans le Fahç, et qui fut enterré à côté de lui.

Que la miséricorde de Dieu s'étende sur eux!

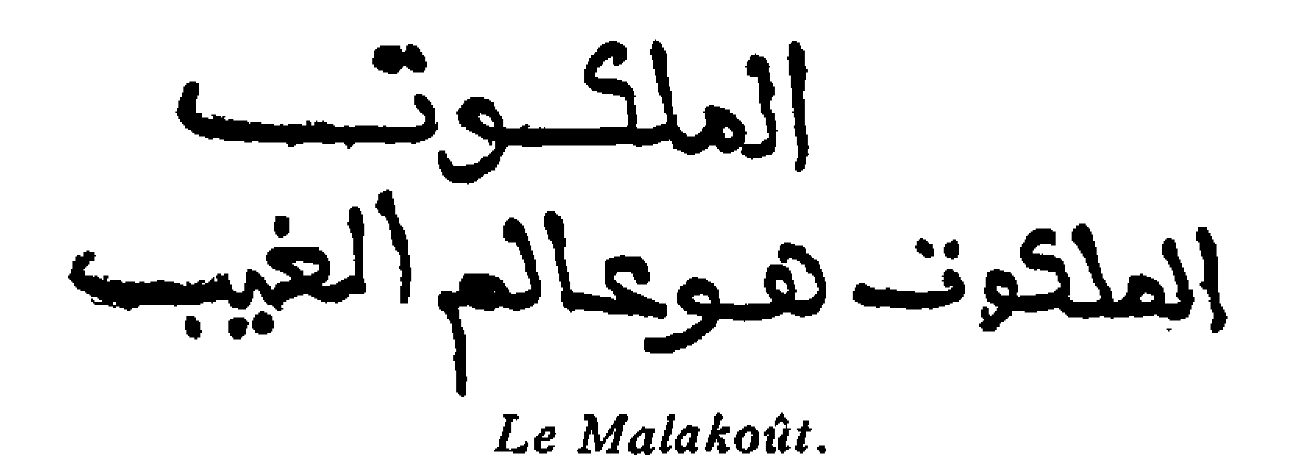
Le chaikh à la baraka, l'ami du Très-Haut, Aboûl-Hasan 'Alî Az-Zaghârî, habitant chez les Banoû Mazguilda.

(*P. 65.*)

Il fut un vertueux serviteur de Dieu, dont les invocations étaient exaucées et qui fut l'auteur de divers prodiges. J'ai rencontré ce personnage; je lui ai demandé sa bénédiction et il me l'a donnée.

Sa mort est survenue entre 951 et 960 (1544-1553); son tombeau est connu et se trouve chez les Banoû Mazguilda.

Que Dieu le couvre de Sa miséricorde!



Le Malakoût.

C'est le monde de l'invisible.

Le chaikh, le très docte faqîh Aboûl-Hasan 'Alî Al-Mançoûrî.

(*P. 65.*)

Originaire des tribus des Ghoumara, il vint se fixer à Banoû Zarwâl ; c'est là qu'il mourut entre 961 et 970 (1553-1562).

Docte faqîh, il était le disciple des chaikhs de Fès et de ceux d'autres villes. Il était ostensiblement un homme de bien et de vertu. Sa science fut profitable aux autres.

Que Dieu lui fasse miséricorde!

Le chaikh éminent Aboûl-Hasan 'Alî, connu sous le nom de Ach-Choullî Ach-Chaddâdî, habitant la montagne de Sarîf.

(*P. 65.*)

Il fut un chaikh çoufiste et eut de nombreux disciples. Homme de parole et aux intentions pures, il fut encore un homme de bien éminent qui ne se relâcha jamais de la louange à Dieu Très Haut. Il était le disciple du chaikh Aboûl-Hadjdjâdj At-Talîdî.

Sa mort est survenue au commencement de la neuvième décade (J.-C. 1573); il a été enterré à Aboû Djadiân, sur la montagne de Sarîf.

Il y avait entre lui et moi une amitié solide.

Que Dieu lui fasse miséricorde!

Le chaikh Aboû 'Alî Mançoûr ben 'Abd Al-'Moun'im Aç-Çinhâdjî, habitant dans le Habt.

(*P. 65.*)

C'est un homme éminent que l'on a vu accomplir de nombreux miracles. Il a fait un voyage en Orient, en Syrie et dans le pays des Turcs. Disciple, au début, du chaikh Aboûl-Hadjdjâdj At-Talîdî, il a fréquenté la compagnie des grands personnages. Il est encore en vie à l'époque actuelle, malgré un âge très avancé. Il s'est attaché avec une résolution austère à suivre la Voie de la Volonté et le Sentier de l'Éducation prophétique. Il a été profitable à ses disciples. Il a été pour moi un compagnon et un ami.

Que Dieu soit satisfait de lui !

Le chaikh éminent et béni Aboût Tayyib, habitant Maïsoûr dans les régions qui avoisinent la Malwiya [1].

(*P. 65.*)

Homme de vertu, de mérite, de religion et d'intentions pures, il est orné des qualités nécessaires pour con-

1. Vulgairement Moulouïa.



Le Hâl (*l'État*).

C'est ce qui vient au cœur indépendamment de nous par le simple effet de la grâce divine.

duire et ramener les créatures dans la bonne direction. Les preuves de la sainteté sont apparues manifestes en lui. Il est, à ce que je pense, encore en vie à l'époque actuelle; Dieu sait toute la vérité.

Le grand, le docte, l'industrieux faqîh, le Chaikh Al-Islâm Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben 'Oumar Al-Madhgharî, du district de Sidjlamâsa.

(*P. 65.*)

Il fréquenta le chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Isâ Zarroûq dont il fut le disciple. D'une vaste science et d'une haute condition, il suivit encore l'enseignement du saint chaikh Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz Al-Qousantinî; il y eut entre ces deux personnages un échange de correspondances intéressantes et d'une merveilleuse beauté.

En un mot, il fut un des chaikhs les plus pieux, un des plus grands imâms qui s'emploient à conduire les créatures dans le droit chemin. Il occupa un rang inaccessible; la vitesse de ses ailes était sans égale.

Voici ce que m'a raconté son fils, le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad : « A l'arrivée de mon père de la région du Soûs à Sidjlamâsa, l'un de ses amis lui demanda : « Pourquoi as-tu quitté les pays du Soûs, ô Sayyidî ? — J'ai quitté une foule qui se plaît dans les plus noires perversités, des faqîhs qui rendent les fatwas les plus défectueuses et des émirs qui tombent l'un après l'autre dans les plus grands précipices. »

Voici encore une de ses paroles : « Laisse le monde et abandonne l'objet qui t'attire. La justice... par ma vie! on ne la suit plus! »

Il prescrivit le bien et défendit le mal avec une opiniâtreté inflexible. Il fut l'auteur de miracles qu'il serait trop

long de raconter ou d'étudier ici. Professeur du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh et de son frère Aboûl-'Abbâs, c'est lui qui leur procura l'accès au pouvoir.

Je tiens l'anecdote suivante du noble vizir Aboû 'Abd Allah Mouhammad, fils de l'émir Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir, fils du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh: « La tribu des Manabha avait trahi mon grand-père (le sultan nommé ci-dessus); mais par la grâce de Dieu celui-ci échappa à leur perfidie. Le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben 'Oumar, informé par lui de l'événement, lui fit la réponse suivante : « Pourquoi ne penses-tu pas aux paroles d'Aboût-Tayyib Al-Moutanabbî (que Dieu soit satisfait de lui et qu'Il lui accorde la félicité!).

« La fidélité aux engagements n'existe plus; tu ne la rencontreras chez personne.

« Il n'y a plus que fausses nouvelles et serments perfides. »

« Le sultan s'appliqua alors à l'étude du Diwân d'Al-Moutanabbî; il le grava tout entier dans sa mémoire sans en omettre un seul vers. »

Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben 'Oumar Al-Madhgharî est mort à la fin de la troisième décade (J.-C. 1523); Dieu en sait davantage. Il a été enterré à Madhghara, à l'intérieur de la zâwiya qu'il avait occupée de son vivant.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh vertueux et à l'assistance divine, l'éminent Aboû 'Abd Allah Mouhammad, fils du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben 'Oumar mentionné plus haut.

(*P. 66.*)

Il fut un vertueux serviteur de Dieu. Je l'ai rencontré deux fois dans la ville de Marrâkech. Il avait un caractère

d'une beauté incomparable et dominait tout le monde par sa science et sa religion. Venu en l'année 970 (1562) chez le sultan Al-Ghâlib Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben Ach-Chaikh Ach-Chârif, il lui donna des conseils et l'exhorta à la justice et à la bonté envers le peuple. Un chambellan lui objecta, à propos de la corruption du peuple dans les premiers temps du règne, qu'il n'était possible de gouverner les sujets que par la contrainte et la domination ; il invoqua à l'appui de son dire certains faits évidents de l'histoire. Alors le chaikh de repartir : « J'ai recours à Dieu contre un pervers qui connaît la tradition [1]. » Ces paroles ont passé en proverbe.

Aboû 'Abd Allah Mouhammad est mort entre 971 et 980 (1563-1572) ; il a été enterré à côté de son père.

Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

Le chaikh, le faqîh, le gardien de la science, le scrutateur, le très docte Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân (Al-Madhgharî), fils du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah cité plus haut et frère du chaikh Aboû 'Abd Allah nommé ci-dessus.

(*P. 67.*)

Il fut un docte et éminent sayyîd, un modèle à suivre. J'ai rencontré ce personnage à Fès en 971 (1563). Nous eûmes un entretien sur le sujet suivant : l'adoucissement de la lettre *qâf*, écrite avec un seul point diacritique, a-t-il ou non une origine dans la langue ? — « Non, répondit-il ; je tiens de mes professeurs un vers transmis de bouche en bouche et cité couramment, qui comporte l'adoucissement de la lettre *qâf* avec la prononciation actuelle que lui don-

1. C'est-à-dire contre un musulman pervers.

nent les Arabes de la campagne. Les lexicographes citent en exemple ce vers que les Arabes prononcent ainsi :

« Ne creuse pas un puits pour y *faire tomber* ton frère : c'est toi qui y *tomberais* et non pas lui [1]. »

Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân combattit la thèse sur la « restitution en pièces d'or [2] » qu'admettaient les fouqahâ de Fès ; il jugeait qu'il fallait la condamner.

En un mot il fut un des plus grands 'oulamâ. Il mourut comme il sortait de Fès, à la fin de l'année 971 (1563) et fut lui aussi enterré à côté de son père.

Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

Le docte chaikh des fatwâs, l'imâm de ceux qui craignent le Très-Haut, l'étendard (de la science), le modèle à suivre, Aboû Sâlim Ibrâhîm ben Hilâl.

(*P. 67.*)

On ne saurait dépeindre le mérite, l'étendue de la science, l'éclat et la grandeur du rang de ce personnage : sa gloire dépasse tout ce qu'on pourrait en dire.

Il m'est, en 981 (1573), tombé entre les mains un de ses ouvrages ; l'auteur y donne la liste de ses professeurs et indique les parties de la science qu'il a étudiées comme aussi les diplômes qu'il a reçus. Certes c'est à juste titre que celui qui étudie ce chaikh affirme l'immensité de sa valeur et l'élévation de son rang et déclare qu'il fut l'unique de son temps et la merveille de son époque.

1. ڤع = *taga'*. Il est difficile de bien saisir la pensée de l'auteur sans avoir le texte sous les yeux. Au lieu de prononcer *q* (*taqa'*), prononciation correcte, on prononce ici *g* (*taga'*). Les mots français correspondant aux mots arabes dont il est question ont été soulignés.

2. Il est une règle de droit musulman, qui interdit de faire le change en monnaie de même métal : de l'or avec de l'or, de l'argent avec de l'argent, du cuivre avec du cuivre.

D'après le témoignage de plusieurs fouqahâ qui me l'ont affirmé, Aboû Sâlim aurait rédigé un commentaire merveilleux du *Moukhtaçar al-Far'aï* d'Ibn Al-Hâdjib ; cet ouvrage s'est perdu. Il a composé en outre des « Réponses à des questions de droit » et des poésies en mètre brisé : elles montrent toutes sa finesse, son talent et l'étendue de ses connaissances ; elles expliquent l'accord unanime de ses contemporains sur son mérite, sa sainteté et son titre de

---

الاحوال

الاحوال هي المواهب الفايضة على العبد من
ربه اما واردة عليه ميراثا للعمل الصالح المزكي
للنفس المصفي للقلب واما نازلة من الحق
امتنانا محضا وانما سميت احوالا لتحول
العبد بها من الرسوم الخليقة ودركات البعد
الى الصفات الحقيقية ودرجات القرب وذلك
هو معنى الترقي

Les Ahwâl (les États).

Ce sont les grâces divines répandues fréquentes sur le serviteur ; elles lui parviennent soit comme un héritage dû à ses œuvres pies qui purifient son âme et son cœur, soit comme un don gratuit du Seigneur.

On les appelle ahwâl (états) en raison des nombreux changements d'états par lesquels passe le serviteur et qui échappent aux lois ordinaires de la nature ; on les appelle encore ainsi en raison des étapes diverses qu'il doit franchir pour atteindre la vérité pure et se rapprocher de plus en plus de la divinité.

prince des savants. La crainte d'allonger mon livre m'empêche seule de transcrire ici plusieurs fragments de ses brillantes poésies et de sa prose supérieure.

A la louange de ce personnage le chaikh Aboû 'Abd Allah Al-'Annâbî a composé une qacîda admirable dans laquelle il a payé à son droit le tribut qu'il lui devait et a fait remarquer la délicatesse de son goût ; cette poésie ne se trouve plus de nos jours.

En un mot, Ibn Hilâl est un des plus grands 'oulamâ et l'un des plus grands chaikhs de l'Islâm. Il est mort entre 901 et 910 (1495-1504). Que Dieu le couvre de Sa miséricorde et que le souvenir de Ses saints et de Sa religion attire sur nous les bienfaits de Sa grâce!

Le saint et vertueux chaikh Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân As-Sidjlamâsî, connu sous le nom de l'Homme sans Peur.

(*P. 68.*)

Pieux ascète retiré du monde et plein de la crainte de Dieu, il fut un vertueux serviteur du Très-Haut. Selon des témoignages dignes de confiance, il a été l'auteur de divers miracles. Le faqîh, le maître Aboûl-Hasan ben 'Abd Al-'Azîz ne pouvait parler de lui sans faire son éloge : « Par Dieu, disait-il, cet homme-là est un saint. »

Ce personnage est encore vivant au moment où j'écris sa biographie, au milieu de la neuvième décade.

Le faqîh, le maître, celui qui ne cesse pas de se tenir prêt pour l'autre monde, notre ami, notre vénéré saint, le chaikh Aboûl-Hasan 'Alî ben 'Abd Al-'Azîz As-Sidjlamâsî.

(*P. 68.*)

Il fut un faqîh plein de la crainte du Très-Haut, un maître d'enseignement. Il fit ses études avec le chaikh Aboûl-Hasan Ibn Hâroûn. Ayant fait un pèlerinage à la Maison sacrée de Dieu [1], il rencontra en cours de route le chaikh de ce temps-là, Aboû 'Abd Allah Al-Bakrî Al-Miçrî ; il fut son disciple et reçut de lui un diplôme sur tout ce qu'il avait étudié avec lui.

As-Sidjlamâsî m'a montré la fihrisa dans laquelle il avait consigné ses études et ses auditions; elle portait son diplôme en appendice. Sur toutes ces matières il délivra un diplôme à ses deux enfants : Aboûl-Hasan 'Alî et Aboû Mouhammad 'Abd Al-Karîm (que Dieu leur donne le bonheur et les comble de bienfaits dans Sa religion !).

Notre personnage mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !) à Sidjlamâsa en 980 (1572).

J'ai rencontré le Sidjlamâsî à Marrâkech; nous demeurions ensemble dans la même maison ; le sayyid, le faqîh aimant Dieu, Aboûl-Qâsim ben Yahyâ Al-Djazoûlî, vint nous rejoindre. Nous nous consacrâmes ensemble à l'amour pur de l'au-delà, à la prière et à la louange à Dieu continuelles et à des études sur la science des relations avec le monde extérieur. Cela dura six mois ; notre séparation arracha des larmes au chaikh, et ce spectacle nous fit pleurer. « Je vous recommande à Dieu, nous dit-il ; cette séparation est un adieu à mon cœur. »

1. C'est-à-dire la Mecque.

Que Dieu lui fasse miséricorde et qu'Il nous admette tous au nombre de ceux qui sont auprès de Lui ! Amen !

Le docte chaikh à l'esprit fin et cultivé, à l'intelligence pénétrante et au jugement droit, le savant universel et qui réunit en lui toutes les divisions de la science, l'ami de Dieu, Mouhammad ben Al-'Annâbî, habitant Wâdî Dara.

(*P. 68.*)

Il fut un sayyid éminent et versé dans les sciences merveilleuses. Il avait étudié la philosophie tant dans ses apparences que dans ses mystères. Ses connaissances étaient si étendues qu'il possédait, dit-on, la science de l'alchimie et celle des augures. Contemporain du chaikh Ibrâhîm dont il était l'ami sincère, il eut avec lui des entretiens et un échange de correspondances : il faudrait écrire avec de l'encre d'or pour définir leur éloquence et dépeindre la beauté de leurs écrits.

Al-'Annâbî a composé la poésie célèbre sous le nom de *Chaîne lumineuse* qui commence par les vers suivants :

« C'est par la *Chaîne lumineuse* que nos épîtres ont resplendi ; c'est avec les globes célestes, bien haut, qu'elles ont tourné. »

Cette poésie est une merveille.

L'anecdote suivante m'a été racontée par le sultan Al-Ghâlib Aboû Mouhammad 'Abd Allah, fils du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh Ach-Charîf. « Mon grand-père se plaignit un jour auprès du chaikh Aboû 'Abd Allah Al-'Annâbî de la faiblesse de sa situation et de son impuissance contre la volonté de ses deux fils — les deux sultans — de monter sur le trône. « Les gens de la

Maison du Prophète sont bien dignes de secours, lui dit le chaikh. Apporte-moi tous les morceaux de fer que tu trouveras dans ton palais. » Mon grand-père partit et rapporta l'unique morceau de fer qu'il avait trouvé. — Tu n'as pas d'autre fer que celui-là ? — Je n'en ai pas trouvé d'autre. — Attends-moi un instant : je vais revenir ! » Et le chaikh entra dans sa demeure ; il revint quelque temps après, le morceau de fer à la main. — « Prends cela, lui dit-il : c'est de l'or pur ! »

Al-Ghâlib ajouta : « J'ai encore dans mon palais un anneau provenant de ce morceau de fer. »

Si j'en crois le témoignage de plus d'un conteur éminent, après la prise de la ville de Grenade en 875 (1470) [1] par les chrétiens (que Dieu les extermine !), victoire qui leur assura la possession de l'Andalousie, le chaikh Aboû 'Abd Allah Al-'Annâbî s'occupa avec ardeur du rachat des captifs musulmans. Il se rendit à Fès auprès du sultan mérinide Ach-Chaikh Aboû Zakariyâ Al-Wattâsî et lui fit part de ses projets. Le sultan le prit par la main et le fit entrer dans son palais ; il appela ses femmes et ses concubines et leur fit saluer le chaikh ; après quoi il lui demanda la bénédiction. S'adressant ensuite aux femmes : « Le chaikh désire le rachat des captifs musulmans, leur dit-il : que celle de vous qui voudra lui faire une aumône la lui remette ! » Alors, toutes, elles jetèrent leurs vêtements, leurs parures, l'or et les pierres précieuses. Le chaikh Aboû 'Abd Allah repartit en emportant des richesses incalculables.

Il s'embarqua sur la mer à destination de l'Andalousie. Mais une tempête se souleva qui fit sombrer le navire. Le chaikh périt dans les eaux, martyr : toutes ces richesses disparurent. « Dieu est puissant dans ses œuvres. » (Qorân, chap. XII ; vers. 21, traduction Kasimirski.)

1. La prise de Grenade a eu lieu en 1492, qui correspond à 898 de l'hégire.

Le docte chaikh, la baraka, le saint Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Alî Ad-Dar'î.

(*P. 69.*)

Il fut un savant pratiquant le bien, un craintif ami de Dieu et l'un des chaikhs éminents qui possèdent la connaissance du Très-Haut. Il fréquenta la compagnie des 'oulamâ et suivit l'enseignement des chaikhs de son époque; mais il se réclama surtout du grand chaikh Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz Al-Qousantinî; il y eut entre les deux un échange de correspondances intéressantes.

Il fut l'auteur de prodiges et de merveilles que connaissent les habitants de son pays aussi bien que les étrangers. Savant d'une noble condition et d'une haute valeur, il fut profitable aux autres.

Il mourut dans la localité de Tamgherert entre les années 911 et 920 (1505-1514); Dieu en sait davantage.

Le fils d'Ad-Dar'î, le faqîh Aboû 'Abd Allah Mouhammad, est encore en vie à l'époque actuelle : c'est un homme de bien et de mérite. Il a été envoyé auprès du souverain de Turquie à Constantinople, en l'année 980 (1572), par le sultan Al-Ghâlib Billah. Il a rempli sa mission et est revenu au Maghrib. Il demeure actuellement dans sa zâwiya de la localité citée plus haut.

Le chaikh vertueux et pieux, l'ascète, le docte faqîh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Mahdî Ad-Darî'.

(*P. 70.*)

Disciple du chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Alî, il se voua à l'enseignement de la science, et nombreux

sont ceux à qui ses talents furent utiles. C'était un sayyid pieux, un homme de l'autre monde; il possédait une baraka évidente et un ferme sentiment religieux.

Il mourut entre 931 et 940 (1524-1533) : Dieu en sait davantage. Que le Très-Haut lui fasse miséricorde !

Le faqîh, le gardien de la science, l'investigateur profond, le mouftî, Aboû 'Abd Allah Al-Hassânî.

(*P.* 70.)

Il grandit à Dar'a. Il étudia la jurisprudence avec un certain nombre de chaikhs. Investigateur sagace, il confiait tout à sa mémoire et savait d'une multitude d'ouvrages le titre et l'auteur : je n'ai jamais vu en cela un homme semblable. Il fut, à la mort d'Aboûl-Hasan As-Saktânî, élevé à la dignité de mouftî de Marrâkech.

La mort l'emporta vers la fin de l'année 965 (1558), lors de la fameuse peste qui sévit à cette époque.

J'ai rencontré ce personnage et me suis entretenu avec lui de diverses questions. J'ai admiré en lui la sûreté prodigieuse de la mémoire et l'étendue extraordinaire des connaissances sur les questions les plus difficiles que l'on rencontre dans les livres.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh qui possède la connaissance de la Divinité, Aboûl-Hasan 'Alî ben Ibrâhîm, célèbre sous le nom de Bast Tadla, originaire des Fichtâla.

(*P.* 70.)

Disciple du chaikh Aboû Fâris 'Abd Al'-Azîz At-Tabbâ, il fut un célèbre çoufiste, connu pour le bien et la vertu.

Il laissa voir les apparences de la sainteté et accomplit des miracles évidents. Les savants et les personnages de mérite reconnurent qu'il avait pénétré fort avant dans la voie de la dévotion spéciale. Ses miracles sont très répandus et ce qui me retient d'en parler ici c'est le seul désir d'abréger et d'éviter une prolixité ennuyeuse.

Aboûl-Hasan 'Alî ben Ibrâhîm est mort au début de la cinquième décade (J.-C. 1534). Dieu en sait davantage.

Le vertueux chaikh Aboû 'Outhmân Sa'îd Amesnaou, habitant Aserdoûn, dans les environs de Tadlâ.

(P. 70.)

Disciple du chaikh 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ', il fut un homme éminent, un ascète plein de nobles pensées, un savant universel. Il mourut sans laisser de postérité entre les années 941 et 950 (1534-1543) et fut enterré dans sa zâwiya.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le 'Aroûs des plus grands hommes de mérite, celui qui, de tous les saints innocents, aime le plus la Divinité, le chaikh Aboû 'Abd Allah ben Dâwoûd Ach-Châwî.

(P. 70.)

Disciple du chaikh 'Abd Al-'Azîz Tabbâ', il fut un chaikh çoufiste. Sa science fut très profitable aux nombreuses créatures qu'il fit revenir au Dieu Très-Haut. Il a été l'auteur d'une foule de prodiges et de plusieurs miracles célèbres que je ne fais que mentionner.

Il mourut entre 931 et 940 (1524-1533) ; son tombeau se

trouve dans le pays de Tamesna et constitue un lieu de pèlerinage célèbre et vénéré.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh des chaikhs pour qui la grandeur et la beauté de Dieu n'ont point de secrets et qui, par chaque parole et par chacun de ses actes, appelle les créatures à la présence devant la Majesté souveraine de Dieu, Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben 'Oudjâl Al-Ghazwânî.

(*P. 70.*)

Il fut un prodige au milieu des créatures et une merveille de satisfaction pour le Très-Haut; par lui on put suivre les voies du Seigneur : il réalisa l'idéal de la sainteté. La langue ne saurait dire tout ce qui lui est dû : il dirigea les créatures, en la leur indiquant, vers l'immensité de la gloire divine.

Al-Ghazwânî est originaire de la tribu arabe de Ghazwân, dans le Maghrib; d'aucuns en font un 'Alide.

Il faisait ses études à Fès quand lui parvint la renommée du chaikh Aboûl-Hasan 'Alî Çâlih Al-Andalousî ; il alla le rejoindre et s'attacha à lui durant un certain temps. La baraka d'Aboûl-Hasan agita l'esprit de notre personnage et le poussa du côté de la sainteté ; il demanda au chaikh de lui montrer le chemin de l'Éducation Prophétique : « O mon enfant, répondit celui-ci, le Maître actuel est à Marrâkech ; va le rejoindre ! »

Al-Ghazwânî se rendit, de par la volonté de son professeur, auprès du chaikh Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ', connu sous le nom d'Al-Harrâr [1] en raison de sa profes-

1. L'ouvrier en soie.

sion d'ouvrier en soie. Arrivé chez lui il devint son disciple. Al-Harrâr le chargea de porter le bois à la zâwiya et lui confia la garde du bétail. Un certain temps se passa au bout duquel Al-Ghazwânî reçut l'ordre de travailler le verger du chaikh et de l'entourer d'un enclos ; il s'acquitta de cette tâche. Enfin le chaikh dit un jour à ses disciples : « Allons au verger d'Al-Ghazwânî ! Si vous apercevez un fruit, cueillez-le ! Pillez tout ! Emportez tous les fruits que vous apercevrez ! »

Et les disciples se dirigèrent du côté du verger, au nombre de plusieurs centaines et suivis de loin par le chaikh : ils le trouvèrent entouré d'une barrière infranchissable ; une porte solide en interdisait l'entrée. Ils parlementèrent avec Al-Ghazwânî, lui demandant d'ouvrir la porte : « Non ! répondit-il ; pour vous je ne le ferai pas ! » Ils durent attendre l'arrivée du chaikh : « Pourquoi n'êtes-vous pas entrés ? demanda celui-ci. — Nous n'avons su comment faire ! — Qui pourrait, reprit le chaikh, qui pourrait contre ce dont un homme comme Al-Ghazwânî a entrepris la protection ? » Alors il s'adressa à notre personnage et lui dit : « Va ! Ton éducation est achevée ! »

Al-Ghazwânî se dirigea vers la tribu des Banoû Fazakkâr[1] dans le Habt. On s'empressa de tous les côtés autour de lui. Sa renommée couvrit la surface de la terre et le bruit de ses miracles se répandit.

L'écho de ces nouvelles se répercuta jusqu'aux oreilles du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh par la bouche du faqîh Ibn 'Abd Al-Karîm. Pris de crainte pour sa souveraineté, le Mérinide manda le chaikh en sa présence ; il ordonna son incarcération, le fit diriger sur Fès et donna des instructions au chef de la garde, qui résidait à la qaçba de Fès Al-Bâlî.

Or à l'arrivée du sultan dans la capitale, le chef de la

1. Banoû Zakkâr. Cf. *Quelques tribus de montagnes de la région du Habt*, dans les *Arch. Mar.*, vol. XVII, p. 447.

garde, Ibn Chaqroûn, vint lui annoncer certains faits étranges accomplis par le chaikh : c'est ainsi que les autres prisonniers affirmaient le voir enlever ses chaînes à l'entrée de chaque nuit et s'absenter jusqu'au lever du jour ; il revenait alors et se remettait la chaîne au cou.

Le sultan ordonna sa mise en liberté ; il lui présenta des excuses, demanda sa bénédiction et lui manifesta le désir qu'il avait de le voir demeurer à Fès. Al-Ghazwânî écouta son désir et bâtit une zâwiya à l'intérieur de Bâb Al-Foutoûh : c'est celle où devait plus tard être enterré son élève, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Alî ben At-Tâlib.

Al-Ghazwâni demeura quelque temps dans la zâwiya. Il se rendit ensuite à Marrâkech. « J'entraîne dans mon voyage l'autorité des Mérinides », dit-il en partant. Alors en effet eut lieu l'expédition du sultan contre Marrâkech. Le souverain, avec son frère comme auxiliaire, assiégea dans la ville Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Ach-Charîf et le frère de celui-ci, Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh. Les canons furent pointés contre les remparts. On porta à la connaissance du chaikh l'appréhension qui avait gagné l'esprit des habitants et les cris d'effroi qu'ils poussaient ; il monta à cheval et, accompagné de ses disciples, s'aventura du côté de la porte de Fâris, connue sous le nom de porte du Chaikh Aboûl-'Abbâs As-Sabtî. Les « tireurs » du sultan mérinide lançaient leurs projectiles contre la ville ; le chaikh s'arrêta pour regarder : un boulet de canon [1] le frappa à la poitrine, traversa sa qchâba[2] de laine et vint s'arrêter sur les chairs où il s'aplatit, comme s'il avait frappé un roc dur. Le chaikh prit le boulet dans la main : « Voici le dernier de leurs coups », dit-il ; et il rentra dans la ville. La nuit d'après, le Mérinide apprenait la révolte de ses cousins à Fès et le rejet de son autorité ; il se remit en marche au petit jour. C'en était fait de son

1. Littéralement : un boulet de plomb lancé par un canon...
2. Voir p. 88, note 1.

règne et de sa dynastie. A Dieu appartient la puissance, avant comme après.

Al-Ghazwânî s'établit définitivement à Marrâkech ; c'est là qu'il mourut en 935 (1528). Il fut enterré dans sa zâwiya d'Al-Qçoûr.

Voici ce que m'a raconté un de ses amis privés, Aboû 'Abd Allah Ad-Daqqâq : Le chaikh était un homme d'action qui s'occupait de culture et d'aménagement des eaux ; mais il ne réussissait point en ses affaires. Dans sa zâwiya il n'y avait pour toute nourriture que du sel[1] et de l'eau : c'était tout. Tous les revenus que lui procuraient les affaires, il les distribuait à ceux qui étaient dans le besoin. Il aimait à dire constamment la louange à Dieu et à la prêcher à autrui, à prescrire le bien et à défendre le mal. Ses qualités de savant furent reconnues dans le Maghrib tout entier et il laissa comme disciples plusieurs centaines de chaikhs. Son attitude parlait pour lui, plus expressive que le langage de la parole.

Je questionnai un jour sur Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî notre vénéré chaikh, l'imâm Aboû Mouhammad Al-Habtî (que Dieu sanctifie son âme !) : « Maître, lui demandai-je, qu'ont donc les autres chaikhs, disciples d'Al-Ghazwânî, comme Aboûl-Hadjdjâdj At-Talîdî, Aboûl-Baqâ 'Abd Al-Wârith ben 'Abd Allah, Aboûl-Hasan 'Alî ben 'Outhmân... d'attribuer ouvertement au chaikh le rang de Pôle et de prétendre, à tort, que tu le lui refuses ? — Que Dieu soit satisfait de lui ! me répondit-il ; sais-tu ce qu'est le témoignage en matière de loi ? — Oui. — Comment m'est-il possible de témoigner de quelqu'un qu'il occupe un rang déterminé, alors que moi-même je ne détiens pas ce rang, que je ne sais rien de lui en toute certitude et qu'il ne m'a jamais été donné de le constater de mes yeux ? Témoigner

1. Il faut entendre par là le « pain » qui en effet renferme du sel.

de cela, ce serait commettre un faux témoignage. — Mais, ajoutais-je, quel jugement portez-vous sur le chaikh ? — Je témoigne, répondit-il, qu'il appartint à la catégorie des savants versés dans les sciences, et qui possèdent la connaissance du Dieu Très Haut et qu'il parla plutôt par son attitude. »

Al-Habtî ajouta : « Le chaikh, le Pôle Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Djazoûlî expliquait aux élèves les principes de la religion en se servant de la qaçîda du chaikh Aboûl-Haddjdjâdj Adh-Dhârir; le chaikh Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ' le faisait avec les *Mabâhith Al-Açliya* du docte chaikh Ibn Al-Bannâ As-Sarqastî ; Sayyîdî Aboû Mohammad Al-Ghazwânî se servait de la qacîda du chaikh Ach-Charîchî ; je la lisais et lui la commentait.

« Un jour je lisais en sa présence ces vers d'Ach-Charîchî :

« Un chaikh qui n'accomplit pas de prodiges, qu'est-il qu'un homme qui s'avance dans l'obscurité des nuits ?

« S'il ne connaît ni l'Apparent ni le Caché, plonge-le dans les profondeurs de la mer ! »

« Que faut-il entendre, lui demandai-je, par l'Apparent et le Caché ? — L'Apparent, me répondit-il, c'est la science dont tu connais et les conséquences et les principes. Le Caché, on ne peut l'atteindre que par la Vision. — Et quel est le sens de Vision ? » Le chaikh fut embarrassé : « Il faut maintenant que nous connaissions le sens exact de ce terme », me dis-je en moi-même. Il me regarda en poussant un profond soupir et tomba en défaillance ; cet état ne cessa point que les mystères du monde invisible ne m'eussent été révélés.

« Lorsqu'il voyait quelqu'un remuer dans le groupe de ses disciples rassemblés en cercle autour de lui pour la louange à Dieu ou dont la voix faiblissait, il le frappait avec un bâton dont il ne se séparait jamais : et aussitôt, à tous ceux qu'il frappait, par la volonté de Dieu, les portes du savoir et de la sainteté s'ouvraient. »

Je vis alors sur le sourcil du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî la trace d'un coup qui lui avait brisé l'os et dont le chaikh Al-Ghazwânî l'avait frappé : ce coup devait le faire souffrir tout le restant de ses jours. « Toutes les sciences que je possède, disait Al-Habtî, je les dois à la baraka de Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî. »

Les paroles de notre personnage, l'élévation de son rang et la profondeur de ses connaissances provoquèrent l'admiration de tous, des rois comme des gens du peuple.

Pour être bref, je dirai seulement qu'en vain on chercherait à énumérer tout ce qui a trait à Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî : le nombre de ses miracles est trop élevé pour que le récit complet en soit possible. L'étude approfondie de ce personnage exigerait plusieurs volumes. Nous reparlerons de lui, s'il plaît à Dieu, dans la biographie de son élève, le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben Hassoûn Al-Hasanî.

Al-Ghazwânî est un de ceux dont la sainteté ne saurait être révoquée en doute et dont la baraka est plus évidente qu'on ne pourrait le dire.

Il est mort (que Dieu soit satisfait de lui !) au milieu de la quatrième décade, c'est-à-dire en l'année 935 (1528) ; il a été enterré à Marrâkech dans sa zâwiya du quartier d'Al-Qçoûr ; son tombeau est surmonté d'une coupole magnifique et constitue un lieu de pèlerinage célèbre.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, le saint Aboûl-Barakât 'Oudjâl, père de Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî.

(P. 73.)

Il fut un vertueux serviteur de Dieu, un saint détaché des choses du monde. Dénué de tout et sans demeure fixe,

il allait de pays en pays. Il entrait dans les marchés et dans les lieux de réunion publique, cherchant sa bête égarée : « C'est une chamelle qui porte un sac, disait-il ; elle est passée, elle est passée, et malheur à qui a été trompé par elle. » Il voulait dire « le monde ».

Voici ce que m'a raconté ma mère (que sur elle soit la miséricorde de Dieu !) : « Sayyidî 'Oudjâl venait chez mon père alors que j'étais toute jeune. Tous ceux qui se trouvaient à la maison, femmes et enfants, venaient lui embrasser la main pour avoir sa bénédiction ; pour moi il me posait sa main sur la tête en disant : « O créature profitable, ô créature profitable, tu es une créature profitable ! » Avant l'entrée chez moi du chaikh son fils : « Où l'as-tu laissé ? demandait-il ; apprend-il la science ? Il occupera un rang

---

شرح حال الملامتي

قال بعضهم الملامتي هو الذي لا يظهر خيرا

ولا يضمر شرا وشرح هذا ان الملامتي تشربت

عروقه طعم الاخلاص وتحقق بالصدق

فلا يحب ان يطلع احد على حاله واعماله

Commentaire du hâl du Malâmatî.

On a défini le Malâmatî un homme qui ne manifeste pas le bien et ne dissimule pas le mal.

L'explication de ce fait est la suivante : les veines du Malâmatî sont remplies de la substance même de la sincérité ; il connaît la vérité avec certitude, mais il ne veut point que personne se doute de son hâl ni de ses actes.

élevé ; il aura autant de disciples qu'il y a de grains dans un monceau de raisins secs, dont les plus petits seront aussi doux que les plus gros. »

Aboûl-Barakât 'Oudjâl, m'a raconté encore ma mère, se présenta un jour à Chafchawân, à la porte de l'émir Ibn Râchid. Celui-ci fit venir à lui ses enfants et demanda pour eux la bénédiction du chaikh. Aboûl-Barakât passa la main sur la tête de chacun en disant : « Celui-ci sera de telle et telle condition, ou obscure ou célèbre. » Ses prédictions devaient se réaliser point par point.

Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !) à Al-Qçar Koûtâma entre 911 et 920 (1505-1514); son tombeau se trouve à l'extérieur de Bâb Al-Wâdî, tout près de celui du Sayyîd 'Abd Allah Al-Mathloûm.

Ce personnage fut l'auteur de nombreux prodiges.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, le saint Aboû Mouhammad 'Abd Al-Karîm Al-Fallâh, habitant Marrâkech, un des disciples du chaikh 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ' et son khalîfa auprès d'eux.

(*P. 74.*)

Ce personnage de haute condition fut contemporain du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî; il aimait ce dernier comme un frère et l'assistait en tout ce qu'il lui demandait. Ses mérites sont nombreux et ses actions d'éclat illustres. Il recevait dans sa zâwiya la visite du sultan Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Ach-Charîf et de son frère Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh. Sur une grande table il offrait à manger à tout venant : la nourriture était délicieuse, les fruits abondants et la variété des viandes et des mets telle qu'il faut renoncer à la décrire.

Ainsi devaient faire les disciples qu'il laissa après lui, comme nous le raconterons si Dieu nous en accorde la grâce. Les miracles de ce personnage sont nombreux et le peuple se les transmet de bouche en bouche.

Aboû Mouhammad 'Abd Al-Karîm Al-Fallâh est mort (que Dieu soit satisfait de lui !) entre 931 et 940 (1524-1533) ; il a été enterré sous la « coupole » du qâdhî 'Iyâdh ben Moûsâ ou plutôt dans un endroit contigu au tombeau de ce personnage, à l'intérieur de Bâb Aghmât, une des portes de Marrâkech.

Le chaikh, le faqîh, l'ascète, l'ami du Très-Haut, Aboû Hafç 'Oumar Al-Haçînî, de la tribu des Haçîn, Arabes Ma'qil.

(*P. 74.*)

Il demeurait à Mékinès ; c'est là qu'il mourut entre 941 et 950. Pieux, plein d'attachement pour le Très-Haut, il ne manquait jamais chaque nuit entre les deux dernières prières du soir de réciter le Qorân tout entier ; il le faisait entre deux prosternations : il commençait la récitation à la première et la terminait à la seconde [1]. Le salut de la fin était comme le signal de la dernière prière du soir : aussitôt on entendait l'appel du mouadhdhin. Il en était ainsi chaque soir. Cependant l'appel à la prière avait lieu dans ce pays à une heure très rigoureuse et les instruments qui la marquaient étaient très précis. Il avait une voix pure et psalmodiait le Qorân sans précipitation ni lenteur. C'était là, sans aucun doute, un don particulier qu'il avait reçu de Dieu.

Une fois par an il partait de Mékinès pour accomplir un

1. Il est inutile d'insister sur l'invraisemblance d'une pareille affirmation.

pèlerinage au tombeau du Chaikh des Chaikhs Aboû Ya'zâ; ce tombeau se trouvait à Tâghiyâ, à deux journées d'une marche soutenue et il s'y rendait à pied et sans chaussures. « Quiconque accomplit ce pèlerinage, disait-il, et lors de chaque visite demande à Dieu une seule grâce, verra sa prière exaucée, sans aucun doute. »

Le nègre aux vœux exaucés, le chaikh Rahhâl Al-Koûch, habitant Anmâï, dans la banlieue de Marrâkech.

(*P.* 75.)

Il appartient à la catégorie des Abdâl et ses invocations étaient exaucées; il possédait cette dernière grâce à un degré très haut. Il fut l'auteur de miracles fameux et célèbres. Il se nourrissait uniquement, m'a raconté son fils, d'herbes de la campagne et de graines de moutarde; c'était une habitude qu'il avait contractée au cours de ses voyages.

Je ne sais pas qui a été son professeur ni de qui il a suivi la Tarîqa.

Rahhâl Al-Koûch est mort (que Dieu lui fasse miséricorde!) à la fin de la cinquième décade (941-950) (1534-1543); il a été enterré dans sa zâwiya.

Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

Le vertueux chaikh, l'ami de Dieu Très Haut, Aboûl-Hasan 'Alî ben Aboûl-Qâsim As-Sandjâï, connu sous le nom d'Aboû Soudjda parce qu'il se tenait toute la nuit dans la position de la soudjda [1].

(*P.* 75.)

Homme de noble condition et d'une haute valeur, il avait

1. Prosternation; parce qu'il se tenait toute la nuit prosterné contre le sol.

accès auprès des rois ; pour toute formule de politesse il leur disait uniquement : « Le salut[1] ! », et il s'adressait à eux d'un ton sévère, qu'il leur prescrivît le bien ou leur défendît le mal.

Il fut le disciple du chaikh Aboû Yahyâ An-Niyâr de la tribu des Banoû Amghâr.

« J'allai voir un jour le chaikh Aboûl-Hasan 'Alî ben Al-Qâsim, m'a raconté le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Andalousî : je le trouvai dans un jardin qu'il possédait; autour de lui une troupe de génies croyants étudiaient les sciences de la religion et celles des divers noms de la Divinité. « As-tu jamais entendu parler de chose pareille ? me demanda-t-il. — Oui ! — Le but que ces génies poursuivent est le même que le tien. » Al-Andalousî ajouta : « Il n'y eut point à cette époque, tant dans le Maghrib que dans tout autre pays, un homme comparable au chaikh Aboûl-Hasan. Soixante-dix mille génies furent ses disciples ; à la mort de leur chaikh ils se dispersèrent dans toutes les régions de la terre, mais ne purent jamais retrouver un maître semblable.

« J'ai fréquenté la société de quatre de ces génies. Je questionnai un jour le plus docte d'entre eux et lui demandai quel était en matière de médecine le plus utile des simples, qui, réunissant les propriétés de tous les autres, pouvait guérir toutes les maladies. — Il n'y a pas de plantes plus utiles que les câpres, me répondit-il ; elles réunissent en elles-mêmes les propriétés qui en d'autres simples ne se trouvent pas toutes. Si les mortels connaissaient les vertus des câpres, ils n'auraient pas besoin de chercher en d'autres plantes. »

D'après le chaikh Al-Andalousî, notre personnage (Dieu seul connaît toute la vérité) aurait détenu la qualité de Pôle et se serait élevé au rang du chaikh 'Abd Al-Qâdir

1. *As-salâmou 'alaïk* « Je te salue ! »

Al-Djîlânî ; il aurait occupé cette place pendant un certain temps et en aurait été dépossédé ensuite.

Le chaikh Aboûl-Hasan est mort au commencement de la cinquième décade (941-950) (1534-1543); Dieu en sait davantage. Son tombeau se trouve près de la mosquée des Koutbiyîn.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh de la Soûnna, le vivificateur de la religion, le chaikh Aboû 'Outhmân Sâ'îd ben 'Abd An-Na'îm [1] *Al-Hîhî.*

(*P. 76.*)

Il fut tant par la science que par la pratique des bonnes œuvres un des chaikhs les plus grands et les plus illustres ; il occupa une place inaccessible dans l'art des relations avec le monde extérieur ; d'une ténacité extrême à prescrire le bien et à défendre le mal, il s'éleva à un degré très haut d'abstinence et de piété.

Il fut le disciple du chaikh Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ' et, parmi ses autres professeurs, c'est de lui surtout qu'il se réclama dans sa méthode de conduite. L'intensité de sa foi et la force de sa volonté l'élevèrent à un rang sans égal. Parlant un jour de l'Héritage prophétique, notre vénéré maître l'imâm Aboû Mouhammad Al-Habtî (que Dieu l'agrée !) prononça ces paroles : « De tous les chaikhs que j'ai fréquentés, deux seulement ont suivi la Voie de l'Austérité et rapporté l'Éducation Prophétique à sa source première, à la conduite du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) avec ses amis : le chaikh

1. Faut-il lire « Moun'im » comme il est écrit dans la marge ? L'auteur écrit partout ailleurs « Na'îm ».

Sa'îd ben 'Abd An-Na'îm à Hâhâ et le chaikh Ahmad ben Al-Qâdhî sur la montagne de Zouâwa. » Ces deux personnages vécurent à la même époque ; peut-être cependant le chaikh Aboû 'Outhmân vint-il plus tard, ainsi que nous le dirons, s'il plaît à Dieu, dans la biographie de ce personnage. Il suffit de citer en leur faveur le témoignage d'un homme comme Sayyidî Mouhammad[1] (que Dieu soit satisfait de lui !).

J'ai remarqué chez les disciples du chaikh Aboû 'Outhmân une persévérance obstinée et farouche dans leur marche sur le chemin de la Vie extérieure ; ils faisaient preuve d'une volonté inflexible, d'une solidité extrême de la foi et d'une pureté absolue ; ils se livraient assidûment à la prière et aux autres pratiques du culte. Ils n'observaient même que les pratiques unanimement acceptées dans les divers rites : la voie qu'ils suivaient était celle dans laquelle pouvait progresser le navire corporel ; ils négligeaient tout ce qui faisait l'objet d'un désaccord entre les docteurs.

Cette conduite devait attirer sur les disciples et les enfants du chaikh l'animosité des rois : craignant de les voir sauter sur le trône, ceux-ci usèrent à leur égard de violence et de meurtre et les chassèrent de leur pays. Mais pareille chose n'arriva jamais du vivant du chaikh : accusés par lui de s'abandonner à une tyrannie inique, les rois burent à petites gorgées l'amertume de l'endurance.

Aboû 'Outhmân Sa'îd est mort (que Dieu lui fasse miséricorde !) dans le pays de Hâhâ, entre 931 et 940 (1524-1533) ; son tombeau est un lieu de pèlerinage célèbre.

J'ai vu le fils de ce personnage, Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben Sa'îd, au moment où il quitta son pays pour aller suivre l'enseignement du chaikh Sayyîdî Aboû Mouhammad Al-Habtî ; c'était un savant distingué et à l'in-

1. Le texte porte Ahmad ; c'est une erreur probable : il faut lire (Aboû) Mouhammad ('Abd Allah Al-Habtî).

telligence vive, un homme d'une très grande piété. Al-Habtî l'estimait beaucoup et parlait de lui avec éloges : « Je n'ai jamais vu, disait-il, une intelligence pareille ni une sagacité d'esprit comparable à la sienne. »

Ennemi de la gloire et voulant être ignoré de tous, il recherchait l'obscurité. Le sultan Al-Ghâlib et ses successeurs lui écrivirent des lettres l'assurant de leur bienveillance à son égard et cherchèrent à se l'attirer ; mais lui ne prêta aucune attention à leurs avances.

Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben Sâ'îd est encore vivant au Djabal Daran au moment où j'écris sa biographie.

Le chaikh, le docte faqîh Aboûl-Hasan 'Ali ben Abî Bakr As-Saktânî.

(*P.* 77.)

Docte faqîh, il fut chargé des fonctions de mouftî en la ville-capitale de Marrâkech. Il exerça l'enseignement dans cette ville jusqu'à la fin de ses jours ; il mourut lors de l'affaire où le sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh trouva la mort, à l'endroit appelé Athlathel, devant le Djabal Daran, sur la route de Taroudant, ville où il se rendait ; le souverain fut trahi par un groupe de Turcs incorporés à ses troupes, qui lui tranchèrent la tête.

Notre personnage, en la compagnie du sultan, se dirigeait vers le même endroit ; il fut tué à côté de lui. Là périt également l'écrivain Aboû 'Imrân Ad-Doudjânî. Cet événement se passa vers la fin du mois de dhoul-hidjdja de l'année 964 (1556).

J'ai rencontré As-Saktânî à la cour du sultan dont il est question ci-dessus ; j'ai transcrit quelques-unes de ses consultations juridiques.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

La merveille de l'époque, l'auteur de miracles innombrables, le saint chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben Housaïn Al-Hasanî, charîf des Banoû Amghâr qui habitent 'Aïn Al-Fitr et dont les faits et gestes ont été écrits par l'auteur du Tachawwouf, *par At-Tadjîbî, par Mouhammad ben 'Iyâd...*

(P. 77.)

Il fut un disciple du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî. Les renseignements qui vont suivre m'ont été fournis par Ar-Ridhâ Ach-Chaikh Aboûl-Abbâs :

« Le chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî « passa un jour, en compagnie de mon père, auprès du « tombeau du chaikh Ibrâhîm à Tameslouht, à une demi-« journée de marche de Marrâkech ; la localité était vide, « desséchée et sans eau. Le chaikh se tourna vers mon « père : « 'Abd Allah, lui dit-il, c'est ici que tu dois fixer ta « demeure ; tu feras, par la grâce de Dieu, renaître la pros-« périté dans ce pays. Arrête-toi ici avec ton monde et tes « fils ! — Maître, répondit mon père, donne-moi un motif « que je puisse invoquer ! — Dieu Très Haut, reprit le chaikh, « te donne tout pouvoir contre les oiseaux nuisibles; aucun « ne sera cité devant toi, qu'il ne réponde à ton appel. Le « Seigneur te donne tout pouvoir sur la femme stérile; elle « enfantera si elle mange des aliments que ta main aura « touchés. Demeure en ce pays ! Le Très-Haut se servira « de toi pour combler les habitants de bienfaits. » Mon père « n'avait emmené avec lui que ma mère et moi, ainsi qu'une « vache unique ; un sac qu'il portait sur ses épaules lui « servait de lit. Nous campâmes donc à Tameslouht : la « terre était inculte, déserte et inhabitée. « Ceci est de l'aveugle-« ment, dis-je. — Quiconque, répondit-il, quiconque se trouve

« sous la protection des amis de Dieu ne doit avoir aucune « crainte. »

« Le chaikh Al-Ghazwânî mourut. Nous demeurâmes « longtemps à Tameslouht. Un jour, un des gouverneurs « du sultan vint à passer sur la route de Tameslouht ; il « aperçut dans un pâturage l'unique vache que nous pos- « sédions. C'est une bête égarée, dit-il à ses compagnons. « Elle est seule! Emmenez-la et mettez-la au nombre des « biens du Makhzen. » Quand mon père chercha la vache il « apprit que les fidèles du sultan l'avaient emmenée à « Marrâkech ; il alla trouver le chaikh Aboûl-Hasan 'Alî « ben Abîl-Qâsim, seule personne qu'il connût dans la « ville et dont il a été parlé précédemment, et lui raconta « la chose. « Qui est ce gouverneur ? demanda celui-ci. — Je « ne le sais pas. — Va auprès du chaikh qui t'a ordonné la « demeure en ce tombeau, reprit Aboûl-Hasan ; dis-lui de « te rendre la vache! »

« Mon père se rendit alors sur la tombe d'Al-Ghazwânî « et pleura ; il invoqua le chaikh en lui répétant les paro- « les d'Aboûl-Hasan. Après quoi il s'éloigna et reprit la « direction de Tameslouht. Or à peine fut-il sorti de Bâb « Al-Djadîd [1] que, debout devant lui, il aperçut la vache : « le gouverneur à cheval se tenait auprès d'elle. A la vue « de cet homme regardant l'animal le gouverneur demanda : « Par Dieu, serais-tu 'Abd Allah ben Housaïn, le proprié- « taire de la vache ? — Oui ! » A ces mots le gouverneur mit « pied à terre, lui embrassa les mains et lui présenta des « excuses pour ce qu'il avait fait. « Comment donc se « fait-il que je te rencontre ainsi ? lui demanda mon père. — « J'étais couché dans ma maison il y a un instant, répon- « dit-il ; j'ai vu en songe un homme de haute taille tenant « à la main un sabre nu et qui m'a placé le pied sur la « poitrine en disant : Par Dieu, si tu ne rends pas aussitôt

1. La Porte Neuve.

« la vache à Abd Allah ben Housaïn, je t'égorge sur l'heure !
« — Où le trouverai-je ? Je ne le connais pas. Rends-toi
« sur le champ à Bâb Al-Djadîd : il va s'y rendre après toi.
« Je me suis réveillé plein d'épouvante et j'ai amené la vache
« sans retard. Or quand je t'ai vu la regarder, j'ai compris
« que tu étais son maître. Mon père dit alors : « Garde-la
« moi un instant : je vais revenir. Et il se rendit aussitôt
« auprès du chaikh Aboûl-Hasan ben Abil-Qâsim : Maî-
« tre, lui dit-il, mon chaikh m'a rendu la vache. Aboûl-
« Hasan fit alors la réflexion suivante : « Cet Arabe a le pou-
« voir d'accomplir pareille chose. »

« Mon père repartit tout heureux du miracle que le chaikh
« venait d'accomplir en sa faveur et sa volonté de rester à
« Tameslouht devint plus forte que jamais.

« Quelque temps après cette aventure, le chaikh Aboûl-
« Hasan vint, au milieu de sa famille, faire un pèlerinage
« au tombeau du chaikh Aboû Ibrâhîm. Mon père alla à sa
« rencontre, lui apportant de la nourriture et lui demanda :
« Quel est le but de ton pèlerinage au tombeau du chaikh
« Ibrâhîm ? — Une femme stérile, répondit-il, désire avoir
« des enfants et je la mène sur la tombe du chaikh. C'est là
« une chose que, s'il plaît à Dieu, la toute-puissance et la
« volonté divines accorderont à la baraka de mon maître.
« Et il ajouta : Suis les prescriptions de mon chaikh ! Mon
« père se fit apporter un sachet de farine ; il l'ouvrit et par
« trois fois cracha dedans. « Dis à cette femme d'en faire une
« bouillie, ordonna-t-il alors, dont elle déjeunera le matin
« pendant trois jours. » La femme suivit ces recommanda-
« tions et aussitôt elle devint enceinte ; trois fois elle devait
« mettre au monde un enfant mâle. Le chaikh Aboûl-Hasan
« déclara : « Par le pouvoir d'un homme tel qu'Al-Ghaz-
« wânî, peuvent se produire de tels miracles. »

La renommée de 'Abd Allah ben Housaïn se répandit et de tous côtés on se pressa autour de lui. Par son pouvoir les merveilles se produisirent innombrables. Ainsi, lorsque

des oiseaux nuisibles, des sauterelles, etc., s'abattaient sur un champ de céréales ou sur les figuiers des jardins, il suffisait d'écrire une plainte au chaikh sur un morceau d'étoffe qu'on fixait ensuite sur un roseau; on plantait le roseau dans le sol : oiseaux et sauterelles disparaissaient à l'instant.

J'ai vu les cultivateurs prélever une part, soit un cinquième, soit un dixième, sur les produits des labours effectués par chaque paire de bœufs et l'apporter à la zâwiya du chaikh : c'est de ces dons qu'elle vivait. Dieu les délivra en récompense du mal des oiseaux. La pratique indiquée ci-dessus est encore en vigueur de nos jours; cela est connu et notoire dans toute la contrée.

Au nombre des miracles de notre personnage on peut encore citer le suivant : toute femme stérile qui mangeait une bouchée de farine qu'il avait touchée de la main enfantait, par la puissance du Très-Haut. Des milliers de créatures mangèrent de cette farine : le nombre en est incalculable.

Les habitants de Tameslouht m'ont raconté l'anecdote qui suit : irrité un jour contre ses fils, le chaikh déclara par serment qu'il allait abandonner la ville. Autour de la zâwiya se tenaient de nombreux pigeons ; lorsqu'ils prenaient le vol ils semblaient former un petit nuage dans le ciel. Or, quand pour obéir au serment qu'il avait prononcé, le chaikh quitta le pays et partit dans la direction du Wâdî Nafîs, les pigeons le suivirent en volant au-dessus de sa tête ; pas un seul ne resta à Tameslouht. A cette vue les habitants de la ville se portèrent au-devant de lui avec leurs femmes : « Par Dieu, lui dirent-ils ; nous ne reviendrons dans nos maisons que si tu reviens avec nous : N'allègue aucun prétexte ! Dans ces oiseaux qui t'accompagnent nous voyons un miracle. » Le chaikh écouta leur prière ; il revint sur ses pas et les oiseaux revinrent avec lui.

En un mot les miracles de ce personnage sont trop nombreux pour être énumérés et leur étude complète exigerait

un livre spécial ; j'ai été le témoin de plusieurs d'entre eux. Il y avait entre lui et moi une affection solide et une noble amitié. J'ai constaté en lui plusieurs barakât et, grâces en soient rendues à Dieu, j'ai tiré profit de sa bénédiction.

'Abd Allah ben Housaïn (que Dieu lui fasse miséricorde !) avait des tremblements convulsifs ; il boitait du pied droit. N'eût été le désir d'être court, si d'autre part mes loisirs me l'avaient permis, je lui aurais consacré un livre spécial. Il mourut (que Dieu soit satisfait de lui !) en l'année 976 (1568).

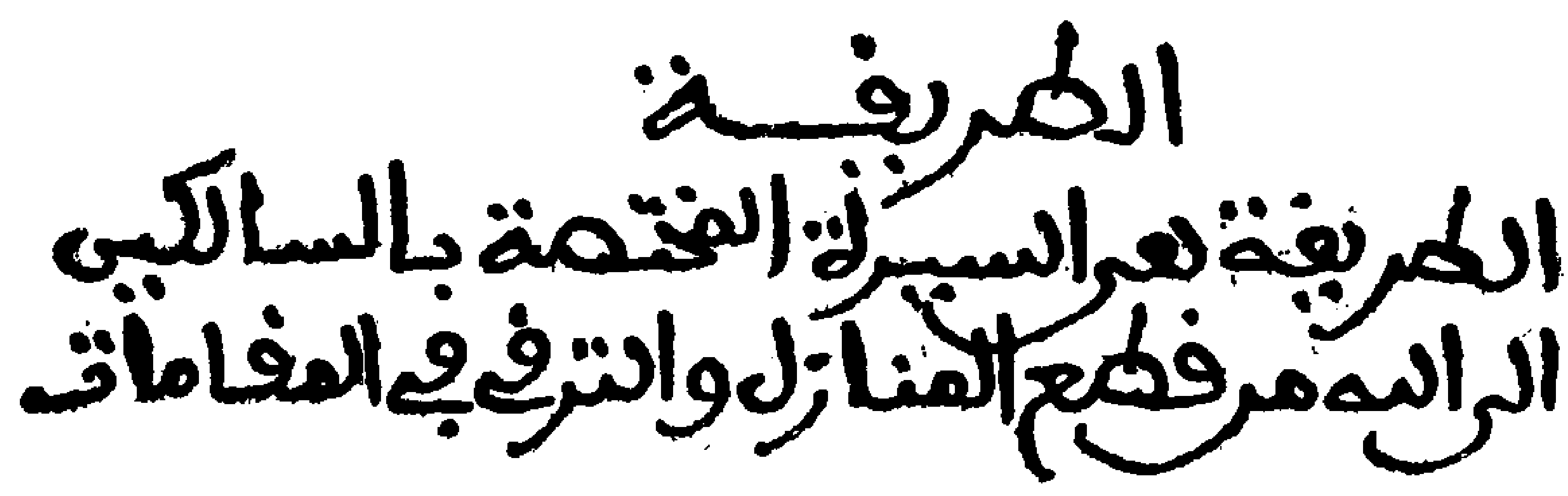
Que Dieu lui fasse miséricorde !

Sayyidî Aboûl-'Abbâs Ahmad, fils de Sayyidî 'Abd Allah ben Housaïn.

(*P.* 77.)

Considérez bien la grandeur de son mérite, la noblesse de son caractère, la générosité de sa nature, la pureté de ses actes et l'élévation de ses pensées. Une affabilité extrême et la séduction d'une société attrayante lui valurent la vénération de tous.

J'ai fréquenté pendant longtemps la compagnie de ce



La Tarîqa.

C'est la conduite que tiennent ceux qui marchent dans la voie de Dieu pour s'élever de degré en degré.

personnage ; j'ai loué la douceur de son amitié et la beauté de ses actes.

Un jour, dans la zâwiya de son père, j'assistai à un festin : le nombre des convives dépassait les limites de l'imagination. En l'espace d'un jour et d'une nuit on égorgea sept cents moutons, deux cents bœufs et une vingtaine de chameaux. On ne saurait décrire la diversité des mets qui furent préparés ; on disposa des bassines immenses et les mets furent servis. Les convives furent placés en cercle et par groupes de dix ; ils dépassaient le nombre de douze mille cinq cents.

Sayyidî Aboûl-'Abbâs Ahmad était encore en vie à l'époque actuelle, au milieu de cette neuvième décade ; il vient de mourir (que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !) en l'année 985 (1577) et a été enterré à côté de son père à Tameslouht.

Que Dieu soit satisfait et du père et du fils !

L'éminent chaikh Aboû 'Amar Al-Marrâkechî[1].

(P. 79.)

Il était originaire de l'Andalousie et jouissait d'une immense réputation à Marrâkech et dans tout le Maghrib. Sa haute prétention de détenir la qualité de saint et le rang de Pôle, de découvrir le caché, et d'être le Maître de son époque divisa les 'oulamâ en deux camps : les uns prétendirent qu'il avait l'appui manifeste de la Divinité, les autres qu'il ne l'avait pas.

A la première catégorie appartenait le Maître Aboû 'Abd Allah Al-Wazrawâlî. Celui-ci avait fait le voyage de l'Hidjâz et demeuré à la Mecque où il avait fait la rencontre du

(1) Il faut ajouter « Al-Qastallî », nom omis dans le texte.

chaikh Al-Hattâb, Al-Wazrawâlî prétendait avoir à plusieurs reprises aperçu le chaikh Aboû 'Amar pendant les processions (autour de la Ka'ba) ; il déclarait même avoir eu avec lui, en cette occasion, un entretien particulier. Or Aboû 'Amar n'était jamais allé dans le Hidjâz ; il n'avait jamais fait de voyage. Al-Wazrawâlî parlait de cette aventure en sa présence et le chaikh ne lui apportait aucune dénégation.

Notre personnage fréquenta la compagnie du chaikh 'Abd Al-Karîm Al-Fallâh, dont il se montra le disciple. Il n'eut pas en effet de plus grande préoccupation que celle de donner à manger aux créatures de Dieu : personne n'entrait dans sa zâwiya que les domestiques n'accourussent l'inviter à prendre de la nourriture et le placer avec ceux de son rang. Les gens du peuple mangeaient, avec le pain d'orge, les fruits qu'on avait sous la main ; le matin on leur offrait un brouet de semoule et le soir du kouskous. A celui qui était d'un rang plus haut on apportait le pain de froment et les fruits les meilleurs, du miel, des crêpes et du poulet. Quant à ceux qui appartenaient à une catégorie plus élevée, on leur servait de la râpure extraite du pain le plus pur, des jaunes d'œufs assaisonnés avec de la cannelle et du safran, de la viande de mouton préparée à la sauce, des choux-raves, des navets et diverses sortes de fruits qu'on chercherait en vain dans les garde-manger des rois.

Les maîtres du royaume déclarèrent merveilleux l'exquis et l'abondance de son hospitalité incomparable. Si l'on médite ces mystères, il faut reconnaître que ceux-là seuls pourraient suffire à de pareilles libéralités qui ouvriraient les chambres des trésors publics ou à qui viendrait en aide la générosité divine.

Sur le point de mourir, Aboû 'Amar dit à ses fils : « Fermez désormais la porte de l'hospitalité ; ne faites rien de ce que j'ai fait ! C'est là un mystère divin dont ne possède le secret que celui à qui Dieu l'a dévoilé. »

كيفية طريقة الشيخ
وهو ان يامر المريد بالتوبة من جميع الصغا
ئر والكبائر ثم يقابله شيخه ويضع يده
بيده ويامره ان يغمض عينيه ويقول لا
اله الا الله ثلاث مرات والمريد يسمع
ثم يقول المريد لا اله الا الله ثلاث مرات
والشيخ يسمع ثم يقرا التبرك قوله تعالى
ان الذين يبايعونك انما يبايعون الله يد الله
فوق ايديهم فمن نكث فانما ينكث على نفسه
ومن اوفى بما عاهد عليه الله فسيؤتيه اجرا
عظيما

L'Initiation du disciple à la Tarîqa du chaikh.

Le chaikh ordonne au disciple de se repentir des fautes graves et des fautes légères. Il vient se placer devant lui, le prend par la main et lui dit de fermer les yeux; par trois fois il répète les mots : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu », tandis que le disciple écoute. A son tour ce dernier redit trois fois devant le maître attentif: « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. »

Enfin pour attirer sur lui les grâces divines, le chaikh récite ce verset du Qorân : « Ceux qui te prêtent serment de fidélité le prêtent à Dieu... et auront une récompense magnifique. » (Cf. Qorân, chap XLVIII, v. 10, traduction Kasimirski.)

J'ai fréquenté ce personnage et entendu les propos qu'il tenait ; nous attribuions à Dieu toutes ses prétentions, nous refusant soit à les admettre, soit à les réfuter.

Aboû 'Amar est mort au commencement de la huitième décade (J.-C. 1563) : son tombeau est un lieu de pèlerinage très vénéré chez les habitants de Marrâkech ; il se trouve non loin de celui du chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Soulaïmân Al-Djazoûlî, au Riyâdh Al-'Aroûs, et est surmonté d'une somptueuse coupole.

Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

Le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Andalousî, habitant Marrâkech.

(*P. 79.*)

C'était un homme austère dans ses relations avec le monde. Il se livra avec passion à l'étude de la sorcellerie, des secrets des lettres, de l'alchimie, des sciences exactes, de la médecine, de l'astronomie et de la physique. Il reçut l'enseignement d'une multitude de maîtres mais il se recommanda surtout du chaikh Aboûl-Hasan 'Alî ben Abîl-Qâsim, comme il est dit dans la biographie de ce dernier. S'inspirant surtout des idées d'Ibn Hazm Ath-Thâhirî [1], il attaqua les imâms à maintes reprises. A cette nouvelle, colportée par ses propres disciples, les fouqahâ de Marrâkech décidèrent sa perte ; ils portèrent les menées du chaikh à la connaissance du sultan et réussirent à le faire jeter en prison.

Rendu à la liberté, il fut de nouveau l'objet de diffamations diverses ; on l'accusa de tenir entre autres les étranges

1. Ce personnage, mort en 456 de l'hégire (J.-C. 1063), est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Mouhimm As-Sounan fîl-Milal wan-Nihal*, dans lequel il combat les Sunnites.

propos suivants : « C'est porter atteinte à l'efficacité du dhikr que de mêler à lui la prière pour le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !). » Emprisonné une seconde fois, il fut par la suite remis encore en liberté.

La renommée du chaikh se répandit, le bruit de son nom fut porté au loin. Ses disciples devinrent nombreux. Il s'éleva une grosse discussion entre ces derniers et les fouqahâ ; la nouvelle s'en répandant dans la foule vint soulever les ardeurs fanatiques : une guerre de religion éclata, on se battit, le sang fut versé. La secte du chaikh prit elle-même le nom de « Mouhammadiya » ; on donna à la secte opposée celui de « Mâlikiya », du nom de l'imâm Mâlik.

J'ai rencontré plusieurs fois ce personnage et j'ai eu avec lui des entretiens. Il se défendait de la plupart des opinions qu'on lui avait prêtées ; il manifestait son attachement à la tradition et proclamait la fausseté des propos et des idées qu'on lui attribuait ; il qualifiait de vicieuse la méthode des faqîhs.

Quelques souvenirs de la Tarîqa du chaikh s'étaient fixés dans l'esprit de la foule, quand enfin se produisirent les événements suivants. Le sultan 'Abd Al-Malik avait quitté Marrâkech pour diriger une expédition du côté de la montagne ; en dhoûl-hidjdja 984 (1576), son neveu, le sultan Aboû 'Abd Allah, fils d'Al-Ghâlib 'Abd Allah ben Mouhammad Ach-Chaikh, pénétra dans la ville et ordonna au qaïd Mouhammad ben Garwân le Turc de se saisir du chaikh et de le lui amener. Mais les amis de ce dernier fondirent sur le qâïd et le tuèrent. Le sultan donna l'ordre de rechercher le chaikh, de l'arracher à sa retraite quelle qu'elle fût et de le lui amener. Al-Andalousî s'était réfugié auprès du chaikh Aboûl-Hasan ben Abîl-Qâsim : on le tira de la maison ; la foule se jeta sur lui, le tua et le crucifia.

Cet événement se produisit à la date ci-dessus indiquée.

Le chaikh béni, l'éminent Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben Sâsî, disciple du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî.

(*P. 81.*)

Homme de mérite, de bien et de vertu, il fut l'auteur de nombreuses merveilles et de faits et gestes d'une éclatante beauté. Tombé en la captivité des chrétiens à Azemmour, il fut racheté par les musulmans. Il mourut au commencement de la sixième décade (1544) et fut enterré dans sa zâwiya, près de Marrâkech, sur le bord du Wâdî Tansîft. Son tombeau est un lieu de pèlerinage célèbre et très vénéré.

Le chaikh éminent Aboû Mouhammad 'Abd Allah, connu sous le nom d'Al-Koûch, habitant Marrâkech et disciple du chaikh 'Abd Al-Karîm Al-Fallâh.

(*P. 81.*)

C'était un homme de jugement, d'intelligence et de piété. Il était employé à la cuisine du chaikh 'Abd Al-Karîm, dont il était le suppléant dans l'entretien des créatures de Dieu. Parvenu au rang de chaikh, il devint un vrai maître en ces sortes de travaux ; il y dépassa même les limites habituelles.

Dans chacune des plus grandes marmites de sa cuisine — c'est un de ses disciples, un homme éminent, qui me l'a raconté — on pouvait cuire deux bœufs à la fois. Chaque jour il abattait des bœufs, des moutons et des chameaux. Sur un vaste sol battu on faisait refroidir le kouskous à l'aide de pelles : telles la ventilation d'un monceau de grains et leur mise au net, on le laissait retomber de haut sur le plancher. Chose étonnante, à chaque variété de mets il était

un préposé spécial : quel que fût le mets qu'on demandât, quelle que fût son espèce, ou rôti ou cuit à la marmite, on l'apportait sur l'heure ; fruits, miel, sucre, mets de toutes sortes, tout ce qu'on pouvait désirer on le présentait à chaque instant de la nuit comme du jour, sans jamais discontinuer.

La renommée d'Al-Koûch s'étendit au loin, ses disciples devinrent nombreux, le peuple colporta de tous côtés le bruit de ses miracles. Le sultan Aboû ʿAbd Allah Mouhammad Ach-Chaikh sentit l'appréhension envahir son âme : il craignit pour son trône et ordonna l'évacuation de la zâwiya. Le chaikh partit pour Fès. A son arrivée dans la ville, il vint s'installer dans une maison contiguë à la mosquée des Qarawiyîn ; il constata que les fidèles ne priaient point dans cette mosquée : le mihrâb n'en était pas dans la direction de la qibla. Al-Koûch dit à ses disciples : « Dieu va cette année chasser le sultan de son palais comme il m'a lui-même fait sortir de ma maison. »

Or, en cette année-là, au mois de mouharram 960 (1552), contraint par l'expédition d'Aboû Hassoûn le Mérinide, qu'accompagnait le souverain d'Alger, Çâlih Bâchâ le Turcoman, le sultan dut abandonner son palais.

A l'entrée d'Aboû Hassoûn dans la capitale, les disciples d'Al-Koûch voulurent l'emmener à Marrâkech : « Vous allez partir pour cette ville, leur dit-il ; moi je reste à Fès. » Sept jours après il se purifia, revêtit ses plus beaux vêtements, monta sur un cheval qu'il avait et, franchissant l'enceinte de la ville, prit la direction de Moustaqarr, à trois milles de Fès. Nul de ses disciples ne fit aucun mouvement pour le suivre. Accompagné seulement de deux hommes, il arriva donc à Moustaqarr ; là il mit pied à terre et s'assit. Un groupe de cavaliers, des Arabes de l'Angâd, arrivèrent tout à coup sur lui et, ne le connaissant pas, lui ordonnèrent d'ôter ses vêtements. Al-Koûch obéit : il ôta ses vêtements et les posa par terre. Comme il gardait le

pantalon, un des cavaliers lui cria : « Ote le pantalon ! — « Dieu, répondit-il, a défendu de découvrir les parties honteuses. » L'homme lui porta un coup de lance et le blessa mortellement au ventre. On transporta le chaikh à sa demeure, blessé : « Pourquoi donc es-tu allé à cet endroit ? lui demanda-t-on. — « Pour mourir de la mort du martyr vers laquelle le destin m'a conduit ! »

Al-Koûch est mort (que Dieu lui fasse miséricorde !) au commencement de l'année citée ci-dessus. Son tombeau se trouve sur la montagne de 'Ardh.

J'ai rencontré ce personnage à Fès. J'ai eu des entretiens avec lui ; je lui ai demandé sa bénédiction et il me l'a accordée. C'était un homme de teint noir, corpulent et ventru.

Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

Le docte et vertueux faqîh, l'éminent et pieux ascète, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ibrâhîm Al-Djazoûlî, de la Djazoûla extrême du Soûs.

(*P. 82.*)

Il fut un éminent homme de bien, un savant plein de sainteté. Il composa un commentaire du *Takmîl al-Maqâçid* par Ibn Zakrî At-Tilimsânî, dont nous parlerons plus loin, commentaire merveilleux mais que la mort l'empêcha d'achever. Il condamnait la pratique qui consiste à se serrer la main et à l'embrasser. Cette pratique, disait-il, était étrangère aux prescriptions de l'imâm Mâlik (que Dieu soit satisfait de lui !). Et lorsqu'un visiteur se présentait à sa demeure, il recevait du chambellan la prescription suivante : « Tu ne lui serreras ni ne lui embrasseras la main ; tu ne lui diras que le salut liturgique. »

J'ai rencontré ce personnage à Thahr en l'année 969 (1561)

et une seconde fois à Marrâkech. C'était un ascète docte et d'une piété extrême, qui s'adonnait à la mortification et à la pratique du bien : en cela il détint une place considérable. Sa science et son mérite furent unanimement reconnus par les personnages les plus éminents des contrées du Soûs ; ils firent de lui, pour la rareté de sa science et de sa dévotion, un des meilleurs conducteurs des âmes et ils lui attribuèrent des miracles. Il nous suffit de constater qu'il fut un homme droit.

Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ibrâhîm Al-Djazoûlî est mort en 970 (1562) et a été enterré à Tamart, dans la tribu de Djazoûla.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

L'illustre chaikh, l'ermite voyageur, le grand saint, le dévot dont la sainteté est reconnue comme aussi l'élévation et la grandeur de son rang, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Moûsâ Al-Djazoûlî, demeurant dans l'extrême Soûs.

(P. 83.)

Il fut contemporain du chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ibrâhîm. Plus célèbre qu'on ne saurait le dire, il accomplit de nombreux prodiges et des miracles fameux. Il fut au début un grand voyageur : il parcourut la plupart des pays habités, faisant au cours de ses voyages la rencontre de plusieurs saints ; on prétend même qu'il atteignit et vit de ses propres yeux la montagne du Kâf [1].

L'intimité des consciences n'avait point de secret pour lui et souvent il discourait sur elle. On le vit accomplir de prodigieux miracles.

Ce personnage est mort au commencement de la sep-

1. Montagne imaginaire que l'on croit former la limite de la terre.

tième décade (J.-C. 1553). Son tombeau, plus connu qu'on ne saurait le dire, se trouve dans son pays natal.

Le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Wasa'doûn, demeurant au sommet du Djabal Daran.

(*P. 83.*)

Ce personnage est encore vivant à l'époque actuelle ; il approche de quatre-vingts ans. Les visiteurs vont à lui par milliers; ils trouvent tous dans sa demeure une nourriture à souhait. A chacun le chaikh offre tout ce qu'il désire ; néanmoins le pays qu'il habite n'a ni céréales ni cultures. On raconte partout de lui diverses sortes de miracles et de divinations.

Il a été le disciple du chaikh Al-Fallâh ; il a aussi fréquenté le chaikh At-Tabbâ'. Lors de sa défaite et de la perte de sa royauté, le sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-Ghâlib vint se réfugier auprès de lui dans sa zâwiya : le chaikh lui prédit son retour au pouvoir et donna aux Berbères l'ordre de le secourir. Dieu sait ce qu'il en adviendra.

Le chaikh fameux pour sa grande sainteté et pour la grâce qu'il eut de joindre les honneurs de ce bas monde aux délices de l'autre, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-Moubârak, originaire des environs du ribât de Mâsa, dans les tribus des Maçâmida.

(*P. 83.*)

Il fut un prodige de son époque. Voici les renseignements que j'ai recueillis auprès de quelques-uns des plus grands

fouqahâ du Soûs et qui se confirment l'un l'autre : le sayyid Mouhammad ben Al-Moubârak [1] était un chaikh aux vœux promptement exaucés. Le pouvoir qu'il avait était efficace et ferme ; il lui venait de son rang de *Noûh* [2] et cette particularité explique la promptitude avec laquelle les effets répondaient à ses vœux : c'est là également qu'il faut chercher la cause des merveilles incessantes qu'il accomplissait et que la langue est impuissante à dire.

Une sédition éclatait-elle entre les tribus, il envoyait à chacune d'elles l'ordre de cesser la lutte : quiconque transgressait cet ordre recevait aussitôt un prompt châtiment. La nouvelle s'en répandit de tous les côtés, aussi bien dans les régions lointaines que dans les plus rapprochées. Il institua pour chaque mois les « jours de Sayyidî Mouhammad ben Al-Moubârak » : nul, durant ces jours, n'avait le droit de porter des armes et toute querelle était interdite ; on vit alors à côté du meurtrier du père ou du fils et impuissant à lui parler le parent de la victime. C'est là un fait célèbre dans les tribus arabes et berbères des régions du Soûs et de celles de l'est.

L'anecdote suivante m'a été racontée par le sayyid, l'éminent faqîh Aboûl-Qâsim ben Yahyâ Al-Maçmoûdî ; elle est relative à son père, un homme digne de foi, de qui il la tenait. Ce personnage se trouvait un jour avec sa mère dans une palmeraie. C'était le matin : l'homme s'était éloigné pour faire ses ablutions ; la femme était restée au même endroit, occupée à cueillir des dattes. Elle aperçut au sommet d'un palmier élevé un rameau chargé de fruits qu'il était impossible de cueillir. Or elle était enceinte et avait des envies. « A mon aide, ô Sayyidî Mouhammad ben Al-Moubârak ! dit-elle. Que Dieu m'envoie quelqu'un pour me cueillir ce rameau ! » Elle se retourna et aperçut un

1. Blanc dans le texte.
2. Le *Noûh* est un des rangs de la hiérarchie çoufique.

homme devant elle : il tendit les mains vers la cime du palmier et le palmier inclina la tête. L'homme détacha le rameau et le posa devant la femme : « Mange ces dattes, lui dit-il, remercie Dieu et obéis à ton époux ! »

Éclair du regard il disparut et le palmier revint à sa forme première. La femme resta interdite et stupéfaite. Elle dit à son mari : « J'ai vu une chose étrange », et elle lui raconta ce qui venait d'arriver. « Comment était cet homme? » demanda-t-il ; elle le lui décrivit : « Par le Maître de la Ka'ba [1], fit-il alors, cet homme est Sayyidî Mouhammad ben Al-Moubârak. » Il connaissait le chaikh.

Les prodiges d'Ibn Al-Moubârak ne peuvent se compter. C'est lui qui donna aux tribus du Soûs l'ordre d'obéissance aux deux sultans charîfs Aboûl-'Abbâs Ahmad et son frère Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh ; il leur recommanda à eux-mêmes la justice et, à la vue de la main-mise des chrétiens sur les côtes du pays, il prêcha la guerre sainte pour la cause de Dieu. On sait ce qu'il advint des deux sultans.

Sayyidî Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al Moubârak est mort (que Dieu lui fasse miséricorde !) au commencement de la troisième décade (J.-C. 1515). Il a été enterré dans son pays natal où son tombeau est célèbre.

Le prodige de la création, la merveille du ciel comme celle de la terre, le chaikh Aboûl-Baqâ Khâlid ben Yahyâ Al-Maçmoûdî, originaire des tribus des Maçâmida, comprises entre le ribât de Mâsa et le fleuve de Dar'a.

(*P. 84.*)

Ce personnage est l'un de ceux qui renouvelèrent les miracles de l'Envoyé du Très-Haut (que sur lui soient la

1. Temple sacré de la Mecque.

paix et le salut !). Il fut l'orgueil de l'Islâm. Après lui personne ne devait trouver rien à dire. En l'année 980 à Marrâkech, au cours d'un récit qu'on me faisait, on vint à parler du chaikh Khâlid : « Il suffit à sa noblesse, dit l'un de nous, qu'il ait laissé à l'Islâm une gloire d'une grandeur impérissable. — Comment cela ? — Le chaikh Khâlid était parti un jour accompagné de quelques faqîhs et de quelques faqîrs. On parlait des miracles du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut)! Si les miracles de l'Envoyé de Dieu pouvaient encore s'accomplir de nos jours, fit l'un de nous, nous désirerions les voir de nos yeux. — Dieu, répondit le chaikh, les renouvelle en tout temps par l'intermédiaire des saints. — Comment donc ? — Regardez cette pierre noire ! » Il y avait là devant eux une montagne de rochers dont l'un arrivait au chemin et au milieu desquels une pierre noire brillait, d'une dimension de cinquante brasses. On regarda la pierre : il n'y avait sur elle rien, absolument rien. Le chaikh étendit la main de son côté, puis de l'index, il traça dans l'espace ces mots : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; Mouhammad est l'Envoyé de Dieu. » Or les deux parties de la profession de foi s'imprimèrent sur la pierre en gros caractères blancs, en lettres bien apparentes et dont aucune n'était douteuse. Cette pierre existe encore avec son inscription et elle durera jusqu'à la fin des temps. Ce n'est point là l'œuvre des humains : l'inscription n'a pas été faite au burin, elle est gravée dans l'intérieur de la pierre où, telle l'image d'une glace, on l'aperçoit par transparence.

Gloire au Grand Créateur qui fait à Sa volonté !

Le récit de ce miracle fut amené au cours d'un entretien sur les inscriptions des pierres de Tergha et des environs de Mounkab, dans l'Andalousie, inscriptions qui portaient gravées les deux parties de la profession de foi.

Notre conteur nous fit le récit de ce miracle en appor-

tant toutes sortes de détails et déclarant que l'inscription gravée sur la pierre noire était plus apparente que tout ce qu'on remarquait autour du rocher : « Maître, lui dis-je, il faut vérifier ces paroles. — Qu'à cela ne tienne ! » répondit-il. Le lendemain on fit venir auprès de nous plus de quarante témoins, choisis parmi les plus dignes habitants de ces parages. A sa demande, ils nous racontèrent à leur tour le miracle de Sayyidî Khâlid. « La pierre noire, ajoutèrent-ils, existe encore et elle durera jusqu'à la fin des temps. »

Ces mêmes témoins nous racontèrent encore l'aventure suivante : le sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh avait fait une expédition victorieuse dans le Soûs ; outre l'impôt foncier il avait dans la contrée établi un impôt de capitation, qu'il avait appelé la nâïba. Des registres de nâïba furent tenus ; or lorsqu'il fut question des enfants de Khâlid, le sultan les fit inscrire comme redevables de la capitation ; son secrétaire, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-Hasan, le dissuada de le faire : « O mon maître, lui dit-il, ce sont les fils du chaikh Sayyidî Khâlid. — Que m'importe ! répondit le sultan ; tous les musulmans sont égaux en l'espèce ! » Et ils furent inscrits comme redevables de la nâïba.

Quelques jours après, les fils du chaikh apprirent la chose ; ils se rendirent sur la tombe de leur père et se plaignirent à lui : « O Sayyidî, le sultan nous a inscrits sur le registre de naïba. Comment pourrions-nous payer cet impôt alors que tu es avec nous ? »

La même nuit le sultan eut un songe : un homme lui plaçait le pied sur le ventre en disant : « Si tu ne me laisses pas tranquille je t'arracherai les entrailles [1]. — Qui es-tu ? — Khâlid ! » Le sultan se réveilla épouvanté ; son corps s'était enflé comme un sac. Il fit dire à l'instant à son secrétaire : « Écris aux fils du chaikh Khâlid ! Dis-leur qu'il

1. Exactement : « les viscères », comme le cœur, les poumons, le foie...

ne leur sera jamais fait aucun tort, tant que la royauté restera dans notre famille ! Enlève leur nom des registres du kharâdj et fais-leur porter la lettre ! » Le secrétaire s'exclama : « Ne t'avais-je pas dit, ô mon maître, qu'il ne fallait pas s'attaquer à Sayyidî Khâlid ? — Hâte-toi d'exécuter mes ordres ! » déclara le sultan. Le secrétaire envoya la lettre aux enfants de Khâlid. Il leur fit dire : « Cherchez auprès de sa tombe à obtenir pour le sultan la bénédiction du chaikh ! » Les fils du chaikh obéirent à cette injonction et le sultan fut guéri de son mal. Depuis lors les descendants de Khâlid n'ont jamais cessé de jouir d'une puissante considération et du privilège d'un haut caractère sacré.

Aboûl-Baqâ Khâlid ben Yahyâ Al-Maçmoûdî est mort (que Dieu lui fasse miséricorde !) au commencement de la [1] décade; son tombeau est plus célèbre qu'on ne saurait le dire.

Le chaikh, le docte faqîh au talent élevé, l'étendard de la science, le plus grand chaikh et imâm des fatiyâ, Aboû ʿAbd Allah Mouhammad ben Hibat Allah, connu sous le nom du Sayyidî Chaqroûn ben Hibat Allah.

(*P. 86.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) le Savant de son époque, un grand prédicateur [2] et un grand maître d'enseignement [3]. Conduite irréprochable, grandeur d'âme, abondance du talent oratoire, étendue des connaissances, il réunissait toutes les formes de la perfection ; il avait la

1. La date n'est pas indiquée dans le texte.

2 Littéralement : l'écuyer des chaires فارس المنابر.

3. Littéralement : le fiancé des chaires عروس الكراسي.

langue déliée et c'est avec de la largeur de vue qu'il donnait ses explications, avec clarté qu'il développait ses arguments; l'étendue de sa science lui dilatait la poitrine.

Il vint à Fès en l'an 967 (1559). Nommé par le sultan Al-Ghâlib prince des savants et mouftî de Marrâkech comme aussi de tout le reste du Maghrib, on institua en sa faveur une chaire d'enseignement. Le cours avait lieu au palais du souverain, dans la salle même du conseil; le sultan et les émirs y assistaient en personne et les fouqahâ y venaient à l'envi. L'enseignement du chaikh fut pour tous une source de profits.

Ibn Hibat Allah exerça, dans les premiers de sa vie, les fonctions de prédicateur en la mosquée d'Al-Mançoûr, à Marrâkech, dans la Qaçabat Al-Moulk. Il fréquenta la compagnie et fut le disciple des plus grands professeur. C'est par Aboû 'Outhmân Al-Manoûî qu'il fut initié à la jurisprudence. C'est de ce chaikh également qu'il apprit la métaphysique; Al-Manoûî l'avait reçue du chaikh Aboû 'Abd Allah As-Sanoûsî et du grand savant de l'époque, Aboûl-'Abbâs ben Az-Zakrî.

J'ai rencontré plusieurs fois le chaikh Chaqroûn et pendant de longues années j'ai suivi son enseignement. Il m'a initié à certaines sciences; sa compagnie m'a été profitable. Il m'a délivré un diplôme en l'année 969 (1561) sur l'ensemble des traditions qu'il détenait et sur tout ce qui se rattache à elles; le texte en est le suivant: « Louange à Dieu! J'ac-
« corde au faqîh remarquable, respecté, estimé, éloigné du
« mal, le descendant d'une race noble, l'homme à l'origine
« pure, à la généalogie illustre et glorieuse de mérite, l'ar-
« gument et l'étendard de la science, le très juste qadhi,
« Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Sayyidî 'Ali 'Askar,
« un diplôme sur toutes les traditions que je possède et sur
« tout ce que j'ai entendu de la bouche de mes professeurs
« (que Dieu les couvre de Sa miséricorde et les admette
« dans Son vaste paradis!). Je l'autorise à transmettre à

« son tour les traditions que j'ai enseignées et à raconter « ce que j'ai entendu, selon la forme indiquée ici. Ceci est « un diplôme authentique et solidement établi. C'est pour « moi un devoir de le lui donner. Dieu est notre recours.

« A été dit et écrit par le plus modeste des humbles ser- « viteurs de Dieu, Mouhammad Chaqroûn ben Hibat Allah « ben Ibrâhîm (que Dieu lui accorde ses bienfaits !) »

Ce personnage m'a délivré un second diplôme en 972 (1564) sur les *'Aqâïd* du chaikh As-Sanoûsî et sur le *Mouhaççil Al-Maqâçid* du chaikh Ibn Zakrî : il l'avait lui-même reçu de son maître Aboû 'Outhmân Al-Manouî qui, séparément ou non, le tenait des deux auteurs.

Je lui demandai en 983 (1575) la liste de tous ses chaikhs : il me délivra un petit recueil où étaient mentionnés et leurs noms et les sciences qu'ils possédaient; mais ce recueil m'est sorti des mains.

Chaqroûn ben Hibat Allah est mort à Fès à la fin de l'année 983 (1575).

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, le savant faqîh, l'étendard de la science, le très docte Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Ahmad Al-'Abbâdî At-Tilismsâni.

(P. 87.)

La grandeur de ses préoccupations, la richesse de ses connaissances, la générosité de son caractère, la fierté de son âme, l'élévation de ses desseins, son courage et sa hardiesse le rangèrent parmi les princes des savants. Il fréquenta la compagnie des chaikhs, dont il se montra le disciple ; ce fut son père qui l'initia à l'étude de la jurisprudence.

En l'année 968 (1560) des troubles avaient éclaté à Tlemcen

entre les habitants et les Turcs; la ville implora le secours du sultan. Celui-ci, en leur prêtant le concours de ses troupes, donna l'ordre aux habitants de se retirer du côté de Fès. Al-'Abbâdî At-Tilimsânî arriva dans la capitale au milieu des fouqahâ de Tlemcen : ils furent tous, chacun dans la mesure de son mérite, l'objet de la générosité du souverain, mais le chaikh reçut mille pesants d'or, une fine draperie et une demeure magnifique : « Ne le comparez, dit le sultan, à aucun faqîh ni à aucun autre personnage : ses desseins sont élevés. »

Il ouvrit un cours d'enseignement et ses auditeurs vinrent à lui de tous les côtés. La beauté de ses explications les émerveilla de même que son talent de vérificateur et l'à-propos des citations qu'il faisait. Il se rendit ensuite à Marrâkech. Mais il serait long de le suivre à travers les diverses circonstances de sa vie. Revenu à Tlemcen il alla se fixer définitivement à Miliâna. Je pense qu'il est encore en vie à l'époque actuelle.

J'ai fréquenté ce personnage et lui ai emprunté ses traditions. C'est lui qui m'a donné un diplôme sur la chaîne des chaikhs çoufistes, ainsi qu'il a été dit au début de ce livre dans la biographie de notre vénéré chaikh Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf (ben Mahdi 'Isâ) Ach-Charîf (Al-Figuîguî[1]. Il m'a également délivré un diplôme sur les œuvres des deux Hâdjib, les *Açlaï* et les *Faraï*. En voici le texte intégral :

« Mon père (que Dieu lui fasse miséricorde !) m'a donné un diplôme sur les deux Hâdjib ; il l'avait reçu lui-même de son professeur Sayyidî Mouhammad ben 'Isâ Al-Battouî, qui le tenait du grand savant de l'époque Sayyidî Ahmad ben Zakrî, qui le tenait du docte sayyid Mouhammad ben Al-'Abbâs Al-'Abbâdî qui le tenait de notre maître et vénéré Grand-Père, c'est-à-dire notre-grand père maternel, Sayyidî Mouhammad ben Marzoûq, commentateur de la *Bourda ;* celui-ci (que

1. Voir page 15 de la traduction.

Dieu lui fasse miséricorde !) l'avait reçu de son professeur, l'imâm Ibn 'Arafa, qui le tenait de l'imâm Al-Qarâfî, qui le tenait de l'imâm Ibn Al-Hâdjib. Que par eux tous Dieu nous comble de bienfaits !

J'ai donné au chaikh indiqué ici, en y joignant la chaîne de ses professeurs, une copie de ce diplôme ; c'est pour moi un devoir strict de le faire et je ne puis d'aucune façon me dérober à son désir. Ce chaikh c'est notre maître l'imâm, le très docte qâdhî, le descendant des nobles sayyids, l'homme le plus beau de l'époque, notre très pieux fils, Sayyidî Mouhammad 'Askar.

« Que Dieu lui accorde Ses bienfaits et qu'Il le préserve de tous les maux, lui, et nous tous ! Nous embrassons la paume de sa main et lui demandons au nom de son rang la plus sainte des bénédictions. O roi des deux mondes, ô Toi qui connais les mystères cachés, Tu peux dissiper les tristesses !

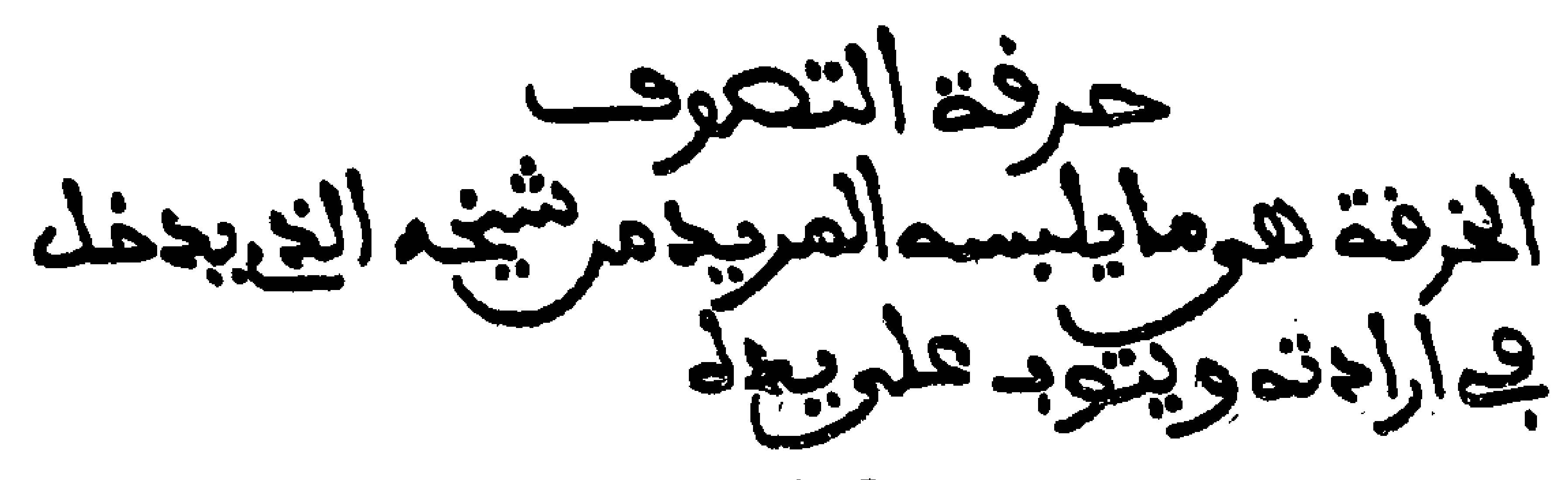
« Je salue généreusement son rang, garantie de son bonheur !

« A été délivré par l'humble serviteur de Dieu, par celui qui a besoin de la miséricorde divine, Ahmad ben Ahmad ben Mouhammad ben Ya'qoûb Al-'Abbâdî (que Dieu lui ôte tout chagrin ! Qu'Il lui accorde tout ce qu'il n'a pas ! Qu'Il soit bon pour lui dans les choses à venir) ! »

Le chaikh, le docte imâm, l'habile vérificateur Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Al-'Abbâdî, père du chaikh Aboûl-'Abbâs dont il vient d'être parlé.

(P. 88.)

Ce personnage, dont le nom a été mentionné dans la biographie du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-



La Khirqa du Çoufisme.

C'est le vêtement que le disciple reçoit du chaikh à la volonté de qui il s'abandonne et qui doit le mener au chemin de la pénitence.

Habtî, fut un étendard de la science. Il suivit l'enseignement des chaikhs et fut le disciple des plus notoires d'entre eux. Venu à Fès sous la dynastie Wattâsiya An-Nâçiriya et malgré le grand nombre de fouqahâ qui alors se trouvaient dans la ville, il fut par (le sultan) An-Nâçir ben Ach-Chaikh Al-Wattâsî préposé à l'enseignement en la mosquée des Qarawiyîn; son enseignement fut pour tous une source de profits. Il initia à la jurisprudence Sayyidî Aboû Moûsâ Al-Habtî, qui lui-même l'avait initié au Çoufisme et dirigé dans cette Voie. Sa supériorité et la préférence que manifestèrent à son égard les souverains de la dynastie régnante lui valurent l'animosité des fouqahâ de Fès, ses collègues : il serait trop long de dire les difficultés auxquelles de ce fait il se trouva en butte.

Sayyid éminent, docte et aimant la pratique du culte, il fut un modèle à imiter. Il mourut au commencement de la quatrième décade (J.-C. 1524), et fut enterré à Tlemcen. Dieu en sait davantage.

Que le Très-Haut lui fasse miséricorde !

Le très grand savant de l'époque, le vrai chaikh des vérificateurs, l'océan de science, l'imâm des hommes de talent, Aboûl-'Abbâs Ahmad (Dieu connaît toute la vérité) ben Zakrî At-Tilimsânî.

(*P. 88.*)

Prince des savants cités en modèle pour l'étendue et la profondeur de leurs connaissances, il exerçait au début le métier de tisseur de hâïks [1]. Orphelin de père, il était le

1. Pièce de laine ou de soie très longue, de la largeur de 1 m.30 environ, que les femmes arabes s'enroulent autour du corps. Un des pans est ramené sur la tête de façon à cacher tout le front. L'extrémité en est, de la main gauche, maintenue contre le menton, la bouche et le nez. Le hâïk est également porté par les hommes ; l'extrémité du pan qui pour les femmes sert de voile est rejeté sur l'épaule gauche.

شرح خرقة المشايخ

لبس الخرقة ارتباط بين الشيخ وبين المريد
وتحكيم من المريد للشيخ في نفسه والتحكيم
سايغ في الشرع وفي الخرقة معنى المبايعة
يعني الطاعة والخرقة عتبة الدخول في الصحبة
والمقصود الكلي هو الصحبة وبالصحبة يرجى
للمريد كل خير روي عن ابي يزيد انه قال من
لم يكن له استاذ فامامه الشيطان وحكى
الاستاذ ابو القاسم القشيري عن شيخه ابي
علي الدقاق انه قال الشجرة اذا نبتت بنفسها
من غير غارس فانها تورق ولا تثمر وهو كما قال
ويجوز انها تثمر كالاشجار التي في الاودية
والجبال ولاكن لا يكون لفاكهتها طعم فاكهة
البساتين

Commentaire de la khirqa des chaikhs.

Revêtir la khirqa c'est établir le lien qui unit le maître au disciple et de la part de ce dernier prendre l'engagement de faire le maître juge de lui-même, chose licite en droit. La khirqa est une sorte de serment d'investiture, c'est-à-dire d'obéissance ; elle est le premier pas vers l'affection du maître, celle-ci étant le but final que se propose le disciple : l'amitié du maître fait espérer tous les biens pour le disciple.

« Celui qui n'a pas eu de maître a eu le diable pour imâm », a déclaré Aboû Yazîd. Le chaikh Aboûl-Qâsim Al-Qouchaïrî a rapporté de son maître les paroles suivantes : « L'arbre qui pousse de lui-même sans que personne l'ait planté produit des feuilles mais point de fruits. Parfois cependant il donne des fruits, tel l'arbre qui pousse sur le bord de la rivière ou sur la montagne, mais ces fruits n'ont pas la saveur de ceux des vergers. »

soutien de sa mère, lui procurant tout ce qui était nécessaire à son entretien.

Un jour, l'un des chaikhs, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-'Abbâs ou Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-Hasan (je ne sais pas au juste lequel des deux), eut, au milieu de ses disciples, à résoudre une question qu'on lui avait soumise : elle fut l'objet d'une longue discussion. L'affaire s'ébruita et parvint jusqu'aux oreilles de la foule. « C'est là, dit Ibn Zakrî, une question dans laquelle les fouqahâ s'enfoncent, mais dont la solution est aisée. — Comment cela ? » demandèrent les tisseurs de hâïks. Et notre personnage se mit à développer ses idées. Un tâlib entendit ses paroles, les approuva et les porta ensuite à la connaissance du chaikh. Étonné à son tour, le chaikh se rendit avec ses disciples à l'endroit où travaillaient les tisseurs de hâïks; il fit venir notre artisan en sa présence et l'écouta parler : « Un homme comme lui, dit-il alors, ne mérite de se livrer qu'à l'étude de la science. — Je ne peux rien entreprendre, répondit Ibn Zakrî, qu'avec le consentement de ma mère. » Le chaikh se rendit auprès d'elle et lui demanda : « Quel est le gain quotidien de ton fils ? » Et quand elle le lui eut appris : « Eh bien ! lui dit-il, je t'en donnerai autant tous les jours de ma vie, s'il plaît à Dieu : mais ton fils viendra chez moi se consacrer entièrement à l'enseignement de la science ! — Qu'il soit fait à ta volonté, ô Sayyidî ! » répondit-elle.

Ibn Zakrî s'attacha dès lors au chaikh et atteignit le degré auquel il est parvenu. Chaikh des consultations juridiques, imam de l'enseignement; il devint en son époque le roi de la science.

Il a composé en vers du mètre radjaz le *Moukammil Al-Maqâçid*, œuvre restée sans égale. C'est une œuvre entièrement vierge et dont personne n'a jamais pu briser l'anneau. Un tâlib de cette époque communiqua l'ouvrage à l'imâm, le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben

Yoûsouf As-Sanoûsî et lui demanda d'en faire le commentaire : « Personne, répondit-il, personne n'est capable de le faire que l'auteur même. » As-Sanoûsî (que Dieu lui accorde sa satisfaction !) dit vrai certes : « Ibn Zakrî se plaît dans les œuvres qui, en général, ne sont à la portée de personne. »

Il a été question plus haut d'Ibn Zakrî, dans la biographie d'Al-Yastathnî ; ce dernier est un homme dont il faut[1]...

Je parlai un jour de l'ouvrage ci-dessus au faqîh, le mouftî Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Djallâl dont la biographie sera faite plus loin : « J'ai entendu dire, lui dis-je, que tu as donné sur cette œuvre un diplôme à Ibn Zakrî[2] ».

Les deux chaikhs As-Sanoûsî et Ibn Zakrî s'entretenaient de la métaphysique, à l'étude approfondie de laquelle ils se livraient ensemble. L'un s'imaginait que l'autre était son disciple : « Par Dieu ! fit As-Sanoûsî en apprenant la chose, il n'a résolu devant moi et pour moi qu'une seule question. » A la mort de ce dernier, au début du neuvième siècle, Ibn Zakrî le pleura en des élégies où il racontait ce qu'avait été la vie qu'ils avaient passée ensemble.

Je demandai un jour à notre vénéré chaikh Aboû 'Abd Allah ben Hibat Allah ce qu'il pensait du chaikh Ibn Zakrî et du rang qu'il devait occuper dans la science. « Ibn Zakrî, me répondit-il, est un savant dont la puissance des ailes est irrésistible. » Voici encore le témoignage d'un homme distingué : « Ibn Zakrî était un maître de grande valeur et qui avait de nobles desseins. Lorsque pendant son cours une question était mise en avant, il rappelait d'abord ce qui avait été dit sur elle ; après quoi il réfutait ou admettait, développait ses preuves, tantôt approuvant

1. Blanc dans le texte.
2. Il semble qu'il faille ajouter : ce personnage ne démentit pas le fait qu'on lui attribuait.

et tantôt critiquant ; il ne se bornait pas à la confiance pure et simple en ce que d'autres avaient dit, capable qu'il était de manier les instruments de la critique et de l'idjtihâd (1). »

Bref, Ibn Zakrî fut un étendard de la science et l'un de nos savants nationaux, on l'imita en Orient comme en Occident et vers lui se pressèrent les pèlerins de tous les pays. Il mourut de la peste noire en l'année 906 (1500) et fut enterré à Tlemcen où son tombeau est célèbre. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Il avait été un professeur des professeurs de nos chaikhs. Que Dieu lui fasse miséricorde !

As-Sanoûsî.

(*P. 89.*)

On peut en dire autant du saint chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Yoûsouf As-Sanoûsî (que Dieu lui accorde Sa satisfaction !). Je n'ai pas consacré de biographie spéciale à ce personnage : il appartient en effet aux chaikhs du neuvième siècle, au début duquel il mourut. Je dirai cependant qu'il fut l'un de ceux qui, dans les premières années de ce siècle, restaurèrent dans l'empire les choses de la religion : ainsi se réalisent les prophéties du Prophète véridique et en qui l'on a foi (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !).

Il fut un des plus grands saints et l'un des plus doctes 'oulamâ. Son œuvre révèle un grand talent de vérificateur et une extrême richesse de connaissances ; les cinq 'Aqâïd constituent avec leurs commentaires l'un des plus grands travaux qu'on ait jamais édifiés sur l'Islâm. L'œuvre d'As-Sanoûsî comprend : la *Mouqaddima ;* la *Çoughrâ ;* la

1. Cf. pp. 58-59.

Çoughrâ Aç-Çoughrâ, la *Woustâ* et la *Koubrâ ;* le commentaire de la qacîda d'Al-Djazâirî et celui de la qacîda d'Al-Haoudhî, son élève; le *Moukammil Kamâl Al-Ikmâl*, commentaire du *Çahîh* de Mouslim.

Que son discours était lumineux et combien serré son raisonnement! Il défia la critique et sut fermer la porte à la calomnie. Les saints les plus illustres et les plus grands 'oulamâ reconnaissent tous son mérite et c'est avec joie qu'ils accueillent son œuvre. « Je n'ai jamais vu, a dit le chaikh Aboû 'Imrân Moûsâ ben 'Ouqda Al-Aghçâwî en parlant de la théologie dogmatique, je n'ai jamais vu personne capable, comme il le faisait, de passer cette science au crible de la raison. »

« Le discours d'As-Sanoûsî est exempt de toute faiblesse», a dit notre vénéré chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî. N'avons-nous pas lu plus haut, dans sa biographie, que le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Wariâglî faisait le vœu de ne point se séparer de la *'Aqîdat Aç-Çoughrâ* et qu'il mettait l'ouvrage dans sa poche, en raison de sa grandeur d'âme et de son immense esprit d'équité? Et plus haut encore, au passage qui lui est consacré, le chaikh Ibn Yahbach At-Tâzî ne se plaisait-il pas à faire d'As-Sanoûsî le plus vif éloge?

Des narrateurs dignes de foi et parlant d'après un saint m'ont raconté que celui-ci vit en songe le père du chaikh : « Que t'a fait Dieu ? lui demanda-t-il. — Il m'a pardonné. — Comment? — A l'instant même où l'on m'enterrait j'ai pensé à mon fils. » Questionné là-dessus, As-Sanoûsî répondit : « Cela est vrai. Sur cette montagne que vous voyez devant nous et qui domine Tlemcen, je pensais aux joyaux qu'elle renfermait et je me demandais comment la sagesse et la puissance de Dieu avaient pu la créer ainsi. »

As-Sanoûsî fut conduit au chemin de la sainteté par le sultan des saints, le chaikh Ibrâhîm At-Tâzî Al-Wihrânî.

ذ اداب المريد مع الشيخ

اداب المريدين مع الشيوخ عند الصوفية من
مهام الاداب وللقوم في ذلك اقتداء برسول
الله صلى الله عليه وسلم واصحابه وقد قال الله
تعالى يا ايها الذين امنوا لا تقدموا بين يدي
الله ورسوله واتقوا الله ان الله سميع عليم
وقيل لا تقدموا لا تمشوا بين يدي رسول الله
وروى ابو الدرداء قال كنت امشي امام ابي بكر
فقال لي رسول الله تمشي امام من هو خير
منك في الدنيا والاخرة وقيل نزلت في قوم
كانوا يحضرون مجلس الرسول عليه السلام فاذا
سيل عن شيء خاضوا فيه وتقدموا بالقول
والفتوى فنهوا عن ذلك وهكذا ادب المريد
في مجلس الشيخ

Les Égards du disciple envers le maître.

Les égards des disciples avec leurs chaikhs sont soumis à des règles très rigoureuses chez les çoufistes. Les çoufistes imitent en cela l'envoyé

Il eut les mêmes professeurs qu'Ibn Zakrî, le voyageur, le docte Alayoulî, le premier qui ait autrefois introduit la métaphysique dans le Maghrib; le chaikh Ibn Marzoûq, commentateur de la *Bourda;* le chaikh Aboû 'Abd Allah ben Al-'Abbâs, commentateur de la *Lâmiya* d'Ibn Mâlik; le chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Zâgh; le chaikh Aboû 'Abd Allah Aqarqâr; le chaikh Aboû 'Outhmân Qâsim Al-'Ouqbânî; le chaikh Aboû 'Abd Allah ben Al-Djallâb. Ces renseignements m'ont été fournis par notre vénéré chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad Chaqroûn ben Hibat Allah.

En résumé As-Sanoûsî est célèbre auprès des 'Oulamâ de Tlemcen; ils considèrent en lui son talent de vérificateur, sa sainteté et l'ascétisme de sa vie. Ces mêmes personnages vénèrent également le chaikh Ibn Zakrî en qui ils admirent la profondeur de la science, la vaste étendue des traditions qu'il portait et la place élevée qu'il occupe dans la catégorie des savants, tant dans les citations que dans les sciences de la raison pure; ils font de lui le plus grand savant de l'époque.

---

du Seigneur (que sur lui soient la paix et le salut!) et ses compagnons.

Dieu Très Haut a dit: « Vous qui croyez! n'anticipez point sur les ordres de Dieu et de son envoyé; craignez Dieu, car il entend et sait tout. »

(Qoran, chap. XLXIX, v. 1, traduction Kasimirski.)

Il a été dit: « Ne précédez point l'envoyé de Dieu (sur lui la paix et le salut!). N'allez point au-devant de lui! »

« Comme je marchais devant Aboû Bakr, raconte Aboûd-Dardâ, le Prophète (sur lui la paix et le salut!) me fit remarquer: Tu marches devant une créature supérieure à toi et dans ce monde et dans l'autre. »

Le verset du Qorân cité ci-dessus fut révélé au sujet de quelques personnes présentes au madjlis de l'envoyé de Dieu (sur lui la paix et le salut!). Le Prophète ayant été interrogé sur une question, ces personnes se mirent à parler et à donner des interprétations en anticipant sur lui.

Telles sont les prescriptions auxquelles doit se conformer le disciple dans le madjlis du maître.

Dans le Maghrib extrême, As-Sanoûsî est estimé pour son talent de vérificateur et pour son attachement exclusif à la Divinité. Quant à Ibn Zakrî le bruit de son nom s'est répandu au loin; son influence a été considérable auprès des rois et des autres (grands) personnages.

Que Dieu leur accorde, à tous les deux, le bienfait de Sa miséricorde!

Le chaikh, le faqîh, le prédicateur, le professeur, le mouftî Abou 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Djallâl At-Tilimsânî.

(*P. 90.*)

Il fut un imâm de la métaphysique. Venu à Fès au début du règne du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh Ach-Charîf, il y fut, par celui-ci, chargé de rendre les consultations juridiques et de donner l'enseignement. Il fit le prône en la mosquée des Andalous durant la vie du chaikh Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Ibrâhîm et de son fils le chaikh Aboû Châma; il exerça plus tard les fonctions d'imam et de prédicateur en la mosquée des Qarawiyîn. C'était un homme plein de quiétude, d'une conduite irréprochable, d'un maintien grave et d'un esprit vigilant.

Il fréquenta la compagnie des chaikhs et fit ses études à Tlemcen. Les temps de sa royauté scientifique se prolongèrent pour lui à Fès jusqu'au moment où, devenu âgé, la décrépitude l'accabla. Il fut pour les autres une source de profits.

Ce personnage est mort en 981 (1573). Je l'ai rencontré souvent, pendant plusieurs années, et j'ai eu avec lui de nombreux entretiens.

Le faqîh Aboul-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad ben Qâsim Al-'Ouqbânî.

(*P.* 91.)

Il fut béni par le sort dans les sciences juridiques. Venu à Fès avec les deux chaikhs Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-'Abbadî et Aboû 'Abd Allah Mouhammad Chaqroûn, il occupa la première place au milieu des savants et fut préposé à l'enseignement en la mosquée des Qarawiyîn ; il était inférieur aux deux personnages nommés plus haut sous le rapport de l'entendement scientifique.

Je l'ai rencontré plusieurs fois. Il est mort à Fès à la fin de la huitième décade (H. 970, J.-C. 1572). La chaîne de ses ancêtres est celle de la science et de la distinction.

Le chaikh, le gardien de la science, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad ben Abîl-Fadhl ben Çafd Al-Ançârî Al-Andalousî, disciple du chaikh Aboû 'Abd Allah As-Sanoûsî.

(*P.* 91.)

Il fut un faqîh, un homme de bien et de mérite, un ferme gardien de la science. Il est l'auteur de l'ouvrage intitulé *An-Nadjm ath-Thâqib, fî mâ li-Aouliyâ Allah min Mafâkhir Al-Manâqib* disposé suivant l'ordre alphabétique, tout comme les *Wafayât Al-A'yân* d'Ibn Khallikân : c'est une œuvre fort utile et d'une haute valeur dans le genre qu'elle étudie. L'ouvrage, que j'ai vu de mes yeux, est en quatre volumes ; il faisait l'admiration du sultan et les

chapitres et biographies qu'il contenait furent écrits en lettres d'or (1) : il en était digne.

Al-Ançârî Al-Andalousî est mort (Dieu en sait davantage) entre 911 et 920 (1505-1514).

Le chaikh, le docte faqîh Aboû 'Abd Allah ben Al-Azraq Al-Andalousî.

(*P. 91.*)

Ce personnage émigra vers Tlemcen lors de la prise de Grenade par l'ennemi (que Dieu la fasse revenir dans la Maison de l'Islam !). Il fut un vérificateur (de la science). Auteur du *Tadjbîr ar-Riyâsa*, il a traité des rapports de la religion avec le monde ; il a apporté dans son œuvre une méthode merveilleuse et jamais, en cette branche de la science, ouvrage pareil n'a vu le jour. C'est là que se trouve la preuve la plus solide de la puissante royauté de l'auteur, comme de l'étendue et de la profondeur de ses connaissances.

Aboû 'Abd Allah ben Azraq Al-Andalousî est mort (que Dieu lui fasse miséricorde !) au commencement du siècle ; il m'a été impossible de fixer la décade.

Je donne ordinairement dans la biographie de chaque personnage la décade de la mort sans préciser autrement l'année, ni le mois, ni le jour : une pareille vérification est impossible ; elle n'offre d'ailleurs aucun intérêt et personne n'y en attache.

1. Littéralement : avec de l'eau d'or.

Le docte chaikh, l'ami du Très-Haut, Ahmad ben Yoûsouf Al-Miliânî, habitant Miliâna, entre Alger et Tlemcen.

(*P. 91.*)

Disciple du chaikh Ahmad Zarroûq, il fut un homme de haute valeur et de grande condition et l'un des plus grands chaikhs çoufistes. Initié dans son jeune âge à la connaissance et à l'emploi des divers noms de la Divinité. Il était versé dans la science de Dieu ; questionné un jour sur la personne divine : « Tombe-t-elle sous les sens, ou est-elle immatérielle? » il répondit: « Elle est une essence perceptible, mais inintelligible. » — « C'est là une réponse dont on n'a jamais ouï la pareille, a dit notre vénéré chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî, qui m'a raconté l'anecdote; elle prouve la hauteur du rang qu'occupe ce personnage dans la connaissance de la Divinité (louange à Elle!). »

Ahmad ben Yoûsouf Al-Miliânî a été l'auteur de prodiges, de miracles et de toutes sortes de faits merveilleux. L'éclat de son nom en parvenant au loin lui attira de nombreux disciples. Ils pénétrèrent fort loin dans son amitié et certains allèrent même jusqu'à lui attribuer la qualité de prophète. L'écho de sa doctrine se répercuta au dehors par la bouche d'un certain Ibn 'Abd Allah, qui fréquentait les disciples du chaikh. Or, à ce qu'on m'a raconté, Ibn 'Abd Allah embrassa le Manichéisme et pratiqua le rite des 'Abbâhiyda [1] (que Dieu les maudisse!). Il eut foi en ce rite de

1. On retrouve encore au Maroc sous le nom de Badadwa (singulier Baddiwî) des gens considérés comme hérétiques, qui cependant se disent fouqarâ de Sayyidî Ahmad ben Yoûsouf Al-Miliânî. Les Badadwa habitent surtout la tribu des Aoulâd 'Isâ dans le Gharb et sont groupés autour des descendants plus ou moins authentiques de Sayyidî Ahmad ben Yoûsouf. Cf. *Les Badadoua* (*Archives Marocaines*, t. II, p. 358).

vilenies professé par les gens sans aveu, les mauvais Arabes et les citadins enivrés de passions. Cette secte est connue sous le nom de Secte de Yoûsouf; elle a pris naissance pendant la vie du chaikh, selon le témoignage d'un homme sûr.

Apprenant les rumeurs dont il était l'objet, Ahmad ben Yoûsouf Al-Miliânî s'écria : « Qui donc a semé en nous les attribuant des propos que nous n'avons pas tenus? Que Dieu l'éprouve par la misère, la maladie et la mort dans l'infidélité [1]. »

Le sultan Al-Ghâlib, conseillé par les fouqahâ, résolut de couper court aux progrès de la secte et à la corruption qu'elle pouvait apporter dans l'Islâm ; de ces sectaires il fit emprisonner les uns et exécuter les autres.

Il n'y a aucun rapport entre Ahmad ben *Yoûsouf* Al-Miliânî et la *Secte de Yoûsouf*. Les partisans de ce schisme renouvelèrent, à l'égard de notre personnage, les procédés des Rawâfidh à l'égard de leurs chefs. Al-Miliânî jouit de la considération de ses disciples, tels que le chaikh Ach-Choutaïbî et Aboû Mouhammad Al-Khayyât : gens de mérite et de religion, imâms, qui nous servent de modèles, tous s'accordent à reconnaître en lui la science, les connaissances et la sainteté.

Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !) entre 921 et 930 (1515-1524) ; Dieu en sait davantage.

Son tombeau se trouve à Miliâna ; c'est un lieu de pèlerinage vénéré.

1. L'auteur veut dire par là : la mort au milieu du bannissement de la nation musulmane.

شرح رتبة المشيخة

ورد في الخبر عن رسول الله صلى الله عليه وسلم
انه قال والذي نفس محمد بيده لئن شئتم
لاقسمن لكم ان احب عباد الله تعالى الى
الله الذين يحببون الله الى عباده ويحببون
عباد الله الى الله ويمشون على الارض بالنصيحة
وهذا الذي ذكره رسول الله صلى الله عليه
وسلم هو رتبة المشيخة والدعوة الى الله
تعالى لان الشيخ يحبب الله الى عباده حقيقة
ويحبب عباد الله الى الله ورتبة المشيخة
من اعلى الرتب في طريق الصوفية

Commentaire du rang du chaikh.

On a rapporté du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) les paroles suivantes :

« Par celui qui tient dans sa main l'âme de Mouhammad, je jurerai devant vous, si vous le voulez, que le serviteur le plus aimé du Dieu Très Haut est celui qui le fait aimer par les autres croyants, qui fait aimer du Seigneur les autres créatures et qui va sur la terre en répandant le bon conseil. »

Telles sont les propres paroles de l'envoyé de Dieu (sur lui la paix et le salut !).

C'est l'appel des créatures au Très-Haut et c'est cela même qui constitue le rang de chaikh. Le chaikh fait en effet aimer Dieu par les créatures et les créatures par Dieu.

Le rang de chaikh est l'un des plus élevés de la tarîqa çoufique.

Le chaikh, le faqîh, le ferme gardien de la science, le vérificateur, l'universel et très docte savant Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Abî Djouma Al-Maghrâwî Al-Wihrânî, connu sous le nom de Sayyidî Chaqroûn[1] *Al-Wihrânî, à cause de la couleur blonde de son teint, du châtain de ses yeux et de la sonorité de sa voix.*

(*P.* 92.)

Très docte faqîh, il vint professer à Fès. Il a composé l'ouvrage dont voici le titre : *Djâmi' Djawâmigh al-Ikhtiçâç wat-Tibyân fî mâ you'radh baïn al-Mouâllimîn wa-Abâ iç-Çoubyân.*

J'ai été son disciple par l'intermédiaire d'un de mes professeurs. J'ai rencontré des personnages qui avaient fréquenté sa compagnie.

Il mourut entre 921 et 930 (1515-1524). Que Dieu lui fasse miséricorde!

Le vertueux chaikh versé dans les sciences de l'anatomie et de la médicamentation, l'imâm qui dirige dans la bonne voie, l'un des soutiens de l'Islâm, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Al-Qâdhî Az-Zawâwî.

(*P.* 92.)

Il fut un « vertueux », un homme de bien éminent et plein de piété. Plein de dévouement et de zèle, il dépensait tout son avoir à redresser les pratiques de l'Islâm et à organiser des expéditions contre les mécréants ennemis de Dieu. On

1. Le mot *chaqroûn* vient de la racine شقر (*chaqira* ou *chaqoura*) qui signifie « être roux ».

a raconté plus haut, dans la biographie du chaikh Aboû 'Outhmân Saîd ben 'Abd An-Na'îm, ce que disait de ce personnage Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî.

Jamais il ne cessa (que Dieu lui fasse miséricorde!) de persévérer dans sa manière de vivre prophétique. On connaît ses aventures avec Khaïr Ad-Dîn le Turcoman; abusé par la bonté de ses opinions à l'égard de ce personnage et poussé par le désir de la guerre sainte dans le sentier du Très-Haut, il fit entrer Barberousse dans Alger et fut la cause de la domination de ces pirates, que nous subissons encore, sur la ville et sur le Maghrib moyen. Plus tard ce fait devait se retourner contre lui ; il devait payer de sa mort la domination des vainqueurs : il tomba martyr au cours de la troisième décade (J.-C. 1515-1524). Dieu en sait davantage.

Que le Dieu Très Haut lui fasse miséricorde!

Le docte chaikh, le çoufiste Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Kharroûbî As-Sfaqsî Al-Djazâïrî, dont il a été parlé dans la biographie de Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî.

(*P. 93.*)

Il fut un de ces savants qui possèdent la connaissance de la Divinité. Çoufiste distingué, philosophe d'élite, homme de droit, détenteur de la tradition, il faut admirer en lui la diversité des connaissances. On lui doit des ouvrages merveilleux : la ***Kifâyat Al-Mourîd***, le commentaire de la ***Taçliya*** du Pôle Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm ben Machîch ; la ***Risâla dhâtl-Iflâs ilâ Khawâçç Ahl Madînati Fâs***, etc. Le chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî ne pouvait parler de lui sans faire son éloge.

Il eut comme disciple Aboûl-Hasan Al-Aghçâwî et fréquenta la société des chaikhs, dont il suivit l'enseigne-

ment. Il alla deux fois à Fès, la première en 959 (1551), sous le règne d'Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Charîf, envoyé en ambassade par le sultan turcoman Aboûr-Rabî' Soulaïmân Châh, souverain de Constantinople la Grande.

Il fut un homme d'une rare science, d'une haute condition et qui s'exprimait avec éloquence et clarté. Il mourut à Alger en l'an 963 (1555). Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le docte chaikh, le saint, le vertueux Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Al-Hâdjdj Al-Boudjâî At-Tilimsânî, un des professeurs de notre vénéré chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad Chaqroûn ben Hibat Allah.

(*P. 93.*)

Homme d'un vaste savoir, porteur de nombreuses traditions et jouissant de la protection divine, il fut un étendard

---

المجذوب

المجذوب هو من اصطنعه الحق تعالى لنفسه
واصطفاه لحضرة انسه وطهره بماء قدسه
فحاز من المنح والمواهب ما فاز به بجميع المقامات
والمراتب بلا كلفة المكاسب والمتاعب

Le Madjdhoûb.

C'est celui que le Dieu de vérité Très-Haut a attiré à lui, qu'il a choisi pour compagnon et qu'il a purifié avec l'eau de sa gloire. Le Madjdhoûb reçoit, dans les divers rangs, toutes sortes de bienfaits et de grâces, et cela sans aucun effort ni fatigue de sa part.

de la science, un imâm dont on suit les traces au milieu de la communauté musulmane. Il fut le merveilleux commentateur de la *Qacîdat Ach-Chaqrâtsiya* et l'auteur du *Taouqî 'Al-'Adjîb* et du *Tanqîh Al-Badî 'Al-Qarîb.*

Je citerai textuellement l'une des admirables consultations qu'il a rendues et qui se trouve dans le *Taouqî' ;* elle a trait à une question qu'on lui avait posée et que la réponse laisse deviner.

« Louange à Dieu ! Voici ce qui est prescrit à quiconque est prévenu et tourne sur lui-même un regard compatissant ; il fuira les luttes intestines et ne devra demeurer que là où sont en vigueur les traditions ; il ne s'inspirera dans ce qu'il doit savoir de l'Islâm que des serviteurs de Dieu humbles et craintifs. En conformité avec les prescriptions du Seigneur, il poursuivra ce but dans les diverses contrées de la terre : « La terre de Dieu n'est-elle pas assez vaste ? Émigrez donc, si « vous le pouvez ; ne consentez à ne demeurer que là où n'est point l'en- « nemi [1] ».

« Dans le cas d'impossibilité, si le musulman dans sa route se butte à des obstacles, s'il ne trouve ni endroit dont il puisse s'accommoder ni guide fidèle qui veuille le conduire, qu'il s'arme de belle patience ; il sera l'un des « faibles » — hommes, femmes et enfants — incapables d'imaginer une ruse ni de se diriger dans le droit chemin [2]. Qu'il dise comme d'autres ont dit dans leur impuissance à trouver un protecteur debout pour la cause de la foi : « Seigneur, fais-nous sortir de cette « bourgade où n'habitent que des tyrans. Envoie-nous un saint, daigne « nous susciter un défenseur [3] ».

« Le fidèle ne demandera la science qu'au vrai savant digne de l'enseigner. Parfois un savant a recours à un plus savant que lui ; on confie un malade aux soins d'un médecin infidèle et Dieu souvent se sert d'un libertin pour raffermir la religion. Que le musulman achète à l'infidèle le vêtement et les substances nécessaires à son entretien, mais qu'il se garde de tout achat illicite. Qu'il s'applique avec douceur à payer son tribut à la piété. Qu'il évite l'achat de tout revenu frauduleux provenant des droits de portes et marchés. Qu'il achète ce qui est la propriété légitime du détenteur en observant les principes établis par la

1. Cf. Qorân, chap. IV, v. 99. Par le mot « ennemi » il faut entendre l'infidèle, surtout le chrétien.
2. Cf. Qorân, chap. IV, v. 100.
3. Id., chap. IV, v. 77.

loi et par les textes de jurisprudence. Il agira dans la mesure du besoin; il devra éviter la recherche des choses licites mais qui sont l'objet de sa convoitise, et s'abstenir encore et à plus forte raison des choses illicites.

« Si le musulman se borne au strict nécessaire, il n'agira pas au détriment de la religion ; le monde serait-il un cadavre, le fidèle pourrait encore en tirer sa substance [1].

« Avec raison le faqîh Al-Kilâ'î a pu dire d'une manière analogue :

« L'obéissance à celui qui détient l'autorité est un devoir, même si
« cet homme est injuste et qu'il soit musulman.

« S'il renie sa foi, tels les Banoû 'Oubaïd, fuis, n'habite point le pays
« des infidèles !

« Un jour peut-être l'Islâm triomphera et tu seras submergé dans la
« ruine des vaincus.

« Tu trouveras sur la terre un endroit assez vaste : émigre vers la
« demeure de ceux que le Très Haut attire à Lui. »

Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Al-Hâdjdj Al-Boudjâï At-Tilimsânî est mort au commencement de ce siècle, à une date qu'il m'a été impossible de préciser. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le très savant et très docte chaikh, la lumière de la religion, le modèle des bien conduits Aboû 'Outhmân Sa'îd Al-Manouî.

(*P.* 94.)

Professeur de notre vénéré maître Aboû 'Abd Allah et disciple des deux chaikhs As-Sanoûsî et Ibn Zakrî, il fut un homme docte et fervent dans sa religion, un imâm qui sut diriger les fidèles dans le droit chemin.

J'ai été son disciple par l'intermédiaire de notre vénéré chaikh Ibn Hibat Allah, ainsi qu'il a été dit dans la biographie de ce dernier personnage.

1. Cf. Qorân, chap. v, v. 4 et 5.

Aboû 'Outhmân Saîd Al-Manoûî est mort entre 921 et 930 (1515-1524).

Que Dieu lui fasse miséricorde!

Le chaikh, le faqîh, l'imâm Aboûl-'Abbâs Ahmad connu sous le nom de Tâkhersân, originaire des montagnes des Banoû Râchid.

(*P. 94.*)

Il fut un immense étendard de la science et tint élevée la bannière de l'Islâm. Son disciple, notre vénéré chaikh Aboû 'Abd Allah Ibn Hibat Allah, m'a raconté ce qui suit : « A l'arrivée à Tlemcen du chaikh Tâkhersân, les fouqahâ suspendirent leurs cours pour aller en sa compagnie; aucun ne les rouvrit durant le séjour du chaikh dans la ville: c'était là un témoignage de considération à l'égard de sa science. Tous manifestèrent à l'envi le désir de suivre son enseignement; cependant les 'oulamâ étaient nombreux à cette époque. »

Il mourut (Dieu en sait davantage) entre 911 et 920 (1514).

Que le Très-Haut lui fasse miséricorde!

Le grand pédagogue, l'imâm à la constatation ferme, celui qui aplanit les difficultés, Aboûl-'Abbâs Ahmad, connu sous le nom d'Ibn Aqadâr, originaire des montagnes des Banoû Râchid.

(*P. 95.*)

Il fut un chaikh éminent, un imâm d'une haute valeur dans les sciences de la métaphysique. Il est l'auteur des

Ta'âlîq[1] et le commentateur de la *'Aqîdat Aç-Çoughrâ* d'As-Sanoûsî. Sa science fut pour tous une source de profits. Les disciples qu'il a laissés occupent le rang le plus haut par leur connaissance de la métaphysique et par leurs sentiments religieux.

Ce personnage est mort au commencement de la cinquième décade (J.-C. 1534). Dieu en sait davantage. Que la miséricorde du Très-Haut s'étende sur lui !

Le chaikh de la djamâ'a, le très docte imâm, l'ennemi de la gloire[2]*... Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Moûsâ At-Tilimsânî.*

(*P.* 95.)

Professeur de notre vénéré maître Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Hibat Allah, du chaikh Ibn Djallâl... il fut l'un de ces personnages vers qui les voyageurs accourent en foule : la vitesse de ses ailes défiait tout rival. Il fréquenta la compagnie des chaikhs, tira profit de leur enseignement et fut à son tour profitable aux autres. Il émonda la science et lui donna tout l'éclat de la beauté.

« Je n'ai jamais vu, m'a dit le chaikh Aboûl-Hasan Al-Aghçâwî, un homme comparable au chaikh Mouhammad ben Moûsâ, tant par le sentiment religieux, la crainte du Très-Haut et la grandeur d'âme, que par la multiplicité des connaissances scientifiques et la noblesse de la condition. » Parlant de lui, notre vénéré maître Ibn Hibat Allah déclare : « Sayyidî Mouhammad ben Moûsâ est un savant d'une haute valeur, sous l'aile duquel il est impossible de voler. »

1. Les Annotations.
2. Blanc dans le texte.

Ce personnage fut à son époque le roi de la science à Tlemcen et dans tout le Maghrib moyen.

Il mourut (que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !) au commencement de la cinquième décade (J.-C. 1534); son célèbre tombeau fait à Tlemcen l'objet d'un pèlerinage.

Le chaikh, le faqîh, le maître incomparable, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd Al-Karîm Al-Maghîlî.

(*P. 95.*)

Il fut un grand savant, un homme distingué et plein de justice et qui montra une opiniâtreté inflexible à prescrire le bien et à défendre le mal. Il pensait que les juifs (que Dieu les maudisse !) n'avaient aucun droit à la protection : elle cessait du fait de leur participation au gouvernement de l'État. L'accès au pouvoir détruit l'avilissement et le mépris attachés au versement de la capitation ; les détruire en faveur d'un seul juif entraîne la nécessité de le faire à l'égard de tous les autres. Il nous est permis de verser leur sang et de prendre leurs biens ; et nous devons nous préoccuper d'eux plus que de tous les autres infidèles.

Al-Maghîlî composa là-dessus un écrit composé de plusieurs risâlas. Il fut combattu par la plupart des fouqahâ de son époque au nombre desquels se trouvaient le chaikh Ibn Zakrî et d'autres (grands personnages). Une grande discussion s'éleva. L'ouvrage parvint en la ville-capitale de Fès où les faqîhs l'examinèrent à fond : les uns en approuvèrent les idées, les autres les combattirent. Parmi ceux-là on remarquait le chaikh de la djamâ'a, l'imâm Aboû 'Abd Allah ben Ghâzî ; il écrivit au dos du livre: « Voici un ouvrage d'une haute valeur, mais qui traite d'un sujet malaisé et scabreux; la science de l'auteur nous en garantit la justesse. C'est là l'œuvre d'un homme étrange de notre

génération : l'infidélité[1] prend le sens actif de perdition[1]. Dans ces derniers mots Al-Maghîlî s'est inspiré des paroles de Dieu : « O croyants, ne prenez point pour amis les juifs et les chrétiens; ils sont amis les uns des autres. Celui qui les prendra pour amis finira par leur ressembler[2] », en vertu de la loi du takfîr[1]; c'est la perdition dont veut parler le chaikh Ibn Ghâzî, car l'infidélité est l'ennemie de la foi et elle est constituée par le takdhîb. »

Le désaccord qui marqua l'apparition de l'ouvrage à Fès dans le monde des lettrés engagea notre personnage à se rendre dans la capitale pour y discuter en présence du sultan Ach-Chaikh ben Abî Zakariyâ Al-Wattâsî Al-Marînî. A son arrivée, comme il avait campé non loin de la ville, les fouqahâ se portèrent à sa rencontre pour le saluer. Six esclaves noirs l'accompagnaient qui tous étaient des juristes et savaient par cœur la *Moudawwana* d'Al-Barâdî.

Lorsque les fouqahâ de Fès se réunirent autour de lui, il a dit à l'un de ses esclaves, le faqîh Maïmoûn : « Parle avec les fouqahâ sur la question des juifs. » Mais eux ne voulurent point discuter avec un esclave et ils s'en retournèrent dans leur maison.

Le lendemain ils se rendirent auprès du sultan : « Cet homme, lui dirent-ils emportés par la jalousie, n'a pas d'autre dessein que celui de surgir au milieu du peuple et de s'emparer du trône. Il ne cherche ni à prescrire le bien ni à défendre le mal. » Le chaikh arriva donc auprès du sultan et l'entretint des devoirs de la religion et de la question des juifs ; le souverain l'interrompit : « Tu n'as en vue que le palais, lui dit-il (il voulait dire le palais du trône) : mais tu n'es pas qualifié pour cela. — Par Dieu ! répon-

1. Nous donnons ici les mots arabes correspondant aux mots français qu'il est difficile dans une traduction de reproduire avec une exactitude rigoureuse. « Koufr », infidélité ; « tadhlîl », action d'égarer, *perdition* ; « takfîr », rendre infidèle, accuser d'infidélité ; « takdhîb », accuser d'imposture.

2. Cf. Qorân, chap. v, v. 56 (traduction Kasimirski).

dit le chaikh ; à mes yeux ton palais et les latrines ne font qu'un. »

Il partit pour ne plus revenir ; il émigra vers le désert, résolu devant le Très-Haut à ne jamais revoir le sultan. Il se fixa à Touât dans le désert. De là il se mit à répandre la science et sa voix parvint jusque dans les contrées du Soudan ; le sultan de Tombouctou se convertit à l'Islamisme avec tous les habitants de sa province, Islamisme de toute beauté qui s'est maintenu dans le pays et qui est encore florissant de nos jours [1].

Les préceptes de cet Islâm sont solides et le souverain professe la plus grande vénération à l'égard de la science et des 'oulamâ de même qu'envers les descendants de la maison du Prophète. Ce peuple pratique envers les étrangers l'hospitalité la plus généreuse, cependant les juifs ne pénètrent pas dans leur pays, pas plus d'ailleurs que dans les autres contrées du désert. Tout juif qui apparaît au milieu d'eux est mis à mort et ses biens sont déclarés licites ; licites également les biens de celui qui dans le commerce s'est associé à lui. Ainsi le veulent les théories du chaikh, encore en pratique de nos jours.

Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd Al-Karîm Al-Maghîlî est mort à Touât au commencement de la deuxième décade (J.-C. 1505). (Que Dieu lui fasse miséricorde !) Ses descendants jouissent encore de la plus haute considération auprès des habitants du pays.

Le chaikh Aboûl-Qâsim Ibn Khadjdjoû 'Oumar ben 'Abd Al-Wahhâb et quelques autres personnages que j'ai rencontrés ont épousé les théories d'Al-Maghîlî sur les juifs et pratiqué son rite.

1. Blanc dans le texte.

Le chaikh, le docte faqîh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd Al-Djabbâr Al-Figuîguî.

(*P.* 97.)

Il fut un lettré, un docte faqîh, un illustre poète, un éminent homme de bien et de vertu. Fervent de la chasse, il a composé sur elle une poésie célèbre et qui commence ainsi : « On blâmera ma passion pour la chasse, tandis que les docteurs l'autorisent pour tous. » C'est une poésie admirable en son genre. Comme elle est entre les mains de tout le monde, je m'abstiens de la donner ici.

Ce personnage est mort à Figuîg vers le commencement de la quatrième décade (J.-C. 1524).

Que Dieu lui fasse miséricorde!

Le chaikh des chaikhs, celui à qui on attribue le rang de Pôle, Aboû Fâris 'Abd Al-Azîz Al-Qousantînî.

(*P.* 97.)

Il fut un grand saint, un grand étendard du Çoufisme. On prétend qu'il s'éleva au rang des Uniques et à celui des Pôles. D'une grande renommée, d'une haute condition, il occupa en son temps une place considérable et fut un savant pratiquant le culte, un saint plein de la crainte de Dieu. Au nombre de ses élèves il faut citer les deux chaikhs Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben 'Oumar Al-Moutaghrî et Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben 'Alî Ad-Dar'î ; il leur adressa des lettres importantes sur la religion. Ce personnage a joui d'une grande célébrité ; il a été l'auteur de nombreux prodiges et l'on ne saurait énumérer ses miracles. Il eut comme disciples des 'oulamâ et de grands

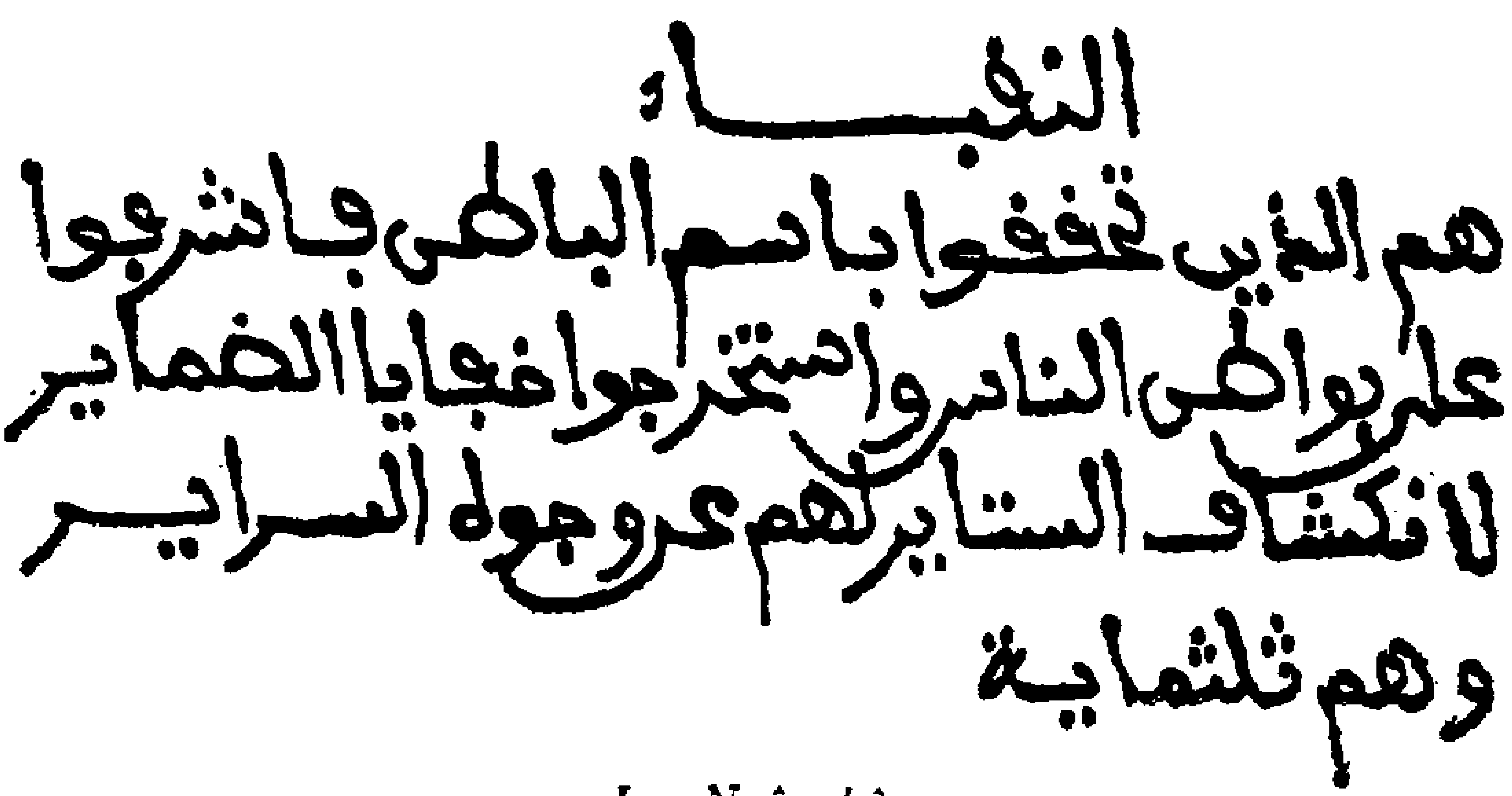
personnages dont je crois pouvoir dire que les œuvres ne se rapportent qu'à lui, à ses mérites et à ses actions d'éclat. Bref il fut l'un de ceux qui atteignirent le degré le plus lointain de l'Éducation prophétique.

Il est mort (Dieu connaît toute la vérité) au commencement de la quatrième décade (J.-C. 1524). Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, le faqîh, le très docte Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Qâsim Al-Hasanî Ach-Charîf At-Tilimsânî, connu sous le nom d'Al-Bahbah et professeur de notre vénéré maître Aboû 'Abd Allah Mouhammad Chaqroûn.

(*P*. 97.)

Objet des plus vives louanges et de la plus haute con-



Les Noûqabâ.

Ce sont ceux qui connaissent celui des noms de la divinité qui nous est demeuré inconnu. Ils détiennent le pouvoir de déchirer les voiles qui cachent les mystères et dominent les consciences des créatures en pénétrant dans leurs secrets les plus intimes. Ils sont au nombre de trois cents.

sidération, il mérita ces marques d'estime : il fut un docte et savant faqîh, un ferme gardien de la science, un traditionniste, un homme de bien éminent, un chaikh et un étendard de la nation. Il fréquenta la compagnie des grands personnages et c'est d'après eux qu'il raconta. Sa science fut pour tous une source de profits.

Il mourut à Tlemcen (Dieu en sait davantage) au commencement de la troisième décade (J.-C. 1515). Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, le faqîh, le traditionniste, le dernier et le plus grand des 'oulamâ de Tunis, Aboû Marwân 'Abd Al-Malik Al-Bourdjî Al-Andalousî.

(*P.* 97.)

Il fut un des professeurs de notre vénéré maître Aboû 'Abd Allah ben Hibat Allah. Venu à Tlemcen, il y demeura jusqu'à sa mort au commencement de la quatrième décade (J.-C. 1524). Il fut un homme de haute condition et d'une grande valeur.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, l'imâm Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Aboû Madiân At-Tilimsânî, professeur de notre vénéré maître Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Hibat Allah.

(*P.* 97.)

Il fut un étendard de la science ; apparut comme un brillant fiancé dans les cours au milieu de l'assemblée des auditeurs. Il donna son enseignement, forma des dis-

ciples irréprochables et se plut à mettre les sujets difficiles à la portée de toutes les intelligences.

Il mourut à Tlemcen, où son tombeau est célèbre, entre les années 931 et 940 (1524-1533). Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

Le chaikh, le docte faqîh Aboû Sâlim Ibrâhîm Al-Woudjdîdjî At-Tilimsânî.

(*P. 97.*)

Professeur de notre vénéré maître Aboû 'Abd Allah ben Hibat Allah, il fut un étendard de la science et un sayyid éminent, dont l'enseignement fut profitable à tous.

Il mourut dans la quatrième décade (J.-C. 1524-1533). Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, plein de science, le très docte faqîh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân At-Taloûtî At-Tilîmsânî.

(*P. 98.*)

Professeur de notre vénéré maître Ibn Hibat Allah, il fut un homme de science et aimant la pratique du culte. Il occupa un rang élevé, qu'il tenait d'ailleurs de naissance, et dans lequel il se fortifia.

Il mourut (Dieu en sait davantage) à la fin de la troisième décade (J.-C. 1523). Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, le faqîh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Az-Zandârî At-Tilimsânî, l'un des professeurs de notre vénéré maître Ibn Hibat Allah.

(*P. 98.*)

Il fut un grand étendard de la science, un guide dont on recherche les lumières dans les ténèbres profondes de l'obscurité. Il fut le premier savant de son époque ; il dépassa ceux qui étaient les perles de la science, perçant les plus précieuses et paraissant enfin au grand jour ; il devait s'élever au rang le plus haut. Le bruit de sa renommée couvrit la surface de la terre et sa science fut profitable à tous. Sa gloire, toujours grandissante durant sa vie, ne cessa de s'accroître après sa mort.

Il mourut entre 931 et 950 (1524-1533). Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh, le faqîh, l'imâm Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Isâ At-Tilimsânî, professeur de notre vénéré maître Ibn Hibat Allah.

(*P. 98.*)

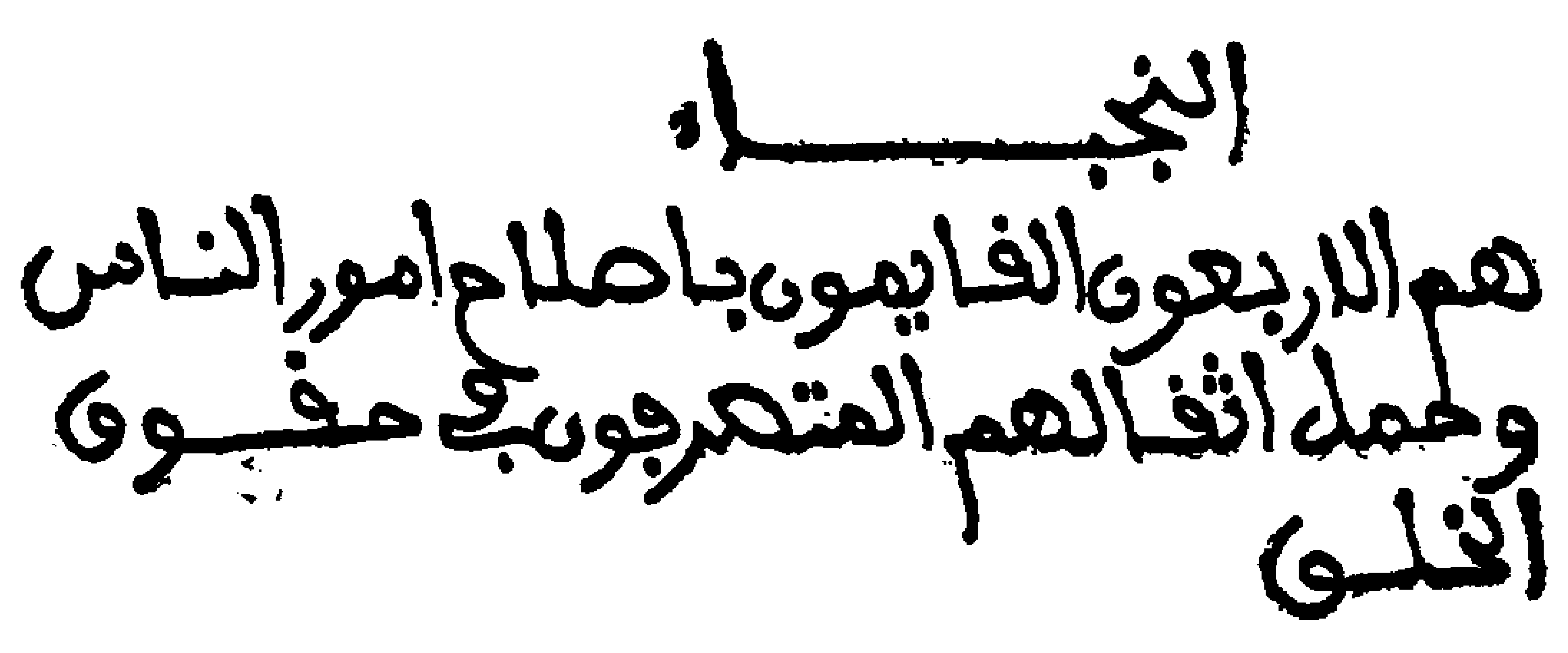
Il fut un guide, un étendard et un ferme gardien de la science, un grand homme, un sayyid éminent et docte. Il sut par cœur les sciences de la religion et Dieu l'admit au nombre des bien conduits.

Il mourut au milieu de la quatrième décade (J.-C. 1528). Que Dieu lui fasse miséricorde !

L'ami de Dieu, le docte sayyid, l'éminent Aboûl-'Abbâs Abbâs Ahmad ben Maloûka At-Tilimsânî, professeur de notre vénéré maître Ibn Hibat Allah.

(*P. 98.*)

Il fut un savant distingué, un sayyid plein de mérite et dont les invocations étaient suivies d'effet. Voici ce que m'a raconté mon vénéré maître Aboû 'Abd Allah ben Hibat Allah: « 'Aroûdj le Turcoman exerçait contre Tlemcen les fléaux d'une insolente fierté et d'une conduite de malheur; des cruautés atroces, le meurtre et la captivité désolaient la ville. Les habitants plaignirent leur sort ; 'Aroûdj se jeta sur eux et se retira ensuite du côté de la montagne des Banoû Yznasen. Pleins d'appréhension et dans la crainte de son retour, ils se réfugièrent auprès du chaikh Ibn Maloûka et se plaignirent à lui des maux qu'ils avaient soufferts et de ceux qu'ils redoutaient encore. Le chaikh fut pris d'un violent serrement de cœur, il frappa le sol de la main en disant : « Que le Turcoman ne revienne jamais



Les Noûdjabâ.

Ce sont les quarante personnages qui s'immiscent, pour les redresser, dans les consciences des autres et qui se chargent du fardeau de leurs crimes ; ils disposent à leur gré des droits des créatures.

« plus à Tlemcen ! Nous nous en reposons sur le Très-Haut. » Il en fut comme il l'avait dit : 'Aroûdj fut tué avec tous ses renégats ».

Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Maloûka At-Tilimsâni fut de ceux dont le Véridique a dit que leurs demandes sont un droit: s'ils les formulent de par le nom de Dieu, elles sont immanquablement exaucées.

Ce 'Aroûdj dont il vient d'être question n'est autre que Khaïr Ad-Dîn le Turcoman, le premier des émirs ottomans à Alger.

Ibn Maloûka est mort au milieu de la quatrième décade, en 935 (J.-C. 1528) et fut enterré à Tlemcen, où son tombeau fait l'objet d'un pèlerinage. Que Dieu lui fasse miséricorde! Qu'Il soit satisfait de lui !

Le chaikh, le faqîh, le très docte Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mahdî Al-Woudjdî, professeur de notre vénéré maître Ibn Hibat Allah.

(*P. 98.*)

Élève du chaikh As-Sanoûsî, c'est avec lui qu'il étudia la métaphysique ; il progressa dans le désaccord avec sa famille. Il acquit les sciences pieuses et devint un vertueux serviteur du Très-Haut, un éminent homme de bien et de vertu.

Il mourut entre 921 et 930 (1515-1524). Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

Le chaikh éminent, le docte Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Djîda.

(*P. 99.*)

Ami du chaikh As-Sanoûsî, il fut un profond savant, un

homme de mérite et de religion. Il enseigna la métaphysique à Fès. C'est là qu'il mourut entre les années 931 et 940 (1524-1533).

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh des chaikhs, la très haute montagne de mérite, l'océan de science, le saint aux brillantes actions d'éclat et qui possède la connaissance de la Divinité, Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ 'Al-Marrâkechî, connu sous le nom d'Al-Harrâr[1], *à cause de sa profession première d'ouvrier en soie.*

(*P. 99.*)

Ce personnage fréquenta la compagnie du Pôle Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Soulaïmân Al-Djazoûlî, des qualités et vertus duquel il hérita ; il fréquenta également la société du chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad Aç-Çoughaïr. Il fut un très grand savant. La hauteur de son rang nous a, plus d'une fois, amené à citer son nom au cours de cet ouvrage ; homme de haute condition et de grande valeur, on peut en effet le ranger dans la catégorie des Uniques. Sa méthode d'enseignement fut pour ses disciples une source de profits.

Nous avons de sa sainteté le témoignage des plus grands personnages. Ses miracles (que Dieu soit satisfait de lui !) sont plus célèbres qu'on ne pourrait le dire et leur étude complète exigerait plusieurs volumes. Nous dirons simplement qu'au nombre de ses disciples il faut citer les chaikhs Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî, 'Abd Al-Karîm Al-Fallâh, Sa'îd ben 'Abd Al-Moun'im, 'Abd Allah ben Dâwoud et d'autres encore, dont le nom est paru plus haut,

1. L'ouvrier en soie.

et que la baraka de son enseignement a fait flotter sur leur tête les bannières de la sainteté.

Al-Harrâr est mort (que Dieu lui fasse miséricorde !) en l'année 914 (1508). Son tombeau se trouve à Marrâkech, près de la mosquée d'Ibn Yoûsouf; c'est un lieu de pèlerinage très vénéré.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

L'ami de Dieu et le docte en Sa justice, le pieux ascète de l'époque, l'homme plein de mérite et allié à la vertu, le chaikh Hamza ben 'Abd Allah Al-Marrâkechî.

(*P. 99.*)

Il atteignit le rang le plus haut, le degré le plus lointain de la piété, de l'ascétisme et du refuge en le Très-Haut. Maître d'école, il enseignait aux enfants le livre de Dieu. Les émirs et le roi venaient lui demander sa bénédiction et le saluer : il se contentait de leur rendre le salut sans ajouter aucune autre parole, attendant que la leçon fût achevée et que les élèves fussent partis ; alors seulement il se tournait vers ses visiteurs, leur parlait et s'enquérait de leurs nouvelles.

Ascète persévérant, pieux inlassable, il n'accepta jamais rien de personne ; absolument détaché du monde, il ne cessa de le fuir que lorsqu'il en fut sorti.

Je dois les renseignements qui vont suivre au qâïd, le combattant pour la guerre sainte, le poète, l'éminent Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Toûda Aç-Çamdânî : à l'annonce de la mort prochaine d'Al-Harrâr, le sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh ordonna à ses fils d'aller assister aux derniers moments du saint. Ceux-ci, les deux sultans Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir et Aboû 'Abd Allah Mouhammad, connu sous le nom d'Al-Harrâr,

se rendirent à son chevet. « Je me trouvai avec eux, dit le « conteur. Or à notre arrivée auprès du chaikh Hamza, il « était déjà mort. Dans sa demeure on ne trouva qu'une « vieille natte et qu'une table sur laquelle séchait au soleil à « peu près une mesure d'orge, sa nourriture ordinaire. « Il « nous a été donné aujourd'hui de voir un saint de nos yeux, « dit le sultan Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir ; il a vécu « dans le monde et il l'a quitté sans qu'aucun des biens pé- « rissables ait pu retenir son esprit. » Nous pleurâmes sur « notre sort et assistâmes à ses funérailles, auxquelles on « vint en foule de tous les côtés.

« Durant la vie du chaikh, je lui demandais à chaque « instant sa bénédiction : « Plaise au Très-Haut, lui disais-je, « que je meure en combattant de la guerre sainte pour la « cause de Dieu ! — (Telle sera ta mort), me répondait-il, « s'il plaît à Dieu. » Un jour enfin, comme à mon habitude « j'étais venu le trouver : « Va! me dit-il, tes vœux sont « exaucés. Le Très-Haut accède à ton désir et tu périras « martyr de la guerre sainte. Réjouis-toi ! » Depuis ce jour, « j'attends l'annonce de la bonne nouvelle. »

Or le sultan Aboû 'Abd Allah Ach-Chaikh Ach-Charîf confia un jour à son lieutenant[1] la conquête de tout le Maghrib et le commandement des frontières du Habt. On connaît les faits et gestes de ce lieutenant : il organisa des expéditions contre les infidèles, leur livra des batailles et ne cessa de les harceler.

Le chaikh Hamza est mort vers la fin de la cinquième décade (J.-C. 1543) ; son tombeau est contigu à celui d'Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ' ; c'est un lieu de pèlerinage célèbre.

Que Dieu lui fasse miséricorde !

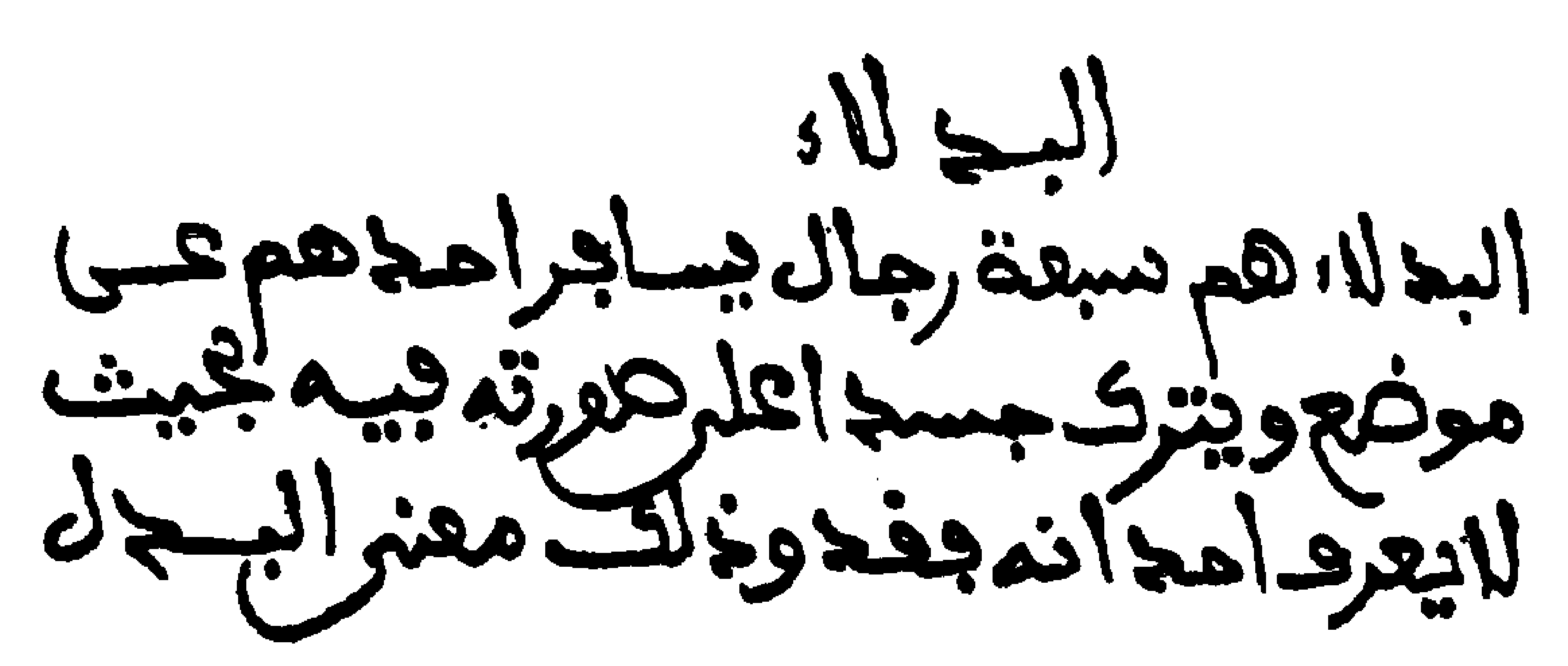
1. Le lieutenant en question est sans doute cet Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Toûda Aç-Çamdânî, celui-là même à qui l'auteur a emprunté le récit qui précède.

Le grand voyageur, la baraka, le faqîh connu sous le nom du Sayyid Al-Hâdjdj Zarroûq Az-Ziyâtî, originaire des Banoû Ziyât, dans les tribus de montagnes des Ghoumara et professeur de Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî.

Il fut un docte faqîh et un sayyid éminent. Il fit un voyage en Orient, fréquenta la compagnie des chaikhs, accomplit un pèlerinage à la Demeure sacrée[1] et revint au Maghrib. Il est le commentateur merveilleux de la *Ourdjoûza*, œuvre du faqîh Aboû Zayd 'Abd Ar-Rahmân Ar-Rouq'î. Le mérite, la science et la vertu de ce personnage étaient auprès de Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî l'objet des plus vifs éloges.

Il mourut (que Dieu lui fasse miséricorde !) au commencement de la quatrième décade (J.-C. 1524). Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

1. La Mecque.



Les Boudalâ (ou Abdâl).

Ils sont au nombre de sept ; s'ils font des voyages et abandonnent leurs pays, ils y laissent un corps ayant la forme du leur, en sorte que tous ignorent leur absence. Tel est le sens du mot « badal ».

L'ascète entièrement voué à Dieu et à Son culte, l'éminent Aboû 'Alî Al-Hasan ben 'Abd Allah Al-Djazoûlî, ami du chaikh Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ'.

(*P. 100.*)

Ce vertueux personnage a fréquenté la compagnie d'un certain nombre de chaikhs. Il appartient à ceux qui détiennent une vertu et une sainteté particulières. Je l'ai souvent rencontré à Fès et sa compagnie m'a été profitable. Sa vie s'est écoulée loin du monde et des humains ; il est mort à Fès entre les années 951 et 960 (1544-1553).

Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le sayyid éminent, le saint exclusivement voué au culte de Dieu, Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Ghazwî, disciple du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Habtî.

(*P. 100.*)

Voué exclusivement au culte du Très-Haut, il n'eut de penchant pour aucun des biens du Monde ; il n'éprouva le besoin de se créer ni une famille ni une descendance. Pour toute nourriture il se contentait du strict nécessaire à son entretien et c'était l'aumône qui le lui procurait. Ermite voyageur, ennemi du monde, il avait rompu avec les créatures. Toujours en rapports incessants avec le Dieu de justice (qu'Il soit loué !), il apparut en lui les signes de la sainteté et les mystères de la protection divine. Passionné pour le seul amour du Très-Haut, il fut en un mot l'un de Ses vertueux serviteurs et un saint bienheureux.

Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Ghazwî est mort au commencement de la huitième décade (J.-C. 1563). Son

tombeau se trouve sur la montagne de Wazân, à quelques milles de la localité d'Izâdjan. Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !

Le chaikh, le faqîh, le fidèle gardien de la science, l'éminent Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad Al-Aghçâwî, grand-père d'Aboûl-Hasan 'Alî Al-Hâdjdj, dont le nom a été cité plus haut.

(*P. 101.*)

Il fut l'un des plus illustres fouqahâ et l'un des plus célèbres étendards de la science. Il fréquenta la compagnie des chaikhs et s'adonna à l'étude du droit selon le rite de Mâlik, étude qui dévoila un homme de mérite en même temps que de vertu. Il est l'un des plus grands savants de la région des Ghoumâra.

الاوتاد

الاوتاد هم الرجال الاربعة الذين على منازل
الجهات الاربع من العالم اي الشرق والغرب
والشمال والجنوب بهم يحفظ الله تلك
الجهات لكونهم محل نظره تعالى

Les Aoutâd.

Ce sont les quatre personnages qui demeurent aux quatre coins du monde, l'Orient, l'Occident, le Nord et le Sud. Par eux Dieu veille sur ces divers points. C'est sur eux que le Très-Haut repose son regard.

La mention de ce personnage aurait dû venir au moment où j'ai donné la biographie des chaikhs. C'est là un oubli de mémoire ; mon attention a été détournée et distraite par les préoccupations de la guerre actuelle.

Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad Al-Aghçâwî est mort (Dieu en sait davantage) vers la fin de la deuxième décade (J.-C. 1514) ; il a été enterré à Banoû Madrâsan, de la tribu des Ghaçawa, dans la région des Ghoumâra.

L'éminent et saint chaikh, la baraka, celui dont le mérite et la vertu sont unanimement reconnus, Aboû Zakariyâ Yahyâ ben 'Allâl Al-'Oumarî Al-Khoultî, compagnon du chaikh Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ'.

(*P. 101.*)

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un sayyid éminent et dont la vie consistait à suivre avec zèle le chemin des rapports avec le Dieu de justice (qu'il soit loué !). Il occupait une zâwiya à l'endroit appelé Tiz'azî, dans le pays d'Azghâr. Dans l'oratoire d'une « chapelle » qui lui appartenait il avait creusé une tombe où, lorsque la fatigue l'envahissait, il s'étendait et passait toute la nuit.

A l'approche de la mort il dit à ses disciples : « Fouqahâ ici réunis, avec la grâce de Dieu, nous avons résolu notre départ... » Ceux-ci, pensant qu'il voulait parler d'un voyage effectif et transporter ailleurs sa famille et ses enfants, se hâtèrent d'apprêter les bagages et de faire tous les préparatifs de départ. Mais sur ces entrefaites la mort se présenta devant le chaikh ; il manifesta le désir d'être enterré à Fès, à Bab Al-Foutoûh et ordonna qu'il ne fût rien édifié sur sa tombe.

Après sa mort les disciples transportèrent son corps à Fès et passèrent à côté de lui la nuit de leur arrivée. Le len-

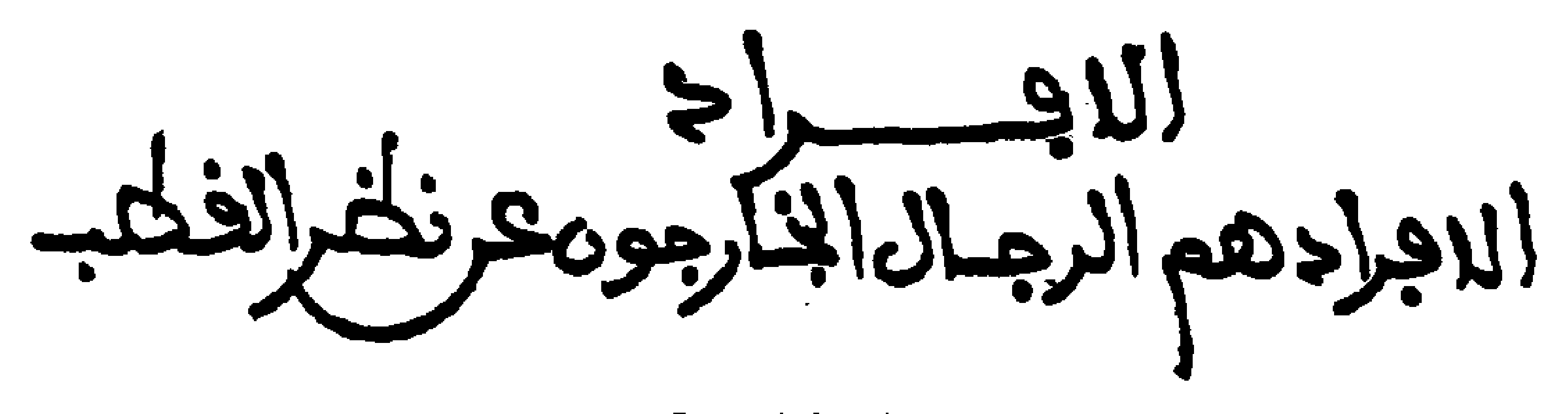
demain, au lever du jour, ils se rendirent à Bâb Al-Foutoûh et, à l'insu de tout le monde, ils se mirent en devoir de creuser le tombeau et de procéder à l'inhumation. Quelqu'un se mit à crier dans la ville : « On enterre en ce moment le chaikh Sayyidî Yahyâ ben 'Allâl à Bâb Al-Foutoûh ! » Tout le monde sortit, hommes et femmes, en troupes nombreuses. Le sultan Aboûl-'Abbâs Ahmad le Mérinide eut connaissance de la chose: il monta à cheval aussitôt et accompagné de toutes ses femmes, des fouqahâ et des personnages vertueux, il se rendit au lieu de la sépulture. La presse aux funérailles fut telle que les assistants se tuaient presque les uns les autres. On se partagea les bois du brancard, pour avoir la baraka d'un personnage qu'on savait de mérite et de vertu.

Cet événement survint vers le milieu de la cinquième décade (J.-C. 1538). Que Dieu ait pitié du chaikh !

Le chaikh éminent Aboû Hafç 'Oumar Az-Ziyâtî.

(*P. 101.*)

Il fut un des meilleurs hommes de mérite. Disciple du chaikh Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî, il fréquenta également la compagnie du chaikh Sayyidî Aboû



Les Afrâd.

Ce sont les personnages qui échappent à l'autorité du Pôle.

Mouhammad Al-Habtî. Il fut un éminent homme de bien et de piété, un ascète et un saint.

Il mourut entre les années 951 et 960 (1544-1553) et fut enterré dans sa zâwiya : son tombeau se trouve dans la région des Ghoumâra et fait l'objet d'un pèlerinage.

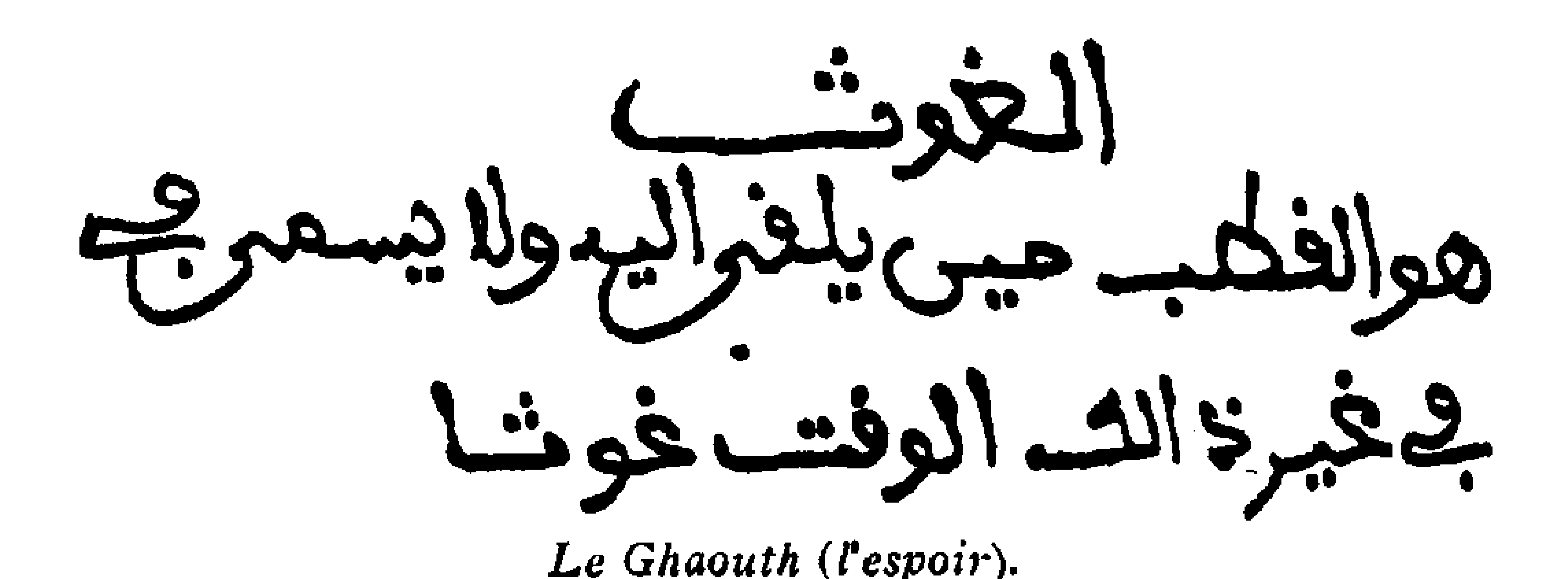
Que Dieu lui fasse miséricorde!

L'homme vertueux et exclusivement voué au culte du Très-Haut, Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Haddâd Az-Ziyâtî.

(P. 101.)

Ce personnage avait fui le monde : anéanti dans la contemplation de la Divinité, il ne voyait plus que le Dieu de justice (louange à Lui !). C'était au début un homme plein d'audace et de témérité, un vrai brigand.

Pendant sa jeunesse il avait connu le chaikh Aboû Mouhammad Al-Habtî. A la suite des événements que l'on connaît, ce dernier avait quitté Marrâkech, avec la permission de son professeur Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî ; il était revenu dans les Ghoumâra et s'était enfin arrêté dans la tribu des Banoû Ziyât, du district de Toudgha.



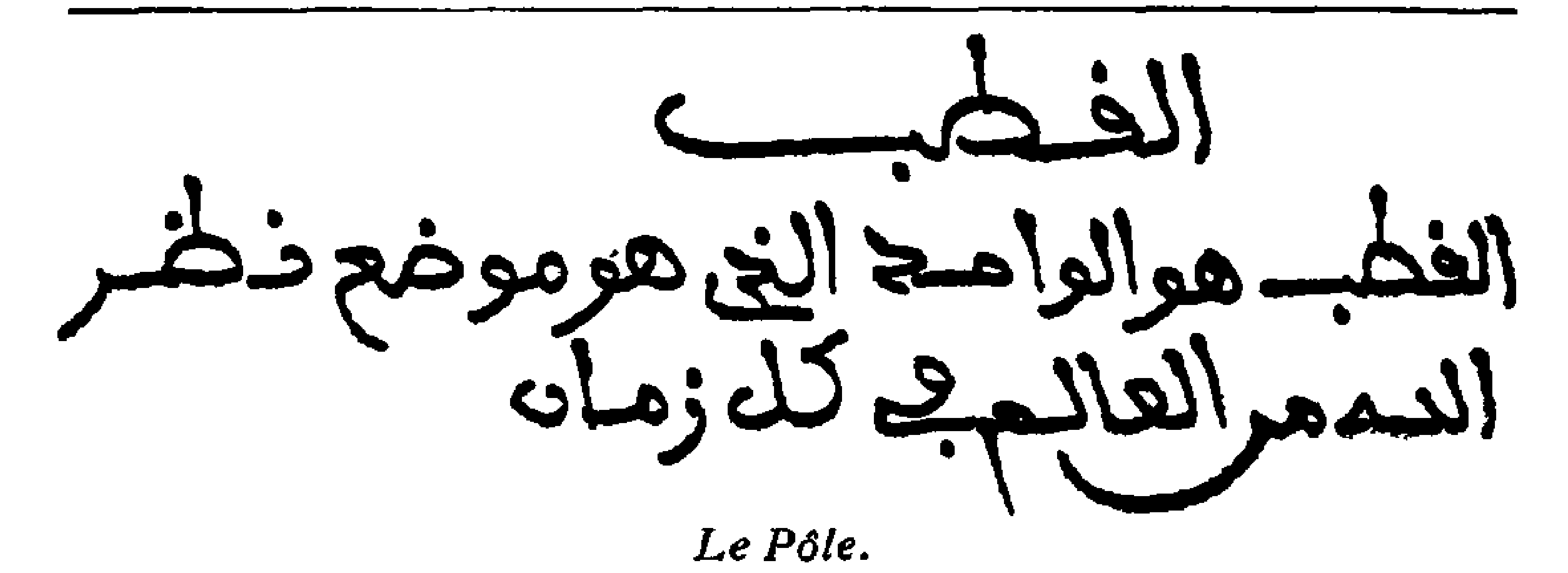
Le Ghaouth (l'espoir).

C'est le nom du Pôle à l'instant même où l'on a recours à lui ; il ne porte le nom de Ghaouth en aucune autre circonstance.

Al-Haddâd entendit parler de ce chaikh : il alla auprès de lui pour le saluer. C'était alors la créature la plus obstinée à fuir les hommes de religion ; à la vue de ce qu'étaient le chaikh et ses disciples, il voulut repartir : « Non, lui dit le chaikh, il faut absolument que tu passes la nuit auprès de nous. — J'y consens, répondit Al-Haddâd, mais à la condition qu'on ne m'obligera à rien de ce que font ces gens-là : mentions des noms de la Divinité, prières, invocations nocturnes, actes d'amour... — Soit ! fit le chaikh ; on te demandera seulement d'observer ce qu'ils feront. »

La première moitié de la nuit s'écoula : à ce moment Al-Haddâd se sentit pris d'un trouble et son cœur se mit à palpiter. Il sortit en fuyant de peur que personne ne comprît l'état dans lequel il se trouvait. Son trouble persistait toujours ; mais lui cherchait à se reprendre et il s'enfuyait vers les endroits déserts. Enfin il fut vaincu et l'affaire se divulgua. Il retourna auprès du chaikh, s'attacha à lui, prononça la profession de foi et témoigna de la pure unité de Dieu. A la mort d'Al-Ghazwânî, qu'il n'avait plus quitté, il se rendit chez les Banoû Ziyât ; fuyant la société de tous, il vécut désormais seul jusqu'à sa mort en l'an 965 (1557), à l'âge de quatre-vingts ans.

Que la miséricorde de Dieu s'étende sur lui !



Le Pôle.

C'est l'être unique sur lequel, dans le monde et en tous temps, Dieu repose son regard.

Je retrouvais Al-Haddâd au cours d'Al-Ghazwânî : « Je ne parle, me disait-il, qu'à celui-là seul qui sait le personnage qu'est le chaikh. S'il meurt avant moi, personne n'entendra jamais plus une parole sortir de mes lèvres : elle pourrait m'attirer le reproche d'incrédulité. » Il me récitait alors des vers : « Personne ne connaît la passion que celui qui l'éprouve, personne ne connaît le feu de l'amour que celui qui le sent. » Il ne consentait jamais à rester auprès du chaikh que celui-ci ne fût seul ou accompagné seulement de disciples d'élite et d'un vaste savoir et qu'il connaissait lui-même.

Que Dieu lui fasse miséricorde ! Qu'Il soit satisfait de tous ceux dont nous venons de parler, qu'Il les satisfasse et nous fasse jouir tous de leurs bénédictions ! Amen !

Dieu peut tout ce qu'Il veut ; Il peut exaucer nos prières. O mon Dieu, au nom de tous les personnages cités dans ce livre, pardonne à celui qui l'a écrit, à celui qui le possède, à son lecteur et à son auditeur. Pardonne, ô roi de la Miséricorde !

Que le Très-Haut répande Ses bénédictions sur notre Seigneur Mouhammad, sur sa famille et ses compagnons et qu'Il leur accorde le salut !

Et nous dirons en terminant : « Louange à Dieu, le Maître des Mondes. »

FIN DE LA « DAOUHAT AN-NÂCHIR ».



SUPPLÉMENT A LA « DAOUHAT AN-NĂCHIR »

'Abd Allah ben Ahmad ben Mouhammad ben 'Abboûd ben 'Ali ben 'Abd Ar-Rahmân ben Abîl-'Afiya.

Tâlib de Fès connu sous le nom d'Ibn Al-Qâdhî Al-Miknâsî, il savait par cœur le *Moukhtaçar* de Khalil ben Ishâq, la *Risâla* d'Ibn Abî-Zaïd et l'*Alfiya* d'Ibn Mâlik. Il fut le disciple d'un groupe de professeurs de Fès, tels que Aboû Zakâriyâ Yahyâ ben Mouhammad As-Sarrâdj et autres.

Il mourut à Fès en 987 (J.-C. 1579).

(*Djadhwat Al-Iqtibâs*, page 239.)

Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Mouhammad ben Abîl-Qâsim Ach-Charîf Al-Hasanî As-Sidjlamâsî, le prédicateur, le faqîh, le grammairien, le savant universel.

Il a rédigé un écrit sur l'*Alfiya*, ouvrage d'Ibn Mâlik sur la grammaire. Il a suivi à Fès l'enseignement de notre vénéré chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Alî Al-Mandjoûr et celui d'Aboû 'Abd Allah ben Midjbar Al-Massârî ; c'est de ce dernier personnage qu'il s'inspira dans son ouvrage sur l'*Alfiya*.

Il est mort à Marrâkech en l'an 988 (J.-C. 1580).

(*Djadhwat Al-Iqtibâs*, page 207.)

Aboû Ishâq Ibrâhîm ben Ahmad Al-Lamtî, faqîh et maître d'école à Fès.

Personnage de distinction et de vertu, il enseignait aux enfants le Qorân et la grammaire à l'école de la 'Aqbat As-Sbitriyîn. C'est lui qui enseigna le Livre sacré à Aboûl-'Abbâs Al-Mandjoûr et à d'autres grands

personnages. Nombreuses sont les créatures à qui son enseignement fut profitable.

Il mourut à Fès en l'an 988 (J.-C. 1580.)

(*Djadhwat Al-Iqtibâs*, page 85.)

Mouhammad ben Ahmad ben 'Isâ Aç-Cinhâdjî, le faqîh, le lettré, l'écrivain.

Il écrivait dans une prose remarquable, mais les vers qu'il composait étaient communs. Il pouvait écrire en plusieurs sortes d'écritures, qui toutes étaient également belles. Il est mort dans la Qaçaba de Fès, emprisonné par ordre du sultan Aboûl-'Abbâs Al-Mançoûr Ach-Charîf, en l'année 990 (J.-C. 1582).

(*Djadhwat Al-Iqtibâs*, page 207.)

'Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Alî Ach-Charîf Al-Hasanî, le grammairien, le faqîh, le conteur.

Il suivit à Fès l'enseignement d'un groupe de savants, tels que Aboû Mâlik Al-Wancharîsî, 'Abd Al-Wahhâb Az-Zaqqâq... Il demeurait au Darb Salama, près du Soûq Al-Ghazl. Il mourut en 991 (J.-C. 1583), à l'aurore du dimanche vingt-quatre de Dhoûl-Hidjdja.

(*Djadhwat Al-Iqtibâs*, page 67.)

Ridwân Ibn 'Abd Allah Al-Djanouî, le vertueux chaikh, l'unique de son temps, la créature la plus pieuse de l'époque.

Il suivit l'enseignement de Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben 'Alî Souqqaïn, disciple d'Al-Qalqachandî, disciple d'Ibn Hadjar Al-Asqalânî Al-Hâfith.

Il mourut à Fès en l'année 991 (J.-C. 1593) et fut enterré à l'extérieur de Bâb Al-Foutoûh, à l'endroit appelé Matrah Al-Djanna. On lui fit des funérailles solennelles auxquelles assistèrent la plupart des habitants de Fès. Il fut un prodige de dévotion et de piété. Que la miséricorde du Très-Haut s'étende sur lui!

(*Djadhwat Al-Iqtibâs*, page 123).

Ahmad ben Ahmad ben 'Oumar ben Mouhammad Ouqît ben 'Oumar ben 'Alî ben Yahyâ, père du faqîh auteur du Naïl Al-Ibtihâdj, *fils du docte faqîh Ibn Ahmad ben Al-Faqîh Aboû Hafç.*

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) un docte savant, à l'intelligence vive et à l'esprit perspicace, conteur de hadith, penseur profond, logicien, versé dans les diverses branches de la science, il fut un savant universel. Il fut le disciple de l'imâm de son pays, son oncle paternel, Mahmoûd ben 'Oumar, qui était la baraka de l'époque, et de plusieurs autres personnages.

Ayant fait un voyage en Orient, il fit un pèlerinage à la Mecque et visita Médine. Il fréquenta dans cette contrée la compagnie d'un groupe de savants, tels que An-Nâcir Al-Laqqânî, le Charîf Yoûsouf Al-Armiyoûtî, disciple d'As-Souyoûtî, Djamâl Ad-Dîn Ibn Ach-Chaikh Zakâriyâ, le chaikh At-Tadjoûrî, Al-Adjhoûrî... L'enseignement de ces personnages lui fut profitable. Il se rencontra également à Taïba et à la Mecque avec plusieurs autres savants : Amîn Ad-Dîn Al-Maïmoûnî, Ibn Hadjar Al-Makkî, Al-Milâï, Barakât Al-Hattâb, 'Abd Al-'Azîz Al-Lamtî, 'Abd Al-Mou'tî As-Sakhâwî, Abd Al-Qâdir Al-Fâkihânî... L'un d'eux lui délivra un diplôme.

Notre personnage s'attacha particulièrement à Aboûl-Makârim Mouhammad Al-Bakrî, qui lui donna sa bénédiction et dont il s'inspira dans les *Fawâïd.*

Au retour dans son pays, Ahmad ben Ahmad ben 'Oumar Ouqît se consacra peu à l'enseignement. Il écrivit un commentaire, resté inachevé, des *Takhmîsât Al-'Ichrîniyât Al-Fâzâziya*, œuvre d'Ibn Mahîb, composée à la louange du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !). Il fut encore le commentateur admirable de la *Manthoûma* d'Al-Maghîlî sur la logique ; il y joignit le commentaire au texte. Il composa également un commentaire marginal du *Tatâï*, commentaire de Khalîl, dans lequel il mit les 'oulamâ en garde contre les erreurs ou les négligences de ce commentateur, et parfois même critiqua certaines assertions de Khalîl. Il étudia les principes, rédigea un commentaire très simple des *Djoumal* d'Al-Khoûndjî et commenta la *Çoughrâ* d'As-Sanoûsî et la *Qourtoûbiya.*

Pendant vingt-cinq ans, durant le mois de Radjab, il assista à des lectures du Boukhârî, faites par deux tolbâ ; il fit de même pour Mouslim ; cela dura jusqu'à sa mort, en cha'bân 991 (J.-C. 1583).

Le jeudi treize cha'bân, il lisait à la mosquée le *Çahîh* de Mouslim, quant tout à coup sa voix se voila ; sur un signe de notre vénéré

chaikh, le docte Mouhammad Baghyough qui se trouvait en face de lui, il abandonna la lecture. Il mourut le 17 du même mois, dans la nuit du dimanche au lundi.

Ahmad ben Ahmad ben 'Oumar ben Mouhammad Ouqît forma un groupe de disciples; on cite parmi eux les deux vertueux et très doctes faqîhs, notre vénéré chaikh Mouhammad et son frère Ahmad, fils du faqîh Mahmoûd Baghyough ; ils apprirent de lui la science des principes, la rhétorique, la logique, etc. On cite encore les deux faqîhs, les deux frères inséparables, 'Abd Allah et 'Abd-Ar-Rahmân, fils du faqîh Mahmoud ben 'Oumar.

J'ai assisté auprès de lui à de nombreuses et diverses lectures. Il m'a délivré un diplôme, écrit de sa propre main, sur les sciences qu'il avait étudiées et qu'il m'avait transmises. Je l'ai entendu enseigner les deux *Çahîh* [1], le *Mouwattâ* et le *Chifâ*.

Il était né au commencement de l'année 929 (J.-C. 1522), au mois de mouharram. Quelque temps après sa mort, je vis en songe un de mes amis qui avait suivi de près mon père dans la tombe et le questionnai sur le sort qui était fait dans l'autre monde à certains membres de ma famille trépassés. Il me renseigna là-dessus. « Quel est le sort de mon père ? » lui demandai-je. « Ton père, me répondit-il, jouit d'une félicité plus grande que celle du faqîh Ahmad ben Sa'îd, petit-fils du faqîh Mahmoûd. » Comme j'étais plein d'étonnement et de trouble, il ajouta : « C'est ainsi que le sort l'a voulu. » Or, quelqu'un avait eu le même songe que moi ; il vint me l'annoncer, et c'est lui qui raconta ce prodige le premier : ma conviction devint plus forte. Les bienfaits viennent de Dieu, louange à Lui !

(*Naïl Al-Ibtihâdj*, page 79.)

Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Mouhammad ben Ibrâhîm Al-Mouchtaraï Ad-Doukkâlî, le faqîh, le maître.

Personnage célèbre par sa vertu et sa sainteté, il mourut à Fès en l'année 992 (J.-C. 1584), le mercredi 15 dhoûl-qa'da.

C'est dans cette ville qu'il était né en l'an 911 (J.-C. 1505).

(*Djadhwat Al-Iqtibâs*, page 154.)

1. Le *Çahîh* de Mouslim et le *Çahîh* d'Al-Boukhârî.

Mouhammad ben Sa'îd ben Soulaïmân Al-Tandjî, 'âdil de Fès versé dans la science des successions et dans celle des calculs.

Disciple d'Aboû Râchid Ya'qoûb ben Yahyâ Al-Yadrî, il possédait la science des conventions contractuelles. Il est mort en l'année 992 (J.-C. 1584).

(*Djadhwat Al-Iqtibâs*, page 154.)

'Abd Ar-Rahmân ben Abîl-Qâsim ben 'Alî Ach-Chafchawânî Az-Zarwîlî.

Ce personnage est connu sous le nom d'Ibn Al-Khatîb et porte la kounya de « Aboû Say'îd ».

Il fut un poète satirique. Au nombre de ses satires on peut citer la suivante, dans laquelle il raille la ville de Marrâkech, et qui m'a été récitée par le vizir Aboûl-Qâsim :

Par le Dieu de vérité ! il ne serait jamais venu à mon esprit de me séparer de vous, si Marrâkech avait répondu à mes désirs.

Chaque jour est pour moi une peine et une torture, contraint que je suis de secouer la poussière et de chasser les mouches.

La nuit entière, je suis tourmenté par les punaises et les cousins qui me piquent.

Je passe la nuit à préserver ma couche des scorpions dont la seule pensée me torture le cœur.

Si j'aperçois une ombre passer devant mes yeux, je la prends pour un scorpion qui rampe pour ma peine.

Ma bouche n'a plus de molaires : les cailloux les ont détruites !

Laissez-moi partir ! Cette poussière qui remplit la ville m'aveugle !

Ma bourse ne renferme plus une seule obole : j'ai perdu tout mon argent à acheter du savon et à blanchir mon linge !

'Abd Ar-Rahmân Ach-Chafchawânî Az-Zarwîlî est mort en l'année 993 (J.-C. 1585).

(*Djadhwat Al-Iqtibâs*, page 265.)

Ahmad ben 'Alî ben 'Abd Allah, connu sous le nom d'Al-Mandjoûr Al-Fâsî.

Ce personnage est le dernier des fouqahâ et des savants universels du Maghrib ; il était versé dans les diverses branches de la science : juris-

prudence, principes, devoirs, logique, rhétorique, arithmétique, langue arabe, prosodie; il avait même une connaissance approfondie de l'histoire et des traditions. Sa vie fut une longue étude, et il devint sur ses vieux jours le chaikh de la djamâ'a.

Son élève, le charif 'Abd Al-Wâhid Al-Filâlî, a composé une *fihrisa* dans laquelle, après avoir mentionné un grand nombre de matières qu'il avait étudiées avec lui, il donne les renseignements qui vont suivre :

L'enseignement d'Al-Mandjoûr Al-Fâsî fut une source de bienfaits éclatants, un trésor de perles incomparables; son étude approfondie nous ferait dépasser les bornes les plus lointaines. Il posséda au plus haut degré le talent de vérificateur et, versé dans toutes les branches de la science, il s'éleva au-dessus de tous les savants de son époque. En tous ses travaux, il fit preuve d'un talent de vérificateur subtil à un degré inconnu jusqu'alors. Il apporta un soin extrême dans son enseignement et dans ses recherches, sans jamais se laisser abattre par la lassitude ni la fatigue. Aimant à voir surgir la vérité il accueillit toujours, en y faisant droit aussitôt, les observations justes de ses élèves. C'est avec loyauté qu'il reproduisit les dires des auteurs. Il apporta dans ses travaux une attention soutenue et la sagacité d'un esprit lumineux comme aussi toute la fermeté d'un jugement droit.

Si, devant une difficulté soudaine, son esprit se troubla jamais, si parfois, devant le trouble du maître, les disciples n'osèrent point revenir sur la difficulté ou multiplier les observations, il trouva grâce aux yeux de tous en raison des bienfaits de son enseignement.

Nous avons retiré de sa compagnie de nombreux avantages ; c'est lui qui nous a dessillé les regards. Nous lui sommes redevables de nombreux bienfaits ; il nous a initiés, à Fès et à Marrâkech, aux belles-lettres, à la prosodie, à la connaissance de l'histoire, etc.

Al-Mandjoûr Al-Fâsî a été l'auteur des *Marâqî Al-Madj fî Ayât As-Sa'd* ; il a écrit un commentaire développé et un autre succinct de la *Qaçîdat al-'Aqîda*, ouvrage sur les préceptes dû au savant Ahmad ben Zakrî, un auteur qui fait autorité; il a laissé encore un élégant commentaire marginal du commentaire de la *Koubrâ*, ouvrage sur les principes dû à l'imâm As-Sanoûsî ; il a été enfin le commentateur admirable des *Qawâ'id* d'Az-Zaqqâq.

Notre personnage a laissé deux commentaires marginaux, l'un des *Qawâ'id Ac-Çoughrâ* d'Az-Zaqqâq, l'autre de la *Manthoûma*, ouvrage sur les coutumes dû au père d'Al-Wancharîsî et mis en vers par le fils. Il a enfin donné la liste et la biographie de ses professeurs.

Il a eu comme disciples les tolbâ et les fouqahâ de son époque, dont nous avons rencontré quelques-uns; parmi eux, il faut citer nos vénérés compagnons: le qâdhî de la djamâ'a, le très docte faqîh, Aboû 'Abd Allah Ar-Ragraguî; le qâdhî de Tâmesnâ, Ibrâhîm Ach-Châwî; le qâdhî de

la djamâ'a de Fès, Balqâsim ben-An-Na'îm ; le qâdhî de Mékinès et de Salé, Ahmad ben Abîl-'Afiya...

Al-Mandjoûr Al-Fâsî a été le dernier des savants de Fès; aucun homme semblable n'est venu après lui. Que Dieu lui fasse miséricorde!

La date de sa naissance se place en l'année 926 (J.-C. 1520). Il est mort en 995 (1587), au milieu de dhoûl-qa'da, dans la nuit du dimanche au lundi.

(*Naïl Al-Ibtihâdj*, page 80.)

'Abd Al-Wahhâb ben Mouhammad ben Mouhammad ben Mouhammad ben Ibrâhîm Al-Moustarâî Ad-Doukkâlî.

Professeur en la mosquée de Qarawiyîn à Fès, il tint un cours sur le *Moukhtaçar* de Khalîl et sur la *Risâla* d'Ibn Abî Zaïd Al-Qaïrawânî.

Il mourut à Marrâkech en l'année 996 (J.-C. 1588).

(*Djadhwat Al-Iqtibâs*, page 207.)

Le chaikh Aboû Chitâ, enterré à Amergoû, dans la région des Fichtâla qui avoisine l'Ouergha, entre ce dernier fleuve et celui du Seboû.

On dit qu'il s'appelait Mouhammad ben Moûsâ et qu'il était Châwî d'origine. C'était un homme au teint brun. On doit le ranger au nombre de ces créatures aux ravissements et aux transports mystiques et anéanties dans la contemplation de la Divinité. Il eut de nombreux disciples. De sa Tarîqa sortirent, nombreux en son époque, des saints aux allures extravagantes et aux états changeants ; il disait que la plupart d'entre eux n'étaient qu'un prolongement de lui-même; l'intensité de son *hâl*[1] s'était manifestement communiquée aux chaikhs de son époque et ensuite à ceux qui vinrent après eux.

D'après les renseignements que nous trouvons dans la *Mir'a*, notre personnage ne tenait point de discours suivi au cours de ses entretiens; il se servait tantôt du langage expressif et articulé de la parole et tantôt du langage mimique.

On lui demanda un jour qui avait été son chaikh et de qui il se réclamait. « J'ai eu comme professeur, autrefois, Al-Ghazwânî, répondit-il ; maintenant, je n'en ai plus! »

1. « Hâl, littéralement *état*. C'est l'état de surexcitation causée par *Al-Hadra*, c'est-à-dire par la présence dans l'individu d'une parcelle de l'essence divine causée par l'invocation. » (Cf. *Archives Marocaines*, vol. XVII, p. 298, n.)

Entièrement anéanti dans le Dieu de justice, il était détaché de tout maître : toutes ses pensées allaient à la Divinité.

Il ne fréquenta pas longtemps la société d'Al-Ghazwânî ; on prétend même qu'il ne le rencontra qu'une seule fois dans leur tribu commune de la Châwiya. Le chaikh le distingua aussitôt et lui donna sa baraka ; notre personnage s'enfuit éperdu.

Il vint à Tanger ou à Ceuta ; fut-il pris comme captif, entra-t-il de lui-même dans la ville en raison de son absence d'esprit permanente, je ne le sais point au juste. Les chrétiens se montrèrent pleins de déférence pour lui, lui donnant à manger sans lui imposer aucun travail. De là il se rendit à Fès, où, pendant cinq ans, il travailla comme khammâs[1] les terres de Sayyidî 'Alî Ahmâmoûch. Les cinq ans expirés, son maître lui dit : « La destinée te conduit maintenant auprès de Sayyidî 'Abd Al-Wârith ». Aboû Chitâ se rendit alors auprès de ce dernier et resta auprès de lui le temps qu'il jugea nécessaire à l'accomplissement de ses desseins. A son départ, le Sayyid lui remit une paire de ciseaux, une aiguille et un dé à coudre. « C'est là un dépôt que je te confie, lui dit-il, tu le remettras toi-même à celui à qui il est destiné, mon petit-fils, Sayyidî Ahmed ben Mouhammad ben Sayyidî 'Abd Al-Wârith. » Dieu sait ce qu'il est advenu.

Il est établi que notre personnage demeura quelque temps auprès de Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Raïsoûn, à Tazrout, sur la montagne de 'Alam. C'est là qu'il devait être surnommé Aboû Chitâ, selon ce que nous allons raconter plus loin ; mais peut-être ce surnom lui fut-il donné lors de son entrée à Fès...

Il répétait souvent l'exclamation : « Ah ! Ah ! Ah ! » Tout finit par disparaître dans ce « Ah ! » ; s'il avait pu rester encore quelque chose du monde, cela aurait auprès de lui suivi le même sort. « Fais ta prière avec joie, disait-il encore, et ton cœur sera avec Dieu. Ne fais point le mal ! » C'est en vain qu'on chercherait à énumérer les fameuses barakât d'Aboû Chitâ et à étudier à fond les miracles qu'il accomplit : le nombre en est trop élevé.

Le peuple réclamait la pluie pour les récoltes : on eut recours à notre personnage et la pluie se mit à tomber. C'est à cette circonstance qu'il dut, à ce qu'on prétend, le surnom d'Aboû Chitâ. Mais cela fait l'objet d'un désaccord entre les auteurs. La version qui est donnée ici est le résultat de nos recherches.

1. Le khammâs n'est pas un fermier au sens propre du mot, mais un vrai domestique, un laboureur qui reçoit du propriétaire tous les instruments de travail et tout ce qui est nécessaire pour fertiliser le sol, et qui prélève pour ses gages le cinquième de la récolte totale.

Il faut citer encore le miracle suivant : un jour que, suivant son habitude, il était assis dans un endroit connu dans le pays, son cheval se mit tout à coup à hennir. « Allez voir ce qu'il a », dit le chaikh à ses compagnons. Ceux-ci se rendirent auprès du cheval, mais ne remarquèrent en lui rien de suspect. Une deuxième fois le cheval hennit. « Allez voir ce qu'il a », répéta le chaikh. Peine perdue : il ne paraissait en lui rien d'anormal. Le cheval hennit encore. « Allez voir ce qu'il a », répéta une troisième fois le chaikh : le cheval se plaint à moi ! » On trouva auprès de lui un petit poussin, qu'on se hâta d'enlever, et l'on vint annoncer la chose à notre personnage. « Ce poussin, dit-il alors, a peur d'être enlevé par un aigle. » A peine achevait-il ces mots qu'un aigle fondit sur le poussin, l'enleva aux yeux de tous et l'emporta dans les airs. « Voilà bien de l'audace ! s'exclama le chaikh. Il l'emportera devant moi ? » Aussitôt l'aigle lâcha le poussin, et celui-ci retomba à terre sain et sauf.

La fille d'Aboû Chitâ, encore toute jeune, vint se plaindre auprès de lui des mauvais traitements que lui infligeait un enfant de son âge, fils d'un des compagnons du chaikh, qui la frappait. « Ton fils importune ma fille, fit observer le chaikh au père de l'enfant. Ne vas-tu pas le réprimander ? — Que faut-il faire, ô Sayyidî ? — Va le jeter dans la rivière ! » Le père de l'enfant se leva aussitôt, le saisit, l'emporta vers la rivière de l'Ouergha, grossie à ce moment, et le jeta dans l'eau. A son retour : « Qu'as-tu fait de ton fils ? lui demanda le chaikh. — Je l'ai jeté dans la rivière, ô Sayyidî ! » Or, le chaikh retira l'enfant de dessous son vêtement et le rendit à son père en disant : « Le voilà sain et sauf ! »

Un jour, un faqîr vint lui demander, en se plaignant de son sort, de l'élever à la dignité de chaikh ; il exposa la situation dans laquelle il se trouvait. « Mets la tête sous mon vêtement ! » lui dit le chaikh. L'homme obéit. « Que vois-tu ? — Ma tente ! — Qui vois-tu dans la tente ? — Ma femme ! — Que fait-elle ? » Et l'homme raconta ce qu'il voyait : sa femme commettait un adultère, sous ses yeux. « Dieu nous suffit ! s'exclama-t-il, Lui, notre grand Protecteur ! — Eh bien ! déclara le chaikh, tu ne peux même pas défendre ta tente. Comment saurais-tu gouverner les enfants des hommes ? »

L'auteur de la *Mir'a* place la mort d'Aboû Chitâ en 997 (J.-C. 1588-1589). Que Dieu agrée ce personnage et nous comble des bienfaits de sa baraka !

(*Moumatti ʿAl-Asmâ'*, p. 84, édition de Fès, an 1330.)

LES FÂSIYÎN

Parmi les chaikhs du dixième siècle, la *Daouhat An-Nâchir* ne parle pas de ceux qui appartiennent à la famille des Fâsiyîn. Il est vrai que les deux chaikhs çoufistes les plus illustres fournis par cette famille, Aboûl-Mahâsin Yoûsouf ben Mouhammad et 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî ben Abîl-Mahâsin appartiennent au onzième siècle, et il en est parlé dans le *Nachr Al-Mathânî*. Le premier, en effet, quoiqu'il soit né en 937 (1530) et que presque toute sa vie se soit écoulée pendant le dixième siècle, est mort en 1013 (1604) et sa biographie fait partie de celles des chaikhs du onzième siècle. Le second est né en 1007 (1598) et est mort en 1091 (1680).

Cette famille qui se rattache à l'École Djazoûlite en raison de l'enseignement reçu par le chaikh Mouhammad ben Yoûsouf, père d'Aboûl-Mahâsin, du chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Qâsim Ach-Chourfî Al-Andalousî, qui avait reçu lui-même la Barakat Al-Djazoûliya du grand chaikh 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ', disciple de l'imâm Al-Djazoulî.

Le lien qui unit les Fâsiyîn au Djazoûlisme est encore plus indiqué de ce fait que l'ouvrage qui traite particulièrement de l'imâm Al-Djazoûlî, de son principal disciple le chaikh 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ' et des premiers chaikhs qui ont suivi sa Tarîqa, a été écrit par un Fâsî, Aboû 'Abd Allah ben-Abî 'Isâ Mahammad Al-Mahdî ben Ahmad ben 'Alî ben Abîl-Mahâsin Yoûsouf Al-Fâsî; cet ouvrage est intitulé : *Moumatti' Al-Asmâ' sur ce qui a trait à Al-Djazoûlî, à At-Tabbâ' et à leurs disciples*. L'auteur en est l'arrière-petit-fils d'Aboûl-Mahâsin Yoûsouf; il est né à Al-Qçar en 1033 de l'hégire (J.-C. 1623) et a été le disciple de son père et de son oncle Sayyidî Abd Al-Qâdir Al-Fâsî.

Outre le *Moumatti' Al-Asmâ'*, Sayyidî Ahmad Al-Fâsî a écrit d'autres ouvrages relatifs également à l'école çoufiste de l'imâm Al-Djazoûlî, entre autres trois commentaires des *Dalâïl Al-Khaïrât* et la *Touhfat Ahl Aç-Cadiqiya fit-Tâïfat Al-Djazoûliya waz-Zarroûqiya*.

Dans le *Moumatti' Al-Asmâ'*, qui, ainsi que son titre l'indique, a trait particulièrement à Al-Djazoulî, à 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ' et à leurs disciples, on trouve cités au nombre de ces derniers deux membres de la famille des Fâsiyîn, dont l'un des plus illustres, le chaikh Aboûl-Mahâsin Yoûsouf ben Mouhammad ben Yoûsouf. L'histoire de

sa vie se trouve à la page 133 du *Moumatti'*; il est cité parmi les disciples des disciples du chaikh 'Abd Allah Al-Ghazwânî, qui était lui-même disciple d''Abd Al-'Azîz At-Tabbâ' [1].

Il était né à Al-Qçar en 937 (J.-C. 1530) et il est mort en 1024 (J.-C. 1615) : il appartient par conséquent au dixième siècle de l'hégire.

Dans le même ouvrage, à la page 159, on trouve également la vie d'Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad ben Abîl-Hadjdjâdj Yoûsouf Al-Fâsî, né à Al-Qçar en 972 (J.-C. 1564). C'est le frère du chaikh Aboûl-Mahâsin dont il a été le disciple; il a reçu également l'enseignement d'un autre chaikh Djazoûlite, Sayyidî 'Alî Ach-Chiblî.

Il n'est donc pas douteux que l'enseignement religieux qui a été donné dès le dixième siècle de l'hégire dans la première zâwiyya des Fâsiyîn à El-Qçar ne soit basé sur les doctrines çoufistes de l'Imam Al-Djazoûlî; il est d'autant plus utile de faire entrer l'étude de cette famille dans celle des chaikhs de la Tarîqat Al-Djazoûliya que, si la zâwiya des Fâsiyîn à Al-Qçar, qui existe encore, a beaucoup perdu de son ancien éclat, celle qu'ils ont fondée à Fès et qui est connue sous le nom de zâwiya de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî a encore aujourd'hui une importance considérable.

De plus, plusieurs membres de cette famille ont joué presque dans ces derniers temps un rôle politique et ont occupé dans le Makhzen de hautes situations. Sayyidî Al-'Abbas Al-Fâsî, mort il y a quelques années, était secrétaire du grand vizir Ahmad ben Moûsâ (Ba Ahmad), alors qu'il exerçait la régence pendant la minorité du sultan 'Abd Al-Azîz, et Sayyidî 'Abd Allah Al-Fâsî, prédicateur aux Qarawiyîn, accompagnait le Hâdjdj Mouhammed El-Moqrî dans une de ses ambassades à Paris. Sayyidî 'Abd Allah est un lettré et un savant.

On ne saurait expliquer que par des raisons personnelles de mauvais vouloir le silence gardé par Ibn 'Askar, l'auteur de la *Daouhat An-Nâchir*, sur la famille des Fâsiyîn, qu'il ne pouvait cependant pas ignorer. En effet, Ibn 'Askar est né vers 920 (J.-C. 1514) ; il était contemporain du père d'Aboûl-Mahâsin. De plus il avait été, comme on l'a vu, nommé qâdhî d'Al-Qçar par le sultan Al-Ghâlib Billah et, à cette époque, la zâwiya des Fâsiyîn existait déjà : le sultan Al-Ghâlib Billah est mort en effet en 981 (J.-C. 1573), et, comme on le verra plus loin, la zâwiya des Fâsiyîn à Al-Qçar a été créée par Aboûl-Hadjdjâdj

1. Il a été particulièrement disciple du fameux Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân Al-Madjdhoûb, qui était le disciple de son père Sayyidî 'Iyâdh et d'autres disciples de 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ'.

Al-Fâsî à la fin du neuvième ou au commencement du dixième siècle.

On peut trouver dans les révolutions intérieures du Maroc et dans les guerres dont ces révolutions ont été la cause, la raison du silence gardé par l'auteur de la *Daouhat* sur la famille des Fâsiyîn.

Ibn 'Askar avait été nommé qâdhî et mouftî d'Al-Qçar par le sultan Al-Ghâlib Billah. Ce sultan, par crainte des Turcs qui avaient pénétré par les Ghoumara jusqu'à l'Oued Leben, non loin de Fès, avait donné aux Espagnols le port de Bâdîs. Les deux frères d'Al-Ghâlib Billah, Aboû Marwân 'Abd Al-Malik et Ahmad, qui régna plus tard sous le nom d'Al-Mançoûr, avaient au contraire recherché l'appui des Turcs pour conquérir le trône, et c'est à la tête d'une armée turque que 'Abd Al-Malik vainquit en 982 de l'hégire (J.-C. 1574) son neveu Mouhammad, qui venait de succéder à son père Al-Ghâlib Billah et qu'il s'empara du trône du Maghrib.

Ibn 'Askar était resté fidèle à Mouhammad Al-Ghâlib Billah, et lorsque celui-ci, après avoir été chassé de Fès et de Marrâkech, se décida à demander l'appui du roi de Portugal, Sébastien, Ibn 'Askar l'accompagna : il fut même tué, comme nous l'avons dit d'après la *Nouzhat Al-Hâdî*, à la bataille du Wâdîl-Makhâzin en 986 de l'hégire (J.-C. 1578).

On trouve également dans le récit de cette bataille, dans le même ouvrage, que plusieurs notables et grands personnages y assistèrent, entre autres le chaikh Aboûl-Mahâsin Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî. La présence à la bataille du Wâdîl-Makhâzin d'Ibn 'Askar avec les Portugais et Sayyidî Mouhammad ben Al-Ghâlib Billah, et de Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî avec Maoulay 'Abd Al-Malik et Maoulay Ahmad Al-Mançoûr démontre suffisamment que, dans les divisions qui avaient partagé les princes de la dynastie sa'adienne à la mort de Sayyidî Mouhammad Ach-Chaikh, Ibn 'Askar avait suivi le parti du sultan Al-Ghâlib Billah, et qu'il était resté fidèle à son fils Sayyidî Mouhammad, tandis que les Fâsiyîn, avec tous les chaikhs djazoûlites, avaient soutenu les prétentions de 'Abd Al-Malik et d'Ahmad Al-Mançoûr.

Des difficultés avaient sans doute surgi à Al-Qçar même entre Ibn 'Askar et Aboûl-Mahâsin qui avaient causé entre ces deux personnages une inimitié personnelle basée sur des rivalités politiques. La rancune d'Ibn 'Askar l'a empêché, dans son ouvrage sur les chaikhs du Maghrib au dixième siècle, de parler des amitiés d'Aboûl-Mahâsin, Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf ben 'Abd Ar-Rahman et son fils Aboû 'Abd Allah Mouhammad, qui sont morts cependant tous les deux au dixième siècle de l'hégire et qui sont enterrés dans la zâwiya des Fasiyîn à Al-Qçar.

Nous croyons utile de combler cette lacune à cause de l'importance

de cette famille dont la zâwiya à Fès, connue sous le nom de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, dans le quartier des Qalqliyîn, est un *hourm* [1] encore si respecté, que le passage dans la rue où elle se trouve est interdit aux non-musulmans, et nous donnons ci-après les biographies des deux chaikhs fâsiyîn qui vivaient au dixième siècle d'après la *Mir'at Al-Mahâsin* de Sayyidî Mouhammad Al-'Arbî Al-Fâsî.

Le chaikh Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf ben 'Abd Ar-Rahmân ben Abî Bakr Al-Fâsî [2].

Ses ancêtres, les Banoû Al-Djadd, étaient venus de Malaga aux alentours de l'année 880 (J.-C. 1475) chassés par les troubles survenus dans cette ville, lors de la révolte du qâïd Al-Qarsoûtî autour duquel s'étaient groupés un grand nombre de chefs avec leurs troupes.

Le sultan de l'Andalousie, Aboûl-Hasan 'Alî ben Sa'd ben Al-Ahmar, des Banoû Naçr, était venu à plusieurs reprises de Grenade pour assiéger Malaga, qui avait proclamé son frère, Mouhammad ben Sa'd. Celui-ci se trouvait dans le pays des chrétiens (que Dieu les extermine !) et les habitants de Malaga l'avaient appelé pour le proclamer souverain ; il le resta un certain temps.

Le pays était bouleversé par des luttes intestines toujours grandissantes, et les musulmans subirent l'épreuve de la division causée par les dissentiments des deux frères. L'ennemi infidèle s'acharna après eux. Le résultat de ces désordres fut la prise de Malaga par les chrétiens à la fin du mois de cha'bân de l'année 892 (J.-C. 1487) ; en rabî' I de l'année 897 (J.-C. 1491) ils s'emparèrent de Grenade, et l'infidélité régna en maîtresse sur toute l'Andalousie.

Relativement aux événements de Malaga, les deux frères avaient fini par se réconcilier et les révoltés étaient restés livrés à eux-mêmes. En fin de compte, les habitants de cette ville proclamèrent 'Alî ben Sa'd ben Al-Ahmar, qui mit à mort plusieurs qâïds, entre autres Al-Qarsoûtî ben As-Sarrâdj et Ben Sayyidhoum. Un grand nombre de familles de Malaga quittèrent la ville en raison des troubles qui la désolaient ; ils traversèrent la mer pour venir se réfugier au Maghrib.

1. Lieu d'asile.
2. *Mir'at Al-Mahâsin*, p. 142. — La *Mir'at Al-Mahâsin* a été écrite par Sayyidî Mouhammad Al-'Arbî Al-Fâsî pour célébrer les mérites et les vertus de son frère, le chaikh Aboûl-Mahâsin. Il y a raconté encore la vie de son grand-père, Sayyidî Mahammad, qu'il a fait suivre de celle de son arrière-grand-père, Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf. Nous sommes obligé de changer l'ordre de la *Mira't* afin de placer la vie de ces personnages suivant l'ordre des dates.

Les Banoû Al-Djadd vinrent s'établir à Fès. A cette famille appartenaient Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân et son frère. Ils habitaient, à ce que l'on pense, le quartier des Chammâ'în sur la 'Oudwat Al-Qarawiyîn. Ils se livrèrent à la fabrication des bougies de cire, avec des ouvriers comme auxiliaires, dans un endroit qu'ils avaient aménagé à cet effet. Ils prirent de là le surnom de Chammâ' [1] sous lequel ils furent connus. Peut-être ce surnom leur appartenait-il déjà dans leur pays d'origine.

Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf est né et a été élevé à Fès. Son père, son oncle et leurs enfants étant morts de la peste qui sévit dans cette ville en l'année 887 (J.-C. 1482), il resta seul avec sa sœur, plus âgée que lui, et leur mère à eux deux Oumm Al-Fath bint 'Abd Al-Wahhâb Al-Kinânî.

Son père l'avait laissé à l'école où il recevait l'enseignement des enfants de son âge et où il apprit ce qu'il put. Survint la mort de sa mère, suivie du mariage de sa sœur : il connut alors des temps pénibles et les circonstances l'éloignèrent de l'étude ; il commença par s'occuper d'élevage, puis s'adonna au commerce avec ce qui lui restait encore des héritages de sa famille. Il fit ensuite des voyages entre Al-Qçar et Fès.

Al-Qçar était à cette époque un centre commercial et un marché où affluaient les marchandises des chrétiens et des musulmans ; il était sur la limite des pays occupés par eux : les commerçants musulmans y apportaient les marchandises du Maghrib et les commerçants chrétiens celles provenant d'Arzila, de Tanger, d'Al-Qçar Aç-Caghîr et de Ceuta. Cette ville était en effet l'objet d'une attention particulière de la part du sultan Ibn Abî Zakariyâ Yahyâ Al-Wattâsî ; c'était sa principale forteresse en même temps que la capitale de la région du Habt et il en faisait sa principale préoccupation. Ses enfants devaient après lui l'imiter dans cette ligne de conduite.

Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf a reçu le nom d'Al-Fâsî lors de son établissement à Al-Qçar, en raison de sa demeure première à Fès. Ce surnom lui est resté et c'est celui sous lequel il est connu ; il devait se perpétuer dans ses descendants. Pareil fait s'est renouvelé fréquemment à propos des surnoms tirés de l'endroit où l'on a demeuré, ainsi que le disent les écrivains ; d'après les auteurs cela s'est produit souvent dans ces dernières années.

La connaissance de ces sortes de surnoms est une des parties des sciences traditionnelles. C'est par l'étude de cette science qu'Ibn Çallâh

1. Fabricant de bougies.

a terminé son ouvrage, comme d'ailleurs ceux qui ont fait des études analogues. Ar-Rachchâtî et As-Sam'ânî en ont fait l'unique objet de leurs travaux.

Lorsque le surnom d'Al-Fâsî fut passé dans l'habitude, les noms précédents de la famille dont nous parlons tombèrent dans l'oubli; car le but que l'on se propose ainsi est de faciliter la distinction des gens les uns d'avec les autres.

Parmi les personnages connus sous le nom d'Al-Fâsî on peut citer Aboû 'Imrân Moûsâ ben 'Isâ ben Abî Hâdjdj Az-Zanatî, suivant d'aucuns Al-Hawarî, célèbre sous le nom d'Al-Fâsî, le chaikh et l'imâm illustre. Celui-ci fit un voyage en Orient, passa à Bagdâd et vint s'établir à Cairouan où il mourut en 430 (J.-C. 1038). Son nom a été cité dans les *Madârik* du qâdhî 'Iyâdh.

Le gardien de la science Aboû Mouhammad Ar-Rachchâtî a déclaré : un grand nombre de personnes tirent leurs noms d'origine de Fès, entre autres Aboû Maïmoûna Darrâs ben Ismâ'îl Al-Fâsî, mort en 357 (J.-C. 968) et dont il est également parlé dans les *Madârik*. Il fit un voyage en Andalousie, en Ifriqiya et en Orient et vint mourir à Fès; son tombeau se trouve en dehors de Bâb Al-Foutoûh et constitue un but de pèlerinage béni.

On cite encore le commentateur de la *Châtibiya*, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-Hasan ben Mouhammad ben Yoûsouf ben Ibrâhîm ben Garwan ; il fit ses études à Fès avec son oncle maternel, Aboû 'Abd Allah Al-Barr Al-Mourâdî et alla s'établir à Alep. Il mourut en 656 (J.-C. 1258).

On cite également Sayyidî Taqî Ad-Dîn, charîf hasanî de la Mecque, où il exerçait les fonctions de qâdhî selon le rite mâlikite, au neuvième siècle. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de la Mecque (puisse Dieu l'anoblir !), entre autres le *Tahçîl Al-Marâm min Tarîkh Al-Balad Al-Haram*, œuvre remarquable ; c'est celui de ses ouvrages que j'ai vu de mes yeux. Cet auteur est très célèbre et on lui fait de fréquents emprunts.

Nombreux sont ceux qui portent le nom d'origine d'Al-Fâsî.

Tout ce que nous venons de dire sort du cadre de notre ouvrage au point de vue particulier que nous traitons, mais d'autre part, cela offre, à un point de vue général, l'avantage de faire connaître des 'oulamâ et des grands hommes. Que Dieu soit satisfait d'eux et nous comble des bienfaits de leurs bénédictions ! La mention des noms des saints appelle la miséricorde divine.

Tous ceux que nous avons rencontrés parmi les gens de bien nous

ont raconté sur Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf des faits méritoires ; mais le souvenir de tout ce qu'ils m'ont raconté sur lui a été effacé par le temps ; nous n'en parlons pas ici par crainte d'erreurs. Nous dirons seulement que ces personnages m'ont affirmé l'existence dans leur pays, au nombre des ancêtres de notre personnage, de gens de science, d'une conduite exemplaire et qui imposent le respect.

Les Banoû Al-Djadd étaient originaires de Fihr et leurs ancêtres habitaient Labla [1]. Cette famille vint s'établir ensuite à Séville ; l'un de ses membres était Al-Hâfith Aboû Bakr Mouhammad ben 'Abd Allah ben Yahyâ.

Les Banoû Al-Djadd émigrèrent de Séville au moment de la prise de cette ville par les chrétiens (que Dieu les anéantisse !), le lundi, cinq cha'bân de l'année 646 (J.-C. 1248).

Le chaikh Aboûl-Hadjdjâdj était venu s'établir à Al-Qçar pour y faire du commerce ; c'était un homme intègre et honorable. Il y épousa une veuve appartenant à une famille des Banoû Wamrâs, l'une des tribus du Fahç, et ce mariage le détermina à se fixer définitivement dans cette ville.

C'était un homme plein de discrétion et d'une conduite irréprochable, il suivait résolument la bonne voie, faisant preuve d'une grande piété, de noblesse et de dignité, se montrant très charitable et pratiquant l'hospitalité avec largesse. Il ne mangeait jamais seul, attendant toujours quelqu'un pour partager son repas ; il aimait à donner aux voisins les produits nouveaux de chaque saison, qu'il ne conservait jamais pour lui seul : la plupart des enfants de ses voisins mangeaient chez lui. Il n'attachait aucune importance aux biens de ce monde et il ne faisait pas cas de ce qu'il donnait en œuvres charitables. C'est là un fait connu. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf a reçu l'enseignement du chaikh Aboûl-'Abbâs Zarroûq (puisse Dieu l'agréer !) ; il l'a connu personnellement et a fréquenté ses disciples. Il a fréquenté surtout à Fès la compagnie du Chaikh Aboû 'Abd Allah Ach-Charîf Al-Machâmirî, l'un des premiers disciples du chaikh Zarroûq (que Dieu nous le rende profitable !). La baraka du maître se manifesta dans le disciple, qui fut illuminé de l'éclat de ses rayons.

Aboûl-Hadjdjâdj professait le plus grand amour et la plus grande vénération pour le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) ; ce fait devenait manifeste au moment où il entendait prononcer son nom.

1. Ville de l'Andalousie. Cf. *Yaqoût*, t. IV, 1re partie, p. 346.

Il gardait avec lui les enfants que sa femme, une veuve, avait eus, de son premier mari, le charîf Aboûl-'Abbâs Ahmad connu sous le nom du Tawil [1]. Il se montrait bon envers eux, les préférant même à ses propres enfants en raison de leur origine, dont il cherchait à faire valoir les droits. Ce faisant il obéissait aux ordres de Dieu.

En effet Aboûn-Nou'aïm a rapporté dans la *Hilya*, d'après 'Outhmân ben 'Affân, ces paroles du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) : « Si les descendants de 'Abd Al-Mouttalib ne peuvent témoigner leur reconnaissanee à ceux qui dans ce monde leur auront fait du bien, je le ferai pour eux au jour de la résurrection ».

Al-Khatîb a cité encore, d'après le même, ces autres paroles du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) : « A celui qui aura fait du bien à l'un des descendants de 'Abd Al-Mouttalib je témoignerai ma reconnaissance s'il vient à ma rencontre. »

Telle était la manière de faire d'Aboûl-Hadjdjâdj à l'égard des gens de la maison pure du Prophète, puisse Dieu rehausser leur noblesse ! Il faisait tous ses efforts pour être juste envers eux et leur témoignait le respect dû à leur rang. *Il (Abraham) a établi cette parole comme une parole qui devait rester éternellement après lui parmi ses enfants* [2] et les enfants marchèrent sur les traces de leur père. Dieu soit loué, Lui qui en a décidé ainsi.

J'ai vu un titre de propriété d'une maison achetée par Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf, écrit par un homme considérable; il y était prodigué à son égard les épithètes les plus flatteuses et les qualifications les plus honorifiques. En un mot, ce document porte que la pensée d'Aboûl-Hadjdjâdj était tournée tout entière vers le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) et que c'est sur lui qu'en tout il se reposait. Il donne également à notre personnage la kounya de Aboû Chou'aïb, mais je ne sais pour quel motif.

Aboûl-Hadjdjâdj est mort aux alentours de l'année 920 (J.-C. 1514) et a été enterré dans la zâwiya qui se trouve à l'intérieur d'Al-Qçar. Que Dieu Très Haut lui fasse miséricorde et arrose de bénédictions le parterre de sa tombe !

Il a laissé deux fils seulement : le chaikh Aboû'Abd Allah Mouhammad et le Hâdjdj Aboûl-'Abbâs Ahmad.

1. L'homme de haute taille.
2. Qorân, chap. XLIII, v. 27. Traduction Kasimirski.

Ce dernier était un homme plein de bravoure : « S'il prenait une résolution, il plaçait devant ses yeux le but poursuivi en laissant de côté toute appréhension du futur.

« Il était en tout son propre conseiller et ne trouvait le bonheur qu'auprès de son fier compagnon, le sabre. »

Il s'embarqua dans sa jeunesse à destination de l'Orient, où il accomplit un pèlerinage à la Mecque. Il parcourut cette contrée. Puis, voulant participer à la guerre que les Turcs soutenaient sur mer, il s'engagea dans leur flotte. Son courage et sa témérité lui valurent l'estime et l'admiration de tous. Il resta ainsi plusieurs années avec les Turcs.

Tombé captif, il fut, quelques années encore après, arraché par Dieu à cette épreuve et revint au Maghrib. Il s'établit à Al-Qçar, où il se maria, et il passa le reste de sa vie au milieu d'une conduite irréprochable. Il mourut en l'année 987 (J.-C. 1579) ou à la fin de l'année précédente.

Un fils du nom de Ahmad qu'il avait eu mourut à son tour sans laisser de postérité. Que Dieu lui fasse miséricorde !

On a souvent parlé d'Al-Qçar. C'est une ville plate, sur la rive droite et au nord d'un fleuve souvent grossi par les pluies et qui porte le nom de Leqqoûs.

Selon Ibn Khaldoûn cette ville se trouve dans le premier dixième, à l'ouest, dans la troisième région.

L'opinion donnée par Aboû 'Oubaïd Al-Bakri dans les *Masâlik wal-Mamâlik* est sans doute inexacte. Al-Qçar se trouve sur l'emplacement d'une localité encore connue sous le nom d'Al-Ghourfa et dont il ne reste plus que quelques vestiges. C'est là que se trouve Al-Qçar Al-Kabîr, appelé encore Qçar Koutâma et aussi Qçar 'Abd Al-Karîm. On lui a donné le nom d'Al-Qçar Al-Kabîr pour le distinguer d'Al-Qçar Aç-Çaghîr.

Ce dernier s'appelle encore Al-Qçar Al-Maçmoûda, en raison de sa situation en territoire maçmoûda, bien que cependant les Maçmoûda aient disparu de la région. Il porte en outre le nom de Qçar Al-Djawâz [1] ; c'était en effet le lieu de passage pour se rendre en Andalousie, car c'est là que se trouve la partie la plus resserrée de l'océan Atlantique, la largeur y étant de douze milles à peine.

Le territoire où est situé Al-Qçar appartenait autrefois aux Koutâma ; le nom de Koutâma n'existe plus ou plutôt il ne s'applique plus qu'à un petit groupement, sur la rive sud du Leqqoûs.

1. Le Qçar du Passage.

Selon toute vraisemblance, les tribus qui se trouvent sur le territoire de cette ville appartiennent toutes aux Koutâma, bien que le nom de Koutâma ait disparu [1]; elles sont toutes confondues actuellement sous le nom d'Ahl-Sarîf.

Quant à 'Abd Al-Karîm, qui a donné son nom à Al-Qçar Al-Kabîr, c'était un des chefs des Koutâma qui habitait cette ville. Chassé par l'armée du sultan envoyée contre lui, 'Abd Al-Karîm s'enfuit à Demna où il se retrancha; c'est là ce que j'ai entendu répéter à maintes reprises par les habitants d'Al-Qçar. On raconte qu'il se précipita ensuite avec son cheval du haut d'un endroit du rempart que l'on montre encore aujourd'hui, qu'ils arrivèrent tous deux à terre sains et saufs et qu'on n'a jamais plus entendu parler de lui.

Demna est une forteresse inexpugnable sur la crête d'une montagne, au bord d'un précipice à pic, à une journée de marche et au nord-est d'Al-Qçar. Il reste encore des vestiges considérables de ses murs, que j'ai vus de mes propres yeux de plusieurs points voisins de cette montagne. Elle se trouve maintenant chez les Banoû Ghourfat.

D'après les *Madârik* du qâdhî 'Iyâdh, 'Abd Al-Karîm ben 'Abd Ar-Rahmân ben Al-'Adjoûz Al-Koutâmî étudia la science avec son père. Il vivait surtout dans la tribu des Koutâma, dont il était le chef obéi. Il fut mis à mort par les Almoravides, lors de leur victoire sur les Koutâma et de leur prise de la forteresse de Demna.

Le hâfith Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Al-'Azafî a dit dans sa *Fihrisa* en parlant de son maître, le chaikh, le faqîh, le noble qâdhî Aboû Tamîm Al-Mou'izz ben Mançoûr Az-Zahîlî : Il fut investi du qadhâ de Qçar Koutâma, ville qui était encore à cette époque considérée comme un bourg. Il exerça sa charge avec le plus grand soin, formant les personnages purs en vue des témoignages et préposant les tolba aux diverses fonctions. Il s'occupait avec ferveur des intérêts du peuple, domptant l'injustice, punissant les coupables et demandant le secours des gouverneurs et du sultan contre ceux à l'égard desquels il était désarmé. Il favorisait le commerce et l'agriculture, et les affaires devinrent florissantes pour le plus grand nombre.

La prospérité du peuple fut telle que la plupart des émigrants et des voyageurs vinrent s'y établir ou désirèrent y fixèrent leur demeure.

Al-Qçar devint le refuge de presque tous les habitants de l'Anda-

1. La cause de la disparition du nom de Koutâma vient sans doute de ce ait que le meurtrier de Maoulay 'Abd As Salâm ben Machîch étant originaire de cette tribu (Al-Koutâmî), les habitants ont voulu effacer le souvenir pénible et sacrilège qui s'attachait désormais à leur nom.

lousie et en particulier de l'ouest de cette province comme de Sainte-Reine, de Lisbonne et de leurs dépendances : Qçar Aboû Dânis (que Dieu la rende prospère !) et Yâbrâ (puisse-t-elle avoir des temps heureux !). Al-Qçar vit s'élever des édifices et des monuments; il s'éleva au rang des grandes villes et devint un centre de communications.

Ces événements se passèrent sous le règne de Ya'qoûb Al-Mançoûr ou de son père Yoûsouf.

Al-Qçar a compté un groupe de savants et de saints personnages dont il serait trop long de parler ici. Parmi les plus célèbres on cite le maître, l'imâm, celui qui possède la connaissance de la Divinité, le chaikh des çoufistes en son époque, Aboûl-Hasan 'Alî ben Khalf ben Ghâlib Al-Ançârî Ach-Chboûnî [1]; on cite encore la sayyida Fâtima l'Andalouse et le chaikh Aboû Yahyâ ben Al-Milâh, dont les sanctuaires sont contigus ; à côté de ces deux derniers tombeaux se trouve celui de Chou'aïb.

Le vrai nom de Chou'aïb est, à ce que je pense, Aboû Madiân Al-'Outhmânî, ancêtre des Banoû Abî Madiân. Les Banoû Abî Madian furent les écrivains des sultans mérinides sous Aboû Yoûsouf et ses successeurs; il en existe peut-être encore à Fès.

Selon Ibn Khaldoûn, Chou'aïb ben Makhloûf appartenait aux Banoû Outhmân, qui font eux-mêmes partie des tribus de Koutâma, dans le voisinage d'Al-Qçar Al-Kabîr. Il pratiquait la religion et cela lui valut une certaine renommée.

Lors de la conquête du Maghrib par les Mérinides, les fils de 'Abd Al-Haqq [2] choisirent Chou'aïb pour leur compagnon entre tous les hommes de piété. Ya'qoûb ben 'Abd Al-Haqq s'attacha à lui plus encore que ses frères. Chou'aïb occupa dans l'empire une place considérable; il éleva ses fils à Qçar Koutâma. A la mort de Ya'qoûb, son fils et successeur Yoûsouf l'attacha plus particulièrement à son service et les fils de Chou'aïb montèrent de degré en degré. Aboû Madiân Chou'aïb mourut en 697 (J.-C. 1297).

Quant à la coupole connue à Al-Qçar sous le nom de coupole du Raïs [3], c'est celle d'un émir. D'après l'*Ihâta* d'Ibn Al-Khatîb le raïs dont il est question était Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben Ibrâhîm ben 'Alî Chaqyoûla At-Tadjîbî. Il se révolta dans les parages du Wâdî Ach [4] et prétendit au trône, mais il ne réussit point dans son entre-

1. C'est-à-dire originaire de Lisbonne.
2. Sultan mérinide.
3. Qoubbat Ar-Raïs. Voir *Archives Marocaines*, t. II (*El-Qçar El-Kebîr*), pp. 25 et 177.
4. Cadix.

prise; il s'ensuivit un échange de lettres et le raïs consentit à la cession du Wâdî Ach contre sa souveraineté à Qçar Koutâma. Cet événement se passa en l'an 686 (J.-C. 1287). Le raïs est mort à Al-Qçar.

« J'ai visité, dit l'auteur de l'*Ihâta*, le cimetière des chefs des Banoû Chaqyoûla, situé à l'extérieur de la ville. On y aperçoit une coupole immense, incomparable dans la contrée; le tombeau est recouvert de marbre et porte, debout, à la tête, une plaque de marbre également, sur laquelle est gravée une inscription. »

Ibn Al-Khatîb a fait la description d'Al-Qçar dans la partie de son livre intitulée *Ar-Raïhâna* dans laquelle il traite des villes. Il a mentionné pour Al-Qçar, comme d'ailleurs pour d'autres villes, ce qu'il y avait à louer et ce qu'il y avait à critiquer.

On trouve à Al-Qçar de nombreux tombeaux de saints. Que Dieu les agrée et nous comble des bienfaits de leurs bénédictions !

Le chaikh Aboû Abd Allah Mouhammad ben Yoûsouf.

Ce personnage naquit à Al-Qçar Al-Kabîr en l'année 912 (J.-C. 1506); c'est là qu'il fut élevé au milieu de soins attentifs, dans le bien, la justice et la piété.

Il étudia le Qorân et fréquenta les cours des 'oulamâ.

Il s'enrichit dans le commerce; sa fortune devint immense et sa situation grandit. Il acquit de grandes richesses et sur lui Dieu répandit à profusion ses bienfaits.

Objet de la grâce divine, il était le dispensateur du bon conseil; il avait des préoccupations nobles et une grande dignité de sentiments en même temps qu'un nombreux entourage. On recherchait son service et sa compagnie. Il était de relations agréables et la vie avec lui était douce. Son humilité, le respect qu'il imposait, sa grande piété, les bienfaits qu'il dispensait à ceux qui ne le connaissaient pas lui attirèrent avec une crainte respectueuse la considération de tous. Il consolait ceux qui étaient dans la peine, et ceux qui étaient dans les larmes, petits ou grands, ne s'éloignaient pas de lui sans être réconfortés. Quelqu'un regrettait-il la perte d'un objet perdu ou brisé ? Il lui en donnait aussitôt un semblable ou lui en restituait la valeur; en cela même il lui arrivait parfois d'être induit en erreur : mais « celui qui pour nous tromper se sert du nom de Dieu sera lui-même déçu », a dit Aboû 'Abd Allah, fils de 'Oumar (puisse Dieu agréer et le père et le fils !).

La maison d'Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Yoûsouf était le

refuge des orphelins, des veuves et des malheureux. Dans sa demeure hospitalière il accueillait tous les venants avec les égards dus au rang et à la dignité de chacun.

Il ne faisait jamais aucune dépense qu'il n'en fît une autre équivalente en aumônes. Telle est la conduite qu'il menait. Un exemple analogue a été cité par le qâdhî 'Iyâdh dans les *Madârik* et par le chaikh Aboû Zaïd ben Ad-Dabbâgh dans l'histoire de Cairouan à propos du chaikh Aboûl-Hasan 'Alî ben Mouhammad ben Mançoûr Ad-Dabbâgh Al-Qaïrawânî ; ce personnage recevait par mois quatre pièces d'or ; il en dépensait deux en aumônes et les deux autres pour son entretien personnel.

Voici relatives à cela les paroles du chaikh Aboûl-'Abbâs As-Sabtî, rapportées par Aboû Ya'qoûb At-Tâdilî et par d'autres : « Le verset du Livre sacré, *Dieu commande la justice et la bienfaisance* [1] me venait souvent à l'esprit ou sur les lèvres. Je méditai sur la raison de ce verset et me demandai à moi-même si je n'étais point de la part de Dieu l'objet d'une volonté. Je consultai les commentateurs avec une persévérance obstinée ; enfin l'un d'eux, un commentateur admirable, m'apprit que le verset avait été révélé au moment où les Mouhâdjirs et les Ançâr [2] avaient été par le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) élevés à la condition de frères. On demanda au Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) d'établir les règles de cette fraternité. Or il ordonna aux uns et aux autres le partage de tous leurs biens en deux parties égales.

« Je compris alors que la justice qui nous a été *commandée* consiste dans le partage de notre avoir en deux parties.

« Je vis un autre hadîth du Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !) : « Mon peuple se divise en « soixante-treize fractions, qui toutes iront en enfer excepté une seule, « celle dont nous faisons partie mes compagnons et moi-même. » Ces paroles ont été dites par le Prophète au matin du jour où il établit la fraternité entre les Mouhâdjirs et les Ançâr, à l'instant même où on vint lui annoncer que les uns s'étaient partagé leurs biens avec les autres.

« Je compris alors que la conduite adoptée par le Prophète et ses compagnons était le partage de tout bien. Je donnai à Dieu Très-Haut

1. Qorân, chap. xvi, v. 92. Traduction Kasimirski.
2. On entend par *Mouhâdjirs* les compagnons du Prophète lors de sa fuite vers Médine, et par *Ançâr* les habitants de cette ville qui leur donnèrent l'hospitalité.

la promesse de partager tout ce que je pourrai avoir avec mes confrères, les musulmans pauvres : je le fais depuis vingt ans. »

Ce personnage raconte ensuite comment il s'était élevé de degré en degré et parle des grâces que sa conduite lui avait values.

Le chaikh Aboû 'Abd Allah a été le disciple du chaikh qui possède la connaissance de la Divinité, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Qâsim Ach-Cahourfî Al-Andalousî. Il a fréquenté sa compagnie à Fès : il se rendait d'Al-Qçar dans cette ville pour lui faire des visites et pour recevoir son enseignement. La société du maître lui fut profitable et les bénédictions qu'il en reçut se manifestèrent en lui. C'est par lui qu'il fut guidé dans la voie du Çoufisme et c'est de lui qu'il se réclama.

Aboûl-Abbâs Ahmad ben Qâsim a été le disciple du chaikh versé dans la science de la Divinité, Aboûl-Hasan 'Alî ben Mouhammad Çâlih Al-Andalousî, originaire de Grenade.

Aboûl-Hasan 'Alî avait, dans ses débuts, recherché la compagnie d'un maître qui pût l'initier à la science ; apprenant que ce maître se trouvait de l'autre côté de l'Océan, il se rendit à Fès où il ouvrit une boutique d'étoffes.

Sur ces entrefaites, Aboû Mouhammad 'Abd Al-'Aziz ben 'Abd Al-Haqq, connu sous le nom d'At-Tabbâ', vint de Marrâkech à Fès ; il descendit à la Madrasa des 'Attârîn et s'installa juste au-dessous de la coupole. Les habitants de Fès accoururent autour de lui pour recevoir sa bénédiction. Aboûl-Hasan 'Alî arriva le dernier : à son approche du vestibule qui mène à la cour de la mosquée, le chaikh 'Abd Al-'Azîz se leva et traversa la foule, vint à lui et le prit par la main. Ils montèrent les degrés de la madrasa et, arrivés au sommet, restèrent un instant ensemble ; puis ils redescendirent. Le chaikh 'Abd Al-'Azîz fit amener son cheval ; comme on lui demandait de rester à Fès, il refusa en disant : « Je ne suis venu ici que pour remettre un dépôt à son destinataire : je me suis acquitté de ce devoir. » Et il s'en alla. Que Dieu soit satisfait de lui !

En quittant sa boutique pour se rendre auprès du chaikh At-Tabbâ', Aboûl-Hasan avait fermé le battant inférieur de la porte, dans le dessein qu'il avait de revenir au plus tôt : il ne devait plus y retourner. Lors de sa rencontre avec At-Tabbâ' il prit la résolution de devenir à son tour un chaikh et il poursuivit aussitôt la réalisation de son but. Il fonda une zâwiya pour les faqîrs au Zaïtoûn de la 'Oudwat Al-Andalous à Fès (puisse Dieu la garder !) ; cette zâwiya est encore connue de nos jours ; elle est la propriété des neveux du chaikh Sayyidî Mouhammad Aç-Çoughaïr As-Sahlî.

Aboûl-Hasan est mort du vivant de son maître, Aboû Mouhammad 'Abd Al-'Azîz.

Il a formé de nombreux disciples, en qui sont apparus les signes particuliers de la sainteté et dont plusieurs ont été dignes d'occuper le rang de chaikh. La plupart d'entre eux étaient des Andalous. Plusieurs ont été, avec leurs propres disciples, enterrés avec le maître dans un même sanctuaire, connu sous le nom de Raoudhat Al-Anwâr, à l'extérieur de Bâb Al-Foutoûh, l'une des portes de Fès. Voisin de ce sanctuaire et situé du côté de la ville est celui du chaikh Aboû Maïmoûna Darrâs ben Ismâ'îl. Que Dieu leur fasse miséricorde, qu'Il les agrée et nous comble nous-mêmes des bienfaits de leurs bénédictions !

Considère bien un chaikh qui s'est laissé prendre dans le filet d'Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben Mahammad Al-Ghazwânî. Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Yoûsouf[1] a été ouvert à la grâce à la suite de la belle aventure dont le récit va suivre :

Le chaikh Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî faisait son cours à la madrasa Al-Wâdî, sur la 'Oudwat Al-Andalous de Fès. Un groupe de faqîrs vinrent à passer un jeudi[2], dans la soirée, devant la porte de la Madrasa. Comme, ne sachant que faire, ils se demandaient entre eux où ils devaient aller, l'un d'eux proposa de se rendre à la zâwiya qui était toute proche de l'endroit où ils se trouvaient : « Allons-nous passer la nuit avec les faqîrs de cette zâwiya, firent les autres ? Nous contemplerons leurs pieux ébats, nous écouterons leurs chants sacrés et nous nous rassasierons de kouskous ! » Et ils se rendirent à la zâwiya en compagnie du chaikh 'Abd Allah.

En entendant les faqîrs invoquer les noms de la Divinité, celui-ci se mit à les imiter et il se sentit pénétré d'une grâce immense ; il déclara qu'il venait d'être l'objet d'une révélation, descendue depuis le trône céleste jusque sur la terre. On dit qu'après le repas il lava les mains des faqîrs et qu'il but ensuite l'eau dont il venait de se servir à cet effet.

A la suite de la révélation dont il avait été l'objet, 'Abd Allah se leva et, étant allé s'asseoir devant le chaikh des faqîrs, le chaikh Aboûl-Hasan 'Alî ben Mouhammad Çâlih, il lui raconta l'histoire de sa vie et lui demanda de l'accepter au nombre de ses disciples : « Sayyidî, dirent les faqîrs à leur maître, accède à sa demande ! — C'est un grand Arabe, répondit ce dernier : je vais l'envoyer auprès du Chaikh. »

Et il le fit partir à Marrâkech auprès du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-Azîz At-Tabbâ'. Aboûl-Hasan fréquenta dès lors la société de

1. Celui-là même dont l'auteur écrit la biographie.
2. Les tolbâ cessent en effet leurs travaux le jeudi.

ce personnage ; il entra à son service et il advint de lui ce que l'on sait.

Voici des renseignements que j'ai trouvés écrits de la main de notre vénéré chaikh Aboû 'Abd Allah Al-Qaççâr (puisse Dieu lui faire miséricorde !) : le chaikh Al-Ghazwânî avait l'habitude de répéter sans cesse le chapitre *Tâ-Hâ* du Qorân [1], habitude qu'il devait conserver jusqu'à sa mort ; ce chapitre était écrit sur sa tablette.

Toujours plein de componction et prompt à verser des larmes, surtout au moment où il récitait le Qorân ou invoquait les noms de la Divinité, le chaikh Aboû 'Abd Allah s'anéantissait encore dans l'amour envers le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et Lui accorde le salut !) ; il aimait à prier pour lui et à dire sa louange ; toutes les fois qu'il prononçait son nom il ne se possédait plus, plein de vénération qu'il était pour tout ce qui venait de lui. Il récitait souvent ces deux vers d'Aboû Mouhammad ben Abîl-Madjd, un des professeurs d'Ibn Al-Khatîb (que Dieu Très Haut leur fasse miséricorde !) :

« O toi qui aimes le Prophète élu de Dieu, persévère dans cet amour, imprègne ta langue des parfums du dhikr [2] !

« Regarde avec indifférence ceux qui s'adonnent à la frivolité : on reconnaît l'amour de Dieu à celui que l'on professe envers son cher ami ! »

Il lisait constamment les *Dalâîl Al-Khaîrât*, du Maître des Maîtres Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Djazoûlî ; il avait reçu cette habitude de ses professeurs disciples de ce personnage. Que Dieu leur fasse miséricorde et les agrée tous !

Les renseignements que je vais donner sont encore empruntés à notre vénéré maître, le chaikh al-Islâm Aboû 'Abd Allah Al-Qaççâr (puisse Dieu le prendre en miséricorde !), de la main duquel je les ai vus écrits : notre vénéré sayyid Mouhammad ben Soulaïmân Al-Djazoûlî, le châdhiliste, professait le plus grand amour à l'égard du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !). Dieu lui avait dit : « Je t'ai élevé au-dessus des créatures de ton époque en raison de la fréquence de tes prières pour mon cher ami Mahammad. »

Nos sayyids châdhilites (puisse Dieu les agréer !) se distinguent surtout par la plus grande intensité de leur amour envers le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) :

1. Chap. xx.
2. Le dhiks est la mention fréquente des divers noms de la divinité.

leur Tarîqa, et telle en est l'utilité, est basée sur la fréquence des prières pour lui. Les chaikhs de cette Tarîqa et le chaikh d'Ach-Châdhilî [1] appartiennent à la descendance du Prophète (sur lui soient la paix et le salut!). Ach-Châdhilî a réuni en lui-même, comme son propre chaikh, l'amour terrestre et celui de la religion ; l'amour s'est dédoublé en eux et Dieu a répandu sur leurs partisans les grâces les plus efficaces.

« Si le Prophète disparaissait à ma vue l'espace d'un clin d'œil, a dit notre vénéré sayyid Aboûl 'Abbas Al-Moursî, je ne me compterais pas au nombre des musulmans. » Sayyidî Ibn Wafâ, dans l'état de veille, voyait l'envoyé du Seigneur (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut!).

Le chaikh Al-Djazoûlî était également un charîf : sa généalogie est la suivante: Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Abî Bakr ben Soulaïmân ben Ya'lâ ben Yakhlaf ben Moûsâ ben 'Alî ben Yoûsouf ben 'Isâ ben 'Abd Allah ben Guendoûz ben 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad ben Amad ben Hasan ben Ismâ'îl ben Dja'far ben 'Abd Allah ben Hasan ben Al-Hasan ben 'Alî ; que Dieu les agrée tous! Amen!

On raconte qu'un faqîr entra un jour, porteur des *Dalâil Al-Khaïrât* dans la demeure de Sayyidî 'Abd Al-Azîz At-Tabbâ : « O fouqarâ, s'exclama le chaikh, je sens en vous le parfum des *Dalâïl Al-Khaïrât.* »

« Maître, dit le faqîr, tu as dit vrai : j'ai ce livre avec moi », et il le lui tendit. Le chaikh le soupesa dans sa main : « Il ym anque des pages », déclara-t-il alors, et on dut reconnaître l'exactitude de ses paroles.

C'est aux *Dalâïl Al-Khaïrât* qu'At-Tabbâ' dut les miracles qu'il accomplit.

Selon le témoignage du chaikh Al-Islâm Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ach-Chaïkh Al-Kâmil Sayyidî Aboû Bakr, qui l'avait entendu dire et qui me l'a raconté, le grand saint Sayyidî Ahmad ben Moûsâ Al-Djazoûlî As-Simlâlî [2] reçut un jour la visite de quelqu'un qui lui tendit un livre fermé. Il refusa de le prendre en disant : « Je ne consentirai à le faire que lorsque tu l'auras rectifié. » L'homme ouvrit le livre, le considéra et n'y trouva rien à reprendre ; il le tendit au chaikh une deuxième puis une troisième fois ; enfin il pensa qu'il s'agissait de la prière pour le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut!), prière qu'il avait négligé de mettre dans son livre. Il répara cet oubli et le chaikh prit alors l'ouvrage dans ses mains.

1. Maoulay Abd As-Salâm ben Machîch.
2. Voir la biographie de ce personnage dans la *Daouhat An-Nâchir*, p. 192.

C'était là un miracle d'Al-Djazoûlî que de savoir ce qui manquait dans le livre ; son dessein était de glorifier le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) et d'attirer l'attention sur la prière pour lui (puisse-t-il avoir le salut et la paix !).

Ahmad ben Moûsâ Al-Djazoûlî a été le disciple du chaikh 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ' ; c'est par lui qu'il fut ouvert à la grâce. Sur l'ordre de son maître, il se rendit auprès de Sayyidî Ahmad ben Yoûsouf Ar-Râchidî, dont il reçut l'enseignement et à qui pendant deux ans il s'attacha. Ar-Râchidî lui ordonna ensuite d'aller voyager ; notre personnage partit pour ne revenir que plusieurs années après à Marrâkech en 927 (1521), l'année de la grande famine. A son retour et suivant la promesse qu'il avait faite, il passa sept jours sur la tombe de son maître, Sayyidî Abd Al-'Azîz At-Tabbâ' ; après quoi il partit pour son pays dans l'extrême Soûs.

J'ai vu écrit de la main de notre vénéré chaikh Aboû 'Abd Allah Al-Qaççâr (puisse Dieu lui faire miséricorde !) que le chaikh 'Abd Al-Azîz At-Tabbâ', chef de la djamâ'a, faisait le dhikr selon la formule suivante : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ; Mouhammad est l'envoyé de Dieu, que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut. » C'est là le dhikr de Sayyidî Ridhwân.

Le chaikh Aboû 'Abd Allah avait à Al-Qçar une grande autorité auprès de l'émir Aboû Zakâriyâ Yahyâ, fils du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Portougalî ben As-Soultân Aboû Mouhammad Ach-Chaikh Al-Wattâsî et frère d'Aboûl-'Abbâs Ahmad, le dernier des sultans mérinides, qui régnait à Fès à cette époque.

Il usa de cette autorité pour le plus grand bien de plusieurs, sans néanmoins se laisser aller lui-même à aucune ambition.

Aboû Zakâriyâ tomba entre les mains des charîfs lors de la bataille de Wâdî Darna, gagnée par eux sur les Banoû Wattâs, en radjab de l'année 952 (J.-C. 1545). Il mourut dans la captivité, de tristesse et de chagrin. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Après le triomphe des charîfs dans le Maghrib, Aboû 'Abd Allah continua à jouir de la même influence auprès des gouverneurs qu'ils nommèrent à Al-Qçar ; ceux-ci lui témoignèrent du respect et le regardèrent avec les yeux de la considération et de la grandeur ; le peuple fit de lui son intercesseur écouté auprès d'eux.

Il se montrait large dans ses dépenses, que Dieu le prenne en miséricorde ! Il était toujours mis avec recherche et aimait à se parfumer. D'aucuns l'ont peut-être blâmé en cela, en l'accusant de prodigalité et en prétendant que pareille conduite est étrangère à la Tarîqa çoufique.

Mais cette accusation ne reposa sur aucun fondement : la prodigalité de ce personnage n'en était pas une eu égard à sa richesse et à sa situation personnelle ; elle était pour lui du domaine des choses permises. *Dis : Qui peut défendre la parure que Dieu a créée pour ses serviteurs, ou les choses agréables qui nous viennent de lui*[1] ?

Il n'est point douteux qu'il ne soit permis à celui qui en est digne de chercher dans les parfums la santé de son cœur. Al-Hâkim et At-Tarmidî rapportent, d'après 'Abd Allah ben 'Amr ben Al-Açî, ces paroles du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) : « Dieu Très Haut aime à voir sur son serviteur les preuves de sa grâce. » Ibn Abîd-Dounyâ cite également cet autre hadîth, d'après 'Alî ben Zaïd ben Dja'dân et en remontant ainsi jusqu'au Prophète : « Dieu Très Haut aime à voir sur son serviteur les preuves de sa grâce et dans ce qu'il mange et dans ce qu'il boit. »

Parlant du chaikh Aboû Ishâq As-Sabâï, l'auteur des *Madârik*[2] déclare qu'il fut un de ceux qui possédèrent la connaissance de la Divinité et qu'il occupa un rang auquel en son époque nul autre ne parvint. Et il rapporte ensuite le témoignage d'Ibn Sa'doûn : As-Sabâï mangeait du pain de fine semoule ; comme à ce sujet on lui faisait des observations : « Par Dieu ! répondit-il, s'il était en mon pouvoir de moudre les perles, si je savais qu'elles dussent augmenter la force de mon esprit, je les moudrais et les mangerais. Car je ne me sens heureux que lorsque je prends de la bonne nourriture. »

« Il faut considérer trois choses dans la dépense, a dit le chaikh al-Islâm Ibn Hadjar : 1° ce qui est blâmable au point de vue de la loi : il n'y a point de doute que cela ne soit défendu ; 2° ce qui est approuvable à ce même point de vue et il faut absolument en faire l'objet de nos désirs ; 3° ce qui est permis, comme ce qui est agréable pour notre corps. Il est nécessaire de faire ici deux distinctions : tout d'abord il faut remarquer qu'il y a des choses qui sont en rapport avec la situation de celui qui en fait la dépense, et ce n'est pas là de la prodigalité, en second lieu qu'il en est d'autres qui sont en disproportion avec elle, et il faut encore établir deux nouvelles distinctions : 1° l'une consiste à repousser ce qui est une cause de dépravation ou actuelle ou future : ce faisant on ne fait pas œuvre d'homme prodigue ; 2° l'autre à laisser agir cette même cause et, d'un accord unanime, on est sujet au blâme.

« D'après le témoignage d'un châfi'ite, il n'y a point de prodigalité là

1. Qorân, chap. VII, v. 30.
2. Le qâdhî Iyâdh.

où le corps doit trouver un avantage; la poursuite de ce but doit au contraire faire l'objet de notre éloge. La dépense, faite en dehors de tout péché, rentre dans le domaine des choses permises. »

« Par contre, Ibn Daqîq Al-'Id affirme que « de toute évidence, le « Qorân est en opposition avec ces dires ». Le qâdhî Al-Housaïn les combat à son tour : « Cela est défendu », déclare-t-il. La même opinion est adoptée par Al-Ghazâlî et encore, d'une manière catégorique, par Ar-Râfi'î.

« L'auteur du *Mouharrar* atteste que ce n'est point là de la prodigalité; An-Nawâwî pense de même.

« On peut affirmer sans crainte que la prodigalité n'est pas blâmable chez l'homme riche, mais que le plus souvent elle rentre dans la catégorie des choses qu'il faut appréhender. Si nous nous en référons aux paroles d'Al-Badjî, du rite malékite, il faut considérer comme blâmables en religion la plupart des dépenses qui ont pour objet les choses du monde. Il est plausible d'admettre qu'elles ne portent pas atteinte à la religion lorsqu'elles ne se reproduisent que rarement, pour quelque motif imprévu comme la réception occasionnelle d'hôtes, une fête ou une noce. »

Telles sont les paroles d'Ibn Hadjar; en raison de leur importance je les ai reproduites tout au long.

On trouve dans les *Madârik* une anecdote relative au même sujet. Un des compagnons du qâdhî Aboû Bakr ben Zarb aperçut un jour chez celui-ci une galette de semoule blanche préparée à la viande d'agneau et, à côté, des côtelettes d'agneau grillées, avec du pain de fine semoule. « C'est là ma nourriture, lui dit le qâdhî : elle se compose à chaque repas de deux plats variés; je ne dépasse jamais ce nombre. Il n'y a point de prodigalité à manger deux mets différents à chaque repas. — Y a-t-il donc, ô qâdhî, quelque principe qui te fasse procéder ainsi ? — Assurément. » Et le qâdhî lui raconta une tradition, que l'auteur n'a pas rapportée dans son ouvrage.

Quant aux choses agréables et au luxe des vêtements, dont il a été parlé à propos de notre personnage le chaikh Aboû 'Abd Allah, il est évident que leur recherche ne lui était pas interdite, étant donné, comme il a été dit précédemment, qu'il se montrait charitable dans la proportion même de ses dépenses.

Aboû 'Abd Allah (que Dieu le prenne en miséricorde !) se livrait la nuit à de fréquentes prières et à de multiples dévotions. Lorsque son fils commença à suivre l'enseignement du chaikh Aboû Zaïd Al-Madjdhoûb, il pensa en lui-même que ce n'était point là une chose convenable; comme alors il éprouvait de la peine à s'acquitter de ses dévo-

tions, il crut en trouver la cause dans la pensée qu'il avait eue au sujet de son fils et du chaikh. Il implora le pardon de Dieu et offrit quatre vaches en cadeau à Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân; il retrouve dès lors sa tranquillité ordinaire.

Une aventure analogue est arrivée au grand maître du Çoufisme, Aboûl-Qâsim Al-Djounaïd. Aboûl-Qâsim Al-Qouchaïrî cite de lui ces paroles : « J'étais assis dans la mosquée d'Ach-Chounaïziya où j'attendais l'arrivée d'un convoi funèbre avec le désir de prier pour le mort. Plusieurs habitants de Bagdad étaient également assis à leurs places respectives, attendant l'arrivée du convoi.

« J'aperçus un faqîr qui portait sur son corps les marques de l'ascétisme et qui demandait l'aumône. Il vaudrait mieux pour cet homme, pensai-je en moi-même, qu'il s'occupât de quelque travail plus profitable pour lui. Lorsqu'à mon retour dans ma demeure je voulus dire le wird, au milieu des prières et des larmes, j'éprouvai pour le faire des difficultés de toutes sortes; je ne dormais point, j'étais assis et mes yeux se fermaient involontairement. Je vis le faqîr étendu sur une table et porté par le peuple : « Mange sa chair, me dit-on, car tu as « médit de lui [1]. — Ce que j'ai dit, je ne l'ai dit qu'en moi-même. — « Tu n'es point chargé de cet homme ! Va lui offrir des excuses ! »

« Le lendemain, de bonne heure, je partis, errant de tous côtés, à la recherche du faqîr. Je le rencontrai enfin : il ramassait dans un endroit les restes de feuilles de pourpier, que des personnes, en les lavant, avaient laissé tomber dans l'eau. Je le saluai. « Aboûl-Qâsim, me dit- « il, vas-tu recommencer à faire ce que tu as fait ? — Je ne recommen- « cerai point ! répondis-je. — Dieu nous pardonne à tous les deux ! »

Le chaïkh Aboû 'Abd Allah est mort en djoumâda II de l'année 974 (J.-C. 1566). Il a été enterré dans la zâwiya qui se trouve à l'intérieur d'Al-Qçar Al-Kabîr, non loin de son père. Que Dieu leur fasse miséricorde à tous !

Ce personnage a laissé quatre enfants : le chaikh Aboûl-Mahâsin, son premier né, le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Ar-Rahmân, Al-Hâdjdj Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Akbar et Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Açghar.

1. Cf. Qorân, ch. XLIX, v. 12. Le verbe *ghatafa*, qui signifie parler « mal de quelqu'un en son absence, médire », ne se trouve ni dans le Dictionnaire arabe-français de Kasimirski, ni dans le *Tâdj Al-'Aroûs*, ni dans le *Mouhît Al-Mouhît*, ni dans le *Miçbâh*. Ce mot n'est point cité dans les *Concordantiae Corani Arabicae* de Gustave Flügel. Néanmoins il se trouve dans le Qorân, à l'endroit que nous venons d'indiquer; Kasimirski, qui ne le donne point dans son dictionnaire, le traduit cependant par « médire » dans sa traduction de ce livre.

Al-Hâdjdj Aboû 'Abd Allah fut un homme des plus distingués, de préoccupations nobles, insensible aux passions et qui parvint, d'un accord unanime, au rang du plus grand personnage de son époque. D'une condition très aisée, possédant un nombreux entourage, il pratiqua largement le bien et se montra plein de bonté et pitoyable envers les malheureux. Il avait des associés dans son commerce et un nombreux personnel à son service. Il sut gagner le respect et l'estime de tous. Il possédait de nombreux troupeaux de vaches et de moutons et des terrains cultivés dans la région du Habt.

Un de mes compagnons m'a raconté qu'il se trouvait une fois à côté de lui dans un voyage. Un jour, comme ils étaient assis tous deux en dehors de la tente, un homme s'y introduisit. Aboû 'Abd Allah, s'étant retourné, l'aperçut qui cherchait de l'argent dans la tente; il le laissa faire sans lui prêter aucune attention, et il se mit à entretenir son compagnon de choses et autres jusqu'à ce que le voleur eut achevé son œuvre : celui-ci était une de ses connaissances.

Une autre fois, debout au milieu d'un groupe de personnes, il poursuivait un but. Il avait plusieurs pièces d'or dans sa poche; l'un des assistants apprenant la chose s'approcha de lui, mit la main dans sa poche et tenta d'en retirer tout ou partie de ce qu'elle contenait. Notre personnage s'en aperçut : il regarda l'hom[illegible] la tête de l'autre côté jusqu'à ce que l'autre eût emporté tout ce qu[illegible]. Comme un des assistants lui faisait observer qu'il avait vu un tel [illegible] ce que nous venons de rapporter et qu'il l'avait aperçu lui-même détournant la tête pour ne pas remarquer la chose : « Qu'y a-t-il d'étrange en cela ? répliqua-t-il; quelle est la valeur de ce qu'il a emporté pour que je ne cache point la chose ? Cela restera sur sa conscience. *La portion que ton Seigneur t'assigne vaut mieux et est plus durable*[1] ».

Al-Hâdjdj Aboû 'Abd Allah Mouhammad a fait un pèlerinage à la Mecque. Il partit de Fès avec la caravane marocaine[2]. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la ville de Séfrou et demeurâmes avec lui en cet endroit tout le temps que la caravane y fit halte. Au moment du départ il nous fit ses adieux. Cela se passa en rabî' II de l'an 1008 (J.-C. 1599).

Au cours de son voyage, son mérite et sa bienfaisance se manifestèrent, de même que sa pitié à l'égard des malheureux, et il laissa un excellent souvenir dans le cœur de tous.

Il termina son pèlerinage cette année même (1008 = J.-C. 1599).

1. Qorân, ch. xx, v. 131. Traduction Kasimirski.
2. Deux caravanes partaient autrefois du Maghrib à destination d'Alexandrie et de la Mecque, l'une de Fès et l'autre de Sidjlamâsa dans le Tafilelt.

Au cours de son séjour en Orient, il fut atteint d'une diarrhée violente; pendant les quelques jours que dura sa maladie, il accorda la liberté à de nombreux esclaves et distribua d'abondantes aumônes.

Il mourut à la Mecque (puisse Dieu rehausser sa gloire !) le vingt-six dhoûl-hidjdja de l'an 1008 (J.-C. 1599) et fut enterré dans cette ville.

Il fut, à ce qu'on raconte, un homme de mérite et il s'acquit en cela une certaine renommée. On vante en lui l'homme de bien en demandant à Dieu qu'Il daigne l'agréer et le prendre en miséricorde !

Il n'eut jamais d'enfant et mourut sans laisser de postérité. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Quant au chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Açghar, il fut un homme de bien et de piété, un commerçant très profitable à autrui, un grand voyageur. Les besoins de son commerce lui firent accomplir des voyages à Marrâkech, à Taroudant, dans le Soûs extrême, à Tlemcen, à Alger, etc.

A Tlemcen il fréquenta la société du chaikh, l'imâm Aboû 'Outhmân Sa'îd Al-Maqqarî (puisse Dieu lui faire miséricorde !). Il suivit ses cours et s'attacha à lui. Al-Maqqarî professait à son égard la plus haute estime, à cause de l'amitié qu'il portait lui-même au frère d'Aboû 'Abd Allah, Aboûl-Mahâsin. Il fréquenta également la compagnie d'autres savants et hommes distingués, tels que le docte chaikh Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Moûsâ, le vertueux chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Rahma...

Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Açghar passa la fin de sa vie dans sa demeure, au milieu d'une conduite irréprochable et agréée de Dieu. Il mourut le mercredi quatorze rabî' I de l'an 1042 (J.-C. 1632), quelque temps avant le lever du soleil.

Que Dieu le prenne en miséricorde !

APPENDICE

Le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Aboû Bakr ben Soulaïmân ben Sâ'id ben Ya'lâ ben Yakhlaf ben Moûsâ ben 'Alî ben Yoûsouf ben 'Isâ ben 'Abd Allah ben Guendoûz (Djandoûz) ben 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad ben Ahmad ben Hassân ben Ismâ'îl ben Dja'far ben 'Abd Allah Al-Kâmil ben Hasan Al-Mouthannâ ben Al-Hasan As-Sibt ben 'Alî ben Abî Tâlib. Que Dieu soit satisfait de lui !

Il est connu sous le nom d'Al-Djazoûlî parce qu'il est originaire de la tribu berbère de l'extrême Soûs, appelée Djazoûla et aussi Qazoûla ; l'auteur du *Dhaïl*, Ibn 'Abd Al-Malik, l'appelle Al-Gazoûlî. On l'appelle également As-Samlâlî, du nom de Samlâla, fraction de la tribu de Djazoûla.

Certains auteurs omettent de citer les ancêtres intermédiaires et disent Sayyidî Mouhammad ben Soulaïmân. On dit encore Mouhammad ben Soulaïmân ben Abî Bakr ben Soulaïmân et aussi Mouhammad ben Abî Bakr ben Soulaïmân avec l'omission du premier Soulaïmân.

Telle est la généalogie noble qui nous a été transmise par les auteurs [1]...

Al-Djazoûlî (que Dieu lui fasse miséricorde !) fut un savant qui aima la pratique du culte et un imam qui mena les créatures dans le droit chemin. Il sut joindre la noblesse de la naissance à celle de la foi. Plein de nobles desseins et doué d'une grande magnanimité de caractère, il s'éleva à un rang incomparable. Il pénétra les secrets des mystères divins, accomplit de très grands miracles et fut le noble détenteur de dons surnaturels.

1. Suit une longue et oiseuse discussion sur la généalogie d'Al-Djazoûlî ; l'auteur du *Moumatti' Al-Asmâ'* cherche à établir que ce personnage est un charîf hasanî et non un charîf housaïnî.

Dieu fit de lui le Pôle du monde des créatures, l'imâm magnanime qu'Il envoya sur la terre pour éclairer Ses serviteurs et à qui Il confia le trésor de Ses mystères impénétrables. Il lui révéla les secrets de l'alchimie particulière qui trouble les regards des faibles mortels et convertit l'airain des âmes en or pur, qui change les ténèbres en lumière et la tristesse en joie, et qui, en élevant les pensées, anéantit l'ardeur des passions.

Al-Djazoûlî forma des chaikhs illustres. Il fut dans le Maghrib le restaurateur de la Tarîqa, dont il ne restait plus de traces et dont les lumières étaient éteintes. Il eut, dit-on, douze mille six cent soixante-cinq disciples : tous retirèrent de sa compagnie les plus précieux avantages, chacun dans la mesure de son talent et suivant qu'ils approchèrent le chaikh de plus près.

Ces disciples, en se dispersant de tous les côtés de la terre, répandirent partout les doctrines du Maître; ils formèrent à leur tour des disciples et ainsi se propagèrent au loin et la renommée et la Tarîqa d'Al-Djazoûlî.

Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Soulaïmân Al-Djazoûlî a prononcé les paroles suivantes : « J'ai vu le Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !), et il m'a dit : « Je « suis le plus beau des envoyés du Seigneur sur la terre, et toi tu es le « plus beau des saints. » Dieu m'a dit : « Je t'ai élevé au-dessus des créa- « tures de ton époque. O Mon serviteur, celui des saints de ton siècle qui « prétendra te surpasser, je le priverai de Ma lumière. »

Notre personnage (que Dieu l'agrée !) a dit : « Assemblée de frères ! vous n'apercevez au milieu de vous que mon corps : je suis allé vers le Seigneur et nous avons formé ensemble une société fraternelle. J'ai erré dans le désert et je suis parvenu là où nul ne parvint jamais. Les Pôles de ce pays répandent la clarté sur les compagnons du Prophète ; au-dessus d'eux il n'existe que l'Élu [1]. (Que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !) Dieu m'a dit : « O Mon serviteur, « celui qui désire contempler Aboû Bakr le Véridique n'a qu'à regarder « ton visage. »

« Ne dites pas (Dieu vous fasse miséricorde !) que je puise la science ou sur la terre ou dans le ciel : je la cherche auprès du Roi de Vérité. Assemblée des disciples, contemplez votre Seigneur ! Il est en moi ; il n'est point un seul de mes regards qui n'atteigne la Divinité. Sa perfection a rempli ma poitrine et ma vie ; elle a détruit tout mon être, ne laissant en moi rien de ce qui n'était pas elle.

1. Un des qualificatifs du Prophète.

« Assemblée des disciples, procurez-moi la félicité en vénérant le Seigneur. Je suis avec Lui ; gardez-vous d'aucune peine ! Je suis anéanti dans la gloire de Sa perfection et dans la contemplation de Sa splendeur et de Sa majesté. O vous, qui que vous soyez, qui me considérez sur la terre, regardez-moi ! Vous m'apercevez en ce même moment dans le ciel, sur le trône, et dans les demeures plus élevées encore.

« Ne savez-vous pas que les Pôles sont une nécessité pour la création tout entière ; ils occupent un rang de prophète et découvrent les secrets des mystères. O toi qui possèdes le bonheur, qui que tu sois, ton devoir est de venir à eux, dusses-tu le faire de Bagdâd ; tu viendras à la source des lumières, à la magnificence et à l'évanouissement des mystères cachés dans les cœurs !

« La vraie vanité ne consiste pas dans les biens du monde ni dans une postérité heureuse, mais dans la connaissance du Maître des maîtres. Ce ne sont point les richesses périssables ni le grand nombre des enfants qui donnent la puissance aux mortels : Dieu seul peut la donner. L'homme puissant ne l'est pas par la considération dont il est l'objet, ni par la tribu qui l'a vu grandir ; il l'est par la noblesse de son origine : je suis charîf, mon origine est noble, mon ancêtre est le Prophète de Dieu (sur lui la paix et le salut !) de qui je suis plus près qu'aucune autre créature. Ma gloire existait avant les temps ; elle est enveloppée d'argent et d'or. O vous qui désirez de l'argent et de l'or, qui que vous soyez, suivez-nous ! Quiconque nous suivra habitera au plus haut de la demeure périssable et de la demeure céleste.

« Notre nation, les peuples anciens auraient désiré en faire partie ; mais pour appartenir à elle il faut que la Providence divine ait voulu cette félicité. Notre peuple est un peuple qui peine dans la voie du Seigneur, un peuple de champions de la foi qui combattent les ennemis de Dieu.

« Les rois de la terre tout entière sont en ma puissance et sous mes pieds. Assemblée de Musulmans, ne savez-vous pas que l'Élu est près de moi et que le pouvoir qu'il avait est en ma main ?

« Quiconque me suivra sera son fidèle ; quiconque refusera de me suivre ne le sera point. Le Prophète m'a déclaré : « Tu es le Mahdî ! Que celui-là aille à toi qui voudra être comblé de bonheur ! » Assemblée de Musulmans, soyez de la nation de l'Élu. N'accusez point le Prophète d'imposture, ne niez point sa mission, ne vous montrez à son égard ni perfides ni trompeurs : vous seriez ses ennemis. Assemblée de Musulmans, Dieu a pour vous envoyé sur la terre quelqu'un pour vous mener à l'autre monde. AssemblJe de Musulmans, celui-là seul nie la religion du Seigneur qui possède les biens périssables, mais qui n'a point les biens éternels ; celui-là seul envie les serviteurs du Dieu de gloire qui ne possède point la félicité divine.

« Dieu m'a dit : « O Mon serviteur ! J'ai fait de toi l'objet d'une sollicitude spéciale avant même la création des mondes. Personne, ô Mon serviteur, personne n'obtiendra la sollicitude que J'ai voulue à ton égard, ni la supériorité que Je t'ai donnée sur les peuples du Maghrib, dans les temps passés comme dans les temps futurs. O Mon serviteur, Je t'ai fait monter à un rang que n'atteindra jamais nul de ceux qui parviendront à Ma grâce. O Mon serviteur, les bienfaits que Je t'ai accordés ont confondu la raison de tous les êtres ; il ne m'en reste plus qu'un à te donner encore: celui qui t'embrassera les pieds avec amour, je lui accorderai Ma grâce au jour de la résurrection. O Mon serviteur, les saints ont peiné pour obtenir Mes bienfaits; aucun n'a obtenu ce que Ma générosité t'a réservé à toi-même. O Mon Serviteur, les anges voudraient-ils écrire tes éclatantes merveilles, avec des océans d'encre et des arbres comme qalams, ils en écriraient à peine les quelques lignes qu'un petit enfant trace sur une ardoise. O Mon serviteur, aucun de Mes amis ne parviendra à ton rang: c'est le livre du destin qui porte cet arrêt. Je jure Ma puissance et Ma gloire : au jour du jugement, tu recevras de Moi le pouvoir de juger les saints [1] ! »

Al-Djazoûlî suivit au début à Fès les cours de la madrasa des Çaffârîn ; la chambre qu'il y occupa est connue encore de nos jours. Si nous en croyons la *Kifâyat Al-Mouhtâdj* du chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad Bâbâ As-Soûdânî, il savait par cœur les *Faraï* d'Ibn Al-Hâdjib ; il savait également, dit-on, la *Moudawwana*. Le *Naïl Al-Ibtihâdj* d'Ahmad Bâbâ As-Soûdânî nous informe qu'il fut un grand savant et un saint et qu'il composa des ouvrages sur le Çoufisme.

Il vint à Fès dans le dessein de fuir les troubles qui désolaient son pays natal ; c'est là qu'il composa les *Dalâïl Al-Khaïrât* et qu'Ahmad Zarroûq fréquenta sa compagnie. On ne connaît pas exactement l'époque à laquelle il fit ses études ; il vint deux fois à Fès et c'est au cours d'un de ces deux voyages qu'il faut en placer la date.

Il occupait à la madrasa des Çaffârîn une chambre dans laquelle, dit-on, il ne laissait entrer personne. Apprenant la chose, son père se dit en lui-même : « Il ferme la chambre parce qu'elle renferme quelque trésor » ; et il quitta son pays de Djazoûla, se rendit à Fès auprès de son fils et lui demanda de le laisser entrer dans la chambre. Al-Djazoûlî accéda à son désir ; sur les murs, de tous les côtés, étaient écrits ces mots : « La mort ! La mort ! La mort ! » Le père comprit alors les

1. Cet homme, d'un orgueil incommensurable, infatué de son rang de charîf, qui prétend à tous les pouvoirs et à toute l'autorité du Prophète et déclare s'entretenir avec Dieu comme avec un frère, exigera plus loin de ses disciples les qualités du chien.

pensées qui hantaient son fils; il se fit des reproches à lui-même: « Considère, se dit-il, les pensées de ton fils et les tiennes ! » Il prit congé de lui et revint à Djazoûla.

On prétend que les *Dalâïl Al-Khaïrât* furent composés à l'aide d'extraits d'ouvrages de la bibliothèque des Qarawiyîn. S'il faut en croire le chaikh, l'imâm Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-'Arbî ben Yoûsouf Al-Fâsî, de la plume duquel je l'ai vu écrit, Al-Djazoûlî s'était proposé dans son ouvrage de réunir les diverses formules employées dans la prière pour le Prophète et pour les autres saints personnages de la nation. Il avait un jour vu à Fès une femme accomplir de grands miracles et lui avait demandé d'où lui était venu ce pouvoir : « De la prière pour le Prophète ! » répondit-elle. Ce fut le motif qui le détermina à composer son livre ; depuis lors il ne cessa jamais de prier pour l'Envoyé de Dieu : et certes il n'y a point de doute qu'il ne le fît souvent.

Tel fut le point de départ de la Tarîqa d'Al-Djazoûlî et de celle de ses disciples. Ces derniers se sont attachés particulièrement à l'étude des *Dalâïl Al-Khaïrât* et à la mise en pratique des préceptes qu'ils renferment; ils n'ont jamais cessé de le faire, emportant le livre partout avec eux.

Notre vénéré maître Mouhammad ben Soulaïmân Al-Djazoûlî, le châdhilite, professait un grand amour à l'égard du Prophète, a dit le chaikh Aboû 'Abd Allah Al-Qaççâr. Dieu lui avait annoncé en effet qu'Il le préférait à toutes les créatures de son époque en raison de la fréquence de ses prières pour Mouhammad, Son ami. Or, nos vénérés sayyids qui suivent la Tarîqa châdhilite se distinguent surtout par leur grand amour du Prophète, et leur Tarîqa est basée sur la fréquence des prières pour lui.

Al-Djazoûlî, comme son professeur Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Allah Amghâr, était un charîf. C'est ce que nous ont appris Aboû 'Abd Allah Al-Qaççâr et son disciple, le chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Yoûsouf Al-Fâsî, de même que l'auteur de la *Daouhat An-Nâchir sur les vertus éminentes des chaikhs du Maghrib au dixième siècle.* J'ai encore trouvé ce renseignement dans les ouvrages d'Aboû 'Abd Allah Al-'Arbî autres que la *Mir'at Al-Mahâsin.*

Le professeur de Sayyidî 'Abd As-Salâm ben Machîch était également un charîf : il s'appelait Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Al-Housaîn Ach-Charîf Al-'Attâr Al-Madanî et était connu sous le nom d'Az-Ziyât parce qu'il demeurait à la Hâra des Ziyâtîn.

Tous ceux qui appartiennent à la Tarîqa d'Al-Djazoûlî font partie d'une *chaîne* qui comprend cinq chaikhs charîfs : Sayyidî Mouhammad ben Soulaïmân et son professeur Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Allah Amghâr, Sayyidî Aboûl-Hasan Ach-Châdhilî, le fondateur de la Tarîqa qui porte son nom et son chaikh, le Pôle, Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm ben Machîch, — enfin le professeur de ce dernier, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Madanî. De plus, si l'on est, par exemple, disciple de 'Abd Allah ben Housaïn ou de 'Abd Ar-Rahmân ben Raïsoûn, la Tarîqa à laquelle on appartient comprend six charîfs. Que Dieu les agrée tous !

Dieu a dit au Djazoûlî : « Je t'ai mis au-dessus des créatures de ton époque. » Ces paroles ont été rapportées dans les ouvrages du chaikh Al-Qaççâr, qui cite également les suivantes : « O Mon serviteur ! Je t'ai élevé au-dessus de toutes Mes créatures en raison de la fréquence de tes prières pour Mon prophète. O Mon serviteur, tout saint qui prétendra te surpasser je le priverai de Ma lumière. » D'autres paroles sont encore prêtées à notre personnage qui les donne comme lui ayant été adressées par Dieu : « O Mon serviteur, Je t'ai élevé au-dessus de toutes les créatures en raison de la fréquence de tes prières pour Mon prophète. O Mon serviteur, tout saint de ton époque qui prétendra te surpasser, je le priverai de Ma lumière. »

Par les mots « toutes les créatures », il faut entendre toutes les créatures qui vivaient à l'époque du chaikh.

L'auteur de la *Touhfat Al-Ikhwân wa-Mawâhib Al-Imtinân*, parlant du chaikh, cite à son tour les paroles suivantes : « Je [1] t'ai élevé au-dessus de tous les saints en raison de la fréquence de tes prières pour Mon cher ami Mouhammad. » Peut-être, ajoute l'auteur, faut-il entendre par là : « Je t'ai donné la spécialité de la prière pour Mon prophète et t'ai choisi pour cela. Personne ne priera pour lui autant de fois que tu le feras toi-même. »

Il faut citer encore les paroles d'Al-Djazoûlî à ses disciples, paroles qui sont rapportées dans un ouvrage d'Al-Qaççâr et que j'ai vues écrites de la main de l'auteur : « Je vous impose de prononcer les noms de la Divinité sublime, de dire la prière pour l'Envoyé de Dieu et de visiter les saints. » A ces préceptes s'ajoutent les instructions suivantes : « En prononçant les noms de la Divinité tu donneras la quiétude aux cœurs ; par la visite des saints tu apprendras le chemin qui mène à Dieu. »

Sayyidî Ridhwân affirme avoir, l'année de la mort d'Al-Djazoûlî, entendu le chaikh pousser des cris de joie à l'apparition du croissant

1. C'est Dieu qui parle à Al-Djazoûlî.

d'Ar-Rabî 'An-Nabawî. Il est établi que de la tombe de notre vénéré saint s'exhalait l'odeur du musc, et cela en raison des prières que, durant sa vie, il avait dites fréquentes pour le Prophète.

Nous lisons, à propos d'un certain personnage, dans la *Mir'at Al-Mahâsin* du chaikh Aboû 'Abd Allah Al-'Arbî Al-Fâsî, qu'il était constamment plongé dans la lecture des *Dalâïl Al-Khaïrât;* il avait reçu cette habitude de ses professeurs, disciples d'Al-Djazoûlî. »

Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ', raconte-t-on, fut l'héritier de la Baraka d'Al-Djazoûlî. Quelques faqîrs vinrent un jour le trouver dans sa demeure, dont l'un portait les *Dalâïl Al-Khaïrât.* « O fouqarâ, dit le chaikh, vous sentez le parfum des *Dalâïl Al-Khaïrât.* » Le faqîr qui portait le livre répondit : « O Sayyidî, c'est la vérité », et il le tendit au chaikh. Celui-ci le soupesa dans sa main : « Il y manque telle et telle chose », fit-il. On compara le livre à un autre: le chaikh avait dit vrai.

Dieu se sert du livre d'Al-Djazoûlî pour combler de bien Ses serviteurs. Les créatures se sont éprises d'affection pour lui, et il leur a donné une lumière comparable à celle de la lune et du soleil. Les *Dalâïl Al-Khaïrât* constituent une œuvre célèbre tant auprès des Arabes de la campagne que de ceux de ville. Ils sont l'objet d'une étude assidue à l'orient comme à l'occident de la terre, à l'exclusion de toute autre œuvre analogue ; cependant les livres sont très nombreux qui traitent de la prière pour le Prophète. Ils sont une lumière en même temps qu'une baraka.

« Les *Dalâïl Al-Khaïrât*, dit l'auteur de la *Touhfat Al-Ikhwân*, témoignent à eux seuls de l'élévation du rang d'Al-Djazoûlî et de la grandeur croissante de sa gloire. »

Quelqu'un possédait le livre des *Dalâïl Al-Khaïrât* et celui du *Tanbîh Al-Anâm*. Quand il posait les deux livres sur une table, il mettait le premier au-dessous du second. Or toutes les fois qu'après être sorti il rentrait dans sa demeure, il trouvait les *Dalâïl* au-dessus du *Tanbîh ;* pareil fait se renouvela souvent. Or personne que lui ne pénétrait dans la chambre. Je tiens ce fait d'un homme au témoignage sûr, qui le tenait d'un tâlib à qui la chose était arrivée. Peut-être le tâlib en question est-il celui-là même à qui se rapporte l'histoire ci-dessus ; néanmoins il se peut que le héros de cette aventure soit un autre. Ce fait s'est reproduit à diverses reprises.

« Les *Dalâïl Al-Khaïrât* répandent partout la lumière, tandis que le *Tanbîh Al-Anâm* ne révèle que la science. » Telles sont les paroles de notre sayyid et notre guide auprès du Seigneur, le chaikh, l'imâm qui possède la connaissance de la Divinité, l'unique de son époque,

Sayyidî Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Mouhammad ben 'Abd Allah ben Ma'n Al-Andalousî (puisse-t-il être agréé de Dieu !).

Après son séjour à Fès, Al-Djazoûlî vint établir sa demeure sur le bord (de l'Atlantique). C'est là que, d'après la *Kifâyat al-Mouhtâdj* du chaikh Aboûl-'Abbâs Bâbâ, il fit la rencontre de l'unique de l'époque, le chaikh Aboû 'Abd Allah Amghâr Aç-Çaghîr dont il devait rester le disciple. Amghar demeurait au ribât de Tîtanfatr, localité située non loin d'Azemmour, sur la côte, et connue aujourd'hui sous le nom de Tit. Ribât Tîtanfatr avait été la demeure des ancêtres bénis d'Amghâr, gens de bien, de vertu et de sainteté et dont un certain nombre ont été mentionnés dans le *Tachawwouf* d'At-Tâdilî. On a toujours entendu dire, raconte Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Yoûsouf Al-Fâsî, qu'Al-Djazoûlî fréquenta la compagnie d'Amghâr dans les Doukkâla et qu'il suivit son enseignement. Al-Djazoûlî parle souvent d'Amghâr dans les *Manâqib ;* il y rapporte les paroles de ce personnage et le cite sous le nom du Chaikh.

« Al-Djazoûlî, lisons-nous dans la *Kifâyat Al-Mouhtâdj,* se retira du monde et pendant quatorze ans, dans la solitude, il se consacra au culte de la Divinité. Il en sortit pour être profitable au restant des mortels. Il fut l'auteur de divers miracles. »

Venu à Safî, il s'y livra à de spéciales et fréquentes pratiques de dévotion ; la crainte du Seigneur fut toujours présente à ses yeux ; il observa tous les préceptes divins et se montra plein d'obéissance pour le livre sacré et la Sounna du Prophète. Enfin les signes de la sainteté se manifestèrent en lui ; on le vit accomplir de nombreux miracles, comme la révélation des choses cachées ; il sut ramener à Dieu une foule de créatures repentantes. Le bruit de son nom se répandit dans les diverses contrées de la terre : les disciples vinrent à lui nombreux, et il se mit à les instruire.

De Safî notre personnage se rendit du côté de Mitrâza, dans la localité d'Afoughâl, emportant avec lui une baraka manifeste et comblé par Dieu d'incessants bienfaits. Dans sa nouvelle demeure il continua comme par le passé à donner son enseignement aux disciples et à les diriger vers le droit chemin. Par l'effet de sa baraka la lumière brilla en eux et ils découvrirent les profondeurs des mystères. Nombreux furent ceux qui cherchèrent auprès de lui à mériter la récompense céleste et à se rapprocher de la Divinité. Les disciples retirèrent tous de sa compagnie plusieurs avantages ; ils atteignirent le nombre de douze mille six cent soixante-cinq.

Selon le chaikh Al-Qaççâr, notre personnage avait quitté Safî, expulsé par le gouverneur de la ville : il lança une malédiction contre

lui et contre tous ceux qui l'avaient fait partir. On vint alors implorer sa miséricorde ; il pardonna, mais en déclarant que ce pardon n'aurait d'effet que pendant quarante ans. Quarante ans après, les chrétiens s'emparaient de la ville. D'après la *Mir'ât Al-Mahâsin* d'Aboû Abd Allah Al-'Arbî, ils ne devaient plus l'abandonner qu'en 948 (J.-C. 1541) ; c'est alors seulement qu'elle devait retomber au pouvoir des musulmans.

Al-Djazoûlî mourut à Afoughâl en 869 (1464), à l'aurore du mercredi du mois de dhoûl-qa'da. Il fut enterré le même jour au moment de la prière du Thouhr[1] dans la mosquée qu'il avait fondée dans la ville.
Aboûl-'Abbâs Ahmad Bâbâ, rapportant dans le *Naïl al-Ibtihâdj* les paroles de Mouhammad ben Ya'qoûb Al-Adîb, déclare qu'il mourut empoisonné le 16 rabî' premier 870 (J.-C. 1465), pendant la première riq'a de la prière de l'aurore. Le chaikh Zarroûq prétend également qu'il mourut empoisonné en 870 pendant la prière de l'aurore, lors de la deuxième prosternation de la première riq'a ou de la première prosternation de la deuxième. D'après Aboûl-'Abbâs Al-Fâsî, qui le tenait du chaikh Al-Mandjoûr, la date de la mort d'Al-Djazoûlî se placerait comme celle de la mort d'Al-Qaourî en l'année 872 (J.-C. 1467), et d'après le chaikh, le faqîh, le grand voyageur, l'historien Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad ben 'Alî Al-Qâdhî, dans la *Dourrat Al-Hidjâl*, en l'année 875 (J.-C., 1470) au mois de rabî' premier. Sayyidî Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Alî As-Soûsî Al-Boûsîrî la place, dans le *Badal Al-Mounâçaha*, entre les années 870 et 875 (J.-C. 1465-1470).
La date la plus vraisemblable est celle donnée par le chaikh Zarroûq qui fut le contemporain du personnage en question. Dieu seul connaît là-dessus toute la vérité. Al-Djazoûlî ne laissa pas d'enfant mâle.
On lit dans la *Mir'ât Al-Mahâsin* l'anecdote suivante : la nuit à la fin de laquelle Al-Djazoûlî devait mourir, Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ' lui déclara qu'il passait auprès du peuple pour le Fatimite. « Ces gens-là, répondit-il, ne connaissent que ceux qui leur coupent le cou. » Il sortit en s'écriant : « Que Dieu leur donne un chef qui leur coupe le cou ! » Et il redit plusieurs fois cette invocation. Peut-être se réalisa-t-elle avec l'arrivée dans ces parages de 'Amr Al-Maghîtî connu sous le nom d'As-Sayyâf ; le vrai nom de ce personnage est 'Amr Al-Mourîdî Ach-Chiâthmî ; il mourut en l'an 890, assassiné par ses propres femmes après avoir commis toutes sortes d'exactions et de meurtres.
Nous empruntons encore à la *Mir'ât Al-Mahâsin* les renseigne-

1. Vers 1 heure de l'après-midi.

ments suivants : At-Tabbâ' fut durant plusieurs annés employé au service d'Aç-Çoughaïr As-Sahlî au Khandaq Az-Zaïtoûn. C'est Al-Djazoûlî qui avant sa mort avait dicté cette prescription ; il avait ordonné au Sahlî de prendre At-Tabbâ' à son service afin de l'initier à sa Tarîqa.

At-Tabbâ' se rendit auprès de son maître à la mort du chaikh. A cette époque il fit à Fès la rencontre d'Aboûl-Abbâs Ahmad Zarroûq et d'Aboû 'Abd Allah Az-Zaïtoûnî, dans la zâwiya de Boû Qoutoût à l'intérieur de Bâb Al-Foutoûh; on veut parler ici sans doute de la Zâwiya d'Al-Hadjdjâdj qui se trouvait à côté de celle de Bou Qoutoût. Il leur apprit à eux deux la mort d'Al-Djazoûlî.

Dans le *Kounnâch* de Zarroûq on donne l'an 870 (J.-C. 1465) comme date de la mort du chaikh. Zarroûq ajoute qu'Az-Zaïtoûnî vint s'installer dans la zâwiya de Boû Qoutoût : « Je travaillais, dit-il, employé au service des faqîrs. Alors, avec Aç-Çoughaïr As-Sahlî, arrivèrent dans la zâwiya plusieurs disciples d'Al-Djazoûlî : ils confirmèrent tous la date ci-dessus énoncée de la mort du chaikh. Aç-Çoughaïr raconta qu'il était mort au moment de la prière de l'aurore, lors de la deuxième prosternation de la première riq'a ou de la première prosternation de la deuxième. »

A la mort d'Al-Djazoûlî, 'Amr, dont il a été parlé plus haut, fit placer le corps dans un cercueil ; il l'emporta dans toutes les expéditions qu'il fit et par lui, partout où il alla, il obtint toujours la victoire. Cela dura vingt ans, jusqu'à la mort de 'Amr. Alors seulement on enterra le chaikh... Que Dieu nous comble par lui de bienfaits !

Un tâlib du Soûs qui connaissait le pays du chaikh m'a raconté qu'Al-Djazoûlî avait sa demeure à Sâhil, village qui se trouve sur le Wâdî Tankourt. Les restes de la maison qu'il occupait sont encore debout de nos jours ; ils sont l'objet du respect et de la vénération de tous ; ils constituent un lieu de pèlerinage d'où l'on rapporte la bénédiction. Le tâlib de qui je tiens ces renseignements a vu cette maison de ses propres yeux.

« Al-Djazoûlî avait fait un voyage en Orient où il devait rester sept années ; il avait laissé ses enfants à Sâhil. A son retour il demanda comment en son absence les voisins s'étaient comportés à leur égard. On le renseigna là-dessus : on lui désigna entre autres deux hommes dont l'un avait toujours montré à leur égard une conduite de bien et de respect : il avait envers eux fait preuve de générosité, ne leur cachant jamais rien de ce qu'il faisait et ne laissant personne s'approcher de la maison : l'autre s'était mal comporté à leur égard et ne leur avait manifesté que de la haine. Notre personnage invoqua le Seigneur en faveur du premier et jeta sa malédiction contre le second :

les fils de l'un n'eurent jamais qu'un seul descendant, ceux de l'autre laissèrent tous une nombreuse postérité.

« Le chaikh passa les derniers jours de sa vie à Tankourt. Il se rendait de temps en temps à Afoughâl pour y donner l'enseignement à ses disciples ou dans un autre but (que le conteur ne connaît pas au juste). D'aucuns prétendent qu'il mourut dans cette dernière localité. A la mort du chaikh, 'Amr défendit de l'enterrer ; il ordonna de placer le corps dans un cercueil et le fit transporter dans la plaine, du haut de la montagne escarpée sur laquelle s'élève Tankourt : Al-Djazoûlî n'a point de tombeau dans cette ville. Le cercueil fut déposé au milieu d'une raoudha dans un endroit appelé Ribât ; il ne fut pas mis en terre. Le qâïd, par crainte d'un enlèvement, le faisait garder : chaque nuit il faisait brûler un moudd d'huile et la lumière, en atteignant au loin, éclairait les chemins et les voyageurs qui les suivaient.

« A la fin de la guerre, le chaikh fut enterré dans un village du nom de Taçroût et situé du côté de la montagne.

'Amr fut mis à mort par ses deux femmes : prises de zèle pour l'Islâm elles voulurent venger la corruption de cet homme pervers. Le moment venu, elles usèrent d'artifice et le mirent à mort pendant qu'il dormait. Aussitôt l'une d'elles se jeta par une fenêtre de la chambre ; or elle arriva à terre saine et sauve : elle sentit dans sa chute quelqu'un la soutenir avec les mains et la déposer doucement sur le sol. L'autre était restée dans sa chambre; elle fut saisie et mise à mort.

« On prétend que ces deux femmes, épouses et meurtrières de 'Amr, étaient la veuve et la fille d'Al-Djazoûlî : celle qui trouva la mort dans cette affaire était la veuve du chaikh et l'autre sa fille.

« Les habitants d'Afoughâl vinrent auprès de la tombe d'Al-Djazoûlî et, pour avoir avec eux la baraka, exhumèrent le cercueil, l'emportèrent chez eux et le mirent en terre. Le corps du chaikh reposa dans ce pays jusqu'au jour où il fut emporté à Marrâkech. »

Tel est le récit du tâlib.

On se rappelle que les habitants d'Afoughâl emportaient le corps du chaikh dans toutes leurs expéditions. Peut-être faut-il chercher en ce fait la cause de leur victoire sur les habitants de Taçrout ; ils avaient d'ailleurs le droit pour eux. C'est là une preuve de la mort du chaikh et de son enterrement à Afoughâl, ainsi qu'on l'a raconté plus haut. Mais on peut d'autre part admettre qu'Al-Djazoûlî ne fut enterré à Taçrout qu'après la mort d'As-Sayyâf. Peut-être encore ne fut-il mis en terre qu'après avoir été enlevé de force par les habitants d'Afoughâl. On dit que l'on connaît un tombeau du chaikh à Taçroût comme d'ailleurs à Afoughâl. Dieu connaît là-dessus toute la vérité.

« Lors du transfert du corps d'Al-Djazoûlî à Marrâkech, soixante-dix-sept ans après la mort, on constata que rien n'était changé en lui. » Telles sont dans la *Kifâyat Al-Mouhtâdj* les paroles d'Aboûl-'Abbâs Ahmad Bâbâ As-Soûdânî. On lit d'autre part dans la *Mir'ât Al-Mahâsin* qu'à l'arrivée des chourafâ sa'adiens au trône de Marrâkech, le corps du chaikh fut transféré dans cette dernière ville et inhumé soixante-deux ans après la mort.

Les Sa'adiens montèrent sur le trône en l'an 930 (J.-C. 1523-1524). C'est Aboûl-'Abbâs Ahmad, connu sous le nom de A'radj, le premier de cette dynastie, qui ordonna le transfert à Marrâkech du corps de notre personnage; le pouvoir devait plus tard lui être ravi par son frère Aboûl-Amlâk Mouhammad Ach-Chaikh.

Lors de l'exhumation du corps d'Al-Djazoûlî on le trouva respecté par la mort; rien n'était changé en lui : le visage et la tête rasés, il était tel qu'au moment où on l'avait mis dans le cercueil...

On raconte que l'émir, ou un sous-ordre de son entourage, pressa du doigt la figure du chaikh: le sang parut s'arrêter; il retira le doigt : le sang se remit à circuler et la tache blanche disparut.

On soupçonnait la présence d'un trésor caché dans la tombe d'Al-Djazoûlî et c'est là peut-être le motif de son exhumation. On creusa le sol, on exhuma le cercueil et le corps fut emporté à Marrâkech. Dieu connaît là-dessus toute la vérité.

Al-Djazoûlî fut enterré au Riyâdh Al-'Aroûs, à l'intérieur de la ville. Sur la tombe on éleva un monument splendide et grandiose; les visiteurs y viennent encore en foule réciter les *Dalâïl Al-Khaïrât* et par la grâce du Seigneur toutes leurs prières sont exaucées. Que Dieu agrée le chaikh et nous comble des bienfaits de sa baraka !

Si nous en croyons la *Mir'at*, le chaikh Aboû'Abd Allah Mouhammad Al-Djazoûlî faisait en signe de repentir couper les cheveux aux fidèles. Ses disciples suivirent en cela la même ligne de conduite. Lors de son arrivée dans le Maghrib extrême, Aboû Abd Allah Mouhammad Al-Karroûbî rencontrant quelques chaikhs, disciples d'Al-Djazoûlî, désapprouva leur conduite et déclara qu'elle constituait une « nouveauté ». — « Mais c'est ainsi, lui répondit-on, qu'agissait le chaikh Al-Djazoûlî. — Peut-être, reprit-il alors, en avait-il reçu quelque permission de Dieu. La permission qu'a le maître ne se continue pas dans les disciples. Un acte accompli par un prophète doit être imité par ses sectateurs. Mais la conduite qu'il est permis à un saint de tenir n'implique pas nécessairement pour d'autres la nécessité de la suivre à leur tour. »

Aboû 'Abd Allah ben 'Askar As-Sarîfî Ach-Chafchâwanî cite dans la *Daouhat An-Nâchir* les paroles suivantes d'Aboû Mouhammad Abd

Allah ben Mouhammad Al-Habtî : « Le chaikh, le Pôle Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Djazoûlî expliquait à ses élèves les principes de la religion avec la qacîda du chaikh Aboûl-Hadjdjâdj Adh-Dhârir; le chaikh Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ' le faisait avec les *Mabâhith Al-Açliya* du docte chaikh Ibn Al-Bannâ As-Sarqastî. Sayyidî Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî se servait de la qacîda du chaikh Ach-Charîchî ; je la lisais et la lui commentais [1]. »

La Tarîqa d'Al-Djazoûlî est celle d'Ach-Châdhilî, et l'on prétend que, dans le pays qu'il habitait, notre personnage laissa la qualité de Pôle en héritage à ses disciples

« Il existe dans le monde deux doctrines au-dessus de toutes les autres, a dit le chaikh Aboûl-Hasan 'Alî ben Mouhammad Çâlih Al-Andalousî dans un de ses ouvrages : celle de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî et celle de Sayyidî Aboûl-Hasan Ach-Châdhilî. » Le même auteur ajoute : « L'Envoyé de Dieu fut le Chaikh de notre Maître 'Alî, et notre maître 'Alî est le fondateur de la Tarîqa Châdhiliya, qui est celle de notre vénéré chaikh Sayyidî Mouhammad ben Soulaïmân Al-Djazoûlî. »

Quant à la manière dont la Tarîqa s'est transmise d'Ach-Châdhilî jusqu'à nous, elle fait l'objet d'un désaccord entre les auteurs. Sayyidî Mouhammad Amghâr, dont le nom a été cité plus haut, fut le disciple de Sayyidî Aboû 'Outhmân Sa'îd Al-Hartananî, disciple lui-même de 'Abd Ar-Rahmân Ar-Ragraguî qui passa vingt ans dans les villes sacrées du Hidjâz. Ar-Ragragûî avait suivi l'enseignement de Sayyidî Aboûl-Fadhl Al-Hindî, disciple de Sayyidî 'Annoûs Al-Badawî le gardien de chameaux, disciple de l'imâm Aboûl-'Abbas Ahmad Al-Qarafî, disciple de Aboû 'Abd Allah Al-Maghribî, disciple du chaikh Aboûl-Hasan Ach-Châdhilî. Que Dieu agrée tous ces personnages !

Telle est la chaîne acceptée et transmise par Sayyidî 'Alî Çâlih, chaikh à Fès de la Djamâ'at At-Tabbâ'iya. Elle est également acceptée et suivie dans la poésie célèbre de Djamâl Ad-Dîn Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Yoûsouf Al-Wazarwalî. C'est cette même chaîne que mentionne la *Daouhat An-Nâchir* d'Ibn 'Askar, qui l'avait reçue de son professeur le saint Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf ben 'Isâ Ach Charîf Al-Figuîguî [2], disciple du chaikh Al-Ghazwânî, du chaikh Ibn 'Isâ, de Hattâb Al-Makkî... D'après le témoignage d'Al-Figuîguî, le chaikh Al-Qarafî qui est mentionné dans la « chaîne » avait encore suivi l'enseignement d'Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Moursî.

En dehors des *Dalâïl Al-Khaïrât*, Al-Djazoûlî a composé un

1. Cf. p. 165 de la traduction de la *Daouhat an-Nâchir*.
2. Cf. p. 6 de la traduction de la *Daouhat an-Nâchir*.

Hizb[1] connu sous le nom de *Hizb Al-Djazoûlî* et sous celui de *Hizb Soubhân Ad-Dâïm lâ Yazoûl*[2].

J'ai vu de mes propres yeux un commentaire de ce hizb par le chaikh 'Abd Al-Wâhid Al-Yaçloûtî. Notre personnage a laissé également le *Hizb Al-Falâh*[3] dont un commentaire a été fait par Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Abîl-Qâsim Az-Zamrânî Al-Tâdilî Aç-Çaouma'î.

Al-Djazoûlî (que Dieu l'agrée !) a parlé beaucoup sur la Tarîqa. Nous rapporterons quelques-unes de ses paroles : « Le serviteur de Dieu repentant devra imiter le chaikh qui connaît les sciences apparentes et les sciences cachées ; il devra rompre avec un passé de mal et faire désormais le bien dans la mesure de ses forces, fuir les méchants et rechercher la compagnie des bons. Il suivra la Sounna du Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !) aimera les saints et fera siens les ennemis de Dieu. Il répétera sans cesse les noms de la Divinité et la prière pour notre seigneur Mouhammad (sur lui la paix et le salut !). Que le bon serviteur ne haïsse personne des gens de la vraie foi ! Qu'il n'omette point la prière aux heures prescrites par le Livre sacré ! Que l'hypocrisie ne vienne point corrompre ses bonnes œuvres ! Qu'il ne montre ni fierté ni orgueil, ni fatuité dans sa conduite, ses œuvres ou ses actes ! Ses paroles seront toujours empreintes de sagesse. Il fera du silence une méditation sur l'Éternel et mettra tout son bonheur en Dieu, les prophètes et les saints. Plein de componction pour ses actes et pour lui-même, il ne s'abandonnera ni à l'avarice ni à la médisance, méprisera la richesse et recherchera la compagnie des bons... »

. . . .

Voici encore quelques paroles d'Al-Djazoûlî : « Il y a dans le chien dix qualités louables qu'on doit retrouver en mon disciple : 1° le disciple dormira peu la nuit, c'est là un signe d'amour envers la Divinité ; 2° il ne se plaindra ni du froid ni de la chaleur : c'est le signe de la patience ; 3° en cas de mort il ne devra laisser à d'autres aucun héritage, et c'est là le signe du détachement du monde ; 4° croyant résigné, il ne connaîtra ni le ressentiment ni les emportements de la colère ; 5° en vrai Musulman il ne cherchera point à cumuler la richesse ; il n'emportera point de provisions de route ; 6° il mangera tout ce qu'on lui donnera et se montrera content : c'est là le signe de la satisfaction ; 7° voyageur,

1. Le Hizb est une sorte de formulaire pieux composé surtout de versets du Qorân et de prières spéciales.
2. Hizb de la louange à l'Éternel.
3. Hizb de la félicité.

on ne lui connaîtra point de demeure; 8° quel que soit l'endroit où il pourra se trouver, il y dormira en homme satisfait de son sort; 9° s'il connaît son maître, il ne le reniera point, même si ce maître le frappe et le couvre d'injures : c'est ainsi qu'il prouvera sa connaissance de la Divinité ; 10° enfin, serviteur vertueux, il restera toujours affamé.

« Seigneur, fais-nous parvenir à la pureté de Ta connaissance! Accorde-nous la grâce des rapports sincères avec Toi, en nous gardant de la désobéissance à la tradition et aux doctrines des 'oulamâ ! Puisse être entière notre confiance en Toi ! Que nos pensées soient toujours à Ton égard empreintes de noblesse! Envoie-nous les grâces qui nous rapprochent de Toi ! Accorde-nous Ton pardon dans la demeure de la terre et dans celle du ciel, ô Roi des deux mondes ! »

(Tiré du *Moumatti' Al-Asmâ'* de Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Mahdî ben Ahmad ben 'Alî ben Abîl-Mahâsin Yoûsouf Al-Fâsi.)

Sayyidî Aboûl-Hasan 'Alî Ach-Châdhilî ben 'Abd Allah ben 'Abd Al-Djabbâr ben Tamîm ben Harmaz ben Hâtim ben Qaçâ ben Yoûsouf ben Yoûcha' ben Ward ben Abî Battâl 'Alî ben Ahmad ben Mouhammad ben 'Isâ ben Idrîs ben 'Oumar[1] *ben Idrîs (le souverain du Maghrib) ben 'Abd Allah ben Al-Hasan Al-Mouthannâ ben Sayyidî Abî Mouhammad Al-Hasan (le plus jeune des habitants du Paradis, le neveu de la Meilleure des créatures*[2]*), fils de 'Alî ben Abî Tâlib (que Dieu ennoblisse sa face !) et de Fâtima Az-Zouhrâ, fille du Prophète (sur lui la paix et le salut !).*

Telle est la généalogie authentique d'Ach-Châdhilî. Selon le chaikh Aboûl-'Azâïm dont les paroles sont rapportées dans la *Dourrat al-Asrâr* d'Ibn Çabbâgh, c'était un homme de teint brun, au corps élancé et de haute taille; ses joues étaient presque dénuées de poils et il avait les doigts longs comme un homme du Hidjâz. Sa langue était à la fois éloquente et douce. « N'y aurait-il point une créature d'élite pour comprendre les mystères que je vais énoncer? disait-il quand il s'abandonnait à la parole. Venez à celui qui s'avance dans l'océan des lumières ! » « Ma science, disait-il encore, est un héritage que m'a laissé le prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !). Je possède le trésor des noms de la Divinité : les êtres humains et les génies tenteraient-ils jusqu'au jour de la résurrection d'écrire mes paroles et mes actes, ils verraient leurs efforts demeurer vains. »

1. Il y a évidemment là une erreur et il faut lire Idrîs ben Idrîs.
2. Le neveu du Prophète.

Ach-Châdhilî est né à 'Amân, localité de l'Afriqiya située près de Marsia, dans l'extrême Maghrib, en l'année 593 de l'hégire (J.-C. 1196-1197).

SA CHAÎNE

Il revêtit la Khirqa, initié aux sciences mystiques par les deux chaikhs et imâm Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ach-Chaikh Aboûl-Hasan, connu sous le nom d'Ibn Harâzim, et Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm ben Machîch.

Du côté de la « voie » çoufique, le premier de ces deux personnages se rattache au Grand Véridique Aboû Bakr, le second à 'Alî ben Abî Tâlib. On trouvera là-dessus d'amples renseignements dans les *Mafâkhir Al-'Aliya fî Tarîq Ach-Châdhiliya* et en d'autres ouvrages.

Ach-Châdhilî, encore tout jeune, fit un voyage à Tunis d'où il gagna l'Orient. Il fit plusieurs pèlerinages à la Mecque. Il atteignit même le 'Irâq : « Arrivé dans ce pays, dit-il, je fréquentai la société du chaikh Aboûl-Fadhl Al-Wâsitî; c'était un homme incomparable et qui laissait loin derrière lui les nombreux chaikhs du 'Irâq. Je lui demandai où se trouvait le Pôle de l'époque : « Il est dans ton pays », me répondit-il.

« Je revins dans les contrées du Maghrib et me rendis auprès de mon maître Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm (ben Machîch); il habitait un ribât dans une caverne au sommet d'une montagne. Je me purifiai tout d'abord auprès d'une source, au pied de la montagne; je me dépouillai de tout mon passé et montai vers le maître, pauvre de ma science et de mes œuvres. Le chaikh descendit au-devant de moi : « Sois le bienvenu, 'Alî ! » me dit-il. Et il mentionna tous mes ancêtres jusqu'à l'Envoyé de Dieu. »

SA TARÎQA

Ach-Châdhilî fut, dans les voies qui mènent à Dieu, le novateur d'une méthode dont la perfection tient du prodige, à la fois élevée et accessible à tous. Il sut joindre la pratique à la théorie et l'expression à la pensée, sans que jamais sa conduite se départît de la noblesse. Sa Tarîqa consiste dans la lutte contre le mal, la vigilance, les transports mystiques, la noblesse des sentiments, le rapprochement avec la Divinité, la résignation et l'observation des préceptes divins. Elle s'étend aux sciences apparentes et aux sciences cachées ; elle comprend les mystères, les miracles et le rapprochement avec Dieu.

Elle est basée sur la recherche de la science, la fréquence du dhikr et la « présence » auprès de la Divinité.

La doctrine d'Ach-Châdhilî est la plus aisée à suivre après la Tarîqa Naqachbandiya [1]; elle n'exige point un effort intense de l'âme, car la lumière qui se trouvait déjà en elle vient s'augmenter de celles de la science et du dhikr.

Sa justesse porta au plus haut degré l'intensité de la foi des disciples de même que leur connaissance de la Divinité. Elle multiplia en eux les lumières et accrut le feu intense de leurs cœurs. Ils sont nombreux ceux qui s'anéantirent dans l'étude des voies qui devaient les conduire à leur but; ils ne menèrent point cependant au dehors une conduite différente de celle du commun des mortels. On ne les vit jamais se départir de leur vigilance ni de leur règle de conduite. Les sciences n'eurent point de secrets : la vérité tout entière jaillit à leurs yeux. Certains montrèrent les dehors de l'homme endurci, tandis qu'aux plus célèbres mortels détachés du monde et amoureux de la solitude, aux extatiques qui contemplaient la Divinité, à ceux qui occupaient le rang le plus haut, ils dévoilaient les attributs de Dieu et les vérités et tout ce qui était susceptible de fortifier l'obligation de la foi en eux.

« Attache-toi à l'amour de la doctrine d'Ach-Châdhilî : tu atteindras ce qui fait l'objet de tes désirs. Vérifie les préceptes qu'elle donne et accepte-les!

« Ne détourne point les yeux de ses adeptes : pour celui qui réfléchit ils sont les soleils qui éclairent la bonne voie! »

Ach-Châdhilî (que Dieu purifie ses pensées secrètes!) a prononcé les paroles suivantes : « Seigneur, pourquoi m'as-tu appelé Châdhilî alors que je ne suis point de Châdhila? — 'Alî, m'a-t-il été répondu, je ne t'ai pas appelé le Châdhilî. Tu es le « châdhdh lî [2] », c'est-à-dire l'homme voué à mon service. »

On distingue dans la Tarîqa Châdhiliya trois particularités qu'on ne trouve point dans les doctrines antérieures ni postérieures, a dit Mouhammad Al-Maghribî : 1° les disciples de cette Tarîqa ont été mis à part sur la table des arrêts divins; 2° l'extatique Châdhilî reviendra toujours à l'état normal; 3° le Pôle sera toujours un adepte de cette doctrine jusqu'au jour de la résurrection.

1. On trouvera de précieux renseignements sur l'ordre des Naqachbandiyya dans l'ouvrage de M. A. Le Chatelier, sur *les Confréries musulmanes du Hedjaz*, pp. 129 et suiv., et dans celui de M. Louis Rinn, *Marabouts et Khouan*, p. 211.

2. *Ach-Chadhdhou*, l'isolé, *lî* pour moi. الشاذّ لي.

« Il m'a été donné un registre, a dit le chaikh, sur lequel sont écrits les noms de mes fidèles et ceux des fidèles de mes fidèles : il est si étendu que, jusqu'au jour de la résurrection, les regards ne sauraient en atteindre la limite. Mes fidèles seront préservés des feux de l'enfer. J'ai apporté dans ma Tarîqa ce que jamais nul n'apporta dans la sienne et qui constitue la base de la Tarîqat An-Naqachbandiya [1], sultane des Tarîqât. »

Les paroles suivantes d'Ach-Châdhilî sont célèbres : « Si la Charî'a ne mettait un frein sur ma langue, je vous dirais tous les événements qui se passeront, jour par jour, jusqu'à la fin du monde. » Ach-Châdhilî a prédit la venue de Sayyidî Chams Ad-Dîn le hanéfite : « Il paraîtra en Égypte, a-t-il dit, un homme du nom de Mouhammad qui deviendra célèbre en son époque, qui occupera un rang considérable et répandra ma Tarîqa. » « Il surgira en Égypte, a-t-il dit encore, un jeune homme du rite hanéfite et aux yeux noirs, qui sera connu sous le nom de Châbb Al-Adîb, mais dont le vrai nom sera Mouhammad ben Al-Hasan; il portera un signe sur la joue droite; il sera d'un teint blanc parsemé de rouge; il grandira pauvre et orphelin; il sera mon cinquième successeur, deviendra célèbre en son époque et occupera un rang des plus vénérables. » Ces prédictions devaient plus tard se réaliser.

MIRACLES D'ACH-CHÂDHILÎ

« J'ai vu en songe le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut!) « 'Alîl m'a-t-il dit. — Me voici, ô envoyé « de Dieu! — Pars dans les contrées de l'Égypte, tu y donneras ton ensei- « gnement à quarante amis sincères! » C'était la saison de l'été, et le soleil était brûlant. « O envoyé de Dieu, dis-je, la chaleur est intense! — « Les nuages te feront de l'ombre. — Je crains la soif! — Le ciel répandra « l'eau chaque jour devant toi. » Le Prophète me promit d'accomplir pendant la route soixante-dix miracles.

« J'arrivai en faqîr auprès de mon maître : « 'Alî, me dit celui-ci, tu es « venu à nous pauvre de ta science et de ta vie passées. Tu es un chaikh « à la fois de ce bas monde et de l'autre. » Le trouble s'empara de moi. Quelques jours après, Dieu ouvrit en moi le regard de la pensée et je vis bouleversées les lois de la nature devant les miracles et les prodiges qui s'accomplirent à mes yeux.

« Un jour que j'étais assis devant le chaikh, il me vint à l'esprit de lui demander quel était le nom le plus grand de la divinité? « Aboûl-

1. Cf. la note 1 de la page 293.

« Hasan, me dit un jeune enfant qu'il tenait sur son giron, le nom le « plus grand de la divinité, c'est toi-même qui le détiens : il est déposé « au fond de ton cœur ». Le chaikh me dit alors dans un sourire : « Un tel t'a répondu pour moi. » Il était alors le Pôle de son temps.

« 'Alî! reprit mon vénéré maître, pars en Afriqiya : tu iras fixer ta « demeure dans une localité de ce pays appelé Châdhila, car Dieu va te « donner le nom d'Ach-Châdhilî. Tu te rendras ensuite à Tunis et enfin « en Orient, où tu hériteras de la qualité de Pôle. — Maître, lui dis-je, « donne-moi des conseils ! — Allah ! Allah ! fit-il; les êtres humains, « garde-toi d'en parler! Que ton cœur n'ait aucun penchant vers eux ! « Veille sur tes sens, veille à l'observation des préceptes divins : la sain- « teté sera accomplie en toi. Tu ne reviendras au souvenir des créatures « que sur l'ordre du Dieu de justice et ta piété sera parfaite! »

Quand Ach-Châdhilî montait à cheval, il avait autour de lui l'escorte des faqîrs et des notables les plus riches et les plus grands, qui tous allaient à pied devant lui en faisant résonner et s'entre-choquer des timbales; devant lui le naqîb des pays qu'il traversait faisait proclamer : « Que celui qui désire contempler le Pôle regarde Ach-Châdhilî ! »

SON ÉLOQUENCE ET SA PERFECTION

Ach-Châdhilî apportait dans son discours toutes les ressources d'un esprit très élevé et d'une intelligence lumineuse; on devinait à sa parole l'élévation de son rang et la grandeur extrême de la sainteté. Détenteur du nom le plus grand de la Divinité, hyacinthe éclatante, il entretenait ses disciples des divers noms du Seigneur, de l'utilisation des lettres et des cercles, apportant en cela toutes les lumières de son esprit. Il pénétrait les secrets les plus intimes des sciences apparentes et des sciences cachées. Traditions, commentaires, jurisprudence, fondements du droit, il remontait toujours jusqu'aux sources les plus lointaines, de toute la profondeur de sa raison. Esprit universel, il connaissait la grammaire, le çarf [1], la lexicographie, les belles-lettres, les sciences rationnelles et la philosophie.

Ach-Châdhilî se montra sur la terre le plus digne successeur du Prophète : il fut un grand saint, un Pôle unique, un Ghaouth [2] incomparable. Il reçut les grâces particulières accordées aux purs et le don spécial de la science des noms de la Divinité. Le rang qu'il occupa, les grâces divines et les dons profitables qu'il reçut plus nom-

1. Partie de la grammaire arabe qui traite de la déclinaison et de la conjugaison.
2. Un des rangs de la hiérarchie çoufique.

breux que les autres chaikhs firent de lui un personnage unique en cette époque. Il eut de par la volonté divine tous pouvoirs sur les saints et sur leur baraka; il leur accorda les secours de sa bienveillance de même qu'aux véridiques. Il parvint à un degré si haut que nul autre ne saurait l'atteindre; ses contemporains, les justes les plus sincères, 'oulamâ possédant la connaissance de la divinité et saints qui L'approchent de près, tous se sont accordés en cela et le plus grand nombre lui ont reconnu la qualité de Pôle et d'homme unique.

Il reçut un jour l'ordre divin de proclamer en présence des plus notables de ses contemporains : « J'ai le pied sur le front de chaque ami de Dieu. » Il obéit en proclamant l'immensité de la puissance divine et en confessant sa qualité de serviteur le plus glorieux des glorieux.

SON MAÎTRE

Ach-Châdhilî eut comme maître Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm ben Machîch [1]. C'est par lui qu'il fut initié à la Tarîqa et c'est de lui qu'il se réclama toujours lorsqu'on lui demanda qui avait été son chaikh.

Ce personnage s'appelle Sayyidî 'Abd As-Salâm ben Machîch; il est connu dans le Gharb sous le nom de Bachîch. Voici les renseignements que donne sur lui Mouhî Ad-Dîn Ibn 'Abd Al-Qâdir ben Al-Housaïn ben 'Alî Ach-Châdhilî dans son livre des *Kawâkib Az-Zâhira fî Idjtimâ' Al-Aouliyâ bi-Sayyid Ad-Dounyâ wal-Akhîra :*

« Ibn Machîch ben Mançoûr ben Ibrâhîm... Al-Idrîsî Al-Mouthannâ... ben Al-Hasan As-Sibt ben 'Alî ben Abî Tâlib [2] (que Dieu soit satisfait d'eux tous!) occupe dans le Gharb un rang égal à celui d'Ach-Châfiî' en Égypte. Il a été le disciple du Pôle, le charîf, le sayyid 'Abd Ar-Rahmân Al-Hasanî Al-Madanî Al-'Attâr Az-Ziyât; le nom d'Al-Madanî vient du nom de la ville sacrée de Médine et celui d'Az-Ziyât du nom de la Hârat Az-Ziyâtîn; ce personnage, connu sous le nom d'Az-Ziyât et l'unique chaikh d'Ibn Machîch avait été le disciple de l'imitateur, le Pôle divin, Taqî Ad-Dîn, l'humble çoufi qui par humilité s'appelait lui-même le fouqaïr [3]. Taqî Ad-Dîn demeurait

1. On cite encore au nombre de ses professeurs le chaikh Nadjm Ad-Dîn Al-Afcihânî (cf. *Kitâb At-Tabaqât Al-Koubrâ* par l'imâm Ach-Chou'rânî, t. II, p. 5).

2. La généalogie de Moulay 'Abd As-Salâm est la suivante, d'après le *Choudhour Ad-Dahab* d'Ibn Rahmoûn : 'Abd As-Salâm ben Machîch ben Aboû Bakr, ben Abî ben Hourma ben 'Isâ ben Sallâm ben Al-Mizwâr ben 'Alî Al-Haïdara ben Mouhammad ben Idrîs ben Idrîs, etc.

3. Al-Fouqaïr, le petit pauvre, l'humble faqîr.

dans le 'Irâq; il était le disciple de l'imitateur de Sayyidî le chaikh Fakhr Ad-Dîn, disciple et imitateur de Sayyidî le Pôle Noûr Ad-Dîn Aboûl-Hasan 'Alî, disciple et imitateur de Sayyidî le Pôle Tâdj Ad-Dîn Mouhammad, disciple et imitateur en Turquie de Chams Ad-Dîn Mouhammad, disciple et imitateur du Pôle, le Chaikh Zaïn Ad-Dîn Al-Qazwînî, disciple et imitateur du Pôle Aboû Ishâq Ibrâhîm Al-Baçrî, disciple et imitateur du Pôle Aboûl-Qâsim Ahmad Al-Marwânî, disciple et imitateur du chaikh Sa'îd, disciple et imitateur du Pôle Aboû Mouhammad Fath As-Sa'oûdî, disciple et imitateur du Pôle Sa'd Al-Ghazwânî, disciple et imitateur du Pôle Aboû Mouhammad Djânoû, disciple du premier des Pôles, le vénéré charîf, l'un des compagnons du Prophète, le martyr, le sayyid mort empoisonné, As-Sibt Aboû Mouhammad Al-Hasan ben 'Alî ben Abî Tâlib, qui avait reçu l'enseignement de son père, disciple de l'Envoyé de Dieu (que sur lui et sa famille soient la paix et le salut! [1].

« Un jour, raconte Ach-Châdhilî, je questionnai mon maître sur les mélodies sacrées; il me répondit par ces paroles du Très-Haut : « Ils « virent leurs pères égarés et se précipitèrent sur leurs pas. » (Cf. Qorân, chap. xxxvii, v. 67 et 68, traduction Kasimirski.)

« J'ai vu en songe, raconte encore notre personnage, le livre du faqîh Ibn 'Abd As-Salâm et quelques feuilles sur lesquelles étaient reproduits des vers. Mon vénéré maître, debout devant moi, prit le

1. « Maoulânâ 'Abd As-Salâm ben Machîch s'adonna au Çoufisme à l'âge de sept ans. Il fut une montagne de bien et de révélation. Il passa seize ans de sa vie à voyager. Devenu le Pôle de son époque, il occupa ce rang durant vingt années. Quand il faisait la prière, les saints de toutes les régions priaient derrière lui, hommes et femmes. Il avait des moments d'extase. Aucun disciple sincère ne vint à lui, pauvre de tout son passé, qu'il ne le fît parvenir au Seigneur.

« Tous les grands savants sont unanimes à déclarer que la visite au tombeau de ce personnage doit être, de la part des créatures et dans la mesure des possibilités, l'objet d'un ardent désir. Ce pèlerinage doit se faire chaque jour ou une fois par semaine ou bien encore une fois par mois ou par an : il est préférable de l'accomplir dans la nuit du jeudi au vendredi, le neuf du mois de dhoûl-hidjdja, dans la nuit qui précède les fêtes du 'Id Al-Kabîr, du 'Id Aç-Çâghîr et du Maoulid prophétique (anniversaire de la naissance du Prophète) et aussi le septième jour après cette dernière. »

(*Salwat Al-Anfâs*, de Mouhammad ben Dja'far ben Idrîs Al-Kittânî.)

'Abd As-Salâm ben Machîch est mort dans le Maghrib, assassiné par Ibn Abî Tawâdjin Al-Koutâmî.

M. A. Le Chatelier déclare dans les *Confréries musulmanes du Hedjaz* que, à la mort de Maoulay 'Abd As-Salâm ben Machîch, Ach-Châdhilî, désigné pour le remplacer, avait l'âge de trente-deux ans; Ach-Châdhilî était né en 593 (J.-C. 1196-1197) : ce serait donc en l'année 625 (J.-C. 1226-1227) que se placerait la date de cette mort.

(Cf. *Confréries musulmanes du Hedjaz*, par M. A. Le Chatelier, p. 78.)

livre du faqîh de la main droite et les feuilles de vers de la main gauche, puis en se moquant il déclara : « Délaisserez-vous donc les « sources pures ? » Alors désignant le livre du faqîh et ensuite les feuilles de vers, il jeta ces dernières par terre : « Celui qui lit ces vers, dit-il, est un esclave dominé par les passions et captif de ses désirs. Ils asservissent le cœur des inconstants et des femmes et annihilent toute volonté de faire le bien et d'acquérir la vraie science; ceux qui les écoutent réciter, tels les juifs, se penchent alternativement à droite et à gauche [1]. Nul de ceux qui les étudient ne possède la félicité des fidèles morts en combattant pour la foi. Si le tyran ne revient pas à Dieu, le Tout-Puissant fera pour lui de la terre le ciel et le ciel de la terre. »

« Triste et tout en pleurs je m'exclamai : « Le corps n'est que poussière, mais l'esprit vient du ciel. — Oui, reprit le chaikh, quand l'esprit aura été fécondé par la pluie de la science et que le corps aura grandi dans le sein de la vertu, la vie ne sera plus faite que de bien. Mais si la matière l'emporte sur l'esprit, la disette et la famine viendront avec leur cortège de misères bouleverser la vie. Le devoir t'impose l'obéissance à la parole directrice de Dieu et à la parole libératrice du Prophète : tu n'éprouveras jamais que le bonheur pendant que tu les suivras et le malheur dès que tu les délaisseras. Le fidèle qui observe les prescriptions de la loi divine se détourne des futilités dès qu'ils les voit apparaître; mais s'il entend la voix de la justice, il va à elle. Dieu a dit : Quiconque aura fait une bonne action, à celui-là nous en rehausserons la valeur [2]. »

(Traduit de *Djâmi' Ouçoûl Al-Aouliyâ*, par Ahmad Al-Koumouchâkhânawî An-Naqachabandî.)

Ach-Châdhilî fit de nombreux pèlerinages à la Mecque; c'est au cours de l'un d'eux qu'il mourut dans le désert de 'Aïdhâb, en 656 de l'ère musulmane (J.-C. 1258). C'est là qu'il fut enterré au mois de dhoûl-qi'da de la même année [3].

Le *Djâmi' Ouçoûl Al-Aouliyâ*, dont nous venons de traduire le passage relatif à Ach-Châdhilî, donne de ce chaikh une généalogie inexacte et ne cite que sa « Salsalat al-Ward ». Nous trouvons dans la *Salwat Al-Anfâs* de Sayyidî Mouhammad ben Dja'far Al-Kittânî, qui est, comme on le sait, un ouvrage marocain (t. I, p. 84), ce qui suit : « 'Alî ben 'Abd Allah ben 'Abd Al-Djabbâr Al-Ghoumarî Al-Mâlikî Ach-Châdhilî Al-Didhdhâbî (que Dieu l'agrée !) d'après son origine bien

1. Les juifs en effet se penchent alternativement de chaque côté en récitant leurs prières.

2. Qorân, chap. XLII, v. 22. Traduction Kasimirski.

3. Tiré du *Kitâb at-Tabaqât al-Koubrâ*, ouvrage déjà cité (cf. p. 294, n.).

établie, conformément à ce que disent le chaikh Al-Qaççâr et l'imâm Al-Iqçaraï dans son ouvrage *Noufhat Aç-Çafâ* ainsi que l'auteur de la *Noubdat Al-moufîda*, Taqî Ad-Dîn Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Iskandarî, le propre neveu de l'imâm Ach-Châdhilî.

Quant à ce que dit Ibn 'Atâ 'Allah dans les *Latâïf Al-Manan* et qui a été reproduit par Al-Bouçîrî dans sa *Dâliya* et par d'autres et qui consiste à faire remonter l'origine d'Ach-Châdhilî à Mouhammad ben Al-Hasan As-Sibt, c'est une erreur évidente qui a été soulignée par Al-Qaççâr et par d'autres auteurs; en effet ce Mouhammad ben Al-Hasan n'a pas eu d'enfants, comme l'a dit Ibn Hazm dans sa *Djamhara* et plusieurs auteurs avec lui. Il est de même inexact de dire avec le *Charh Al-Mawâhib* qu'Ach-Châdhilî est de la descendance de Mouhammad Ibn Al-Hanafiya. D'après la *Raoudhat Al-Maqçoûda* du chaikh Aboûr-Rabî' Soulaïmân ben Mouhammad Al-Hawwâth, le Pôle Ach-Châdhilî avait comme ancêtre Idrîs ben Idrîs : il était de la lignée de 'Oumar ben Idrîs ben Idrîs qui est enterré à la mosquée des Chourafâ à Fès, avec son père, selon ce qu'a dit le chaikh Al-Qaççâr...

... Sa généalogie authentique est la suivante :

Aboûl-Hasan 'Alî ben 'Abd Allah ben 'Abd Al-Djabbâr ben Tamîm ben Harmaz ben Hâtim ben Qaçâ ben Yoûçouf ben Youchâ' ben Ward ben 'Alî surnommé Aboû Tâlib (et peut-être Aboû Battâl au lieu de 'Alî) ben Ahmad ben Mouhammad ben 'Isâ surnommé Aboûl-'Ich ben Yahyâ ben Idrîs III ben 'Oumar Al-Makhâdhî (ainsi surnommé du fait de sa résidence à Makhâdh près de Tanger) ben Idrîs Al-Mouthannâ ben Idrîs Al-Akbar ben 'Abd Allah Al-Kâmil, etc.

Il est né chez les Banoû Zarwîl dans la tribu des Akhmâs, près de Chafchâwan. Il se manifesta d'abord à Châdhila, bourgade d'Ifriqiya, près de Tunis; il y habita un certain temps et c'est de là qu'il prit son nom d'origine. Puis il alla habiter Alexandrie. Il alla plusieurs fois à la Mecque et il mourut en allant en pèlerinage dans le désert, près de 'Aïdhâb, petite ville sur la mer Rouge, non loin de Djadda. Il fut enterré dans ce désert à Houmaïthara : c'était en dhoûl-qa'da 656 (J.-C. 1258). Il n'est pas douteux qu'il est né dans les Ghoumara, d'après ce que l'on raconte couramment, en l'année 571 (J.-C. 1175), mais la date de sa naissance est probablement postérieure à l'année 590 (J.-C. 1194).

Sa Tarîqa est la plus célèbre de toutes celles d'Orient et d'Occident.

Ach-Châdhilî a deux Tarîqas :

1° La *Tarîqat Al-Baraka* qu'il tenait du chaikh, le saint, Sayyidî Mouhammad ben Harâzim, fils du chaikh Aboûl-Hasan 'Alî ben Harâzim;

2° La *Tarîqat Al-Irâda :* c'est celle qu'il avait reçue du chaikh, le Pôle Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm ben Machîch...

On trouve également dans la *Salwat* (t. III, p. 91) qu'Ach-Châdhilî avait été l'élève de Mouhammad ben Harâzim, élève lui-même des disciples de son père Aboûl-Hasan 'Alî ben Harâzim; il était en effet enfant à la mort de ce dernier et n'avait pu recevoir directement son enseignement. Dans le même ouvrage (t. III, p. 71), dans la biographie du chaikh 'Alî ben Harâzim, il est dit que celui-ci, qui était né à Fès, avait passé une année entière dans la retraite pour étudier le fameux ouvrage d'Aboû Hâmid Al-Ghazalî, *'Ihya 'Ouloûm Ad-Dîn*, et qu'il avait été le disciple de son oncle Çâlih qui avait été lui-même en Syrie l'élève d'Al-Ghazalî et de 'Oumar As-Souhrawardî.

'Alî ben Harâzim était affilié à la confrérie des Malâmatiya[1], inconnue au Maghrib. Il eut un grand nombre de disciples, entre autres Aboû Madiân le Ghaouth qui fut lui-même chaikh de Maoulay 'Abd As-Salâm ben Machîch, chaikh d'Ach-Châdhilî.

L'enseignement reçu par Ach-Châdhilî procédait donc de l'école de Ghazâlî par le chaikh Mouhammad ben Harâzim duquel il tenait sa Tariqât Al-Baraka et de Djounaïd, le grand maître du Çoufisme, par le chaikh 'Abd As-Salâm ben Machîch duquel il tenait la Tarîqat Al-Irâda.

'Abd As-Salâm ben Machîch était en effet disciple d'Aboû Madiân le Ghaouth, disciple lui-même du chaikh 'Abd Al-Qâdir[2] Al-Djîlânî; ce dernier professait les principes çoufiques de Djounaïd qui lui étaient parvenus par la chaîne suivante :

Maoulay 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî, Aboû Sa'îd Al-Moubârak ben 'Alî ben Mindar Al-Makhzoûmî, Chaikh Al-Islam Aboûl-Hasan 'Alî ben Ahmad ben Yoûsouf Al-Qourchî, Aboûl-Faradj Mouhammad ben 'Abd Allah Ar-Tarsoûsî, Aboûl-Faradj 'Abd Al-Wahhâb ben 'Abd Al-'Azîz Al-Hârith At-Tamîmî, Aboû Bakr Mouhammad Ach-Chiblî, Aboûl-Qâsim Al-Djounaïd.

ABOÛL-QÂSIM AL-DJOUNAÏD BEN MOUHAMMAD AZ-ZADJDJÂDJ, FONDATEUR DE LA TARÎQA ÇOUFIQUE

Le père de ce personnage s'appelait Al-Qawarîrî[3]; il devait ce nom à la profession qu'il exerçait de vendeur de verre.

Al-Djounaïd est originaire de Néhavend. Il naquit dans le 'Irâq et c'est là qu'il fut élevé. Devenu faqîh, il donna des consultations juri-

1. Cf. A. Le Chatelier, *les Confréries musulmanes du Hedjaz*, p. 84.
2. *Salwat al-Anfâs*, t. I, p. 360, biographie d'Aboû Madiân.
3. Le marchand de bouteilles.

diques selon le rite d'Aboû Thaour, ami de l'imâm Ach-Châfi'î dont il étudiait le rite ancien. Il fréquenta la société de son oncle maternel As-Sîrî As-Saqtî, celle d'Al-Hârith Al-Mahâsibî et de Mouhammad ben 'Alî Al-Qaççâb. Il était l'un des principaux chefs des çoufistes et l'un de leurs plus grands imâms. Ses opinions sont acceptées par tous les peuples.

Il mourut (que dieu soit satisfait de lui!) un samedi de l'an 297 (J.-C. 909); son tombeau existe encore à Bagdâd et fait l'objet d'un pèlerinage auquel s'empressent et les gens du peuple et les grands.

Nous citerons quelques-unes de ses paroles : « Dieu, a-t-il dit, purifiera le cœur de ceux qui aiment la droiture, selon la fréquence de leur dhikr[1]. Considère donc les pensées qui hantent ton cœur ! » « Le Çoufisme est la pureté même des rapports avec la Divinité; il est établi sur l'éloignement du monde, d'après les propres paroles de Hâritha : je me suis détourné du monde; j'ai passé les nuits dans la veille et enduré le jour les tortures de la soif. » « La négligence à l'égard du Seigneur entraîne des tourments plus terribles que ceux de l'enfer. »

« Quand tu aborderas le faqîr, ne lui parle point le langage de la science mais celui de la douceur : la science le rendra farouche et la bonté affable. La parole des prophètes (que sur eux soient la paix et le salut!) est expressive par elle-même, puisque c'est Dieu qui la leur a révélée; celle des saints n'est qu'une indication; ils ne rapportent que ce qu'il leur a été donné de voir. »

« Quiconque se servira du nom du Très-Haut, tout en se fiant à d'autres que Dieu, sera éprouvé par l'affliction; la mention du Seigneur ne sera plus que sur ses lèvres. Si le pécheur se reprend et qu'il renonce au monde pour revenir à Dieu seul, il ne connaîtra plus les tourments de l'affliction. Mais s'il persiste à se reposer en d'autres qu'en Dieu, il n'émouvra plus la pitié des créatures : Dieu le revêtira du vêtement de la convoitise dans la mesure où Il aura éteint à son égard la compassion en leurs cœurs. Sa vie ne sera qu'une longue impuissance; il mourra dans l'affliction et la vie future sera pour lui faite de tristesse et de repentir. C'est en le Seigneur que nous avons recours et en lui seul que nous plaçons tout notre espoir. »

« Ceux-là mêmes tombent dans l'erreur qui affirment découvrir des lacunes dans la science. »

Al-Djounaïd fut questionné un jour sur le savant qui possède la connaissance de la divinité. « L'eau, répondit-il, prend la couleur des vases qui la renferment : la définition du savant en Dieu varie avec l'époque à laquelle il appartient. »

1. Le dhikr consiste dans la mention fréquente des noms de la Divinité.

« Il est plus facile, a dit encore notre personnage, il vaut mieux endurer les souffrances de la retraite que de se complaire dans les flatteries du monde. »

Interrogé sur le fait d'approcher la Divinité, Al-Djounaïd répondit en ces termes : « La Divinité est lointaine, Elle n'est pas rapprochée de nous; d'autre part Elle est près de nous, mais distincte de nous. »

« Celui qui veut garder pure sa foi et donner le calme à son cœur et à son corps, disait-il encore, devra fuir la société des hommes ; l'époque au milieu de laquelle nous vivons est celle de la solitude : l'homme doué de raison se retirera volontairement du monde. »

Quelqu'un vint un jour lui apporter cinq cents pièces d'or qu'il posa devant lui en disant : « Partage-les entre tous tes disciples ! — N'en as-tu pas d'autres ? lui demanda le chaikh. — Oui ! En veux-tu davantage ? — Volontiers ! » Et Al-Djounaïd ajouta en refusant l'offre : « Remporte cet argent! Il te sera plus utile qu'à nous. La manifestation de la gratitude, déclara-t-il ensuite, n'est qu'un prétexte détourné pour demander autre chose: cet homme a fait cette offre à titre d'actions de grâces pour obtenir du Seigneur l'objet de ses désirs. La reconnaissance, pour être sincère, ne doit cacher aucune idée de convoitise. »

Le disciple intègre vit étranger à la science des ʿoulamâ. Dieu fait tomber dans le Çoufisme celui dont il veut le bien, et Il le délivre de la société des savants. Le Çoufisme consiste à se détacher du monde pour vivre avec là Divinité; c'est une contrainte absolue qui n'implique aucune relativité. Les çoufistes forment une communauté fermée à tout autre. Quand tu verras le çoufiste parler ouvertement et avec volubilité, tu sauras que son cœur est vide.

« J'ai rencontré, a dit Al-Djounaïd, le diable allant et venant dans le marché, tout nu, avec à la main un morceau de pain qu'il mangeait. « Tu n'as pas honte d'aller ainsi au milieu du monde ! lui ai-je dit. — « Aboûl-Qâsim, m'a-t-il répondu, est-il encore sur la face de la terre une « créature dont il faille respecter la pudeur ? Les hommes pudiques sont « maintenant sous la terre, qui les a rongés ! »

A une question sur la pure unité de Dieu, notre personnage fit la réponse suivante : « La créature reprendra sa forme première; elle deviendra ce qu'elle était avant d'être. Ce qui caractérise le Çoufisme relativement aux principes de l'Unité c'est qu'il admet la distinction entre le passé et le présent et qu'il s'abstrait du moment. Le çoufiste devra rompre avec les désirs de toutes sortes de l'âme, abandonner ce que sa raison possédait et ce qu'elle ne possédait pas et regarder les créatures comme toutes égales dans la vérité. La science de l'unité divine est disparue depuis vingt ans : vaste étendue, elle s'est repliée sur elle-même et l'on ne parle plus que de ses bords.

Al-Djounaïd a déclaré à propos de l'homme placide et que la musique émeut : « Dans Son pacte premier avec l'âme, Dieu s'adressant à elle lui dit : « Ne suis-Je point ton Seigneur ? » Et l'âme se rendit à la musique de la parole : en l'écoutant elle se sentit troublée [1]. »

« Dieu accorde aux faqîrs la grâce de Sa miséricorde en trois circonstances : lorsqu'ils chantent les mélodies sacrées : ils n'entendent alors rien qui ne soit à Sa louange et n'obéissent qu'à l'élan de leur cœur ; quand ils prennent de la nourriture : ils ne le font que lorsqu'ils sont affamés ; enfin au moment où ils s'entretiennent de la science, car ils ne parlent que des grâces des saints.

« J'entrai un jour dans la demeure d'As-Sirrî et aperçus un homme privé de sentiment. « Qu'a-t-il ? demandai-je. — Il vient d'entendre un « verset du livre de Dieu, me répondit-on, et il s'est évanoui. » J'ordonnai alors de redire le verset et l'homme revint à lui. As-Sirrî me demanda : « Comment sais-tu cela ? — La tunique de Joseph (sur lui la paix !) fit perdre la vue à Jacob et c'est elle qui la lui rendit. » As-Sirrî fut saisi d'admiration.

« Le Çoufisme repose sur les particularités de huit prophètes (que Dieu répande sur eux Ses bénédictions et leur accorde le salut !) : la générosité, apanage d'Abraham, la soumission, apanage d'Isaac, la patience, apanage de Job, la sagesse, apanage de Zacharie, l'isolement, particularité de Yahyâ, le fait de revêtir des vêtements de laine, particularité de Moïse, la prédication, qui appartenait à Jésus, enfin la pauvreté, apanage de Mouhammad. (Que Dieu les bénisse tous et leur accorde le salut !) ».

On raconte qu'à l'approche de la mort Al-Djounaïd ordonna d'ensevelir avec son corps toute la science [2] qui se rattachait à lui. Comme on lui demandait la raison de ce désir : « Je veux, dit-il, comparaître devant Dieu avec tout ce qui provient de moi, puisque la science du Prophète (sur lui la paix et le salut !) est demeurée sur la terre. »

« Ne préparez les cœurs à la science de l'au-delà qu'après les avoir arrachés au monde ! Méditez sur le début de la vie pour débarrasser de la terre votre pensée ! Que rien du monde ne demeure en vous, enterré ou caché au fond de votre cœur : cela vous empêcherait de monter plus haut, et votre maître, que vous devez écouter et suivre, ne pourrait vous faire avancer d'un seul pas ! »

La connaissance de la Divinité peut-elle être acquise ou s'impose-t-elle à nous ? « Nous percevons les choses de deux manières : le réel

1. Dieu avait d'abord créé le corps ; mais l'âme, être immatériel et pur, se refusait à habiter cette demeure grossière. Dieu donna la parole au corps et l'âme, charmée par cette musique, se laissa fléchir.

2. C'est-à-dire tous ses livres et toutes ses œuvres.

avec le secours des sens et le caché avec le secours d'un guide ; si la Divinité ne tombe pas réellement sous nos sens, nous arrivons à Elle par l'examen et avec le secours d'un guide. Nous ne savons du réel que ce que perçoivent les sens. »

« Je n'ai jamais vu personne se montrer satisfait en admirant les délices de la terre; la vraie satisfaction ne se trouve que dans l'abandon et le mépris du monde. »

« A celui qui cultive de bonnes intentions, Dieu accorde soixante-dix bons moyens de parvenir à Sa grâce; à celui qui en cultive de mauvaises, Il lui ouvre à son insu soixante-dix portes pour les laisser égarer. »

« Deux amis n'ont pas honte de s'entretenir en nourrissant l'un ou l'autre une arrière-pensée. »

« La science a une valeur. — Quelle est-elle ? — La science est un dépôt; ne le confiez qu'à celui qui peut en apprécier le prix et elle ne périra pas. »

On demanda un jour au chaikh pourquoi ses disciples mangeaient beaucoup. « Parce qu'ils sont affamés ! » répondit-il. — « Qu'ont-ils donc à dédaigner ainsi les passions ? — Ils n'ont jamais goûté à elles, mais seulement à ce qui est autorisé par la loi. »

« Pourquoi tes disciples ne s'émeuvent-ils point en entendant réciter le livre sacré ? — Qu'y a-t-il en lui qui puisse émouvoir ? Le Qorân est la vérité même révélée par Dieu : il ne faut point sortir de cette conviction que le Qorân est une révélation du Seigneur puissant et glorieux. Si mes disciples entendaient dans l'autre monde réciter le Qorân des lèvres mêmes de Celui qui l'a révélé, ils s'émouvraient alors. — Pourquoi s'émeuvent-ils à l'audition des vers, des poésies et des chants ? — Parce qu'ils en sont eux-mêmes les auteurs et que c'est là la parole de créatures aimant le Prophète et Dieu. — Qu'ont-ils pour s'interdire ainsi les biens du monde ? — Le Seigneur n'aime point que les richesses soient entre les mains de Ses serviteurs. Prenez garde de vous attirer l'abandon du Dieu de justice par votre penchant pour les biens périssables. Le Très-Haut a détruit la convoitise en mes disciples pour étendre sur eux les bienfaits de Sa providence. »

Sur le point de mourir, Al-Djounaïd vit arriver à son chevet Aboû Mouhammad Al-Djouraïrî, qui lui demanda ses dernières volontés : « Quand je serai mort, lui dit le chaikh, tu me laveras, tu me mettras dans le cercueil et tu prieras pour moi. » Al-Djouraïrî et tous les assistants se mirent à pleurer. « J'ai encore une recommandation à te faire, ajouta Al-Djounaïd. — Quelle est-elle ? — Tu donneras à mes disciples le festin des funérailles. A leur retour du cimetière tu les reconduiras là où ils étaient avant ma mort, afin qu'ils n'aillent point se disperser. »

Al-Djouraïrî dit alors en pleurant : « Si le chaikh disparaît à nos yeux, pas même deux disciples ne demeureront ensemble. »

« Par Dieu ! la prédiction d'Al-Djouraïrî devait se réaliser à la mort d'Al-Djounaïd, déclare Aboû Dja'far Al-Faraghânî. Du vivant de leur chaikh la baraka du maître les avait tenus groupés. »

Puisse Dieu l'agréer !

Al-Djouraïrî a raconté l'anecdote suivante : un homme infirme, voisin de Djounaïd, habitait une maison en ruines. Après la mort du chaikh et à notre retour des funérailles, ce malade vint au-devant de nous et montant sur un endroit élevé : « Aboû Mouhammad [1], s'écria-t-il, voudrais-tu que je revienne au milieu de ces ruines, maintenant que j'ai perdu le Sayyid ? » Et il se mit à nous réciter des vers :

« Quel deuil pour moi de me séparer de ceux qui furent des lumières et des citadelles,

« Qui furent des cités, des campagnes et des montagnes hautes, qui furent le bien, la tranquillité et la paix ?

« Pourquoi les temps sont-ils changés et ont-ils disparu dans la mort ?

« Nos cœurs sont des charbons ardents et toute eau est désormais pour nous une source rafraîchissante. »

Aussitôt l'infirme disparut à nos yeux : nous ne devions plus le revoir ; puisse Dieu l'agréer !

(Traduit des *Tabaqât Al-Koubrâ* de 'Abd Al-Wahhâb Ach-Chou'rânî.)

1. Al-Djouraïrî.

TABLE ANALYTIQUE

Étant donné le grand nombre des personnages cités ou étudiés dans cet ouvrage, et la Daouhat *étant avant tout un dictionnaire biographique, on a donné à la table des matières une importance particulière. Elle a été établie de manière à faciliter les recherches dans la mesure du possible.*

Les noms des personnages ont été classés par ordre alphabétique avec, le plus souvent, le nom d'origine comme point de départ.

Parfois le nom d'origine n'est pas indiqué dans le texte. Le prénom a été dans ce cas mis en tête, la kounya, entre parenthèses, venant immédiatement après.

D'autre part certains personnages sont connus par un surnom ou sobriquet : c'est alors ce dernier qui a servi de point de départ.

Enfin, toutes les fois que la clarté ou que la facilité des recherches semblaient devoir être accrues, on n'a pas hésité à répéter, sous une rubrique différente et en se servant de renvois, les divers noms d'un même personnage.

Les numéros des pages où chaque personnage est l'objet d'une étude spéciale ont été imprimés en caractères gras. On n'a pas tenu compte de l'article placé en tête.

A

B

C

E

F

G

I

J

K

L

M

N

R

S

T

W

Y

Z

TABLE DES DÉFINITIONS ÇOUFIQUES

Nous avons cru servir les intérêts du lecteur et faciliter ses recherches en établissant une table spéciale dans laquelle seront relatées les définitions çoufiques, définitions que l'on retrouve à chaque page des textes.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Pages.

3552. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.

Tome VI. In-8 . . . . 12 fr.

Étude sur l'histoire des Juifs au Maroc, par N. Slousch (suite). — Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs, par Michaux-Bellaire et Salmon (suite). — L.-R. Blanc. El Ma'âni, conte en dialecte marocain. — L. Mercier. Influence du berbère et de l'espagnol sur le dialecte marocain. — La mentalité religieuse dans la région de Rabat et de Salé. — Coufourier. Description géographique du Maroc d'Az-Zyany (traduction). — Salmon. Liste de villes marocaines.

Tome VII. In-8 . . . . 12 fr.

Tétouan, 2e partie. Historique, par A. Joly. — La géographie économique du Maroc, par M. Besnier. — Rabat, par L. Mercier. — L'administration marocaine à Rabat, par L. Mercier. — Deux contes marocains en dialecte de Tanger, par L.-R. Blanc. — Le Dhaher des Cibâra, par L. Coufourier. — L'alchimie à Fès, par G. Salmon. — G. Salmon, chef de mission, par A. L. C.

Tome VIII. In-8. . . . . 12 fr.

Sur quelques noms de plantes en arabe et en berbère, par G. Salmon. — Les mosquées et la vie religieuse à Rabat, par L. Mercier. — L'industrie à Tétouan, par A. Joly — Chronique de la vie de Moulay El-Hassan, par L. Coufourier. — Un récit marocain du bombardement de Salé par le contre-amiral Dubourdieu, en 1852, par L. Coufourier. — Tétouan (suite), par A. Joly.

Tomes IX et X. In-8. Chacun . . . . 12 fr.

Kitâb Elistiqṣâ li-Akhbâri Doual Elmâġrib elaqṣâ. Le Livre de la recherche approfondie des événements des dynasties de l'extrême Magrib. Œuvre du très docte savant, de l'unique des temps, le seul du siècle, l'océan de science, le chroniqueur, le cheïkh Aḥmed ben Khâléd Ennâṣiri Esslâoui. 4e partie. Chronique de la dynastie Alaouie du Maroc (1631 à 1894), traduite par Eugène Fumey, premier drogman de la Légation de France au Maroc.

Tome XI. In-8, en 3 fascicules . . . . 12 fr.

1. Les Musulmans d'Algérie au Maroc, par Ed. Michaux-Bellaire. — Une fetoua de Cheikh Sidia, par le même.

2. L'organisation des finances au Maroc, par le même. — Description de Fès, par le même.

3. Internement au Maroc de Si Sliman ben Kaddour et des Oulad Sidi Cheikh R'araba de sa famille en 1876, par le même. — L'industrie à Tétouan (suite), par A. Joly. — Traduction de la fetoua du Faqih Sidi Ali Et-Tsouli (suite), par Ed. Michaux-Bellaire. — Khorâfa d'Ali Ch-Châtar, par L.-R. Blanc. — Traduction d'une note sur l'alchimie, par Ed. Michaux-Bellaire.

Tomes XII et XIII. 2 volumes in-8. Chacun . . . . 12 fr.

La pierre de touche des Fétwas de Aḥmad Al-Wanscharisî. Choix de consultations juridiques des Faqih du Maghreb, traduites ou analysées par Emile Amar.

I. — Statut personnel : La pureté. — La prière. — Les funérailles. — La zakât (aumône légale). — Jeûne et retraite spirituelle. — Pèlerinage. — Egorgement rituel. — Des serments et des vœux. — La guerre sainte. — Tributaires. — Meurtres, coups et blessures. — Crimes et délits. — Hérésies et blasphèmes. — Innovations blâmables (bida). — Le mariage. — La dissolution du mariage.

II. — Statut réel : Les monnaies. — Des ventes. — Le nantissement. — La transaction.

mod. faue, 4

ERNEST LEROUX. ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

ARCHIVES MAROCAINES

Publication de la Mission Scientifique du Maroc

Tome I. In-8, en 3 fascicules . . . . 12 fr.

G. Salmon. L'administration marocaine à Tanger. — Le commerce indigène à Tanger. — La Qaçba de Tanger. — Les institutions berbères. — Superstitions populaires dans la région de Tanger. — Les mariages musulmans à Tanger. — Les dolmens d'El-Mriés. — Michaux-Bellaire. Les impôts marocains. — Besnier. Géographie ancienne du Maroc. — Recueil des inscriptions antiques du Maroc. — G. Salmon. Les Chorfa Idrisides de Fès, etc.

Tome II. In-8, en 3 fascicules . . . . 12 fr.

G. Salmon. Essai sur l'histoire politique du Nord marocain. — Confréries et Zaouyas de Tanger. — Marabouts. — Propriété foncière dans le R'arb. — Michaux-Bellaire et Salmon. El Qçar El-Kebir. Une ville de province au Maroc Septentrional (avec une carte et 7 planches). — N. Slousch. La colonie des Maghrabins en Palestine. — G. Salmon. L'opuscule de Chaikh Zemmoury sur les Chorfa et les tribus du Maroc. — A. Joly. L'Ouerd des Ouled Sidi Bounou.

Tome III. In-8, en 3 fascicules . . . . 12 fr.

L'art musulman (Bibliographie), par Ronflard, Bouvat et Rioche. — G. Salmon. Les Chorfa Filala et Djilala de Fès. — Ibn Rahmoûn. — A. Joly. Le siège de Tétouan par les tribus des Djebala (1903-1904). — Salmon. Contribution à l'étude du droit coutumier du Nord marocain. — De l'association agricole.

Tome IV. In-8 . . . . 12 fr.

Les tribus arabes de la vallée du Lekkous, par Michaux-Bellaire et Salmon. — Tétouan, par A. Joly, Xicluna et L. Mercier (6 planches et 52 illustrations). — Étude sur l'histoire des Juifs au Maroc, par N. Slousch. — Notes et renseignements, par L. Mercier, G. Salmon, L. Bouvat.

Tome V. In-8, en 3 fascicules. . . . . 12 fr.

1. Michaux-Bellaire et Salmon. Les tribus arabes de la vallée du Lekkous (suite). — G. Salmon. Catalogue des manuscrits d'une Bibliothèque privée de Tanger. — L. Mercier. Notes sur Rabat et Chella. — L. Bouvat. Extraits de la presse musulmane.

2. Tétouan, 2e partie. Historique, par A. Joly, Xicluna et L. Mercier. — Rezzouk. Notes sur l'organisation politique et administrative du Rif. — René Leclerc. Les Salines de Tanger. — L. Bouvat. Extraits de la presse musulmane.

3. Tétouan, 2e partie. Historique, par A. Joly, Xicluna, L. Mercier. — Michaux-Bellaire. La science des Rouaya. — Une histoire de rapt.

3552. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.